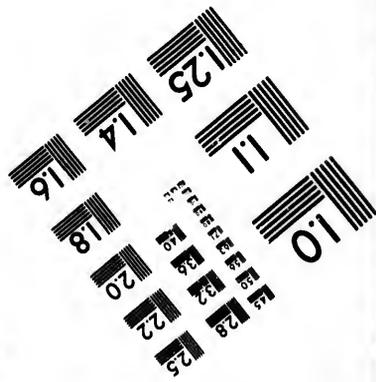
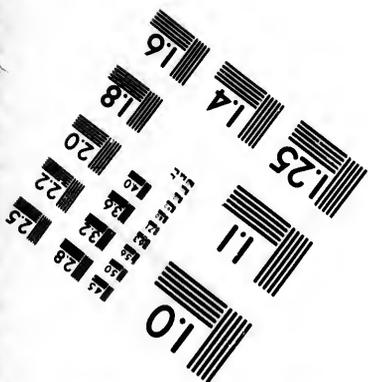
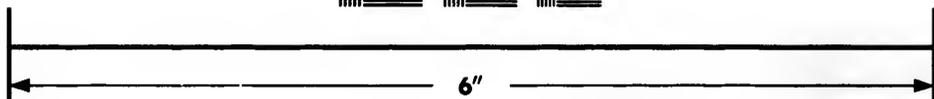
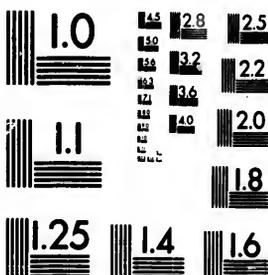


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

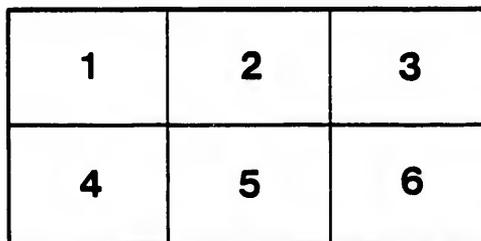
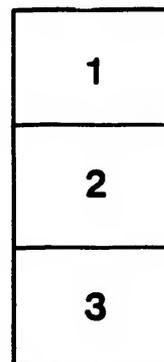
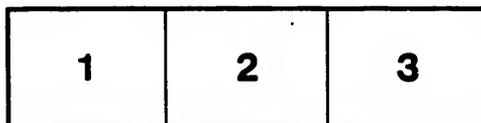
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

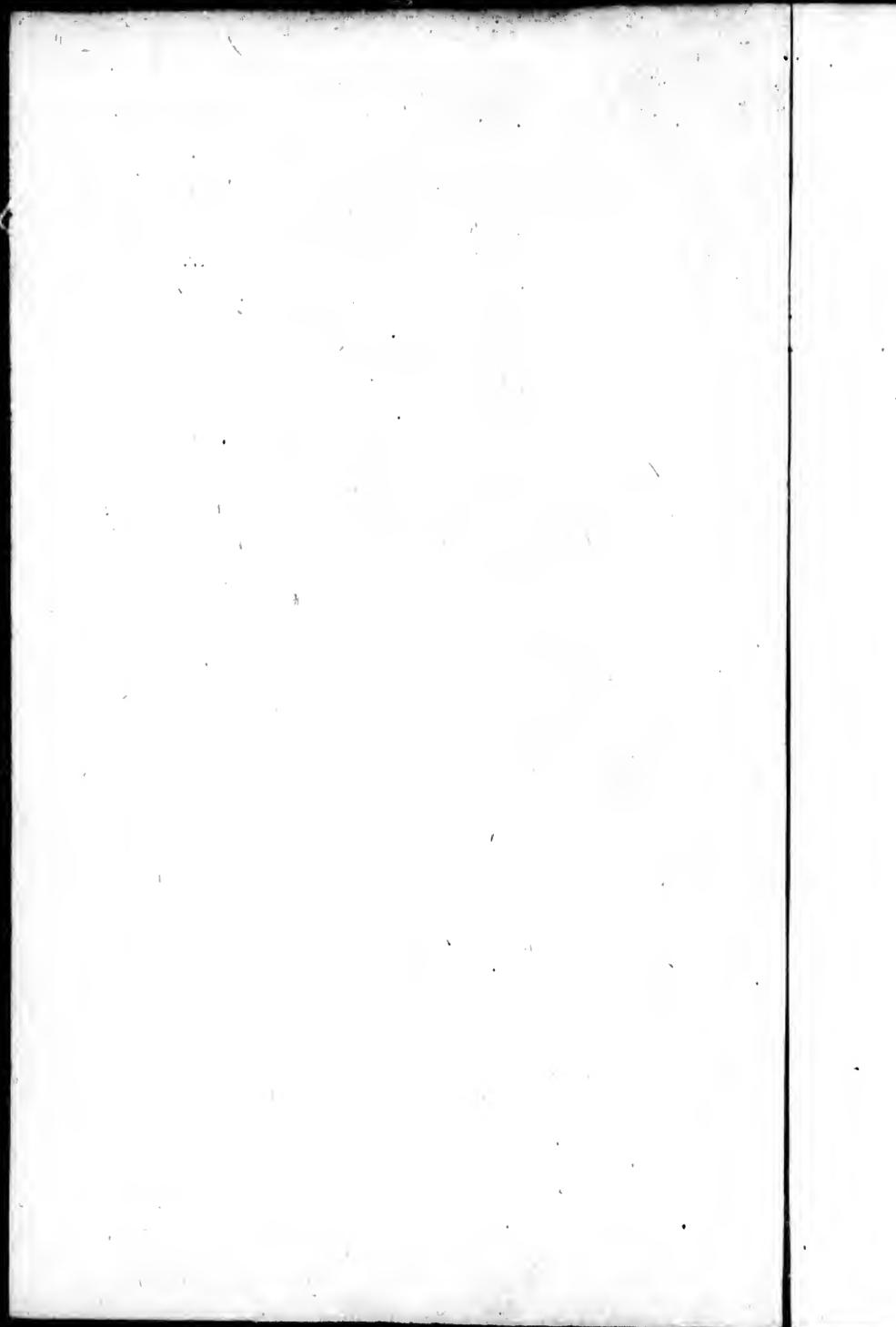
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

arrata
to

pelure.
on à

32X



74/11

8390

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME SIXIÈME.



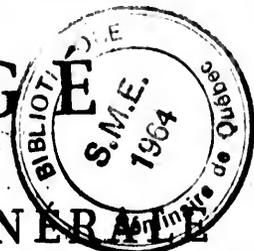
23

C

HÔ

220

A B R É G É
 D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
 C O N T E N A N T



Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

T O M E S I X I È M E.



A P A R I S,
 HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilège du Roi

Bibliothèque,
 Le Séminaire de Québec,
 3, rue de l'Université,
 Québec 4, QUE.



20 11

1000 1000 1000

1000 1000 1000

1000 1000 1000



M
P
S



A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
D E S V O Y A G E S.

SECONDE PARTIE.

A S I E.

LIVRE TROISIEME.

Partie orientale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Arrakan, Pégu, Boutan, Azem, Cochinchine.

Nous passons maintenant aux contrées de
l'Inde, situées au-delà du Gange; & après quel-
ques observations sur les royaumes d'Arrakan,

Arrakan.

Tome VI.

A

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

Arrakan. de Pégu, de Boutan, d'Azem & de Cochinchine, nous nous arrêterons plus long-tems au Tonquin & à Siam, sur lesquels les voyageurs se sont étendus davantage, & qui présentent des objets plus intéressans.

En traversant le golfe de Bengale & les bouches du Gange, on aborde dans un pays peu fréquenté des vaisseaux européens, parce qu'il n'a point de port commode pour leur grandeur, mais dont le nom se trouve néanmoins dans toutes les relations.

Daniel Sheldon, facteur de la compagnie anglaise, ayant eu l'occasion de pénétrer dans cette contrée, apporta tous ses soins à la connaître, & dressa un mémoire de ses observations, qu'Ovington reçut de lui à Surate, & qu'il se chargea de publier.

Ce pays ou ce royaume, porte le nom d'Arrakan ou d'Orrakan. Il a pour bornes, au nord-ouest, le royaume de Bengale, dont la ville la plus proche est Chatigam, au sud & à l'orient, le Pégu, & au nord, le royaume d'Ava. Il s'étend sur la côte jusqu'au cap de Nigraès. Mais il est difficile de marquer exactement ses limites, parce qu'elles ont été plusieurs fois étendues ou resserrées par diverses conquêtes.

La capitale est Arrakan, qui a donné son nom au pays. Cette ville occupe le centre d'une

vallée, d'environ quinze milles de circonférence. Des montagnes hautes & escarpées l'environnent de toutes parts, & lui servent de remparts & de fortifications. Elle est défendue d'ailleurs par un château. Il y passe une grande rivière, divisée en plusieurs petits ruisseaux, qui traversent toutes les rues pour la commodité des habitans. Ils se réunissent en sortant de la ville, qui est à quarante ou cinquante milles de la mer; & ne formant plus que deux canaux, ils vont se décharger dans le golfe de Bengale; l'un à Oriétan, & l'autre à Dobazi: deux places qui ouvriraient une belle porte au commerce, si les marées n'y étaient si violentes, sur-tout dans la pleine lune, que les vaisseaux n'y entrent point sans danger.

Le palais du roi est d'une grande étendue. Sa beauté n'égale pas sa richesse. Il est soutenu par des piliers fort larges & fort élevés, ou plutôt par des arbres entiers, qu'on a couverts d'or. Les appartemens sont revêtus des bois les plus précieux que l'orient fournisse, tels que le sandal rouge ou blanc, & une espèce de bois d'aigle. Au milieu du palais est une grande salle, distinguée par le nom de salle d'or, qui est effectivement revêtue d'or dans toute son étendue. On y admire un dais d'or massif, autour duquel pend une centaine de lingots de

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

Arrakan.

même métal, en forme de pains de sucre, chacun du poids d'environ quarante livres. Il est environné de plusieurs statues d'or, de la grandeur d'un homme, creuses à la vérité, mais épaisses néanmoins de deux doigts, & ornées d'une infinité de pierres précieuses, de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de diamans d'une grosseur extraordinaire, qui leur pendent sur le front, sur la poitrine, sur les bras & à la ceinture. On voit encore, au milieu de cette salle, une chaise quarrée de deux pieds de large, entièrement d'or, qui soutient un cabinet, d'or aussi, & couvert de pierres précieuses. Ce cabinet renferme deux fameux pendans, qui sont deux rubis, dont la longueur égale celle du petit doigt, & dont la base approche de la grosseur d'un œuf de poule. Ces joyaux ont causé des guerres sanglantes entre les rois du pays, non-seulement par rapport à leur valeur, mais parce que l'opinion publique accorde un droit de supériorité à celui qui les possède. Les rois d'Arrakan, qui jouissaient alors de cette précieuse distinction, ne les portaient que le jour de leur couronnement.

La ville d'Arrakan renferme six cent pagodes ou temples. On fait monter le nombre de ses habitans à cent soixante mille. Le palais royal est sur le bord d'un grand lac, diversifié par plusieurs

petites îles, qui sont la demeure d'une sorte de prêtres auxquels on donne le nom de raulins. On voit sur ce lac un grand nombre de bateaux qui servent à diverses commodités, sans communication néanmoins avec la ville, qui est séparée du lac par une digue. On prétend que cette digue a moins été formée pour mettre la ville à couvert des inondations, dans les tems tranquilles, que pour l'inonder dans un cas de guerre où elle serait menacée d'être prise, & pour l'enfouir sous l'eau avec tous ses habitans.

Le bras de la rivière qui coule vers Oriétan, offre un spectacle fort agréable. Ses bords sont ornés de grands arbres toujours verts, qui forment un berceau continu, en se joignant par leurs sommets, & qui sont couverts d'une multitude de paons & de singes, qu'on voit sauter de branches en branches. Oriétan est une ville, où malgré la difficulté de l'accès, les marchands de Pégu, de la Chine, du Japon, de Malaca, d'une partie du Malabar & de quelques parties du Mogol, trouvent le moyen d'aborder pour l'exercice du commerce. Elle est gouvernée par un lieutenant-général, que le roi établit à son couronnement, en lui mettant une couronne sur la tête & lui donnant le nom de roi, parce que cette ville est capitale d'une des douze provinces d'Arrakan, qui sont toujours gouvernées.

Arrakan.

par des têtes couronnées. On voit près d'Oriétant une montagne nommée Naum, qui donne son nom à un lac voisin. C'est dans ce lieu qu'on relègue les criminels, après leur avoir coupé les talons pour leur ôter le moyen de fuir. Cette montagne est si escarpée, & les bêtes féroces y font en si grand nombre, qu'il est presque impossible de la traverser.

En doublant le cap de Nigraès, on se rend à Siriam, dont quelques-uns font la dernière ville du royaume d'Arrakan, quoique d'autres la mettent dans le Pégu. On convient néanmoins de sa situation. Ce fut dans cette ville que le roi d'Arrakan se retira avec son armée victorieuse, après avoir pillé le Tangut qui appartenait au roi de Brama, & dans laquelle il avait trouvé non-seulement de grandes richesses, mais encore l'éléphant blanc & les deux rubis auxquels la prééminence de l'empire est attachée. Siriam n'a plus son ancienne splendeur. Elle était autrefois la capitale du royaume & là demeure d'un roi. On voit encore les traces d'une forte muraille dont elle était environnée. Toutes ces petites monarchies de l'Inde ont éprouvé de fréquentes révolutions.

Les habitans estiment dans leur figure & dans leur taille ce que les autres nations regardent comme une disgrâce de la nature. Ils aiment

un front large & plat; & pour lui donner cette forme, ils appliquent aux enfans, dès le moment de la naissance, une plaque de plomb sur le front. Leurs narines sont larges & ouvertes, leurs yeux sont petits, mais vifs; & leurs oreilles pendantes jusqu'aux épaules, comme celles des Malabares. La couleur qu'ils préfèrent à toutes les autres, dans leurs habits & leurs meubles, est le pourpre foncé.

 Aurakam.

Les édifices, qui portent le nom de pagodes, sont bâtis en forme de pyramide ou de clocher, plus ou moins élevés, suivant le caprice des fondateurs. En hiver, on a soin de couvrir les idoles pour les garantir du froid, dans l'espérance d'être un jour récompensé de cette attention. On célèbre chaque année une fête qui porte le nom de Sanfaporan, avec une procession solennelle à l'honneur de l'idole Quiay-Pora, qu'on promène dans un grand chariot, suivi par quatre-vingt-dix prêtres vêtus de satin jaune. Dans son passage, les plus dévots s'étendent le long du chemin, pour laisser passer sur eux le chariot qui la porte, ou se piquent à des pointes de fer qu'on y attache exprès pour arroser l'idole de leur sang. Ceux qui ont moins de courage, s'estiment heureux de recevoir quelques gouttes de ce sang. Les pointes sont retirées avec beaucoup de respect par les prêtres, qui les conser-

8 HISTOIRE GÉNÉRALE

Arrakan.

vent précieusement dans les temples, comme autant de reliques sacrées.

Le roi d'Arrakan est un des plus puissans princes de l'Orient. Le gouvernement est entré les mains de douze princes qui portent le titre de rois, & qui résident dans les villes capitales de chaque province. Ils y habitent de magnifiques palais, qui ont été bâtis pour le roi même, & qui contiennent de grands ferrails, où l'on élève les jeunes filles qu'on destine au souverain. Chaque gouverneur choisit tous les ans douze filles nées la même année dans l'étendue de sa juridiction, & les fait élever aux dépens du roi jusqu'à l'âge de douze ans. Ensuite, étant conduites à la cour, on les fait revêtir d'une robe de coton, avec laquelle elles sont exposées à l'ardeur du soleil, jusqu'à ce que la fueur ait pénétré leurs robes. Le monarque, à qui l'on porte les robes, les sent l'une après l'autre, & retient pour son lit les filles dont la fueur n'a rien qui lui déplaise, dans l'opinion qu'elles sont d'une constitution plus saine. Il donne les autres aux officiers de sa cour.

Le roi d'Arrakan prend des titres fastueux, comme tous les monarques voisins. Il se fait nommer *Paxda*, ou *empereur d'Arrakan*, possesseur de l'éléphant blanc & des deux pendans d'oreilles, & en vertu de cette possession, hérit-

rier légitime du Pégou & de Brama, seigneur des douze provinces de Bengale & des douze rois qui mettent leur tête sous la plante de ses pieds. Sa résidence ordinaire est dans la ville d'Arrakan. Mais il emploie deux mois de l'été à faire par eau le voyage d'Oriétan, suivi de toute sa noblesse, dans des barques si belles & si commodes, qu'on prendrait ce cortège pour un palais ou pour une ville flottante.

 Arrakan.

C'EST à Daniel Sheldon qu'on doit aussi quelque éclaircissement sur un pays célèbre, mais dont l'intérieur est peu connu.

 Pégou.

Il lui donne pour bornes au nord, les pays de Brama, de Siammon & de Calaminham; à l'occident, les montagnes de Pré qui les séparent du royaume d'Arrakan & le golfe de Bengale, dont les côtes lui appartiennent depuis le cap de Nigraès jusqu'à la ville de Tavay; à l'orient, le pays de Laos; au midi, le royaume de Siam. Mais il ajoute que ces bornes ne sont pas si constantes, qu'elles ne changent souvent par des acquisitions ou des pertes. Vers la fin du siècle précédent, un de ses rois les étendit beaucoup. Il soumit jusqu'aux Siamois à payer un tribut. Mais cette gloire dura peu; & ses successeurs ont été renfermés dans les possessions de leurs ancêtres.

Le pays est arrosé de plusieurs rivières, dont

 Pégu.

la principale fort du lac de Chiama, & ne parcourt pas moins de quatre ou cinq cent milles jusqu'à la mer. Elle porte le nom de Pégu, comme le royaume qu'elle arrose. La fertilité qu'elle répand, & ses inondations régulières l'ont fait nommer aussi le Nil Indien. Ses débordemens s'étendent jusqu'à trente lieues de ses bords. Ils laissent sur la terre un limon si gras, que les pâturages y deviennent excellens, & que le riz y croît dans une prodigieuse abondance.

Les principales richesses de ce royaume sont les pierres précieuses, telles que les rubis, les topazes, les saphirs, les améthistes, qu'on y comprend sous le nom général de rubis, & qu'on ne distingue que par la couleur, en nommant un saphir, un rubis bleu; une améthiste, un rubis violet; une topaze, un rubis jaune. Cependant la pierre qui porte proprement le nom de rubis, est une pierre transparente, d'un rouge éclatant, & qui, dans ses extrémités, ou près de sa surface, a quelque chose du violet de l'améthiste. Sheldon ajoute que les principaux endroits, d'où les rubis se tirent, sont une montagne voisine de Cabelan ou Cablan, entre Siriam & Pégu, & les montagnes qui s'étendent depuis le Pégu jusqu'au royaume de Camboye.

Les Péguans sont plus corrompus dans leurs mœurs qu'aucun peuple des Indes. Leurs fem-

més semblent avoir renoncé à la modestie naturelle. Elles sont presque nues ; ou du moins leur unique vêtement est à la ceinture, & consiste dans une étoffe si claire & si négligemment attachée, que souvent elle ne dérobe rien à la vue. Elles donnèrent pour excuse à Sheldon, que cet usage leur venait d'une ancienne coutume du pays, qui, pour empêcher que les hommes ne tombassent dans de plus grands désordres, avait ordonné que les femmes de la nation parussent toujours dans un état capable d'irriter leurs desirs.

Un Péguan qui veut se marier, est obligé d'acheter sa femme & de payer sa dot à ses parens. Si le dégoût succède au mariage, il est libre de la renvoyer dans sa famille. Les femmes ne jouissent pas moins de la liberté d'abandonner leurs maris, en leur restituant ce qu'ils ont donné pour les obtenir. Il est difficile aux étrangers qui séjournent dans le pays, de résister à ces exemples de corruption. Les pères s'empressent de leur offrir leurs filles, & conviennent d'un prix qui se règle par la durée du commerce. Lorsqu'ils sont prêts à partir, les filles retournent à la maison paternelle, & n'en ont pas moins de facilité à se procurer un mari. Si l'étranger, revenant dans le pays, trouve la fille qu'il avait louée au pouvoir d'un autre



Pégu.

homme, il est libre de la redemander au mari, qui la lui rend pour le tems de son séjour, & qui la reprend à son départ.

Ils admettent deux principes, comme les Manichéens; l'un auteur du bien, l'autre auteur du mal. Suivant cette doctrine, ils rendent à l'un & à l'autre un culte peu différent. C'est même au mauvais principe que leurs premières invocations s'adressent dans leurs maladies, & dans les disgrâces qui leur arrivent. Ils lui font des vœux, dont ils s'acquittent avec une fidélité scrupuleuse aussi-tôt qu'ils croient en avoir obtenu l'effet. Un prêtre, qui s'attribue la connaissance de ce qui peut être agréable à cet esprit, sert à diriger leur superstition. Ils commencent par un festin, qui est accompagné de danses & de musique; ensuite quelques-uns courent le matin par les rues, portant du riz dans une main, & dans l'autre un flambeau. Ils crient de route leur force, qu'ils cherchent le mauvais esprit pour lui offrir sa nourriture, afin qu'il ne leur nuise point pendant le jour. D'autres jettent par-dessus leurs épaules quelques alimens qu'ils lui consacrent. La crainte qu'ils ont de son pouvoir, est si continuelle & si vive, que s'ils voient un homme masqué, ils prennent la fuite avec toutes les marques d'un extrême agitation, dans l'idée que c'est ce redoutable maître qui sort de l'enfer

pour les tourmenter. Dans la ville de Tavay, l'usage des habitans est de remplir leurs maisons de vivres au commencement de l'année, & de les laisser exposés pendant trois mois, pour engager leur tyran par ce soin qu'ils prennent de le nourrir à leur accorder du repos pendant le reste de l'année.

Quoique tous les prêtres du pays soient de cette secte, on y voit un ordre de religieux qui portent, comme à Siam, le nom de Talapoins, & qui descendent apparemment des Talapoins Siamois. Ils sont respectés du peuple; ils ne vivent que d'aumônes. La vénération qu'on a pour eux, est portée si loin, qu'on se fait honneur de boire de l'eau dans laquelle ils ont lavé leurs mains. Ils marchent par les rues avec beaucoup de gravité, vêtus de longues robes, qu'ils tiennent serrées par une ceinture de cuir large de quatre doigts, à laquelle pend une bourse dans laquelle ils mettent les aumônes qu'ils reçoivent. Leur habitation est au milieu des bois dans une sorte de cages, qu'ils se font construire au sommet des arbres: mais cette pratique n'est fondée que sur la crainte des tigres, dont le royaume est rempli. A chaque nouvelle lune, ils vont prêcher dans les villes; ils y assemblent le peuple au son d'une cloche

Pégu.

ou d'un bassin. Leurs discours roulent sur quelques préceptes de la loi naturelle, dont ils croient que l'observation suffit pour mériter des récompenses dans une autre vie, de quelque extravagance que soient les opinions spéculatives auxquelles on est attaché. Ces principes ont du moins l'avantage de les rendre charitables pour les étrangers, & de leur faire regarder sans chagrin la conversion de ceux qui embrassent le christianisme. Quand ils meurent, leurs funérailles se font aux dépens du peuple, qui dresse un bûcher des bois les plus précieux, pour brûler leur corps. Leurs cendres sont jetées dans la rivière, mais leurs os demeurent enterrés au pied de l'arbre qu'ils ont habité pendant leur vie.

Boutan.

Le royaume de Boutan est d'une fort grande étendue; mais on n'est pas exactement informé de ses limites. Les caravanes qui s'y rendent chaque année de Patna, partent vers la fin du mois de décembre. Elles arrivent le huitième jour à Garrachepour, jusqu'au pied des hautes montagnes. Il reste encore huit ou neuf journées, pendant lesquelles on a beaucoup à souffrir dans un pays plein de forêts, où les éléphants sauvages sont en grand nombre. Les marchands,

au lieu de reposer la nuit, sont obligés de faire la garde & de tirer sans cesse leurs mousquets pour éloigner ces redoutables animaux. Comme l'éléphant marche sans bruit, il surprend les caravanes; & quoiqu'il ne nuise point aux hommes, il emporte les vivres dont il peut se saisir, sur-tout les sacs de riz ou de farine, & les pots de beurre, dont on a toujours de grosses provisions.

Boutan.

On peut aller de Patna jusqu'au pied des montagnes dans des pallekis, qui sont les carrosses des Indes : mais on se sert ordinairement de bœuf, de chameaux & de chevaux du pays. Ces chevaux sont naturellement si petits, que les pieds d'un homme qui les monte touchent presque à terre. Mais ils sont très-vigoureux; & leur pas est une espèce d'amble, qui leur fait faire vingt lieues d'une seule traite, avec fort peu de nourriture. Les meilleurs s'achètent jusqu'à deux cent écus. Lorsqu'on entre dans les montagnes, les passages deviennent si étroits, qu'on est obligé de se réduire à cette seule voiture; & souvent même on a recours à d'autres expédiens. La vue d'une caravane fait descendre de diverses habitations un grand nombre de montagnards, dont la plupart sont des femmes & des filles qui viennent faire marché avec les

Bouran.

négocians pour les porter, eux, leurs marchandises & leurs provisions, entre des précipices qui ne durent pas moins de neuf ou dix journées. Elles ont sur les deux épaules un bourrelet, auquel est attaché un gros coussin qui leur pend sur le dos, & qui sert comme de siège à l'homme dont elles se chargent. Elles sont trois qui se relaient tour à tour pour chaque homme. Le bagage est transporté sur le dos des boucs, qui sont capables de porter jusqu'à cent cinquante livres. Ceux qui s'obstinent à mener des chevaux dans ces affreuses montagnes, sont souvent obligés, dans les passages dangereux, de les faire guinder avec des cordes. On ne leur donne à manger que le matin & le soir. Les femmes qui portent les hommes, ne gagnent que deux roupies dans l'espace de dix jours. On paie le même prix pour chaque bouc & pour chaque cheval.

A cinq ou six lieues de Garachepour, on entre sur les terres du raja de Nupal, qui s'étendent jusqu'aux frontières du royaume de Bouran. Ce raja, vassal & tributaire du Grand-Mogol, fait sa résidence dans la ville de Nupal. Son pays n'offre que des bois & des montagnes. On entre de là dans l'ennuyeux espace qu'on vient de représenter, & l'on retrouve ensuite des boucs, des chameaux, des chevaux & même des

des pallekis. Ces commodités ne cessent plus jusqu'à Boutan. On marche dans un fort bon pays, où le bled, le riz, les légumes & le vin sont en abondance. Tous les habitans de l'un & de l'autre sexe y sont vêtus, l'été, de grosse toile de coton ou de chanvre, & l'hiver, d'un gros drap, qui est une espèce de feutre. Leur coëffure est un bonnet, autour duquel ils mettent pour ornement des dents de porc & des pièces d'écaille de tortue, rondes ou quarrées. Les plus riches y mêlent des grains de corail & d'ambre jaune, dont les femmes se font aussi des colliers. Les hommes, comme les femmes, portent des bracelets au bras gauche seulement, & depuis le poignet jusqu'au coude; avec cette différence que ceux des femmes sont plus étroits. Ils ont au cou un cordon de soie, d'où pendent quelques grains de corail ou d'ambre, & des dents de porc. Quoique fort livrés à l'idolâtrie, ils mangent toutes sortes de viande, excepté celle de vache, parce qu'ils adorent cet animal comme la nourrice du genre humain. Ils sont passionnés pour l'eau-de-vie, qu'ils font de riz & de sucre, comme dans la plus grande partie des Indes. Après leurs repas, sur-tout dans les festins qu'ils donnent à leurs amis, ils brûlent de l'ambre jaune; ce qui le rend cher & fort recherché dans le pays.

Boutan.

Le roi de Boutan entretient constamment autour de sa personne, une garde de sept à huit mille hommes, qui sont armés d'arcs & de flèches, avec la rondache & la hache. Ils ont depuis long-tems l'usage du mousquet & du canon de fer. Leur poudre a le grain long; & celle que l'auteur vit entre les mains de plusieurs marchands était d'une force extraordinaire. Ils l'assurèrent qu'on voyait sur leurs canons, des chiffres & des lettres qui n'avaient pas moins de cinq cent ans. Un habitant du royaume n'en sort jamais sans la permission expresse du gouverneur, & n'aurait pas la hardiesse d'emporter une arme à feu, si ses plus proches parens ne se rendaient caution qu'elle sera rapportée; sans cette difficulté, Tavernier aurait acheté des marchands un de leurs mousquets, parce que les caractères qui étaient sur le canon, rendaient témoignage qu'il avait cent quatre-vingt ans d'ancienneté. Il était fort épais; la bouche en forme de tulipe, & le dedans aussi poli que la glace d'un miroir. Sur les deux tiers du canon, il y avait des filets de relief & quelques fleurs dorées & argentées. Les balles étaient d'une once. Le marchand étant obligé de décharger sa caution, ne se laissa tenter par aucune offre, & refusa même de donner un peu de poudre.

On voit toujours cinquante éléphants autour du palais du roi, & vingt ou ving-cinq chameaux, qui ne servent qu'à porter une petite pièce d'artillerie d'environ demi-livre de balle. Un homme assis sur la croupe du chameau, manie d'autant plus facilement cette pièce, qu'elle est sur une espèce de fourche qui tient à la selle, & qui lui sert d'affût. Il n'y a pas au monde de souverain plus respecté de ses sujets, que le roi de Boutan. Il en est comme adoré. Lorsqu'il rend justice ou qu'il donne audience, ceux qui se présentent devant lui ont les mains jointes, élevées sur le front; & se tenant éloignés du trône, ils se prosternent à terre sans oser lever la tête. C'est dans cette humble posture qu'ils font leurs supplications; & pour se retirer, ils marchent à reculons, jusqu'à ce qu'ils soient hors de sa présence. Leurs prêtres enseignent, comme un point de religion, que ce prince est un Dieu sur la terre. Cette superstition va si loin, que chaque fois qu'il satisfait au besoin de la nature, on ramasse soigneusement son ordure pour la faire sécher & mettre en poudre. Ensuite on la met dans de petites boîtes qui se vendent dans les marchés, & dont on saupoudre les viandes. Deux marchands de Boutan, qui avaient vendu du musc à l'auteur, montrèrent chacun leur boîte, & quelques pin-

Boutan.

Boutan.

cées de cette poudre pour laquelle ils avaient beaucoup de vénération.

Les peuples de Boutan sont robustes & de belle taille. Ils ont le visage & le nez un peu plats. Les femmes sont encore plus grandes & plus vigoureuses que les hommes ; mais la plupart ont des goïtres fort incommodés. La guerre est peu connue dans cet état. On y craint pas même le Grand-Mogol ; parce que du côté du midi, la nature a mis de hautes montagnes & des passages fort étroits qui forment une barrière impénétrable. Au nord il n'y a que des bois, presque toujours couverts de neige. Des deux autres côtés, ce sont de vastes déserts où l'on ne trouve guères que des eaux amères. Si l'on y rencontre quelques terres habitées, elles appartiennent à des rajas sans armes & sans forces. Le roi de Boutan fait battre des pièces d'argent, de la valeur des roupies ; ce qui porte à croire que son pays a quelques mines d'argent. Cependant les marchands que Tavernier vit à Patna, ignoraient où ces mines étaient situées. Leurs pièces de monnaie sont extraordinaires dans leur forme. Au lieu d'être rondes, elles ont huit angles ; & les caractères qu'elles portent, ne sont ni indiens, ni chinois. L'or de Boutan y est apporté par les marchands du pays qui reviennent du Levant.

Leur principal commerce est celui du musc. Dans l'espace de deux mois qu'ils passèrent à Patna, Tavernier en acheta d'eux pour vingt-six mille roupies. L'once, en la vessie, lui revenait à quatre livres quatre sous de notre monnoie. Il la payait huit francs hors de vessie. Tout le musc qui entre dans la Perse, vient de Boutan, & les marchands qui font ce commerce, aiment mieux qu'on leur donne de l'ambre jaune & du corail, que de l'or ou de l'argent. Pendant les chaleurs, ils trouvent peu de profit à transporter le musc, parce qu'il devient trop sec, & qu'il perd de son poids. Comme cette marchandise paie vingt-cinq pour cent à la douane de Garrachepour, dernière ville des états du Mogol, il arrive souvent, que pour éviter de si grands frais, les caravanes prennent un chemin qui est encore plus commode, par les montagnes couvertes de musc, & les grands déserts qu'il faut traverser. Ils vont jusqu'à la hauteur de soixante-degrés; d'où tournant vers Kaboul, qui est au quarantième, elles se divisent, une partie pour aller à Balk, & l'autre dans la grande Tartarie. Là, les marchands qui viennent de Boutan, troquent leurs richesses contre des chevaux, des mulets & des chameaux, car il y a peu d'argent dans ces contrées; ils y portent, avec le musc, beaucoup d'excellente rhubarbe & de

Boutan.

 Boutan.

semencine. Les Tartares font passer ensuite ces marchandises dans la Perse ; ce qui fait croire aux Européens que la rhubarbe & la semencine viennent de la Tartarie. Il est vrai, remarque Sheldon, qu'il en vient de la rhubarbe ; mais elle est beaucoup moins bonne que celle du royaume de Boutan, elle est plutôt corrompue ; & c'est le défaut de la rhubarbe, de se dissoudre d'elle-même par le cœur. Les Tartares remportent de Perse, des étoffes de soie de peu de valeur, qui se font à Tauris & à Ardevil, avec quelques draps d'Angleterre & de Hollande, que les Arméniens vont prendre à Constantinople & à Smyrne, où nous les portons de l'Europe. Quelques-uns des marchands qui viennent de Boutan à Kaboul, vont à Candahar, & jusqu'à Ispahan, d'où ils emportent pour leur musc & leur rhubarbe, du corail en grains, de l'ambre jaune & du lapis en grains. D'autres qui vont du côté de Multan, de Lahor & d'Agra, remportent des toiles, de l'indigo, & quantité de cornaline & de crystal. Enfin, ceux qui retournent par Garrachepour, remportent de Patna & de Dacca, du corail, de l'ambre jaune, des bracelets d'écaille de tortue & d'autres coquilles de mer, avec quantité de pièces rondes & carrées, de la grandeur de nos jetons, qui sont aussi d'écaille de tortue & de coquille. L'au-

ensuite ces
fait croire
semencine
remarque
arbe ; mais
celle du
corrompue ;
se dissoudre
es rempor-
de peu de
devil , avec
Hollande ,
Constantino-
ns de l'Eu-
ui viennent
, & jusqu'à
ur musc &
, de l'am-
autres qui
& d'Agra ,
& quantité
eux qui re-
portent de
bre jaune ,
autres co-
ces rondes
etons , qui
uille. L'au-

teur vit à Patna , quatre Arméniens , qui ayant déjà fait un voyage au royaume de Boutan , venaient de Dantzick , où ils avaient fait faire un grand nombre de figures d'ambre jaune , qui représentaient toutes sortes d'animaux & de monstres. Ils allaient les porter au roi de Boutan , pour augmenter le nombre de ses divinités. Ils dirent à Tavernier qu'ils se seraient enrichis , s'ils avaient pu faire composer une idole particulière que le prince leur avait recommandée : c'était une figure monstrueuse , qui devait avoir six cornes , quatre oreilles & quatre bras , avec six doigts à chaque main. Mais ils n'avaient pas trouvé d'assez grosse pièce d'ambre jauné.

Le roi de Boutan , commençant à craindre que les tromperies qui se font dans le musc ne ruinaissent ce commerce , d'autant plus qu'on en tire aussi du Tonquin & de la Cochinchine , où il est beaucoup plus cher , parce qu'il y est moins commun , avait ordonné depuis quelque tems que les vessies ne seraient pas cousues , & qu'elles seraient apportées ouvertes à Boutan , pour y être visitées & scellées de son sceau. Mais cette précaution n'empêche pas qu'on ne les ouvre subtilement , & qu'on n'y mette de petits morceaux de plomb qui , sans

Boutan.

Boutan. l'altérer à la vérité, en augmentent du moins le poids.

Azem. LE royaume d'Azem est une des plus fertiles contrées de l'Asie, il produit tout ce qui est nécessaire à la vie, sans que les habitans aient besoin de recourir aux nations voisines. Ils ont des mines d'argent, d'acier, de plomb & de fer; la soie en abondance, mais grossière. Ils en ont une espèce qui croît sur les arbres, & qui est l'ouvrage d'un animal dont la forme ressemble à celle des vers à soie communs, avec cette double différence qu'il est plus rond, & qu'il demeure toute l'année sur les arbres. Les étoffes qu'on fait de cette soie, sont fort lustrées, mais elles se coupent. C'est du côté du midi que la nature produit ces vers, & qu'on trouve les mines d'or & d'argent; le pays produit aussi quantité de gomme-lacque, dont on distingue deux sortes; celle qui croît sur les arbres est de couleur rouge, & sert à peindre les toiles & les étoffes. Après en avoir tiré cette couleur, on emploie ce qui reste à faire une sorte de vernis dont on enduit les cabinets & d'autres meubles de cette nature. On le transporte en abondance à la Chine & au Japon, où il passe pour le meilleur lacque de l'Asie. A l'égard de l'or,

on ne permet pas qu'il sorte du royaume, & l'on n'en fait néanmoins aucune espèce de monnoie. Il demeure en lingots, grands & petits, dont le peuple se sert dans le commerce intérieur.

 Azem.

Nous tirons le peu de détails que nous présente de la Cochinchine, de la relation d'un missionnaire jésuite, Portugais, nommé le père de Rhodes, & nous y joindrons quelques-unes des remarques & aventures qui lui sont particulières.

 Cochinchine

Destiné à la mission du Japon par le souverain pontife, il se rendit de Rome à Lisbonne; où il avait ordre de s'embarquer avec d'autres missionnaires.

Ce fut le 4 d'avril 1619, qu'ils mirent à la voile avec trois grands vaisseaux; ils étaient au nombre de six sur la Sainte-Thérèse. Trois mois & demi de navigation leur firent doubler le cap de Bonne-Espérance. Ils essayèrent plusieurs tempêtes & les ravages du scorbut, qui ne les empêchèrent point d'arriver heureusement au port de Goa le 5 octobre.

Après avoir passé deux ans, tant à Goa qu'à Salsette, il reçut ordre, enfin, de partir pour le Japon, sur un vaisseau qui devait porter à Malaca un seigneur Portugais, nommé pour com-

Cochinchine

mander dans la citadelle. Il passa par Cochin ; qui n'est qu'à cent lieues de Goa. Les jésuites y avaient un collège, dans lequel ils enseignaient toutes les sciences. La violence des vents qui arrêta long-tems le vaisseau portugais vers le cap de Comorin, donna occasion à l'auteur de visiter la fameuse côte de la Pêcherie, qui tire ce nom de l'abondance des perles qu'on y pêche. « Les » habitans connaissent, dit-il, dans quelle sai- » son ils doivent chercher ces belles larmes du » ciel, qui se trouvent endurcies dans les huî- » tres. Alors les pêcheurs s'avancent en mer » dans leurs barques. L'un plonge, attaché sous » les aisselles avec une corde, la bouche remplie » d'huile & un sac au cou : il ramasse les huîtres » qu'il trouve au fond ; & lorsqu'il n'a plus la » force de retenir son haleine, il emploie quel- » que signe pour se faire retirer. Ces pêcheurs » sont si bons chrétiens, qu'après leur pêche ils » viennent ordinairement à l'église, où ils met- » tent souvent de grosses poignées de perles sur » l'autel. On fit voir au P. de Rhodes une chafuble » qui en était entièrement couverte, & qui était » estimée deux cent mille écus dans le pays. » Qu'eût-elle valu, dit-il, en Europe ? »

La principale place de cette côte se nomme *Tutucurin*. On y trouve les plus belles perles de l'Orient. Les Portugais y avaient une citadelle,

& les jésuites un fort beau collège. Il était arrivé, par des malheurs que de Rhodes ignore, qu'on avait ôté cette maison à sa compagnie. « Les » jésuites, dit-il, s'étant retirés, on dit que les » perles & les huîtres disparurent dans cet endroit » de la côte. Mais aussi-tôt que le roi de Portugal » eut rappelé ces zélés missionnaires, on y vit » revenir les perles, comme si le ciel eût voulu » remarquer que lorsque les pêcheurs d'ames » seraient absens, il ne fallait pas attendre une » bonne pêche de perles ». Ceci nous rappelle un passage fort plaisant de la gazette de France de l'année 1774, dans lequel on disait, à l'article de la Suède, que tout se ressentait du bonheur de la nouvelle administration, & *que jamais les harengs n'étaient venus en si grand nombre sur les bords de la Baltique.*

Après avoir visité la côte de Coromandel, il fait voile vers Malaca, & échoue sur un banc de sable à la vue du cap de Rachado. Il attribue le salut du vaisseau à un miracle sensible de son reliquaire, qu'il plonge dans la mer au bout d'une longue corde. En moins d'une minute, sans que personne y travaillât, le bâtiment, dit-il, qui avait été long-tems immobile, sortit du sable avec une force extrême, & fut poussé en mer. Il observe qu'on peut aborder dans tous les tems de l'année au port de Malaca; avan-

—————
Cochinchine

tage que n'ont pas les ports de Goa, de Cochinchine, de Surate, ni, suivant ses lumières, aucun autre port de l'Inde orientale. Quoique Malaca, observe-t-il encore, ne soit qu'à deux degrés de la ligne, & que par conséquent la chaleur y soit extrême, cependant les fruits de l'Europe & le raisin même n'y mûrissent point. La raison, dit-il, en paraîtra fort étrange, mais elle n'est pas moins certaine : c'est faute de chaleur que ces fruits n'y mûrissent pas. Il ajoute, pour s'expliquer, « que le soleil donnant à plomb sur » la terre, devrait à la vérité tout brûler & » rendre le pays inhabitable. Les anciens en » avaient cette opinion : mais ils ignoraient le » secret de la providence, qui a voulu qu'il fût » le plus habité. Le soleil, dans le tems qu'il » a toute sa force, attire tant d'exhalaisons & » de vapeurs, que c'est alors l'hiver du pays. » Les vents qui sont impétueux, les pluies continuelles tiennent cet astre caché, & s'opposent à la maturité de tous les fruits qui ne sont pas propres au climat ».

Les vues du P. de Rhodes étaient toujours pour le Japon; & sa soumission pour d'autres ordres, qui le retiennent un an & demi, soit à Macao, soit à Canton, fut une violence qu'il fit à son zèle. Cependant de nouvelles dispositions de ses supérieurs l'obligèrent d'abandonner entière-

ment son premier projet, pour se rendre à la Cochinchine. D'ailleurs les portes du Japon se trouvaient fermées par une violente persécution qui s'y était élevée contre le christianisme. Le père de Mattos reçut ordre de partir pour la Cochinchine avec cinq autres jésuites de l'Europe, entre lesquels de Rhodes fut nommé. Ils s'embarquèrent à Macao dans le cours du mois de décembre 1624, & leur navigation ne dura que dix-neuf jours.

Il n'y avait pas cinquante ans que la Cochinchine était un royaume séparé du Tonquin, dont elle n'avait été qu'une province pendant plus de sept cent ans. Celui qui secoua le joug, était l'aïeul du roi qui occupait alors le trône. Après avoir été gouverneur du pays, il se révolta contre son prince, & se fit un état indépendant, dans lequel il se soutint assez heureusement par la force des armes, pour laisser à ses enfans une succession tranquille. Leur puissance y étant mieux établie que jamais, il n'y a pas d'apparence que cette souveraineté retourne jamais à ses anciens maîtres.

La Cochinchine est dans la zone-torride, au midi de la Chine. Elle s'étend depuis le douzième degré jusqu'au dix-huitième. De Rhodes lui donne quatre cent milles de longueur; mais sa largeur est beaucoup moindre. Elle a pour bornes, à l'orient, la mer de la Chine; le royaume de Laos à l'occident; celui de Champa au sud;

Cochinchine

Cochinchine

& le Tonquin au nord. Sa division est en six provinces, dont chacune a son gouverneur & ses tribunaux particuliers de justice. La ville où le roi fait son séjour, se nomme Kehue. Si les bâtimens n'en sont pas magnifiques, parce qu'ils ne sont composés que de bois, ils ne manquent pas de commodités; & les colonnes fort bien travaillées, qui servent à les soutenir, leur donnent beaucoup d'apparence. La cour est belle & nombreuse, & les seigneurs y font éclater beaucoup de magnificence dans leurs habits.

Le pays est fort peuplé. De Rhodes vante la douceur des habitans; mais elle n'empêche pas, dit-il, qu'ils ne soient bons soldats. Ils ont un respect merveilleux pour leur roi. Ce prince entretient continuellement cent cinquante galères dans trois ports; & les Hollandais ont éprouvé qu'elles peuvent attaquer avec avantage ces grands vaisseaux avec lesquels ils se croient maîtres des mers de l'Inde.

La fertilité du pays rend les habitans fort riches. Il est arrosé de vingt-quatre belles rivières, qui donnent de merveilleuses commodités pour voyager par eau dans toutes ses parties, & qui servent par conséquent à l'entretien du commerce. Des inondations réglées, qui se renouvellent tous les ans au mois de novembre & de décembre, engraisent la terre sans aucun soin. Dans cette saison, il n'est pas possible de voyager

à pied, ni de sortir même des maisons sans une barque. Delà vient l'usage de les élever sur deux colonnes, qui laissent un passage libre à l'eau. Cochinchine

Il se trouve des mines d'or dans la Cochinchine : mais les principales richesses du pays sont le poivre, que les Chinois y viennent prendre ; la soie qu'on fait servir jusqu'aux filets des pêcheurs, & aux cordages des galères ; & le sucre, dont l'abondance est si grande, qu'il ne vaut pas ordinairement plus de deux sols la livre. On en transporte beaucoup au Japon, quoique les Cochinchinois n'entendent pas beaucoup la manière de l'épurer.

On s'imaginerait qu'une contrée qui ne porte point de bled, de vin ni d'huile, nourrit mal ses habitans. Mais sans expliquer en quoi consiste leur bonne chère, de Rhodes assure que les tables de la Cochinchine valent celles de l'Europe.

C'est le seul pays du monde, où croisse cet arbre renommé qu'on appelle calambouc, dont le bois est un parfum précieux, & sert d'ailleurs aux plus excellens usages de la médecine. On en distingue trois sortes ; la plus estimée se nomme *calamba*. L'odeur en est admirable ; le bois en poudre ou en teinture fortifie le cœur contre toutes sortes de venins. Il se vend au poids de l'or. Les deux autres sont l'*aquila* & le calambouc

Cochinchine

commun, qui ont aussi de grandes vertus, quoiqu'inférieures à celles du premier.

De Rhodes assure, contre le témoignage de plusieurs autres voyageurs, que c'est aussi dans la seule Cochinchine que se trouvent ces petits nids d'oiseaux qui servent d'assaisonnement aux potages & aux viandes. On pourrait croire, pour concilier les récits, qu'il parle d'une espèce particulière. Ils ont, dit-il, la blancheur de la neige. On les trouve dans certains rochers de cette mer; vis-à-vis des terres où croissent les calamboucs, & l'on n'en voit point autre part. C'est ce qui le porte à croire que les oiseaux qui font ces nids, vont sucer ces arbres, & que de ce sucre mêlé peut-être avec l'écume de la mer, ils composent un ouvrage si blanc & de si bon goût. Cependant ils demandent d'être cuits avec de la chair ou du poisson; & de Rhodes assure qu'ils ne peuvent être mangés seuls.

La Cochinchine produit des arbres qui portent pour fruits de gros sacs remplis de châtaignes. On doit regretter que le père de Rhodes n'en rapporte pas le nom, & qu'il n'en explique pas mieux la forme. « Un seul de ces sacs fait » la charge d'un homme. Aussi la providence » ne les a-t-elle pas fait sortir des branches, » qui n'auraient pas la force de les soutenir, » mais du tronc même. Le sac est une peau fort » épaisse,

rtus, quoi-

ignage de
t aussi dans
nt ces petits
nement aux
croire, pour
espèce par-
de la neige.
e cette mer ;
calamboucs,
est ce qui le
nt ces nids,
e sucre mêlé
s composent
. Cependant
chair ou du
ne peuvent

es qui por-
plis de châ-
e de Rhodes
en explique
ces sacs fait
providence
s branches,
es soutenir,
ne peu fort
» épaisse ;

DES VOYAGES. 33

» épaisse, dans laquelle on trouve quelquefois
» cinq cent châtaignes, plus grosses que les nô-
» tres. Mais ce qu'elles ont de meilleur est une
» peau blanche & savoureuse, qu'on tire de la
» châtaigne avant que de la cuire ».

Cochinchine

Les difficultés de la langue étant un des plus grands obstacles qui arrêtent le progrès des missionnaires, le père de Rhodes comprit que cette étude devait faire son premier soin. On parle à-peu-près la même langue dans les royaumes de Tonquin & de la Cochinchine. Elle est entendue aussi dans trois autres pays voisins ; mais elle est entièrement différente de la chinoise. On la prendrait, sur-tout dans la bouche des femmes, pour un gazouillement d'oiseaux. Tous les mots sont monosyllabes, & leur signification ne se distingue que par les divers tons qu'on leur donne en les prononçant. Une même syllabe, telle, par exemple, que *dai*, peut signifier vingt-trois choses tout-à-fait différentes. Le zèle du père de Rhodes lui fit mépriser ces obstacles. Il apporta autant d'application à cette entreprise qu'il en avait donné autrefois à la théologie ; & dans l'espace de quatre mois, il se rendit capable de prêcher dans la langue de la Cochinchine. Mais il avoue qu'il en eut l'obligation à un petit garçon du pays, qui lui apprit en trois semaines les divers tons de cette langue,

—————
Cochinchine

& la manière de prononcer tous les mots. Ce qu'il y eut d'admirable, & ce qui mérite d'être remarqué, c'est qu'ils ignoraient la langue l'un de l'autre.

Dans l'intervalle de ses entreprises apostoliques, il fit un voyage aux Philippines, sans autre dessein que de profiter d'une occasion qui se présentait pour se rendre à Macao. Une violente persécution l'obligeant de quitter la Cochinchine, il s'embarqua le 2 de juillet 1641, sur un vaisseau qui faisait voile à Bolinao. Il entra dans ce port le 28 du même mois, après avoir essuyé une dangereuse tempête. Mais il fut surpris de remarquer à son arrivée, que les habitans ne comptraient que samedi 27 de juillet. Il avait mangé de la viande le matin, parce qu'il se croyait au dimanche, & le soir, il fut obligé de faire maigre, lorsqu'on l'assura que le dimanche & le vingt-huitième n'étaient que le lendemain : cette erreur lui causa d'abord beaucoup d'embarras ; mais en y pensant un peu, il comprit que de part & d'autre on avait fort bien compté, quoiqu'il y eût dans les deux comptes la différence d'un jour.

Ce qu'il y a d'étonnant dans l'embarras du père de Rhodes, c'est qu'étant aux Indes depuis si long-tems, il n'eut jamais eu l'occasion de faire la même remarque. Il s'applaudit de l'explication

qu'il donne à son erreur. Quand on part d'Espagne, dit-il, pour aller aux Philippines, on va toujours de l'orient à l'occident. Il faut par conséquent que tous les jours deviennent plus longs de quelques minutes; parce que le soleil, dont on suit la course, se lève & se couche toujours plus tard. Dans le cours de cette navigation, la perte est d'un demi-jour. Au contraire, les Portugais qui vont du Portugal aux Indes orientales, avancent contre le soleil, qui se couchant & se levant toujours plutôt, rend chaque jour plus court de quelques minutes, & leur donne ainsi l'avance du jour en arrivant au même terme. D'où il est aisé de conclure, que les uns gagnant & les autres perdant un demi-jour, il faut nécessairement que les Portugais & les Espagnols, qui arrivent aux Philippines par des chemins opposés, trouvent un jour entier de différence. Le père de Rhodes, venu à l'orient par le chemin des Portugais, avait vécu par conséquent un jour de plus que les Espagnols des Philippines; par la même raison, continue-t-il, de deux prêtres qui partiraient au même jour, l'un de Portugal vers l'orient, l'autre d'Espagne vers l'occident, disant chaque jour la messe, & arrivant le même jour au même lieu, l'un aurait dit une messe plus que l'autre: & de deux jumeaux, qui étant nés ensemble, feraient le même

Cochinchine

voyage par les deux routes opposées, l'un aurait
Cochinchine vécu un jour de plus.

Ceux, pour qui cette remarque ne sera pas aussi merveilleuse qu'elle le fut pour l'auteur, apprendront de lui plus volontiers l'origine de la persécution qui fermait alors aux missionnaires l'entrée des ports du Japon. Après avoir observé que Manille, la principale de Philippines, est au treizième degré de l'élévation de la ligne, & que c'est là qu'on compte le dernier terme de l'occident, quoique ces îles soient à l'orient de la Chine, dont elles ne sont éloignées que de cent cinquante lieues, il ajoute :

« Comme on les prend pour le bout des Indes
» occidentales, qui appartiennent aussi aux Es-
» pagnols, deux Hollandais prirent occasion
» de cette idée pour renverser le christianisme
» au Japon. Ils firent voir à l'empereur, dans
» une mappemonde, d'un côté les Philippines,
» & de l'autre Macao, que le roi d'Espagne
» possédait alors à la Chine, en qualité de roi
» de Portugal. Voyez-vous, lui dirent-ils, jus-
» qu'où la domination du roi d'Espagne s'est
» étendue; du côté de l'orient, elle est arrivée
» à Macao, & du côté de l'occident aux Phi-
» lippines. Vous êtes si près de ces deux extrê-
» mités de son empire, qu'il ne lui reste que
» le vôtre à conquérir; à la vérité, il n'a pas

» aujourd'hui des troupes assez nombreuses pour
 » entreprendre tout-d'un-coup la conquête du Cochinchine
 » Japon; mais il y envoie des prêtres, qui,
 » sous le prétexte de faire des chrétiens, font
 » des soldats pour l'Espagne; & lorsque le nom-
 » bre en sera tel qu'ils le desiront, vous éprou-
 » verez, comme le reste du monde, que sous le
 » voile de la religion, les Espagnols ne pensent
 » qu'à vous rendre l'esclave de leur ambition ».
 L'empereur du Japon, alarmé de cet avis, jura
 une guerre irréconciliable à tous les missionnaires
 chrétiens: l'église n'a jamais essuyé de persécution
 plus obstinée que celle qui a rempli de sang
 toutes les villes de ce florissant royaume, où
 le christianisme avait fait des progrès. Nous en
 parlerons plus au long à l'article du Japon.

Dans une traversée de Malaca à Java, qui ne
 fut que d'onze jours, il arriva au vaisseau qu'il
 montait un accident fort singulier, qu'il attribua
 à la protection du premier martyr de la Cochinchine,
 nommé André, dont il portait la tête à Rome. Le 25
 février, pendant que le vent était favorable, l'imprudence
 des matelots les fit heurter contre un gros rocher,
 qui était presque à fleur d'eau. Le bruit ne fut pas
 moindre que celui du tonnerre, & le coup avait été si
 violent que le navire demeura fixé sur l'écueil. Plusieurs
 planches qu'on vit flotter sur l'eau, ne laissè-

Cochinchine

rent aucun doute qu'il ne fût prêt à périr. Cependant il se remit de lui-même à flot, tandis que l'auteur & deux autres missionnaires, qui étaient partis avec lui de Malaca, faisaient leur prière au martyr. Les matelots, surpris qu'il ne se remplit pas d'eau, jugèrent qu'ayant été doublé en plusieurs endroits, il n'avait perdu que des planches extérieures. Ils continuèrent leur navigation sept jours entiers avec beaucoup de bonheur. Mais en arrivant au port de Batavia, où l'on pensa aussi-tôt à radouber le vaisseau, on s'aperçut, avec admiration, qu'il avait une grande ouverture sur le bas; & que le rocher qui avait brisé les planches, s'étant rompu lui-même, avait rempli le trou d'une grosse & large pierre. Toute la ville accourut pour voir cette merveille. La même chose est arrivée de nos jours à un vaisseau anglais, dans un voyage du capitaine Kooke à la nouvelle Zélande, sans que S. André s'en mêlât.

Il se trouvait dans Batavia plusieurs Français catholiques & quantité de Portugais, auxquels le missionnaire s'empessa de rendre les services de sa profession : son zèle se satisfit paisiblement pendant l'espace de cinq mois. Mais un jour de dimanche, 29 de juillet, la messe qu'il célébrait dans sa maison devant un grand nombre de catholiques, fut interrompue par l'arrivée du juge criminel de la ville, qui entra dans la chapelle

périr. Ce-
 or, tandis
 naires, qui
 faisaient leur
 ris qu'il ne
 nt été dou-
 rdu que des
 leur navi-
 up de bon-
 via, où l'on
 on s'apper-
 grande ou-
 i avait brisé
 , avait rem-
 re. Toute la
 le. La même
 eau anglais,
 la nouvelle
 nêlât.
 urs Français
 s, auxquels
 les services
 aisiblement
 un jour de
 il célébra
 mbre de ca-
 vée du juge
 la chapelle

avec ses archers. De Rhodes se hâta de consu-
 mer les saintes espèces. Mais il fut saisi à l'aurel
 même par les archers qui voulurent le mener
 en prison revêtu des habits sacerdotaux. Sept
 gentilhommes portugais mirent l'épée à la main
 pour sa défense. Le désordre aurait été fort grand,
 s'il n'eût supplié ses défenseurs de l'abandonner
 à la violence des hommes. Le juge touché appa-
 remment de sa générosité, lui laissa quitter ses
 habits; mais s'étant saisi néanmoins de tout ce
 qui appartenait à son ministère, il le fit conduire
 dans la prison publique, d'où il fut mené deux
 jours après dans un cachot noir, destiné aux cri-
 minels qui ne peuvent éviter le dernier supplice.
 Son procès fut instruit. Outre le crime d'avoir
 célébré la messe à Batavia, il fut accusé d'avoir
 travaillé à la conversion du gouverneur de Ma-
 laca, & d'avoir brûlé plusieurs livres de la ré-
 ligion hollandaise. Il se justifia sur ce dernier
 article, en protestant que, quelque opinion qu'il
 eût de ces livres, il ne lui en était jamais tombé
 entre les mains. Mais il n'en reçut pas moins sa
 sentence, qui contenait trois articles. Par les deux
 premiers, il était condamné à un bannissement
 perpétuel de toutes les terres de Hollande, &
 à payer une amende de quatre cent écus d'or.
 Le troisième, qui lui fut le plus douloureux,
 portait que les ornemens ecclésiastiques, les ima-

 Cochinching

~~_____~~
Cochinchine ges & le crucifix qu'on lui avait enlevés, seraient brûlés par la main du bourreau, & qu'il assisterait, sous un gibet, à cette exécution. Ses représentations & ses larmes ne purent fléchir ses juges. S'il fut dispensé de paraître sous le gibet, il n'eut cette obligation qu'à la politique du gouverneur, qui craignit un soulèvement des catholiques de la ville. On suppléa même à cette espèce d'adoucissement, en faisant pendre deux voleurs, tandis que l'on brûlait le crucifix & les images. Ce n'est pas là de la tolérance, il s'en faut de beaucoup; mais il faut avouer qu'on ne leur en avait pas donné l'exemple.

Des deux autres articles, le premier ne put être exécuté sur le champ, parce que le père de Rhodes n'était point assez riche pour satisfaire au second. Il fut retenu pendant trois mois dans les chaînes; & sa réponse, aux offres qu'on lui faisait de le rendre libre aussi-tôt qu'il aurait payé l'amende, était de protester qu'il était content de son sort, & qu'il regardait ces souffrances comme une faveur du ciel.

Au mois d'octobre, quelques vaisseaux de Hollande apportèrent des lettres de la compagnie des Indes, qui nommaient Corneille Vandeclein gouverneur général des établissemens hollandais après la mort d'Antoine Vendim, qui avait enlevé Malaca aux Portugais. Entre les

réjouissances publiques, qui se firent à l'entrée du nouveau gouverneur, tous les prisonniers furent délivrés. Non-seulement de Rhodes fut élargi sans payer les quatre cent écus, mais Vandeclyn le vengea, par quelques bastonnades qu'il donna de sa main au principal juge, pour le punir de son excessive rigueur. Ensuite l'ayant comblé de caresses, auxquelles il joignit des excuses pour sa nation, il lui laissa la liberté de partir. Quelques Portugais qui faisaient voile à Macassar, le reçurent avec joie dans leur vaisseau, & consentirent volontiers à la prière qu'il fit de le conduire à Bantam, qui n'est qu'à douze lieues de Batavia. Il espérait de trouver, dans cette ville quelque vaisseau anglais, prêt à retourner en Europe. Mais il entreprit encore d'autres courses. Il alla à Ormus, & prit sa route par terre, en traversant la Perse & la Natolie jusqu'à Smyrne, d'où il se rendit au port de Gènes sur un vaisseau de cette république.

Cochinchine





CHAPITRE II.

Tonquin.

TONQUIN. **D**ANS la description de ce pays, dont l'intérieur est peu connu, nous avons l'avantage de trouver un guide, auquel il ne manque rien pour exciter la confiance, & dont le témoignage est capable même d'ôter toute espèce de crédit aux voyageurs, dont les relations ne s'accordent point avec la sienne. C'est l'idée sous laquelle on nous présente l'Anglais Baron, en nous apprenant qu'il est né au Tonquin; qu'il y a passé une grande partie de sa vie, & qu'il joignait une rare probité aux lumières que donne l'étude.

La découverte du Tonquin est postérieure de quelque tems à celle de la Chine. Les Portugais n'envoyèrent leurs vaisseaux sur les côtes du Tonquin, qu'après avoir visité les Chinois. A la vérité cette contrée était anciennement une province de la Chine, & lui paie même encore un tribut; mais ce n'est pas cette raison qui a retardé la connaissance d'un pays qui était gouverné, depuis quatre cent ans, par ses pro-

pres rois, lorsque les Portugais commencèrent leurs découvertes dans les Indes. Il y a plus d'apparence que ce retardement est venu du caractère des Tonquinois, qu'aucun motif de commerce ou de confédération ne peut faire sortir de leur patrie. Ils tiennent beaucoup de la vanité des Chinois, dont ils imitent d'ailleurs le gouvernement, les sciences, & les caractères d'écriture, quoiqu'ils haïssent leur nation.

Tonquin

Ce pays est situé sous le tropique, & même plus au nord dans quelque partie. Cependant Baron assure qu'il est fort tempéré; ce qu'il attribue au grand nombre de rivières dont il est arrosé, & aux pluies régulières qu'il reçoit. D'ailleurs on n'y voit point de ces grandes montagnes stériles & sablonneuses, qui causent une chaleur extrême dans plusieurs endroits du golfe persique. Il est vrai que les pluies qui tombent régulièrement aux mois de mai, de juin, de juillet & d'août, & quelquefois plutôt, rendent la terre fort humide; mais la chaleur est insupportable pendant le cours de juillet & d'août. On ne saurait douter que le pays ne fût très-fertile en fruits, si tant d'habitans, qui font leur principale nourriture du riz, ne se croyaient pas plus obligés d'employer leurs terres & leur industrie à la culture de ces grains.

I.
dont l'in-
l'avantage
nque rien
moignage
e de crédit
'accordent
s laquelle
en nous
qu'il y a
& qu'il
que donne
rieure de
es Portu-
les côtes
Chinois.
ment une
ême en-
te raison
qui était
ses pro-

Tonquin.

Le royaume est bordé au nord-est par la province de Canton, à l'ouest par le royaume de Laos, au nord par deux autres provinces de la Chine, Yunan & Kansî, au sud & au sud-est par la Cochinchine.

Le climat est sain & tempéré depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars; quelquefois très-froid aux mois de janvier & de février, quoiqu'on n'y voie jamais de neige ni de glaces; assez mal-sain pendant le cours d'avril, de mai & de juin, autant à cause des pluies & des brouillards, que parce que le soleil arrive alors à son zénith. Les vents sont ici divisés entre le nord & le sud; c'est-à-dire qu'ils durent six mois de chaque côté. Le pays est délicieux depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août: les arbres sont alors dans leur verdure, & les campagnes offrent une perspective charmante.

Les vents impétueux, que les matelots Européens nomment ouragans, & qui portent ici le nom de typhons, exercent leur empire avec des ravages terribles, sur cette côte & dans les mers voisines. Mais le tems de leur arrivée est fort incertain. Quelquefois ils ne s'élèvent qu'une fois en cinq ou six ans, & même en huit ou neuf. Quoiqu'ils ne soient pas connus sous le même nom dans les autres mers orientales, celui qu'on appelle *éléphant*, dans la baie

t par la pro-
royaume de
vinces de la
c au sud-est

is le mois de
quelquefois
de février,
i de glaces;
ril, de mai
ies & des
arrive alors
ivisés entre
durent six
licieux de-
d'août : les
& les cam-
mante.
atelots Eu-
portent ici
mpire avec
& dans les
arrivée est
s'élèvent
même en
pas connus
ers orien-
ans la baie

DES VOYAGES. 45

de Bengale & sur la côte de Coromandel, ne leur est pas fort inférieur, & se fait redouter aussi des matelots par ses funestes effets. Tonquin.

Pour l'étendue, Baron n'en accorde pas plus au Tonquin que nos cartes n'en donnent au Portugal ; mais on y compte quatre fois le même nombre d'habitans. Si l'on excepte la ville de Cacho, il n'y en a pas trois dans tout le royaume qui méritent la moindre attention. Mais les villages, que les habitans nomment *aldéas* ou *aldées*, sont si proches l'un de l'autre, qu'il est impossible d'en fixer le nombre, quand on ne s'est pas fait une étude de les compter.

Cacho, capitale du Tonquin, est située au 21^e degré de latitude du nord, à quarante lieues de la mer. Elle peut être comparée, pour la grandeur, à plusieurs villes fameuses de l'Asie; mais elle l'emporte sur presque toutes par le nombre de ses habitans, sur-tout le premier & le quinzième jour de leur nouvelle lune, qui est le jour du marché ou du grand bazar. Tout le peuple des villages voisins y est amené par son commerce, & le nombre en est presque incroyable. Il reste si peu de passage dans les rues, quoique fort larges, que, suivant le témoignage de Baron, & dans ses propres termes : « C'est avancer beaucoup que d'y faire cent pas

Touquin.

» dans une demi-heure ». Cependant il règne un ordre admirable dans la ville. Chaque marchandise qu'on y vend, a sa rue qui lui est assignée ; & ces rues appartiennent à un, deux ou plusieurs villages, dont les habitans ont droit seuls d'y tenir boutique.

C'est à Cacho que le roi fait sa résidence ordinaire avec ses généraux, les princes, tous les grands du royaume, & toutes les cours de justice. Quoique le palais & les édifices publics occupent un terrain spacieux, ils n'ont rien de plus éclatant qu'un grand bâtiment de bois, qui en fait la principale partie. Le reste, comme toutes les maisons de la ville, est bâti de bambous & d'argile, à l'exception des comptoirs étrangers qui sont de brique, & qui font une figure distinguée au milieu d'un si grand nombre de chaumières. Cependant les triples murs de la vieille ville & du vieux palais, donnent, par leurs débris, une haute idée de ce qu'ils devaient renfermer dans le tems de leur splendeur. Le palais seul embrassait dans sa circonférence un espace de six ou sept milles. Ses cours pavées de marbre, ses portes & les ruines de ses appartemens, rendent témoignage à son ancienne magnificence, & font regretter la destruction d'un des plus beaux édifices de l'Asie. Mais en attribuant cette disgrâce aux ravages de

dant il règne
Chaque mar-
qui lui est
à un, deux
ans ont droit

résidence or-
ces, tous les
ours de jus-
fices publics
ont rien de
de bois, qui
ste, comme
âti de bam-
s comptoirs
ui font une
grand nom-
riples murs
, donnent,
de ce qu'ils
leur splen-
sa circon-
s. Ses cours
s ruines de
age à son
rter la des-
s de l'Asie,
ravages de

la guerre, Baron n'explique pas les raisons qui empêchent de la réparer.

Tonquin.

Cacho est aussi le quartier perpétuel d'un corps formidable de milice ; que le roi tient prêt pour toutes sortes d'occasions. L'arsenal & les autres magasins de guerre occupent le bord de la rivière, près d'une petite île sablonneuse, où l'on conserve le *Thecada*. Cette rivière, que les habitans nomment *Songkoy* ou la grande rivière, prend sa source dans l'empire de la Chine. Après un fort long cours, elle vient traverser Cacho, d'où elle va se décharger dans la baie d'Aynam, par huit ou neuf embouchures, dont la plupart reçoivent des vaisseaux médiocres. Elle est d'une extrême commodité pour la capitale, où elle fait régner continuellement l'abondance, par la multitude infinie de barques & de bateaux qu'elle y amène, chargés de toutes sortes de marchandises & de provisions. Cependant les habitans des provinces, qui font leur principale occupation de ce commerce, ont tous leurs maisons dans quelque village, & n'habitent point dans leurs barques, comme Tavernier l'assure faussement.

Le Tonquin devrait être compté entre les puissances redoutables, si la force d'un état ne consistait que dans le nombre des hommes. Il entretient continuellement une armée de cent

Tonquin.

quarante mille combattans, bien exercés à l'usage des armes; & dans l'occasion ce grand corps peut être augmenté du double: mais comme le nombre sert peu sans le courage, Baron avoue qu'il n'y a point de soldats moins à craindre que les Tonquinois. D'ailleurs la plupart de leurs chefs sont des eunuques, qui ne conservent dans l'ame aucun reste de virilité.

La cavalerie monte à huit ou dix mille hommes, & le nombre des éléphans à trois cent cinquante. Les forces maritimes consistent dans deux cent vingt bâtimens grands & petits, plus propres à la rivière qu'à la mer, & qui ne servent guères aussi qu'aux fêtes & aux exercices d'amusement. Chacun est armé à la proue d'un canon de quatre livres de balle. Ils n'ont pas de mâts; & tous leurs mouvemens se font à force de rames. Les rameurs sont exposés à la mousqueterie & à tous les instrumens de guerre. La cour entretient avec cette flotte environ cinq cent barques, qui se nomment *twinges*, & qui sont assez légères à la voile, mais trop foibles pour la guerre; quoiqu'elles servent fort bien au transport des vivres & des troupes.

L'arsenal de Cacho est fourni de toutes sortes d'artillerie, de tous les calibres; soit de la fabrique des habitans, soit achetée des Portugais, des Anglais & des Hollandais. Il ne manque

rcés à l'usage
grand corps
is comme le
Baron avoue
craindre que
de leurs chefs
nt dans l'ame

k mille hom-
à trois cent
nsistent dans
petits, plus
z qui ne ser-
aux exercices
a proue d'un
n'ont pas de
font à force
s à la mouf-
e guerre. La
nviron cinq
nges, & qui
trop foibles
nt fort bien
s.

outes fortes
t de la fa-
des Portu-
Il ne man-
que

que pas non plus de toutes les munitions con-
venables.

Tonquin.

Outre la mollesse naturelle des soldats du
Tonquin, rien ne contribue tant à leur ôter le
courage, que la nécessité de passer toute la vie
dans une condition pénible, sans aucune espé-
rance de s'élever au-dessus de leur premier gra-
de. La valeur même, dans ceux qui peuvent
avoir l'occasion de se distinguer, ne change rien
à leur état; ou du moins ces exemples sont si
rars, qu'ils ne peuvent inspirer d'émulation.
L'argent ou la faveur de quelque mandarin du
premier ordre, sont les seules voies qui puis-
sent conduire aux distinctions.

Leurs guerres ne consistent que dans le bruit
& dans un grand appareil de bagage. La moindre
querelle les fait entrer dans la Cochinchine,
où ils passent le tems, soit à considérer les murs
des villes, soit à camper sur le bord des ri-
vières. Mais une légère maladie qui emporte
quelques-uns de leurs gens, les rebute aussi-tôt
& leur fait craindre que la guerre est cruelle & san-
glante. Ils se hâtent de retourner vers leurs
frontières.

Ils ont quelquefois des guerres civiles, que
l'adresse termine plutôt que la valeur. Dans
leurs anciens démêlés avec les Chinois, on les
a vu combattre avec assez de résolution; mais

Tonquin.

ils y étaient forcés par la nécessité. Cependant on ne cesse pas de les exercer au maniment des armes, & cet exercice continuel fait la plus grande partie de leur profession. Ils reçoivent chaque jour une portion de riz pour leur nourriture, & leur paie annuelle n'est que d'environ trois écus; mais ils sont exempts de toutes sortes de taxes. Ceux qui n'ont pas leur quartier dans la capitale sont dispersés dans les aldées, sous le commandement des mandarins, qui sont chargés de pourvoir à leur subsistance. Chaque mandarin est revêtu de l'autorité du roi, pour commander dans un certain nombre d'aldées.

On ne voit dans le Tonquin, ni châteaux, ni places fortifiées. L'état se glorifie de n'avoir pas besoin d'autre appui que ses troupes; ce qui ne serait pas sans fondement, si leur courage répondait à leur nombre.

Quoique la valeur ne soit pas une qualité commune au Tonquin, la douceur & le goût de la tranquillité sont moins le caractère général des habitans, qu'une humeur inquiète & turbulente, qui demande le frein continuel de la sévérité pour les contenir dans l'union. Les révoltes & les conspirations y sont fréquentes. Il est vrai que la superstition, à laquelle tout le peuple est malheureusement livré, a souvent plus de part aux désordres publics, que les

Cependant on
 iment des ar-
 la plus grande
 vivent chaque
 r nourriture ,
 'environ trois
 utes sortes de
 quartier dans la
 ldées, sous le
 qui sont char-
 Chaque man-
 oi, pour com-
 d'aldées.

ni châteaux ;
 ifie de n'avoir
 es troupes ; ce
 t, si leur cou-

s une qualité
 eur & le goût
 ractère général
 quière & tur-
 continuel de
 l'union. Les
 nt fréquentes.
 laquelle tout
 livré, a sou-
 blics, que les

entreprises de l'ambition, & que rarement les
 mandarins & les autres seigneurs prennent part
 à ces attentats.

Tonquin

Les Tonquinois n'ont pas l'humeur empor-
 tée ; mais ils sont la proie de deux passions
 beaucoup plus dangereuses, qui sont l'envie &
 la malignité. Autrefois le premier de ces deux
 vices leur faisait désirer toutes les richesses
 & les curiosités des nations étrangères ; mais
 leurs desirs se réduisent aujourd'hui à quel-
 ques pièces d'or & d'argent du Japon, & au
 drap de l'Europe. Ils ont toujours eu cette es-
 pèce d'orgueil qui ôte la curiosité de visiter les
 autres pays. Leur estime se borne à leur patrie ;
 & tout ce qu'on leur raconte des pays étrangers,
 passe à leurs yeux pour une fable.

Ils ont la mémoire heureuse & la pénétration
 vive ; cependant ils n'aiment pas les sciences
 pour elles-mêmes, mais parce qu'elles les
 conduisent aux offices & aux dignités publi-
 ques. Leur ton en lisant est une espèce de chant.
 Leur langage, comme celui des Chinois, est
 plein de monosyllabes, & quelquefois ils n'ont
 qu'un seul mot pour exprimer onze ou douze
 choses différentes. L'unique distinction consiste
 à prononcer pleinement, à presser leur haleine,
 à la retenir, à poser plus ou moins sur l'accent.
 Aussi rien n'est-il si difficile aux étrangers, que

Touquin.

d'atteindre à la perfection de leur langue. Il n'y a point de différence entre celle de la cour & celle du peuple. Mais dans les matières qui regardent les loix & les cérémonies, ils emploient la langue chinoise, comme on se sert en Europe des langues grecque & latine.

Les deux sexes ont la taille bien proportionnée, mais petite plutôt que grande. En général, ils sont d'une constitution faible; ce qui vient, peut-être de leur intempérance, & de l'excès avec lequel ils se livrent au sommeil. La plupart ont le teint aussi brun que les Chinois & les Japonois; mais les personnes de qualité sont presque aussi blanches que les Portugais & les Espagnols. Ils ont le nez & le visage aussi plat qu'à la Chine. Leurs cheveux sont noirs, & c'est un ornement de les avoir longs. Les soldats, pendant leurs exercices, & les artisans, dans les fonctions de leur métier, les relèvent sous leurs bonnets, où les lient au sommet de leur tête. Quoique les enfans des deux sexes aient les dents fort blanches, ils n'arrivent pas plutôt à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, qu'ils se les noircissent, comme les Japonois. Ils laissent croître leurs ongles, suivant l'usage de la Chine, & les plus longs passent pour les plus beaux; cependant ce dernier usage est borné aux personnes de distinction.

langue. Il
de la cour
matières qui
s, ils em-
on se sert
latine.

en propor-
nde. En gé-
ible; ce qui
ance, & de
sommeil. La
les Chinois
s de qualité
Portugais &
visage aussi
font noirs,
ngs. Les sol-
les artisans,
les relèvent
sommer de
deux sexes
arrivent pas
t ans, qu'ils
ois. Ils lais-
usage de la
our les plus
e est borné

Leurs habits sont de longues robes, peu dif-
férentes de celle des Chinois. Il leur est dé-
fendu, par une ancienne tradition, de porter
des sandales ou des souliers, à l'exception des
lettrés & de ceux qui sont parvenus au degré de
tuncy ou de docteurs. Cette coutume néanmoins
s'observe aujourd'hui avec moins de rigueur.

La condition du peuple est assez misérable.
On leur impose de grosses taxes & des travaux
pénibles.

Un jeune homme est assujéti, dès l'âge de
dix-huit ans ou de vingt, dans quelques pro-
vinces, à payer trois, quatre, cinq, six risdales
chaque année, suivant la fertilité du terroir de
son aldée. Ce tribut se lève à deux termes; au
mois d'avril & d'octobre, qui sont le tems de
la moisson du riz. Il n'y a d'exempts que les
princes du sang royal; les domestiques de la
maison du roi; les ministres d'état; les officiers
publics; les lettrés, depuis le grade de singdo;
les officiers de guerre & les soldats, avec un
petit nombre, qui ont obtenu ce privilège par
faveur ou à prix d'argent, & seulement pour la
durée de leur propre vie. Un marchand qui s'est
établi dans la capitale, n'en n'est pas moins taxé
dans l'aldée, d'où il tire son origine. Il demeure
sujet au vecquan, qui est le service du seigneur;
c'est-à-dire, qu'il est obligé de travailler par

 Tonquin.

Tonquin.

lui-même, ou par des personnes à ses gages, aux réparations des murs, des grands chemins, des palais du roi, & de tous les ouvrages publics.

Les artisans de toutes les professions doivent employer six mois de l'année au vecquan, sans aucun espoir de récompense pour leur travail; à moins que la bonté du maître ne le porte à leur accorder la nourriture; ils peuvent disposer d'eux-mêmes pendant les six autres mois; tems bien court, observe l'auteur, lorsqu'ils sont chargés d'une nombreuse famille.

Dans les aldées, dont le terroir est stérile, les pauvres habitans, qui ne sont pas en état de payer la taxe en riz ou en argent, sont employés à couper de l'herbe pour les éléphants & la cavalerie de l'état, à quelque distance qu'ils puissent être des lieux où l'herbe croît, ils doivent la transporter dans la capitale, tour-à-tour & à leurs propres frais. L'auteur observe que l'origine de ces usages vient de la politique des rois du pays, pour contenir dans la dépendance un peuple si remuant, qui ne laisserait pas de repos à ses maîtres, s'il n'était forcé sans cesse au travail. Chacun jouit d'ailleurs de ce qu'il peut acquérir par son industrie, & laisse paisiblement à ses héritiers le bien dont il se trouve en possession.

à ses gages ;
 dans chemins ,
 les ouvrages

ssions doivent
 au vecquan ,
 pour leur tra-
 tre ne le porte
 s peuvent dif-
 x autres mois ;
 lorsqu'ils sont

oir est stérile ,
 nt pas en état
 ent, sont em-
 es éléphants &
 distance qu'ils
 croît, ils doi-
 e, tour-à-tour
 ur observe que
 e la politique
 dans la dépen-
 ni ne laisserait
 était forcé sans
 ailleurs de ce
 trie, & laisse
 rien dont il se

L'aîné des fils succède à la plus grande partie de l'héritage. La loi donne quelque chose aux filles ; mais presque rien lorsqu'elles ont un frère.

Tonquin.

C'est une ambition commune au Tonquin, d'avoir une famille opulente & nombreuse. De-là vient l'usage des adoptions, qui s'étend indifféremment aux deux sexes. Les enfans adoptés entrent dans toutes les obligations de la nature. Ils doivent rendre, dans l'occasion, toutes sortes de services à leur père d'adoption, lui présenter les premiers fruits de la saison ; & contribuer de tout leur pouvoir au bonheur de sa vie. De son côté, il doit les protéger dans leurs entreprises, veiller à leur conduite, s'intéresser à leur fortune, & lorsqu'il meurt, ils partagent presque également sa succession avec ses véritables enfans. Ils prennent le deuil, comme pour leur propre père, quoiqu'il soit encore en vie.

La méthode de l'adoption est fort simple. Celui qui aspire à cette faveur, fait proposer ses intentions au père de famille, dont il veut l'obtenir ; & s'il est satisfait de sa réponse, il se présente à lui avec deux flacons d'arrack, que le patron reçoit. Quelques explications font le reste de cette cérémonie.

Les étrangers, que le commerce ou d'autres

Tonquin.

raisons amènent au Tonquin, ont eu souvent recours à cet usage, pour se garantir des vexations & de l'injustice des courtisans. L'auteur raconte qu'il avait reçu l'honneur de l'adoption d'un prince qui était alors héritier présomptif du grand général de la couronne; mais qu'après lui avoir fait quantité de présens, par lesquels il croyait s'être assuré une longue protection, il perdit sa dépense & ses peines, parce que ce seigneur devint fou.

La plupart des aldéens ou des paysans, composent un peuple grossier, & si simple, qu'il se laisse aisément conduire par l'excès de sa crédulité & de sa superstition. Avec ce caractère mobile, il est extrêmement bon ou extrêmement mauvais, suivant la différence des impressions qu'il reçoit. C'est une grande erreur, dans les relations européennes du Tonquin, que de représenter ce peuple comme une troupe de vagabonds, qui vivent dans leurs bateaux sur des rivières, & qui passent d'un lieu à l'autre, avec leurs femmes & leurs enfans, sans autre motif que l'indigence, qui leur fait chercher continuellement de quoi satisfaire leurs besoins. L'occasion ordinaire de toutes ces courses est le commerce intérieur du royaume, & la nécessité de s'acquitter du service public. Mais il arrive quelquefois aussi que la grande rivière qui vient

at eu souvent
ntir des vexa-
fans. L'auteur
ur de l'adop-
héritier pré-
uronne; mais
présens, par
longue protec-
peines, parce

ayfans, conti-
mple, qu'il se
s de sa crédu-
caractère mo-
extrêmement
es impressions
eur, dans les
que de re-
pupe de vaga-
ux sur des ri-
l'autre, avec
s autre motif
ercher conti-
esoins. L'oc-
es est le com-
nécessité de
is il arrive
re qui vient

de la Chine, & les grosses pluies des mois de mars, d'avril & de mai, causent des inondations si terribles, que le pays paraît menacé de sa ruine. Des provinces entières se trouvent couvertes d'eau, avec une perte infinie pour les habitans qui sont alors forcés d'abandonner leur demeure, & de se retirer dans leurs bateaux.

Les Tonquinois peuvent se marier sans le consentement de leurs pères & de leurs mères. Le tems ordinaire du mariage, pour les jeunes filles, est l'âge de seize ans. Toute la cérémonie consiste à les demander, en faisant quelques présens au père; & si la demande est acceptée, on s'explique de bonne foi, sur les richesses mutuelles. Le mari envoie chez la fille tout ce qu'il destine à son usage. On convient d'un jour, où dans une procession solennelle de tous les parens & de tous les amis, elle est portée avec tout ce qu'elle a reçu de son mari, dans la maison qu'il a fait préparer pour sa demeure. On s'y réjouit le soir: les prêtres & les magistrats ne s'en mêlent point.

Quoique la poligamie soit tolérée au Tonquin, c'est la femme dont les parens sont les plus qualifiés, qui prend le premier rang entre les autres, & qui porte seule le titre d'épouse; la loi du pays permet le divorce aux hommes. Les

Tonquin.

femmes n'ont pas le même privilège, & l'auteur ne connaît point d'autre cas où elles puissent quitter leur mari, sans son consentement, que celui de l'autorité d'une famille puissante, dont elles abuseraient pour l'emporter par la force. Un mari qui veut répudier sa femme, lui donne un billet signé de sa main & de son sceau, par lequel il reconnaît qu'il abandonne tous ses droits, & qu'il lui rend la liberté de disposer d'elle-même. Sans cette espèce de certificat, elle ne trouverait jamais l'occasion de se remarier. Mais lorsqu'elle y est autorisée par l'acte de sa séparation, ce n'est point une tache d'avoir été au pouvoir d'un autre, & d'en être abandonnée. Elle emporte, avec ce qu'elle a mis dans la société du mariage, tout ce que son mari lui a donné en l'épousant. Ainsi sa disgrâce n'ayant fait qu'augmenter son bien, elle en a plus de facilité à former un nouvel engagement. Les enfans qu'elle peut avoir eus, demeurent au mari. Cette compensation d'avantages rend les divorces très-rares.

Un homme de qualité, qui surprend sa femme dans l'action de l'adultère, est libre de la tuer, elle & son amant, pourvu que cette sanglante exécution se fasse de ses propres mains; s'il remet sa vengeance à la justice, la femme est écrasée par un éléphant, & le suborneur re-

soit la mort par quelque autre supplice. Dans les conditions inférieures, le mari offensé doit recourir aux loix qui traitent sévèrement les coupables, mais qui exigent des preuves du crime, qu'il n'est pas toujours aisé d'apporter.

La civilité chinoise a fait beaucoup de progrès au Tonquin; mais en reconnaissant sa source, l'auteur y fait observer des différences qui viennent d'un mélange d'anciens usages, & qui rendent les Tonquinois moins esclaves de la cérémonie que les Chinois.

Toutes leurs visites se font le matin. C'est une incivilité de se présenter dans une maison de distinction vers l'heure du dîner : à moins qu'on n'y soit invité. Les seigneurs se rendent même à la cour de fort grand matin. Ils y remplissent leur devoir jusqu'à huit heures. Ensuite, se retirant chez eux, ils s'y occupent de leurs affaires domestiques; & le tems qui reste jusqu'à l'heure du dîner, est réservé pour la retraite & le repos, comme une préparation nécessaire avant que de donner au corps la réfection des alimens.

Entre les personnes de qualité, les princes & les grands mandarins ne sortent que sur des éléphants ou dans de riches palanquins, suivis d'un grand nombre d'officiers, de soldats & de valets. C'est le rang ou la dignité qui règle la

Tonquin.

grandeur du cortège. Ceux d'un degré inférieur sortent à cheval, & ne sont jamais escortés de plus de dix personnes. Mais il est rare aussi qu'ils en aient moins, parce que l'escorte fait une grande partie de leur faste.

Si celui qui rend la visite est d'un rang inférieur, on doit se garder de lui offrir les moindres rafraîchissemens, sans en excepter le bétel, à moins qu'il ne fasse au maître de la maison, l'honneur de lui en demander. L'usage des seigneurs est de faire toujours porter, avec eux, leur eau & leur bétel. Les boîtes où le bétel est renfermé, sont ordinairement de laque, noir ou rouge. Cependant les princes & princesses du sang royal en ont d'or massif, enrichies de pierres précieuses & d'écaïlle de tortue.

Dans la conversation, chacun doit éviter les sujets tristes, & faire tourner tous les discours à la joie, qui est le caractère naturel des habitans; c'est par la même raison qu'ils visitent rarement les malades, & qu'à l'extrémité même de la vie, ils n'avertissent point leurs parens de mettre ordre à leurs affaires. Cet avis passerait pour une offense, aussi meurent-ils, la plupart, sans avoir disposé de leur héritage par un testament; ce qui donne lieu à des procès continuels pour la succession de ceux qui meurent sans enfans.

ALE

gré inférieur
s escortés de
st rare aussi
'escorte fait

rang infé-
ir les moin-
ter le bétel,
la maison,
L'usage des
, avec eux,
le bétel est
que, noir ou

rincesses du
nrichies de
ortue.
it éviter les
les discours
l des habi-
ils visitent
mité même
s parens de
is passerait
la plupart,
r un testa-
continuels
urent sans



de Bernis.
GRANDS DU ROYAUME DE TUNQUIN.

Les salles des grands ont plusieurs alcoves, où chacun est assis sur des nattes les jambes croisées. La distinction du rang est réglée par la hauteur des places. Les tapis & les coussins ne sont pas connus même à la cour. On n'y voit point d'autres lits que des nattes avec une sorte d'oreiller, fait aussi de jonc ou de roseaux, qui sert de chevet ou d'appui.

Tonquin.

Les alimens des seigneurs sont assez recherchés, quoique leurs préparations & leurs assaisonnemens ne paraissent point agréables aux étrangers. Le peuple vit de légumes, de riz & de poisson salé. On ne se sert ni de nappes ni de serviettes; cette dépense, qui n'a pour objet que la propreté, serait inutile dans un pays où les doigts ne touchent jamais aux plats ni aux mets. Toutes les viandes sont coupées avant le service; & l'on mange, suivant la mode chinoise, avec deux petits bâtons qui tiennent lieu de fourchettes de l'Europe. Les plats ne sont pas de bois vernissé, comme Tavernier l'assure, mais de porcelaine du Japon ou de la Chine, qui est fort estimée. Les personnes de qualité mangent avec une sorte de décence. Mais le commun des habitans, que l'auteur représente comme les plus gourmands de tous les hommes, ne pensent qu'à se remplir avidement l'estomac, & ne répondraient pas même aux questions qu'on leur

Tonquin.

ferait à table ; comme s'ils craignaient, dit l'auteur, que le tems qu'ils employeraient à parler, ne diminuât leur plaisir ou leur portion d'alimens. Autant que l'excès des liqueurs fortes est rare dans le peuple, autant il est en honneur à la cour, & parmi les gens de guerre. Un bon buveur y passe pour un galant homme. Dans les repas qu'ils se donnent entr'eux, les convives ont la liberté de demander tout ce qu'ils desirerent ; & celui qui traite, regarde cette occasion de les obliger comme une faveur. Leurs complimens, lorsqu'ils se rencontrent, ne consistent point à se demander comment ils se portent, mais où ils ont été, & ce qu'ils ont fait ; s'ils remarquent à l'air du visage que quelqu'un soit indisposé, ils ne lui demandent point s'il est malade, mais combien de tasses de riz il mange à chaque repas, & s'il a de l'appétit ou non. L'usage des grands & des riches est de faire trois repas par jour, sans y comprendre une légère collation dans le cours de l'après-midi.

De tous les passe-tems des Tonquinois, les plus plus communs & les plus estimés sont le chant & la danse. Ils s'y livrent ordinairement le soir, & souvent ils y emploient toute la nuit. C'est ce que Tavernier nomme des comédies ; nom fort impropre, observe l'auteur, du moins s'il a

ient, dit l'au-
 aient à parler,
 portion d'ali-
 leurs fortes est
 en honneur à
 erre. Un bon
 me. Dans les
 les convives
 e qu'ils desi-
 cette occasion
 e. Leurs com-
 , ne consistent
 s se portent,
 ont fait; s'ils
 ue quelqu'un
 ent point s'il
 sses de riz il
 e l'appétit ou
 es riches est
 sans y com-
 le cours de

nois, les plus
 sont le chant
 ment le soir,
 nuit. C'est ce
 es; nom fort
 moins s'il a

prétendu les comparer à celles d'Europe. On n'y a jamais vu, comme il le dit, des machines & de belles décorations. Les Tonquinois n'ont pas même de théâtres. Mais outre les maisons des mandarins, qui ont quelques salles destinées à ces amusemens, on voit dans les aldées des maisons de chant, où les habitans s'assemblent, sur-tout aux jours de fêtes. Le nombre des acteurs est ordinairement de quatre ou cinq, dont les gages montent à une risdale pour le travail d'une nuit; mais la libéralité des spectateurs y joint quelques présens, lorsqu'ils sont satisfaits de leur habileté. Leurs habits sont d'une forme bizarre. Ils ont peu de chansons. Elles roulent sur cinq ou six airs; la plupart à l'honneur de leurs rois & de leurs généraux, mêlées néanmoins d'apostrophes amoureuses & d'autres figures poétiques. La partie de la danse est bornée aux femmes; mais elles chantent aussi: & dans l'action même, elles sont souvent interrompues par un bouffon le plus ingénieux de la troupe, qui s'efforce de faire rire l'assemblée par ses bons mots & ses postures comiques. Leurs instrumens de musique sont des trompètes, des timbales de cuivre, des hautbois, des guitares & plusieurs espèces de violons. Ils ont une autre sorte de danse, avec un bassin rempli de petites lampes, qu'une femme porte sur sa tête, & qui ne

Tonquin.

l'empêche pas de faire toutes sortes de mouvemens & de figures sans répandre l'huile des lampes, quoiqu'elle s'agite avec une légèreté qui fait l'admiration des spectateurs. Cette danse dure presque une demi-heure.

Les femmes ont aussi beaucoup d'habileté à danser sur la corde, & quelques-unes s'en acquittent avec beaucoup de grace.

Les combats de coqs sont fort en honneur au Tonquin, particulièrement à la cour. Les seigneurs font des paris considérables contre les coqs du roi qui doivent néanmoins être toujours victorieux; aussi cette manière de flatter appauvrit-elle les courtisans.

Ils prennent beaucoup de plaisir à la pêche; & la multitude de leurs rivières & de leurs étangs leur en offre continuellement l'occasion. A l'égard de la chasse, ils s'y exercent peu; parce qu'ils ont à peine une forêt qui convienne à cet amusement.

Mais le principal de leurs passe-tems est la fête du nouvel an, qui arrive vers le 25 de janvier, & qui est célébrée pendant trente jours. C'est le tems auquel tous les plaisirs se rassemblent, soit en public, soit dans l'intérieur des maisons. On élève des théâtres au coin des rues. Les instrumens de musique retentissent de toutes parts. La gourmandise & la débauche sont portées

tes de mouve-
l'huile des lam-
ne légèreté qui
s. Cette danse

up d'habileté à
s-unes s'en ac-

en honneur au
cour. Les sei-
bles contre les
ns être toujours
e flatter appau-

ir à la pêche; &
de leurs étangs
occasion. A l'é-
ent peu; parce
nviennes à cet

tems est la fête
25 de janvier,
e jours. C'est
e rassemblent,
eur des mai-
oin des rues.
sent de toutes
che sont por-
téca

tées à l'excès. Il n'y a point de Tonquinois si Tonquin.
misérable qui ne se mette en état de traiter ses
amis, dût-il se réduire à mandier son pain pen-
dant toute l'année.

C'est un usage établi, de ne pas sortir de sa
maison le premier jour de cette fête, & de tenir
les portes fermées, dans la crainte de voir ou de
rencontrer quelque chose qui puisse être de mau-
vais augure pour le reste de l'année. Le second
jour chacun visite ses amis, & rend ses devoirs
aux supérieurs.

Quelques-uns comptent la nouvelle année
depuis le 25 de leur dernière lune, parce qu'a-
lors le grand sceau de l'état est mis dans une
boîte pour un mois, le seul pendant lequel l'action
des loix est suspendue, toutes les cours de judi-
cature sont fermées, les débiteurs ne peuvent
être saisis, les petits crimes, tels que les que-
relles & les vols, demeurent impunis, & la
punition même des grands crimes est renvoyée
à d'autres tems, avec la seule précaution d'ar-
rêter les coupables. Mais la nouvelle année com-
mence proprement, comme on l'a dit, vers le 25
janvier, & la fête dure un mois suivant l'usage
de la Chine.

L'auteur fait remarquer, en concluant cet
article, combien Tavernier se trompe dans la
plupart de ses observations; sur-tout lorsqu'il

Tonquin.

représente les Tonquinois comme un peuple laborieux & plein d'industrie, qui fait un utile emploi de son tems. C'est un éloge, dit-il, qu'on ne peut refuser tout-à-fait aux femmes; mais les hommes sont généralement paresseux, & ne penseraient qu'à satisfaire leur gourmandise s'ils n'étaient forcés au travail.

C'est une autre erreur, dans Tavernier, de prétendre que les Tonquinois se font un déshonneur d'avoir la tête découverte. Un inférieur ne paraît jamais que la tête nue devant son supérieur; & ceux qui reçoivent quelque ordre du roi, verbal ou par écrit, ne peuvent l'entendre ou le lire sans avoir commencé par ôter leur robe & leur bonnet. A la vérité, les criminels qui sont condamnés à la mort, ont la tête rasée pour être reconnus facilement s'ils échappaient à leurs gardes; mais cette raison est fort différente de celle qu'apporte Tavernier. Il ne se trompe pas moins, lorsqu'il parle des criminels écartelés ou crucifiés. Ces supplices ne sont pas connus dans le pays.

La mémoire est de toutes les facultés la plus nécessaire pour l'espèce de science à laquelle ils aspirent. Elle consiste particulièrement dans un grand nombre de caractères hiéroglyphiques. De là vient que parmi leurs lettrés, il s'en trouve qui n'ont pris leurs degrés qu'après quinze, vingt,

me un peuple
 i fait un utile
 e, dit-il, qu'on
 mmes; mais les
 eux, & ne pen-
 mandise s'ils

Tavernier, de
 font un déshon-
 . Un inférior
 ue devant son
 t quelque ordre
 e peuvent l'en-
 mencé par ôter
 ité, les crimi-
 ort, ont la tête
 ent s'ils échap-
 e raison est fort
 avernier. Il ne
 le des criminels
 tes ne sont pas

facultés la plus
 e à laquelle ils
 ement dans un
 lyphiques. De-
 s'en trouve qui
 quinze, vingt,

ou trente ans d'étude, & que plusieurs étudient toute leur vie sans y pouvoir parvenir. Aussi n'ont-ils pas de terme fixe pour le cours de leurs études. Il peuvent s'offrir à l'examen aussitôt qu'ils se croient capables de le soutenir. Le pays n'a pas d'écoles publiques. Chacun prend pour ses enfans le précepteur qui lui convient.

Tonquin.

Ils n'ont adopté des sciences chinoises que la morale, dont ils puisent les principes dans la même source, c'est-à-dire dans les livres de Confucius. Leur ignorance est extrême dans la philosophie naturelle. Ils ne sont pas versés dans les mathématiques & dans l'astronomie. Leur poésie est obscure. Leur musique a peu d'harmonie. Enfin l'auteur ne s'attachant qu'à la vérité, dans le jugement qu'il porte de son pays, admire que Tavernier ait pu prendre les Tonquinois pour le peuple de l'Orient le plus versé dans toutes ces connaissances.

Les lettrés du Tonquin doivent passer par divers degrés, comme ceux de la Chine, pour arriver au terme de leur ambition. Ce n'est pas la noblesse; car les honneurs meurent ici avec la personne qui les a possédés; mais toutes les dignités du royaume sont la récompense du mérite littéraire. Le premier degré est celui de singdo, qui revient à celui de bachelier en Europe;

Tonquin.

le second, celui de rung-cong, qu'on peut comparer à celui de licencié; & le troisième, celui de tuncy, qui donne proprement la qualité de docteur. Entre les docteurs, on choisit le plus habile pour en faire le chef ou le président des sciences, sous le titre de trangivin. La corruption, la partialité, & toutes les passions, qui ont tant de part à tout ce qui se fait au Tonquin, cèdent pour ce choix à l'amour de l'ordre & de la justice. On y apporte tant de soin & de précautions, qu'il tombe toujours, dit Baron, sur les plus dignes sujets. Si cet éloge est vrai, le Tonquin est un pays unique.

Ils réussissent peu dans la médecine, quoiqu'ils en étudient les principes dans les livres chinois, qui leur apprennent à connaître & à préparer les simples, les drogues & les racines. La confusion de leurs idées ne permet guères de se fier à leurs raisonnemens. L'expérience est la plus sûre de leurs règles : mais, comme elle ne leur donne pas la connaissance de l'anatomie & de tout ce qui entre dans la composition du corps humain, ils attribuent toutes les maladies au sang; & l'application de leurs remèdes ne suppose jamais aucune différence dans la constitution du corps. Tavernier a cru parler des médecins Chinois, lorsqu'il relève l'habileté de ceux du Tonquin à juger des maladies par le pouls.

on peut com-
 isième, celui
 a qualité de
 oisit le plus
 président des
 . La corrup-
 assions, qui
 fait au Ton-
 ur de l'ordre
 de soin & de
 , dit Baron,
 loge est vrai,

e, quoiqu'ils
 vres chinois,
 & à préparer
 nes. La con-
 res de se fier
 e est la plus
 elle ne leur
 tomie & de
 on du corps
 maladies au
 des ne sup-
 la constitu-
 des méde-
 eté de ceux
 ur le pouls.

La peste, la gravelle & la goutte sont des
 maux peu connus dans ces contrées. Les mala-
 dies les plus communes au Tonquin sont la
 fièvre, la dyssenterie, la jaunisse, la petite vé-
 role, &c. pour lesquelles on emploie différens
 simples, & sur-tout la diète & l'abstinence. La
 saignée s'y pratique rarement, & la méthode du
 pays ne ressemble point à celle de l'Europe. C'est
 du front que les Tonquinois se font tirer du
 sang, avec un os de poisson, dont la forme a
 quelque ressemblance avec la flamme des maré-
 chaux européens. On l'applique sur la veine;
 on la frappe du doigt, & le sang rejailit aussitôt.
 Mais leur grand remède est le feu dans la
 plupart des maladies. La manière dont ils se
 servent pour cette opération, est une feuille
 d'arbre bien séchée, qu'ils battent dans un mor-
 tier, & qu'ils humectent ensuite avec un peu
 d'encre de la Chine. Ils la divisent en plusieurs
 parties de la grandeur d'un liard, qu'ils appli-
 quent en différens endroits du corps. Ils y met-
 tent le feu avec un petit papier allumé, & le
 malade a besoin d'une patience extrême pour
 résister à la douleur. Mais, quoique l'auteur ait
 vu pratiquer continuellement cette méthode,
 & qu'il en ait entendu louer les effets, il n'en
 a jamais vérifié la vertu par sa propre expé-
 rience. L'usage des ventouses n'est pas ici moins

Tonquin.

Tonquin.

commun, & s'exerce à-peu-près comme en Europe; mais on se sert de calebasses au lieu de verres.

Les Tonquinois entendent si peu la chirurgie, que pour les dislocations & les fractures des os, ils n'emploient que certaines herbes, dont l'auteur vante l'effet. Ils ont un autre remède, qui consiste à réduire en poudre les os crus d'une poule, dont ils font une pâte, qu'ils appliquent sur la partie affectée, & qui passe pour un souverain spécifique. Leurs enfans sont sujets à des obstructions dangereuses qui arrêtent toutes les évacuations naturelles. Leur remède pour cette maladie est un cataplasme composé de *coakroch* & d'oignons rôtis, qu'on applique sur le nombril, & qui a souvent un prompt succès. Ils prennent pour d'autres maladies des coquillages de mer réduits en poudre, sur-tout des écailles de crabes, qu'ils croient converties en pierres par la chaleur du soleil, & qu'ils avalent en potion.

Les grands ont l'usage du thé, mais sans y attacher beaucoup de vertu. Ils emploient particulièrement un thé du pays, qu'ils appellent *chia-bang*, qui n'est composé que de feuilles. Mais ils en ont un autre nommé *chiaway*, qui ne consiste que dans les bourgeons & les fleurs d'un certain arbre, qu'ils font bouillir après les

comme en Eur-
 Tes au lieu de

peu la chirur-
 les fractures
 taines herbes,
 un autre re-
 poudre les os
 ne pâte, qu'ils
 , & qui passe
 urs enfans font
 es qui arrêtent
 . Leur remède
 lasme composé
 qu'on applique
 nt un prompt
 s maladies des
 udre, sur-tout
 ent converties
 , & qu'ils ava-

é, mais sans y
 emploient par-
 u'ils appellent
 e. de feuilles.
chiaway, qui
 ns & les fleurs
 illir après les

avoir fait sécher & rôtir, & qui forme une
 liqueur fort agréable. Elle se boit chaude, moins
 pour l'utilité que pour le plaisir. L'auteur accuse
 ici Tavernier d'une erreur grossière, lorsqu'il
 donne la préférence au thé du Japon sur celui
 de la Chine. Qu'on en juge, dit-il, par la dif-
 férence du prix qui est de trente à cent.

Tonquin.

Il est certain que les Tonquinois ont été de
 tous tems une nation différente de celle des
 Chinois, qui les appellent *mansos* ou barbares,
 & leur pays Gannam, parce qu'il est situé au sud
 de la Chine, & que les habitans ont beaucoup
 de ressemblance avec les autres Indiens, dans
 leurs alimens, dans l'usage de colorer leurs dents
 & d'aller pieds nus, & dans la forme de leur gros
 orteil droit, qui s'écarte beaucoup des autres doigts
 du pied. Mais il ne faut point espérer d'éclair-
 cissimens sur la manière dont ce pays était gou-
 verné, avant qu'il devint une province de la
 Chine, parce que les habitans n'ayant alors
 aucun caractère d'écriture, ils n'ont pu con-
 server d'anciennes histoires; & que celles qu'ils
 ont composées depuis, ne peuvent passer que
 pour autant de fictions & de fables.

Les Tonquinois, long-tems gouvernés par
 leurs propres rois, & souvent en guerre avec
 les empereurs de la Chine, avaient enfin été
 assujettis à ce grand empire.

 Tonquin.

On changea la forme de l'administration, & ils reçurent un général ou viceroi qui les soumit à la plupart des loix chinoises. Une longue tranquillité servit à affermir une nouvelle constitution. Cependant le souvenir de l'ancienne liberté, réveillé par l'insolence du vainqueur, fit naître dans toute la nation le desir de se délivrer du joug. Elle prit les armes sous la conduite d'un vaillant capitaine, nommé Li. Elle tailla les Chinois en pièces, sans épargner le viceroi, qui se nommait Lutang. La fortune ayant continué de se déclarer pour elle dans plusieurs batailles, tant de revers, & les guerres civiles qui désolèrent alors la Chine, portèrent l'empereur Humveon à recevoir des propositions de paix. Il retira ses troupes à certaines conditions, qui n'ont pas cessé depuis quatre cent cinquante ans d'être exécutées fidèlement. Elles obligent les Tonquinois d'envoyer de trois ans en trois ans à Pékin, capitale de l'empire chinois, un présent qui porte le nom de tribut, & de rendre hommage à l'empereur pour leur royaume & leur liberté, qu'ils reconnaissent tenir de sa bonté & de sa clémence.

Entre les richesses & les raretés qui composent le présent, ils doivent porter des statues d'or & d'argent, en forme de criminels qui demandent grace, pour marquer qu'ils s'attri-

ministration, &
 roi qui les sou-
 ves. Une longue
 e nouvelle conf-
 r de l'ancienne
 du vainqueur,
 desir de se dé-
 es sous la con-
 nommé Li. Elle
 ns épargner le
 ng. La fortune
 pour elle dans
 , & les guerres
 nine, portèrent
 les propositions
 ertaines condi-
 is quatre cent
 ellement. Elles
 de trois ans en
 ire chinois, un
 , & de rendre
 t royaume &
 t tenir de sa

s qui compo-
 er des statues
 riminels qui
 qu'ils s'attri-

buent cette qualité à l'égard des Chinois, de-
 puis qu'ils ont massacré un viceroy de cette
 nation. Les rois du Tonquin reçoivent aussi
 leur sceau des empereurs de la Chine, comme
 une marque de leur dépendance. D'un autre
 côté, les Chinois reçoivent aussi leurs ambassa-
 deurs avec beaucoup de pompe & de magnifi-
 cence, moins par affection, suivant la remarque
 de Baron, que pour donner une haute idée de
 leur propre grandeur, en relevant celle de leurs
 vassaux. Au contraire, dans les ambassades qu'ils
 envoient quelquefois au Tonquin, s'ils font
 éclater la majesté de leur empire par l'appareil
 extraordinaire du cortège, le ministre impérial
 porte la fierté jusqu'à dédaigner de rendre visite
 au roi, & de le voir dans tout autre lieu que
 la maison qu'il occupe à Cacho.

Li trouva dans les Tonquinois toute la re-
 connaissance qu'ils devaient à ses importans
 services. Ils le reconnurent pour leur roi, & ses
 descendans lui succédèrent sans interruption pen-
 dant l'espace de deux siècles. Mais ayant été
 détrônés par un rebelle, & rétablis par un bri-
 gand courageux nommé Tring, tout leur pou-
 voir passa entre les mains de leur libérateur qui
 ne leur laissa plus qu'un ombre de royauté. Il
 se réserva le titre de chova, qui signifie général
 de toutes les forces du royaume, & attira ainsi

Tonquin

à lui toute l'autorité. Cette forme de gouvernement est demeurée si bien établie, que depuis ce tems-là toutes les prérogatives du pouvoir souverain ont résidé dans le chova. C'est lui qui fait la guerre & la paix, qui porte les loix ou qui les abroge; qui pardonne ou qui condamne les criminels; qui crée ou qui dépose les officiers civils & militaires; qui impose les taxes, en un mot, qui jouit de l'exercice de la royauté. Les Européens ne font pas même difficulté de lui donner le nom de roi; & pour mettre quelque distinction entre les rangs, ils donnent aux successeurs de Li la qualité d'empereurs. Ces faibles princes, qui portent dans le pays le titre de bova, passent leur vie dans l'enceinte du palais, environnés d'espions du chova. L'usage ne leur permet de sortir qu'une ou deux fois l'année, pour quelques fêtes solennelles qui regardent moins l'état que la religion. Leur pouvoir se réduit à confirmer les décrets du chova par de simples formalités. Ils les signent, ils y mettent leur sceau; mais il y aurait peu de sûreté pour eux à les contredire; & quoi qu'ils soient respectés du peuple, c'est au chova qu'on paie les tributs, & qu'on rend les devoirs de l'obéissance.

Ainsi la dignité de général est devenue héréditaire au Tonquin comme la couronne. L'aîné

ne de gouverne-
 lie; que depuis
 ves du pouvoir
 chova. C'est lui
 qui porte les loix
 ne ou qui con-
 qui dépose les
 qui impose les
 e l'exercice de
 ont pas même
 e roi; & pour
 les rangs, ils
 qualité d'em-
 i portent dans
 leur vie dans
 s d'espions du
 e sortir qu'une
 es fêtes solem-
 ue la religion.
 les décrets du
 s les signent;
 y aurait peu
 ire; & quoi-
 c'est au chova
 nd les devoirs

venue héréd-
 onne. L'aîné

des fils succède à son père. Cependant l'ambition a souvent fait naître des querelles fort animées entre les frères; & l'état s'en est ressenti par des longues guerres: ce qui fait dire, comme en proverbe, « que la mort de mille » bovas n'est pas si dangereuse pour le Tonquin » que celle d'un seul chova ».

Tonquin.

Ce royaume est proprement divisé en six provinces, dont cinq ont leurs gouverneurs particuliers; mais celle de *Giang*, qui fait la sixième, & qui touche aux frontières de la Cochinchine, est gouvernée par les descendants d'Heaving, autre usurpateur qui prit aussi le titre de *chova*, dans le tems de la révolution qui détrôna la postérité de Li, titre que ses successeurs ont conservé avec un pouvoir absolu.

Les gouverneurs des provinces ont pour second officier un mandarin lettré qui partage les soins de l'administration civile, & qui veille au maintien des loix. Chaque province a plusieurs tribunaux de justice, dont l'un est indépendant de l'autorité du gouverneur, & ressortit immédiatement au tribunal souverain de Cacho. La connaissance des affaires criminelles appartient uniquement au gouverneur. Il punit sur le champ toutes les affaires légères; mais sa sentence, pour celles qui méritent la mort, est envoyée au chova qui doit la confirmer.

 Tonquin.

Les affaires ou les querelles des grands sont jugées dans la capitale par divers tribunaux, qui tirent leur nom & leurs dignités de leurs différentes fonctions. Ainsi l'un juge des crimes d'état; l'autre, des meurtres; un autre, des différends qui s'élevent pour les terres; un autre, de ceux qui regardent les maisons, &c. Quoique les loix chinoises aient été reçues par les Tonquinois, & qu'elles composent le droit du pays, ils ont quantité d'édits & de constitutions particulières, anciennes & modernes, qui ont encore plus de force & qui sont rédigées en plusieurs livres. Baron observe même que dans plusieurs des loix qui leur sont propres, on reconnoît plus de justice & d'honnêteté naturelle que dans celles de la Chine. Telle est celle qui défend l'exposition des enfans, quelques difformes qu'ils puissent être; tandis qu'à la Chine, cet usage barbare est non-seulement toléré, mais même ordonné par une ancienne loi. D'un autre côté, quelque sagesse & quelque fonds d'humanité qu'on soit obligé de reconnoître dans les anciennes constitutions du Tonquin, il s'est glissé une si étrange corruption dans tous les tribunaux de justice, qu'il y a peu de crimes dont on ne soit sûr de se faire absoudre à prix d'argent.

Si le général se marie, ce qui n'arrive guères

des grands sont
vers tribunaux,
ignités de leurs
juge des crimes
un autre, des
erres; un autre,
, &c. Quoique
s par les Ton-
t le droit du
le constitutions
ernes, qui ont
nt rédigées en
ême que dans
t propres, on
onnététe natu-
Telle est celle
ns, quelques
andis qu'à la
on-seulement
une ancienne-
se & quelque-
e reconnaître
Tonquin, il
on dans tous
peu de cri-
e absoudre à
rrive guères

que dans les dernières années de sa vie, & lorsqu'il n'a plus d'espérance d'avoir des enfans de la personne qu'il épouse, cette femme, qui est d'extraction royale, prend le nom de *mère du pays*. Son rang est supérieur à toutes les concubines, dont il entretient dès sa première jeunesse un nombre illimité, qu'on a vu monter quelquefois jusqu'à cinq cent. C'est moins à la beauté que les seigneurs Tonquinois s'attachent dans le choix des femmes, qu'aux talens pour la danse, le chant, les instrumens de musique, & pour tout ce qui peut servir à l'amusement. Celle qui donne le premier fils au chova, reçoit des honneurs distingués. Cependant ils n'approchent point de la distinction avec laquelle sa dernière femme est traitée. Les autres concubines qui ont des enfans de lui, prennent le nom de *dueba*, qui signifie excellente femme. Tous les enfans mâles, à l'exception de l'aîné, portent celui de *ducong*, ou d'excellent homme; & les filles, celui de *batua*, qui revient au titre européen de princesse.

Il ne manque rien du côté de la distinction & de l'opulence à toutes les enfans du chova; mais ses frères & ses sœurs sont réduits au revenu qu'il veut leur accorder, & qui diminue dans leurs familles à proportion qu'ils s'éloignent de la source commune de leur sang. Au cinquième

Tonquin. & sixième degré, ils cessent de recevoir des pensions dont ils avaient joui jusqu'alors.

On a remarqué que le tems des visites, entre les Tonquinois, est la première heure du jour. Tous les seigneurs, les mandarins, & les officiers civils & militaires, se rendent alors au palais pour faire leur cour au chova; mais l'empereur ou le bova ne reçoit leurs complimens que le premier & le quinzième jour de la lune. Ils paraissent devant lui en robes bleues, avec des bonnets de coton de leurs propres manufactures.

Le chova reçoit ses courtisans avec beaucoup de pompe. Ses gardes, qui sont en grand nombre, occupent la cour du palais. Quantité d'eunuques, dispersés dans les appartemens, reçoivent les demandes des mandarins, & leur portent ses ordres. Les requêtes des plus puissans sont présentées à genoux. C'est un spectacle digne de la curiosité des étrangers, que cette multitude de seigneurs qui s'efforcent d'attirer les regards de leur maître, & de se faire distinguer par leurs respects & leurs humiliations. « Tout se passe, » non-seulement avec décence, mais avec un » air de majesté qui impose. Les salutations se » font à la manière des Chinois. Il n'y a de » choquant pour les Européens dans les usages » de cette cour, que la loi servile qui oblige les

voir des pen-
sors.

des visites,
ième heure du
darins, & les
tendent alors
chova; mais
leurs compli-
ième jour de
robes bleues,
s propres ma-

avec beaucoup
n grand nom-
Quantité d'e-
ens, reçoivent
ur portent les
ans sont pré-
e digne de la
multitude de
es regards de
uer par leurs
out se passe,
mais avec un
salutations se
Il n'y a de
ns les usages
qui oblige les

» grands d'avoir les pieds nus. Ils sont traités
» d'ailleurs avec bonté ». La plus grande puni-
tion pour leurs offenses, est une amende ou le
bannissement. Il n'y a que le crime de trahison
qui les expose au dernier supplice.

L'audience finit à huit heures. Il ne reste avec
le chova que les capitaines de ses gardes & ses
officiers domestiques dont la plupart sont eunu-
ques; du moins ceux qui entrent dans l'intérieur
du palais & dans les appartemens des femmes.
Leur nombre est de quatre ou cinq cent, la plu-
part sont jeunes, mais si fiers & si impérieux,
qu'ils sont détestés de toute la nation. Cepen-
dant ils ont toute la confiance du chova, dans
les affaires du gouvernement comme dans ses
occupations domestiques. Après avoir servi sept
ou huit ans au palais, ils s'élèvent par degrés à
l'administration & aux principales dignités du
royaume, tandis que les lettrés mêmes sont sou-
vent négligés. Mais Baron observe que l'estime
a moins de part à leur faveur que l'intérêt. Lors-
qu'ils meurent, les richesses qu'ils ont accumu-
lées par toutes sortes d'injustices & de bassesses,
reviennent au chova; & leurs parens qui n'ont
contribué à leur grandeur qu'en leur ôtant la
qualité d'hommes, n'obtiennent de leur succes-
sion que ce qu'il veut bien leur accorder. On
peut remarquer que dans toutes les cours d'O-

Tonquin.

rient les eunuques ont toujours eu un grand crédit, c'est qu'à mesure qu'on est moins homme, on est meilleur esclave. Cependant la vérité oblige Baron de reconnaître qu'il s'est trouvé entre ces eunuques des ministres & des officiers d'un mérite extraordinaire, tels, dit-il, qu'Ong-ja-tu-lea, Ong-ja-ta-fo-bay, & Ong-ja-ho-fatak, qui ont fait l'honneur & les délices du Tonquin. Mais il ajoute qu'ils avaient perdu la virilité par divers accidens, & qu'ils n'étaient pas nés pour la servitude.

Au commencement de chaque année, tous les mandarins & les officiers militaires renouvellent au chova leur serment de fidélité. Ils reçoivent ensuite le même serment de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs domestiques, & de tous ceux qui sont dans leur dépendance.

Il se fait tous les ans une revue générale des forces du royaume, dans laquelle on a beaucoup d'égard à la taille des soldats. Ceux de la plus haute sont réservés pour la garde du chova. On dispense de cette revue ceux qui ont quelque degré de littérature ou quelque métier. Les châtimens ne sont jamais cruels; & Baron assure en général, que les Tonquinois n'ont pas l'humeur sanguinaire. L'usage est d'étrangler les criminels du sang royal. On coupe la tête aux autres.

La

rs eu un grand
 t moins homme,
 endant la vérité
 qu'il s'est trouvé
 s & des officiers
 , dit-il, qu'Ong-
 & Ong-ja-ho-fa-
 & les délices du
 avaient perdu la
 qu'ils n'étaient

ne année, tous les
 ires renouvellent
 ité. Ils reçoivent
 eurs femmes, de
 ques, & de tous
 lance.

vue générale des
 le on a beaucoup
 Ceux de la plus
 de du chova. On
 qui ont quelque
 métier. Les châ-
 Baron assure en
 n'ont pas l'hu-
 étrangler les cri-
 upe la tête aux

La

La demeure ou la cour du chova est toujours à Cachio, dans un palais fort spacieux & fermé de murs, qui forme presque le centre de la ville. Il est environné d'un grand nombre de petites maisons pour le logement des soldats. Mais les édifices intérieurs ont deux étages, avec des ouvertures qui servent au passage de l'air. Les portes en sont hautes & majestueuses. On voit, dans les appartemens du chova & dans ceux de ses femmes, tout ce qu'une longue suite d'années peut avoir rassemblé de richesses. L'or y éclate de toutes parts sur les ouvrages de sculpture & du plus beau laque. La première cour offre les écuries des meilleurs chevaux & des plus gros éléphants. Derrière le palais, on trouve des jardins ornés d'allées, de bosquets, d'étangs, & de tout ce qui peut servir à l'amusement d'un prince qui s'éloigne rarement de sa demeure.

A l'égard de la succession au trône, l'empereur même ignore souvent lequel de ses fils doit lui succéder, lorsqu'il en a plus d'un ; & s'il n'en a qu'un, il n'est pas plus certain de lui laisser sa couronne, parce que cette disposition dépend du chova, qui n'étant borné par l'usage qu'à faire régner un prince du sang impérial, favorise celui qui convient le mieux à ses desseins.

Le Tonquin a diverses cérémonies emprun-
 Tome VI. F

Tonquin.

Tonquin.

tées de la Chine, qui donnent à l'empereur les seules occasions qu'il ait de se montrer au peuple. Telle est celle de la bénédiction des terres, que le prince solemnise avec beaucoup de jeûnes & de prières, & dans laquelle il labouré la terre, comme l'empereur de la Chine, pour mettre l'agriculture en honneur. Cette fête se nomme *le-can-ja*.

L'horreur de la mort, plus vive au Tonquin que dans toute autre pays du monde, a produit dans l'esprit des habitans, quantité de notions superstitieuses, dont les grands ne sont pas plus exempts que le peuple. Ils croient que les enfans dans le sein maternel, ne sont animés que par les esprits des enfans qui sont morts avant que d'être parvenus à la maturité de la raison; & que les ames de tous les autres hommes deviennent autant de génies capables de faire du bien ou du mal; qu'elles seraient toujours errantes & sujètes à toutes sortes de besoins, si le secours de leur famille ne les aidait à subsister, ou si, suivant leurs propres inclinations, elles ne se procuraient ce qui leur manque, par le mal qu'elles commettent, ou par le bien qu'elles font. De cette folle idée, ils concluent que pour ceux qui sont sortis de l'enfance, la mort est le plus grand mal de la nature humaine.

Ils observent avec une exactitude & des soins

à l'empereur
 e montrer au
 énédiction des
 avec beaucoup
 uelle il laboure
 a Chine, pour
 Cette fête se

re au Tonquin
 nde, a produit
 ité de notions
 é font pas plus
 que les enfans
 imés que par
 orts avant que
 la raison; &
 mmes devien-
 faire du bien
 urs errantes &
 si le secours
 ôsister, ou si,
 s, elles ne se
 , par le mal
 bien qu'elles
 oncluent que
 nce, la mort
 umaine.
 e & des soins

inviolables, l'heure & le jour auxquels une per-
 sonne expire. S'il arrive que ce soit au même jour,
 à la même heure que son père, ou ceux qui lui
 appartiennent de près par le sang, sont venus au
 monde, c'est un très-malheureux présage pour
 les héritiers & ses descendans. Ils ne permettent
 point alors que le corps soit enterré sans avoir
 consulté leurs devins & leurs prêtres, pour choi-
 sir un jour favorable à cette cérémonie. Deux &
 trois ans se passent quelquefois avant qu'ils aient
 obtenu les lumières qui leur manquent. Le cer-
 cueil est renfermé, pour les attendre, dans
 quelque lieu propre à ce dépôt, & n'y doit
 point être autrement placé que sur quatre pieux
 qu'on dispose dans cette vue.

Baron ajoute néanmoins que cet usage ne s'ob-
 serve que dans les conditions aisées, & que les
 pauvres, moins scrupuleux, font enterrer leurs
 parens douze ou quinze jours après leur mort.
 Il donne une forte raison de cette différence.
 Plus la sépulture est retardée, plus la dépense
 augmente, non-seulement pour la femme &
 les enfans qui sont obligés d'offrir trois fois cha-
 que jour au corps, diverses sortes d'alimens, &
 d'entretenir continuellement dans le lieu du
 dépôt des flambeaux & des lampes, outre l'en-
 cens & les parfums qu'ils doivent brûler, avec
 quantité de papier doré, sous différentes formes

Tonquin.

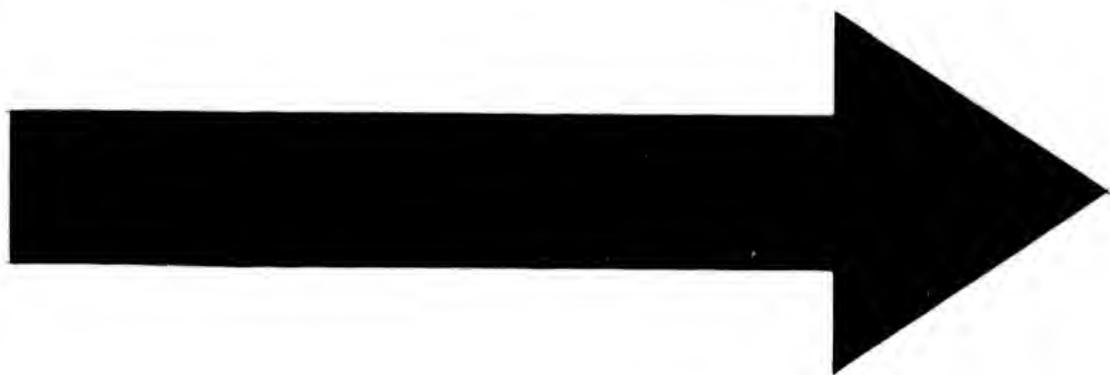
Tonquin.

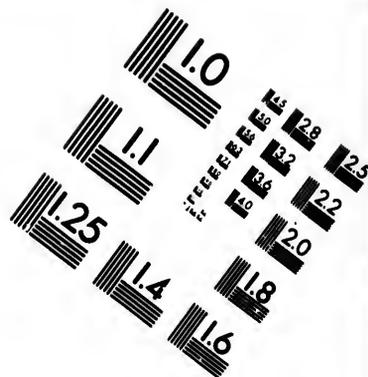
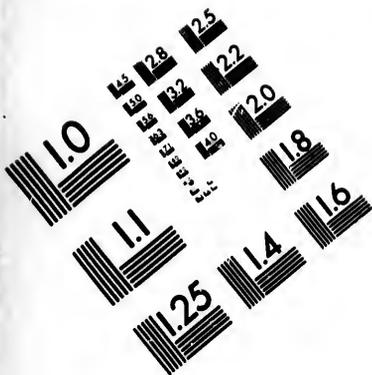
de chevaux, d'éléphants & d'autres animaux; mais encore pour tout le reste de la famille, qui doit contribuer aux frais de la fête funèbre. Rien n'est aussi plus fatigant, pour tous les proches, que l'usage indispensable de venir se prosterner plusieurs fois dans le jour devant le corps, & de renouveler leurs lamentations avec des cérémonies fort ennuyeuses.

Les personnes riches apportent beaucoup de soin dans leur vieillesse, à se préparer un cercueil, & n'y épargnent point la dépense. On observe une distinction pour le sexe. Un homme qui meurt est revêtu de sept de ses meilleurs habits; une femme de neuf. On met dans la bouche des personnes de qualité, des petites pièces d'or & d'argent, & de la semence de perles, pour les garantir de l'indigence dans une nouvelle vie. On remplit aussi la bouche des pauvres, mais de choses peu précieuses; & dans la seule vue d'empêcher par cette espèce de frein, qu'ils ne puissent tourmenter les vivans. Quelques-uns placent dans leur cercueil un vase plein de riz, qui est enterré avec eux. On n'emploie point de clous pour fermer le cercueil. Il est calfaté d'une espèce de ciment, dont Baron parle avec admiration. L'usage du moindre clou passerait pour une insulte qu'on ferait au corps.

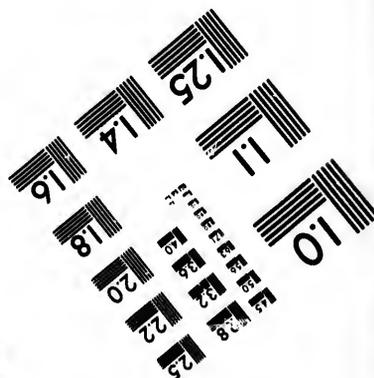
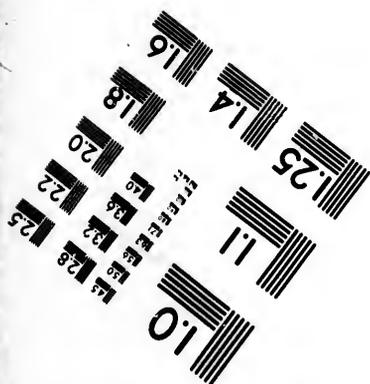
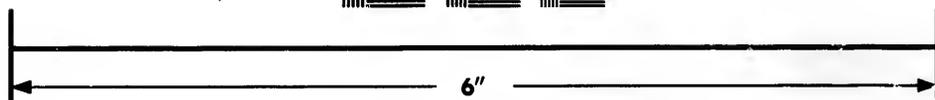
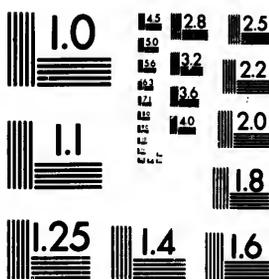
En le conduisant à la sépulture, les fils sont vêtus d'habits grossiers, & portent des bonnets qui ne le sont pas moins. Ils ont à la main des bâtons sur lesquels ils s'appuient, dans la crainte que l'excès de la douleur ne les fasse tomber. Les femmes & les filles ont la tête couverte d'un drap qui les dérobe à la vue, mais qui laisse entendre leurs cris & leurs gémissemens. Dans la marche, l'aîné des fils se couche à terre à certains intervalles, & laisse passer le corps sur lui. Cette cérémonie est regardée comme la plus grande marque de respect filial. Lorsqu'il se relève, il pousse des deux mains le cercueil en arrière, comme s'il espérait d'engager le père à retourner au séjour des vivans. On porte dans le convoi diverses figures de papier peint ou doré, qui sont brûlées après l'enterrement, au bruit des timbales, des hautbois, & d'autres instrumens de musique. L'appareil est proportionné aux richesses de la famille. Les seigneurs ont plusieurs cercueils l'un sur l'autre. Ils sont portés sous un riche dais, avec une escorte de soldats, & une longue suite de mandarins, qui s'empressent dans ces occasions, pour rendre au mort les mêmes honneurs qu'ils espèrent de recevoir.

Pour le deuil, on se coupe les cheveux jusqu'aux épaules, on se couvre d'habits couleur de cendre, & l'on porte une sorte de bonnet de





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8
2.0 2.2
2.5 2.8
3.2 3.6
4.0 4.5

10
11
12

Tonquin.

paille. Il dure trois ans pour un père & une mère. Le fils aîné y ajoute trois mois. Dans un si long intervalle, les enfans habitent peu leurs logemens ordinaires. Ils couchent à terre sur des nattes; non-seulement ils se réduisent aux alimens les plus simples, mais ils se font servir dans une vaisselle grossière. Ils se privent des liqueurs fortes. Ils n'assistent à aucune fête. Le mariage même leur est interdit; & s'ils manquaient à des loix si sévères, ils perdraient leur droit à la succession. Mais lorsque la fin du deuil approche, ils se relâchent par degrés de cette extrême rigueur.

Les tombeaux sont dans les diverses aldées, où chaque famille a quelques parens. On regarde comme le dernier malheur pour une famille, qu'une personne du même sang soit privée de la sépulture. Le choix du lieu le plus favorable est un mystère qui importe beaucoup aussi au bonheur & à l'infortune des successeurs. Il demande ordinairement plusieurs années de consultation. Pendant le cours du deuil, on célèbre quatre fois l'an la fête des morts. Ces tems sont réglés au mois de mai, de juin, de juillet & de septembre. Mais le sacrifice qui se fait à l'expiration des trois ans, est le plus magnifique, & jète les Tonquinois dans une dépense qui ruine quelquefois leur fortune.

Quoique la principale religion des Tonquinois soit celle de Confucius, qu'ils ont reçue des Chinois, avec les livres qui en contiennent les principes, elle n'est point accompagnée au Tonquin d'un aussi grand nombre de cérémonies qu'à la Chine.

 Tonquin.

Religion.

Les Tonquinois donnent à Confucius le nom d'*Ong-Congne*. Ils le regardent comme le plus sage de tous les hommes; & sans examiner d'où lui venait la sagesse, ils croient qu'il n'y a point de vertu & de vérité qui ne soit fondée sur ses principes. Aussi n'obtient-on parmi eux aucun degré d'honneur & d'autorité, si l'on n'est versé dans ses écrits. Le fond de sa doctrine consiste dans des règles morales. Baron les réduit aux articles suivans; « que chacun doit se con- » naître soi-même, travailler à la perfection » de son être, & s'efforcer par ses bons exem- » ples de conduire les créatures de son espèce au » degré de perfection qui leur convient, pour » arriver ensemble au bien suprême; qu'il faut » étudier aussi la nature des choses, sans quoi » l'on ne saurait jamais ce qu'il faut suivre, ce » qu'il faut fuir, & comment il faut régler ses » desirs. »

Les sectateurs Tonquinois de Confucius, reconnaissent, dit-il, un Dieu souverain, qui dirige & qui conserve toutes les choses terrestres.

Tonquin.

Ils croient le monde éternel, ils rejettent le culte des images, ils honorent les esprits, jusqu'à leur rendre une sorte d'adoration. Ils attendent des récompenses pour les bonnes actions, & des châtimens pour le mal. Ils sont partagés dans l'opinion qu'ils ont de l'immortalité. Les uns croient l'ame immortelle sans exception, & prient même pour les morts. D'autres n'attribuent cette heureuse prérogative qu'à l'ame des justes, & croient que celle des méchans périt en sortant du corps. Ils croient l'air rempli d'esprits malins, qui s'occupent sans cesse à nuire aux vivans. Le respect pour la mémoire des morts est dans une haute recommandation. Chaque famille honore les siens par des pratiques régulières, qui approchent beaucoup de celles de la Chine. « Cette religion, ajoute » Baron, est sans temples & sans prêtres, » sans forme établie pour le culte. Elle se réduit à honorer le roi du ciel, à pratiquer » la vertu. Chacun est libre dans sa méthode. » Ainsi jamais aucun sujet de scandale. C'est » la religion de l'empereur, du chova, des » princes, des grands & de toutes les personnes » lettrées. Anciennement l'empereur seul avait » droit de faire des sacrifices au roi du ciel. » Mais en usurpant l'autorité souveraine, le » chova s'est mis en possession de cette préro-

rejettent le
 esprits, jus-
 tification. Ils
 les bonnes
 l. Ils sont
 l'immor-
 telle sans
 les morts.
 prérogative
 e celle des
 Ils croient
 rument sans
 pour la mé-
 recomman-
 ens par des
 t beaucoup
 ion, ajoute
 s prêtres,
 Elle se ré-
 . pratiquer
 méthode.
 dale. C'est
 thova, des
 personnes
 t seul avait
 oi du ciel,
 eraine, le
 ette préro-

» gative. Dans les calamités publiques, telles
 » que les pluies ou les sécheresses, la famine,
 » la peste, &c. il fait un sacrifice dans son pa-
 » lais. Ce grand acte de religion est interdit à
 » tout autre, sous peine de mort ».

Tonquin.

La seconde secte du Tonquin, qui est pro-
 prement celle du peuple, des femmes & des
 eunuques, se nomme *Bout* dans le pays, & n'est
 pas différente de celle de *Fo*, qui est une vé-
 ritable idolâtrie. Ses partisans adorent quantité
 de statues, & sont partisans de la transmi-
 gration. Ils offrent des présens & des sacrifices
 au diable, pour détourner le mal qu'il peut
 leur faire. Cependant ils sont aussi sans prêtres.
 Tavernier se trompe, suivant Baron, lorsqu'il
 donne le nom de prêtres à leurs devins, qui
 ne sont qu'une espèce de moines, dont toutes
 les fonctions se réduisent au service des pagodes
 & à l'exercice de la médecine. La plupart sub-
 sistent des aumônes du peuple. Le Tonquin a
 aussi ses religieuses, qui mènent une vie re-
 tirée dans leurs cloîtres, d'où elles ne sortent
 que pour jouer de leurs instrumens de musique
 aux funérailles.

On distingue d'autres sectes, mais qui ont
 fait peu de progrès. Cependant celle de *Lanzô*,
 qui est la secte des magiciens, s'est acquis l'es-

Tonquin.

time des grands & le respect du vulgaire. On consulte ses chefs dans les occasions importantes, & leurs réponses ou leurs prédictions passent pour des inspirations du ciel.

On en distingue plusieurs classes. Ceux qu'on appelle *Thay-bou* sont consultés sur tout ce qui concerne les mariages, les édifices & le succès des affaires. Leurs réponses sont payées libéralement; & pour soutenir le crédit de ces impostures, ils ont toujours l'adresse de les envelopper dans des termes équivoques, qui paraissent toujours s'accorder avec l'événement. Les magiciens de cette classe sont tous aveugles, ou de naissance, ou par accident; c'est-à-dire, que tous ceux qui ont perdu la vue embrassent la profession de *Thay-bou*. Avant que de prononcer leurs oracles, ils prennent trois pièces de cuivre, sur lesquelles sont gravés certains caractères, & les jèrent plusieurs fois à terre, dans un espace où leurs mains peuvent atteindre. Ils sentent chaque fois sur quelle face elles sont tombées, & prononçant quelques mots, dont le son ne passe pas leurs lèvres, ils donnent ensuite la réponse qu'on leur demande. Nos quinze-vingts ne feraient pas mieux.

Les *Thay-bou-toni* sont ceux auxquels on s'adresse pour les maladies. Ils ont leurs livres,

vulgaire. On
ions impor-
prédications
el.

Ceux qu'on
tout ce qui
& le succès
payées libé-
édit de ces
se de les en-
ues, qui pa-
événement.

us aveugles,
est-à-dire,
embrassent
que de pro-
trois pièces
rés certains
ois à terre,
ent attein-
e face elles
ques mots,
ils donnent
ande. Nos

els on s'a-
urs livres,

dans lesquels ils prétendent trouver la cause & le résultat de tous les effets naturels. Mais ils ne manquent jamais de répondre que la maladie vient du diable ou de quelques dieux de l'eau. Leur remède ordinaire est le bruit des timbales, des bassins & des trompettes. Le conjurateur est vêtu d'une manière bizarre, chante fort haut, prononce au bruit des instrumens différens mots, qu'on entend d'autant moins ; qu'il tient lui-même à la main une petite cloche, qu'il fait sonner sans relâche. Il s'agite, il saute ; & comme on n'a recours à ces imposteurs qu'à l'extrémité du mal, ils continuent cet exercice jusqu'au moment où le sort du malade se déclare pour la vie ou pour la mort. Il ne leur est pas difficile alors de conformer leur oracle aux circonstances. Mais si cette opération dure plusieurs jours, on a soin de leur fournir les meilleurs alimens du pays, qu'ils mangent sans crainte, quoiqu'ils feignent d'abord de les offrir au diable, comme un sacrifice capable de l'appaiser.

C'est aux magiciens de la même classe qu'on attribue le pouvoir de chasser les esprits malins d'une maison. Ils commencent par invoquer d'autres esprits, avec des formules en usage. Ensuite ayant appliqué sur le mur des feuilles de papier jaune, qui contiennent d'horribles figures, ils se mettent à crier, à sauter, à faire

Tonquin.

toutes sortes de mouvemens avec un bruit & des contorsions qui causent de l'épouvante. Ils bénissent aussi les maisons neuves par une espèce de consécration.

Les *Thay-de-lis* sont consultés sur les lieux favorables aux enterremens; & si l'on se rappelle de quelle importance ce choix est pour les Tonquinois, on jugera que cette classe de magiciens est fort employée.

Les *Ba-cotes* sont une autre espèce d'imposteurs qui n'exerce la magie que pour le peuple, & dont le salaire est aussi vil que leurs fonctions.

Baron s'étend peu sur les temples du Tonquin. La religion des grands les exclut; & celle du peuple ne lui inspire pas assez de zèle pour l'avoir porté à le signaler par des grands édifices. Ce ne sont que de simples appentis ouverts de tous côtés, au milieu desquels on voit quelques idoles suspendues ou soutenues par quelques planches, sans autel & sans aucun ornement. Le pavé est élevé de quelques pieds pour la garantir des inondations; & l'on y monte ordinairement par quelques degrés qui regnent à l'entour, & qui donnent entrée par toutes les faces. La forme générale de ces temples est un carré long.

La plus grande partie de cette contrée est basse & plate, assez semblables aux provinces

unies par ses canaux & ses digues. Ses frontières sont des montagnes du côté du nord, de l'ouest & du sud. Elle est arrosée par une belle rivière qui se divise en quantité de bras ; mais elle en a plusieurs autres considérables, & continuellement couvertes de bateaux & de grandes barques, qui rendent le commerce très-florissant. A la vérité il ne croît dans le pays ni vin ni bled ; ce qu'il faut attribuer uniquement à l'indifférence des habitans qui ne les cultivent point, parce qu'ils en ignorent l'utilité. Leur principale nourriture est le riz, dont toutes les parties du pays produisent une quantité suffisante. On en distille l'*arrack*, comme par-tout ailleurs.

Les charrues du Tonquin & la manière de s'en servir diffèrent de celles des Chinois.

Tous les fruits ne sont pas inférieurs ici dans leur espèce à ceux des autres pays de l'Orient ; mais les orangers sont infiniment meilleurs. Les cocos, outre leurs usages ordinaires, fournissent une huile excellente pour les lampes. Les guaves, les papays & les banous y croissent en abondance. Le bétel & l'areka sont les délices des habitans, comme dans toutes les autres parties de l'Inde. Ils ont une figue qui ressemble peu à celle de l'Europe, & qui approche de la carotte pour le goût ; mais infiniment plus agréable.

Tonquin.

Touquin.

On trouve ici en abondance le *lechea*, que les habitans nomment *bejay*. Il ne mûrit à la vérité, qu'entre les vingt & trente degrés de latitude du nord. L'arbre qui le porte, est fort grand, & ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du laurier. Le fruit croît en grappes sur les branches, & chaque grain prend la forme d'un cœur, de la grosseur d'un petit œuf de poule. Dans sa maturité, il est d'un rouge cramoisi. Sa coque est mince, mais rude, quoiqu'elle s'ouvre facilement. La vue & le goût sont également flattés par l'excellence & la beauté de ce fruit : mais il ne dure pas plus de quarante jours dans la saison, qui est le mois d'avril. Vers ce tems, les officiers du roi mettent leur sceau sur les arbres qui promettent le meilleur *bejay*, sans examiner à qui ils appartiennent ; & les propriétaires sont obligés, non-seulement de n'y pas toucher, mais encore de veiller à la conservation des fruits qui sont réservés pour la cour.

L'anana croît ici ; mais on n'y trouve pas le *durion*, qui demande un climat plus chaud. On voit plusieurs sortes de prunes. Le myte, que Baron croit le plus gros fruit du monde, & que la nature ingénieuse, dit-il, fait sortir du tronc de son arbre, parce que les branches ne seraient pas capables de le porter, est plus gros encore au

Tonquin que dans les autres pays, où il porte le nom de jaca. On en distingue plusieurs sortes, dont les plus secs, c'est-à-dire, ceux qui ne s'attachent point aux doigts ni aux lèvres, passent pour les meilleurs. Tonquin.

Les Tonquinois font autant d'estime que les Chinois de ces petits nids d'oiseaux, qui servent non-seulement à la bonne chère avec différentes préparations qu'on leur donne en qualité d'alimens, mais qui ont la vertu de fortifier l'estomac, & celle même d'exciter les deux sexes à la propagation. Tavernier dit qu'il ne s'en trouve que dans la Cochinchine. C'est une erreur grossière. Baron soutient même qu'il n'y a point de ces nids dans la Cochinchine. Il ajoute que les oiseaux qui les font, ne sont pas si gros que l'hirondelle.

Les vers à soie font une des richesses du Tonquin, & s'y élèvent avec autant d'habileté qu'à la Chine. Aussi les pauvres sont-ils vêtus d'étoffes de soie comme les riches; & les plus belles n'y sont presque pas plus chères que les étoffes de coton.

Quoique les Tonquinois ne s'attachent point à la culture des fleurs, ils en ont de plusieurs sortes; telles qu'une fleur de belle-rose, d'un blanc mêlé de pourpre, & une autre qui est

Tonquin. rouge & jaune, & qui croît sur un arbruste sans épines, mais qui n'a point d'odeur.

Le lis croît ici, comme dans les autres pays de l'Inde, blanc, assez semblable à celui de l'Europe, mais la fleur beaucoup plus petite, quoique la tige soit assez haute. Le jasmin, qu'on appelle de Perse, y est aussi fort commun.

Les cannes de sucre croissent en abondance au Tonquin, mais les habitans entendent mal à raffiner le sucre.

Le pays produit toutes sortes de volailles; telles que des poules, des oies, des canards, &c. On y trouve en abondance des vaches, des porceaux, & les autres espèces d'animaux domestiques. Les chevaux y sont petits, mais vifs & robustes. On en tirerait de grands services, si les habitans ne voyageaient par eau plutôt que par terre.

On voit dans le pays des tigres & des cerfs; mais en petit nombre. Les singes y sont fort communs. Il s'y trouve aussi beaucoup d'éléphans; mais on ne les emploie qu'à la guerre.

Le pays a beaucoup de chats, mais peu disposés par la nature à prendre des souris. Ce sont les chiens qui exercent ici cette guerre, & qui n'ont presque point d'autre emploi.

Les oiseaux de terre ne sont pas en grande abondance

abondance au Tonquin; mais on y voit beaucoup d'oiseaux de mer.

—————
Tonquin.

La principale richesse du pays, & la seule même qui serve au commerce étranger, est la soie crue & travaillée. Les Portugais & les Castillans enlevaient autrefois toute la soie crue. Aujourd'hui elle passe entre les mains des Hollandais & des Chinois, qui en portent beaucoup au Japon. La plus grande partie de la soie travaillée, c'est-à-dire en fil, est achetée par les Anglais & les Hollandais.

Les Tonquinois n'ont pas d'autre or que celui qui leur vient de la Chine. Leur argent vient des Anglais, des Hollandais & des Chinois qui font le commerce du Japon. Ils ont des mines de fer & de plomb, qui leur en fournissent autant qu'ils en ont besoin pour leurs usages.

Le commerce domestique consiste dans le riz, le poisson salé & d'autres alimens, & dans la soie crue & travaillée qu'ils réservent pour leurs habits & leurs meubles. Ils font quelque trafic avec les Chinois; mais sans en tirer beaucoup de profit, parce qu'ils sont obligés de faire des présens considérables aux mandarins qui commandent sur les frontières. Les Chinois mêmes ne sont pas exempts de ces concussions; c'est une maxime politique, dans toutes ces cours, de ne pas souffrir que les sujets deviennent trop riches,

 Tonquin.

de peur que l'ambition & l'orgueil ne leur fassent perdre le goût de la soumission; & les souverains ferment l'œil, par cette raison, sur les injustices de leurs officiers.

En un mot le commerce est si peu florissant dans le royaume du Tonquin, que si les habitans achètent quelque chose des étrangers, c'est toujours en leur demandant trois ou quatre mois de crédit; & par conséquent avec quelque risque pour l'étranger de perdre sa marchandise, ou d'avoir beaucoup de peine à se faire payer. Baron reconnaît, au désavantage de sa nation, qu'il n'y a point un seul marchand Tonquinois qui ait le pouvoir ou le courage d'employer tout d'un coup deux mille écus en marchandises. Cependant il ajoute qu'on ne saurait leur reprocher d'être aussi trompeurs que les Chinois; ce qui vient peut-être, dit-il avec la même sincérité, de ce qu'ils ont moins d'esprit & de finesse.

Une autre raison qui s'oppose au commerce du Tonquin, c'est que la plus grande partie de l'argent qui entre dans le pays, passe à la Chine; pour y être échangé contre de la monnaie de cuivre, qui monte & qui baisse au gré de la cour. D'ailleurs la marque de cette monnaie s'altérant bientôt, elle cesse alors d'être courante; ce qui cause une perte considérable aux marchands; & d'autant plus de préjudice au bien

public, que le pays n'a pas de monnoie de cuivre au coin du prince, dans laquelle on puisse convertir l'autre à mesure qu'elle s'altère. Baron gémit d'une si mauvaise politique. C'est, dit-il, une extrême pitié que tant de commodités, qui pourraient enrichir le royaume & rendre son commerce florissant, aient toujours été négligées. Si l'on considère qu'il est bordé par deux des plus riches provinces de la Chine, on jugera qu'il serait facile d'y faire passer une partie des productions de ce vaste empire. Il ne serait pas moins aisé d'y attirer les marchandises de l'Europe & des Indes; & la liberté qu'on pourrait accorder aux étrangers de porter leur commerce dans l'intérieur du pays, tournerait également à l'avantage du roi & des habitans. Mais la crainte de quelque invasion, qui n'est guères à redouter, éloigne la cour de toutes les communications qui pourraient faire pénétrer ses frontières.

 Tonquin.




CHAPITRE III.

Voyage du Pere Tachard à Siam.

Siam
Tachard.

DE plusieurs relations du même voyage, qui doivent trouver place ici successivement, celle du père Tachard est en possession du premier rang, dans l'estime du public, par les savantes observations dont elle est remplie; comme celle de Choisy s'est fait estimer par son agrément. En général, on a peu de voyage aussi curieux, & peut-être n'en a-t-on pas de plus exacts que ceux qui se firent à Siam en 1685 : & la raison en paraîtra sensible, si l'on considère que leurs différens auteurs, écrivant dans le même tems & sur les mêmes sujets, se sont servis entr'eux de censeurs & de guides.

Depuis l'établissement d'une académie des sciences à Paris, cette illustre compagnie n'avait rien imaginé de plus convenable aux vues de sa fondation, que d'employer sous la protection du roi plusieurs de ses membres à faire des observations dans les pays étrangers, pour se mettre en état de corriger les cartes géographiques, de faciliter la navigation & de perfection-

II I.

à Siam.

voyage, qui
vement, celle
du premier
r les savantes
comme celle
on agrément.
aussi curieux,
us exacts que
: & la raison
ère que leurs
e même tems
ervis entr'eux

cadémie des
gnie n'avait
ux vues de sa
la protection
à faire des
ers, pour se
es géographi-
e perfection-

ner l'astronomie. Elle avait envoyé les uns en Danemarck, d'autres en Angleterre, d'autres jusqu'en Afrique & aux îles de l'Amérique, tandis que ceux qui demeuraient à l'observatoire de Paris, travaillaient de concert avec eux par des correspondances établies. On cherchait l'occasion d'en faire passer quelques-uns aux Indes orientales, & l'arrivée d'un missionnaire jésuite, qui revenait de la Chine, fit naître les mêmes idées pour ce grand empire. Un heureux incident en avança beaucoup l'exécution. A la fin de l'année 1682, on vit arriver en France deux mandarins Siamois, avec un prêtre des missions étrangères nommé *Levacher*. Ils venaient de la part des ministres du roi de Siam, pour apprendre des nouvelles d'un ambassadeur que le roi leur maître avait envoyé à la cour de France, avec des présens magnifiques, sur un vaisseau de la compagnie des Indes qu'on croyait perdu par le naufrage. Ces avances d'amitié de la part d'un prince Indien, excitèrent Louis XIV à profiter d'une si favorable ouverture pour le progrès des sciences & pour la propagation du christianisme. M. du Louvois demanda aux jésuites, par ses ordres, six mathématiciens de leur compagnie, qui furent reçus, par un privilège particulier, dans celle des sciences. On leur fournit des mémoires touchant les re-

Siam.
Tachard.

Siam.

Tachard.

marques qu'ils devaient faire aux Indes, des cartes marines de la bibliothèque du roi, qui avaient servi à d'autres voyages, & toutes sortes d'instrumens de mathématiques. Leurs pensions furent réglées, & leurs patentes expédiées pour la qualité de mathématiciens du roi dans les Indes. Ils devaient partir avec le chevalier de Chaumont, nommé par le roi à l'ambassade de Siam.

Ils se rendirent à Brest, où devait se faire l'embarquement. Ces six mathématiciens jésuites étaient le P. de Fontenay, revêtu de la qualité de supérieur, les PP. Gerbillon, le Comte, Bouvet, Visdelou & Tachard, auteur de cette relation. Entre les personnes distinguées qui devaient composer le cortège de l'ambassadeur, on comptait l'abbé de Choisy, fort connu par sa naissance & son mérite, qui devait demeurer en qualité d'ambassadeur ordinaire auprès du roi de Siam, du moins jusqu'à son baptême, si ce prince remplissait l'espérance qu'on avait de sa conversion; espérance qui ne fut point remplie. Ils partirent sur un vaisseau de roi de quarante pièces de canon, nommé l'Oiseau, accompagné d'une frégate de trente pièces, appelée la Maligne.

A mesure qu'on approchait de la ligne, les mathématiciens jésuites prenaient plaisir à re-

marquer combien les étoiles du pôle arctique s'abaissaient, & combien celles du pôle antarctique s'élevaient au-dessus de leurs têtes. De toutes les nouvelles étoiles qu'ils découvrirent du côté du sud, celles qui les frappèrent d'abord le plus, furent les étoiles de la croix, ainsi nommées, parce que les quatre principales sont disposées en forme de croix. La plus grande est à vingt-sept degrés du pôle; c'est sur elle que les pilotes se règlent & prennent quelquefois la hauteur.

Tachard s'applaudit de n'avoir pas éprouvé, au passage de la ligne, toutes les incommodités dont il avait été menacé par d'autres voyageurs; faveur du ciel d'autant plus singulière, qu'un navire hollandais, parti d'Europe deux mois avant les deux vaisseaux français, essuya les plus affreuses disgraces dans les mêmes climats, & perdit les trois quarts de son équipage. Il ne mourut qu'un homme sur l'Oiseau & sur la Maligne, dans toute la traversée de Brest au Cap de Bonne-Espérance; & les chaleurs de la zone-torride ne parurent guères plus grandes à Tachard, que celles de France au fort de l'été.

Les jésuites observèrent plusieurs phénomènes qui, sans être particuliers à leur navigation, méritent d'être représentés.

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

Le 12 de mars, ils découvrirent, au milieu du jour, un de ces jeux de la nature, que leur figure a fait nommer *œil de bœuf* ou *œil de bouc*. On les regarde ordinairement comme un présage assuré de quelque orage. C'est un gros nuage rond, opposé au soleil, & sur lequel se peignent les mêmes couleurs que celles de l'arc-en-ciel, mais fort vives. Peut-être n'ont-elles ce grand éclat, que parce que l'œil de bœuf est environné de nuées épaisses & obscures. Mais Tachard accuse de fausseté tous les pronostics qu'on en tire. Il en vit deux, après lesquels le temps fut beau & serain pendant plusieurs jours.

Il peint soigneusement cette autre espèce de phénomène, que les mariniers appellent *trombes*, *pompes* ou *dragons d'eau*, & qu'il eut l'occasion d'observer entre la ligne & le tropique du capricorne. Ce sont comme de longs tubes ou de longs cylindres formés de vapeurs épaisses, qui touchent les nues d'une de leurs extrémités, & de l'autre la mer, qui paraît bouillonner à l'entour. On voit d'abord un gros nuage noir, dont il se sépare une partie; & comme c'est un vent impétueux qui pousse cette portion détachée, elle change insensiblement de figure, & prend celle d'une longue colonne, qui descend jusques sur la surface de la mer,

demeurant d'autant plus en l'air, que la violence du vent l'y retient, ou que les parties inférieures soutiennent celles qui sont dessus. Aussi lorsqu'on vient à couper ce long tube d'eau par les vergues & les mâts du vaisseau, qu'on ne peut quelquefois empêcher d'entrer dedans, ou à interrompre le mouvement du vent, en raréfiant l'air voisin par des décharges redoublées d'artillerie, l'eau n'étant plus soutenue tombe en très-grande abondance, & tout le *dragon* se dissipe aussi-tôt. Cette rencontre est fort dangereuse, non-seulement à cause de l'eau qui tombe dans le navire, mais encore par la violence subite & par la pesanteur extraordinaire du tourbillon qui l'emporte, & qui est capable de démâter ou de faire tomber les plus grands vaisseaux. Quoique de loin ces *dragons d'eau* ne paraissent pas avoir plus de six ou sept pieds de diamètre, ils ont beaucoup plus d'étendue. Tachard en vit deux ou trois à la portée du pistolet, auxquels il trouva plus de cent pieds de circonférence.

Il remarqua d'autres phénomènes qu'on nomme *siphons*, à cause de leur figure longue, assez semblable à celle de certaines pompes. On les voit paraître au lever & au coucher du soleil, vers l'endroit où cet astre est alors. Ce sont des nuages longs & épais, environnés d'autres

Siam.
Tachard.

Siam. . . .
Tachard. nuages clairs & transparens. Ils ne tombent point. Ils se confondent enfin tous ensemble, & se dissipent par degrés; au lieu que les dragons sont poussés avec impétuosité, durent longtemps, & sont toujours accompagnés de pluie & de tourbillons, qui font bouillonner la mer & la couvrent d'écume.

Les iris de lune ont dans ces lieux des couleurs bien plus vives qu'en France; mais le soleil en forme de merveilleuses sur les gouttes d'eau de mer, que le vent emporte comme une pluie fort menue ou comme une fine poussière, lorsque deux vagues se brisent en se choquant. Si l'on regarde ces iris d'un lieu élevé, elles paraissent renversées. Il arrive quelquefois qu'un nuage passant par-dessus, & venant se résoudre en pluie, il se forme une seconde iris, dont les jambes paraissent continuées avec celles de l'iris renversée, & composent ainsi un cercle d'iris presque entier.

La mer a ses phénomènes aussi-bien que l'air. Il y paraît souvent des feux, sur-tout entre les tropiques. Sans parler du spectacle commun de ces petites langues de feu, qui s'attachent aux mâts & aux vergues à la fin des tempêtes, & que les Portugais nomment feu *Saint-Elme*, les mathématiciens virent plusieurs fois, pendant la nuit, la mer toute couverte d'étincelles,

lorsqu'elle était un peu grosse & que les vagues se brisaient. On remarquait aussi une grande lueur à l'arrière du navire, particulièrement lorsque le vaisseau allait vite. Sa trace paraissait un fleuve de lumière; & si l'on jetait quelque chose dans la mer, l'eau devenait toute brillante. Tachard trouve la cause de cette lueur dans la nature même de l'eau de mer, qui étant remplie de sel de nitre, & sur-tout de cette matière dont les chymistes font la principale partie de leurs phosphores, toujours prête à s'enflammer lorsqu'elle est agitée, doit aussi par la même raison devenir brillante & lumineuse. Il faut si peu de mouvement à l'eau marine pour en faire sortir du feu, qu'en maniant une ligne qu'on y a trempée, il en sort une infinité d'étincelles semblables à la lueur des vers luisans, c'est-à-dire vive & bleuâtre.

Ce n'est pas seulement dans l'agitation de la mer qu'on y voit des brillans. Le calme même les offre vers la ligne, après le coucher du soleil. On les prendrait pour une infinité de petits éclairs assez faibles qui sortent de l'eau & qui disparaissent aussi-tôt. Les six mathématiciens n'en purent attribuer la cause qu'à la chaleur du soleil, qui a rempli & comme impregné la

Siam.
Tachard;

Siam.
Tachard.

mer, pendant le jour, d'une infinité d'esprits ignés & lumineux.

Outre ces brillans passagers, ils en virent d'autres, pendant les calmes, qui paraissent moins faciles à expliquer. On peut les nommer *permanens*, parce qu'ils ne se dissipent pas comme les premiers. On en distingue de différentes grandeurs & de diverses figures, des ronds, d'ovales de plus d'un pied & demi de diamètre, qui passaient le long du navire, & qu'on pouvait conduire de vue à plus de deux cent pas. Quelques-uns les prirent simplement pour de la glaire ou pour quelque substance onctueuse, qui se forme dans la mer par quelque cause inconnue; d'autres pour des poissons endormis qui brillent naturellement. On crut même y reconnaître deux fois la figure du brochet.

Les diverses espèces d'herbes & d'oiseaux qui commencèrent à se faire voir au 33^e degré de latitude australe, & au 19^e degré de longitude, suivant l'estime des pilotes, annoncèrent aux matelots le Cap de Bonne-Espérance, à la vue duquel ils arrivèrent le 3 de mai. Ils y mouillèrent le lendemain à cent cinquante pas du fort.

Les mathématiciens jésuites obtinrent de Vanderstel, gouverneur du Cap, la liberté de faire

porter leurs instrumens à terre, & toutes les facilités qu'ils pouvaient espérer d'une homme civil, pour faire quelques observations dont les Hollandais devaient partager l'utilité : leurs pilotes ne connaissaient encore la longitude du Cap que par leur estime ; moyen douteux, & qui les trompait souvent. Tachard, choisi pour expliquer le service que les jésuites étaient capables de leur rendre, apprit au gouverneur, que par le moyen des instrumens qu'ils avaient apportés, & des nouvelles tables de Cassini, sans avoir besoin des éclipses de lune & de soleil, ils pouvaient observer par les satellites de Jupiter, & fixer la longitude du Cap. Vanderstel, sensible à cette offre, non-seulement les combla de politesses, mais fit préparer, pour leur logement, un pavillon dans le célèbre jardin de la compagnie.

Ils furent surpris de trouver un des plus beaux jardins & des plus curieux qu'ils eussent jamais vus. « Sa situation est entre le bourg & » la montagne de la Table, à côté du fort, » dont il n'est éloigné que de deux cent pas. » Il a quatorze cent onze pas communs de » longueur, & deux cent trente-cinq pas de » largeur. Sa beauté ne consiste pas, comme » en France, dans des compartimens & des » parterres de fleurs, ni dans des eaux jail-

Siam
Tachard.

Siam.
Tachard.

» liffantes. Il pourrait en avoir, si la com-
 » pagnie de Hollande voulait en faire la dé-
 » pense; car il est arrosé par un ruisseau d'eau
 » vive qui descend de la montagne. Mais on y
 » voit des allées à perte de vue, de citronniers,
 » de grenadiers, d'orangers, plantés en plein
 » sol, à couvert du vent par de hautes & épaisses
 » palissades d'une espèce de laurier toujours
 » verd, & semblable au *filaria* qui se nomme
 » *spek*. Il est partagé par la disposition des allées
 » en plusieurs quarrés médiocres, dont les uns
 » sont pleins d'arbres fruitiers, les autres de
 » racines, de légumes, d'herbes & de fleurs.
 » C'est comme un magasin de toutes sortes de
 » rafraîchissemens pour les vaisseaux de la com-
 » pagnie qui vont aux Indes, & qui ne man-
 » quent jamais de relâcher au Cap de Bonne-
 » Espérance. A l'entrée du jardin, on a bâti un
 » grand corps de logis, où demeurent les esclaves
 » de la compagnie, au nombre de cinq cent,
 » dont une partie est employée à cultiver le
 » jardin, & le reste à d'autres travaux ».

Vers le milieu de la muraille, du côté qui
 regarde la forteresse, est un petit pavillon qui
 n'est point habité. L'étage d'en bas contient un
 vestibule percé du côté du jardin & du fort,
 accompagné de deux fallons de chaque côté. Le
 dessus est un grand cabinet ouvert de toutes

par
 ent
 sep
 ven
 cien
 vue
 le m
 aban
 & t
 Hol
 L
 gitu
 pren
 plus
 degre
 deux
 du m
 O
 tion
 qu'on
 connu
 fort é
 L'a
 procur
 Banta
 de ce
 forces
 père,

parts, entre deux terrasses pavées de briques & entourées de balustrades, dont l'une regarde le septentrion & l'autre le midi. Ce pavillon convenait parfaitement au dessein des mathématiciens. On y découvrait tout le nord, dont la vue leur était sur-tout nécessaire, parce que c'est le midi pour le pays du Cap. Vanderstel leur abandonna la disposition d'un lieu si agréable & si commode, qui a porté depuis, parmi les Hollandais, le nom d'observatoire.

Le résultat de leurs observations pour la longitude (en supposant celle de Paris, prise du premier méridien qui passe par l'île de Fer, la plus occidentale des Canaries, de vingt-deux degrés & demi, suivant Cassini) est quarante-deux degrés & demi pour celle du Cap, prise du même méridien.

On remit à la voile le 7 de juin. La navigation fut dangereuse & pénible jusqu'au 5 d'août, qu'on découvrit une grande terre que l'on reconnut pour l'île de Java, dont on se croyait fort éloigné.

L'ambassadeur Français s'était flatté de se procurer des rafraîchissemens dans la rade de Bantam : mais les Hollandais, à demi maîtres de cette ville, depuis qu'ils avaient prêté leurs forces au jeune roi pour faire la guerre à son père, furent alarmés de voir paraître le pavillon

Siam.

Tachard.

Siam,
Tachard.

de France, & craignirent pour leur établissement, qu'ils travaillaient alors à affermir. Le gouverneur du fort refusa aux Français la liberté de descendre; & pour adoucir néanmoins un refus dont il n'osait expliquer les raisons, il le pria civilement de se rendre à Batavia, où les deux vaisseaux recevraient tous les secours qu'ils pouvaient attendre de sa nation. Ils mouillèrent le 18 d'août dans la rade de Batavia, au milieu de dix-sept ou dix-huit gros vaisseaux de la compagnie hollandaise.

Le lundi 26 d'août, les deux vaisseaux français sortirent de la rade de Batavia avec un vent favorable. Ils eurent le même jour un sujet d'alarme extraordinaire. Entre huit & neuf heures du soir, la nuit étant assez obscure, ils apperçurent tout d'un coup, à deux portées de mousquet, un gros navire qui venait sur eux vent arrière. Les gens du principal vaisseau crièrent en vain. Ils ne reçurent point de réponse. Cependant comme le vent était assez fort, ce navire fut bientôt sur eux. Sa manœuvre leur fit juger d'abord qu'il venait les prendre en flanc; & voyant ses deux basses voiles carguées, comme dans le dessein de combattre, ils ne doutèrent point qu'en les abordant, il ne leur tirât toute sa bordée. Cette surprise les troubla un peu. Tout le monde se rendit sur le pont. L'ambassadeur voyant ce navire

navire attaché au sien par son mâc de beaupré, qui avançait sur le château de poupe, tandis qu'aucun ennemi ne paraissait, jugea qu'on n'avait pas dessein de l'attaquer. Il se contenta de faire tirer quelques coups de mousquet, pour apprendre à des inconnus, dont il admirait l'imprudence, à se tenir plus soigneusement sur leurs gardes. Leur navire endommagea le couronnement du vaisseau français, & se détacha de lui-même sans qu'il parut un seul de leurs matelots. Après quantité de raisonnemens sur cette étrange aventure, elle fut attribuée à quelque méchante manœuvre. Mais en arrivant à Siam, on apprit d'un navire hollandais, parti de Batavia depuis le départ des deux vaisseaux français, que c'était un vaisseau d'Amsterdam qui venait de *Palimban*, & dans lequel tout le monde était ivre ou endormi.

Le 5 d'octobre, ils commencèrent à découvrir les terres de l'Asie, vers la pointe de Malaca. Les jésuites, qui étaient au nombre de sept, parce qu'ils avaient amené le père Fuciti de Batavia, « sentirent une joie secrète de voir » ces lieux arrosés des sueurs de saint François » de Xavier, & de se trouver dans ces mers si » fameuses par ses navigations & par ses mira- » cles ». On rangea bientôt les côtes de Johor, de Patane & de Pahan, dont les rois sont tribu-

Siam.
Tachard. taire de Siam, & laissent aux Hollandais tout le commerce de leurs états.

Enfin, le 22 de septembre, on aperçut l'embouchure de la rivière de Siam, & le lendemain, on alla mouiller à trois lieues de la barre qui est à l'entrée. Aussi-tôt l'ambassadeur dépêcha le chevalier de Forbin, & M. Levacher, missionnaire déjà connu dans le pays, pour porter la nouvelle de son arrivée au roi de Siam & à ses ministres. Le premier ne devait pas passer *Bancock*, qui est la première place du royaume, sur le bord de la rivière, à dix lieues de l'embouchure; & l'autre devait prendre un *balon*, qui est une sorte de bateau fort léger, pour se rendre promptement à la capitale. Le gouverneur de Bancock, Turc de nation, apprenant que l'ambassadeur du roi de France était à la rade, se hâta de faire partir un exprès pour la cour. Mais on y avait déjà reçu cet avis de la côte de Coromandel, par une lettre adressée au seigneur *Constance*, alors ministre d'état. Tachard éclaircit l'origine & la fortune de ce célèbre aventurier.

Il se nommait proprement *Constantin Phaulkon*, & c'est ainsi qu'il signait. Il était Grec de nation, né à Céphalonie, d'un noble Vénitien, fils du gouverneur de cette île, & d'une fille des plus anciennes familles du pays. La mauvaise conduite de ses parens ayant dérangé leur for-

rune, il sentit, dès l'âge de douze ans, qu'il n'avait rien d'heureux à se promettre que de son industrie. Il s'embarqua sur un vaisseau anglais qui retournait en Angleterre. Son esprit, & l'agrément de ses manières, lui firent obtenir quelque faveur à Londres. Mais ne la voyant pas répondre à ses espérances, il s'engagea au service de la compagnie d'Angleterre pour passer aux Indes. Après avoir été employé à Siam pendant quelques années, il résolut, avec le peu de bien qu'il avait acquis, de faire le commerce à ses propres frais. Il équipa un vaisseau qui fut repoussé deux fois par le mauvais tems, vers l'embouchure de la rivière de Siam, & qui périt enfin par le naufrage sur la côte de Malabar. Constance n'ayant sauvé que son argent, qui consistait en deux mille écus, seule reste de sa fortune, se coucha sur le rivage, accablé de tristesse, de fatigue & de sommeil. « Alors, soit qu'il fût » endormi, ou qu'il eût les yeux ouverts; car » il a protesté plus d'une fois au père Tachard » qu'il l'ignorait lui-même; il crut voir une » personne pleine de majesté, qui, le regardant » d'un œil favorable, lui dit avec beaucoup de » douceur : retourne, retourne sur tes pas ». Ce songe releva son courage. Le lendemain, lorsqu'il se promenait sur le bord de la mer, occupé des moyens de retourner à Siam, il vit paraître

Siam.
 Tachard.

Siam.
Tachard.

un homme dont les habits étaient fort mouillés, & qui s'avança vers lui d'un air triste & abattu : c'était un ambassadeur du roi de Siam, qui revenant de Perse, avait fait naufrage dans la même tempête, & qui n'avait sauvé que sa vie. La langue siamoise qu'ils parlaient tous deux, leur servit à se communiquer leurs aventures. Dans l'extrême nécessité où l'ambassadeur était réduit, Constance lui offrit de le reconduire à Siam. Il acheta de ses deux mille écus une barque & des vivres. Ce secours, rendu avec autant de diligence que de générosité, charma l'ambassadeur, & ne lui permit plus de s'occuper que de sa reconnaissance.

En arrivant à Siam, il ne put raconter son naufrage au *barcalon*, qui est le premier ministre du royaume, sans relever le mérite de son bienfaiteur. La curiosité de voir Constance produisit un entretien qui fit goûter son esprit au barcalon, & la confiance succéda bientôt à l'estime. Ce ministre était fort éclairé, mais ennemi du travail. Il fut ravi d'avoir trouvé un homme habile & fidèle, sur lequel il pût se reposer de ses fonctions. Il en parla même au roi, qui prit par degrés les mêmes sentimens pour Constance. D'heureux événemens servirent à les augmenter. Enfin le barcalon étant mort, ce monarque résolut de lui donner Constance pour successeur. Il

rt mouillés,
e & abattu :
Siam, qui
age dans la
que sa vie.
tous deux,
s aventures.
ffadeur était
reconduire à
le écus une
rendu avec
ité, charma
de s'occuper

raconter son
nier ministre
de son bien-
ce produisit
rit au barca-
l'estime. Ce
ni du travail.
ne habile &
de ses fonc-
qui prit par
Constance.
augmenter.
onarque ré-
ccesseur. Il

s'en excusa, sans autre raison que la crainte de s'attirer l'envie des grands : mais il offrit de continuer ses services avec le même zèle, & cette modestie donna un nouveau lustre à son mérite. Tachard en réunit tous les traits dans un court éloge. Il lui attribue « de la facilité pour » les affaires, de la diligence à les expédier, de » la fidélité dans le manieient des finances, » & un désintéressement qui lui faisait refuser » jusqu'aux appointemens de sa charge. Tout » lui passait par les mains : cependant sa faveur » ne l'avait pas changé. Il était d'un accès facile » pour tout le monde, doux, affable, toujours » prêt à écouter les pauvres & à leur faire jus- » tice; mais sévère pour les grands & pour les » officiers qui négligeaient leur devoir ». Il avait embrassé la religion protestante en Angleterre; ensuite quelques conférences qu'il eut à Siam avec deux missionnaires jésuites, le ramenèrent aux principes de l'église romaine, dans lesquels il était né.

Si les Français obtinrent à Siam un accueil aussi favorable qu'ils auraient pu l'espérer chez leurs plus fidèles alliés, il paraît qu'ils en furent redevables à l'estime du seigneur Constance; pour leur nation; soit qu'elle vint de la haute opinion qu'il avait de la France, ou de son goût naturel pour les sciences. Les ordres furent dou-

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

nés pour recevoir l'ambassadeur avec une distinction extraordinaire. Il fut complimenté par les principaux seigneurs du royaume. Contenance alla marquer lui-même, dans la ville de Siam, la maison où l'ambassadeur devait être reçu, & fit bâtir dans le voisinage divers appartemens pour loger les gentilhommes de sa suite. On éleva, de cinq en cinq lieues, sur le bord de la rivière, des maisons fort propres & magnifiquement meublées, jusqu'à la Tabanque, qui est à une heure de chemin de la ville de Siam, pour servir à son délassement dans la route. Les balons de l'état furent préparés avec beaucoup de diligence, & la dépense fut aussi peu épargnée que le travail, pour donner tout l'éclat possible à la fête.

Les grands mandarins, qui furent chargés du premier compliment, étant entrés dans le vaisseau de l'ambassadeur, le plus ancien, après l'avoir félicité de son heureuse arrivée, ajouta, suivant les idées de la métempsychose dont la plupart des orientaux sont fort entêtés : « qu'il » savait bien que son excellence avait autrefois » été employée à de grandes affaires, & qu'il y » avait plus de mille ans qu'elle était venue » de France à Siam, pour renouveler l'amitié » des rois qui gouvernaient alors ces deux royaumes. L'ambassadeur ayant répondu au com-

» pliment, ajouta qu'il ne se souvenait pas
 » d'avoir jamais été chargé d'une si importante
 » négociation, & que c'était le premier voyage
 » qu'il croyait avoir fait à Siam ». En rentrant
 dans la galère qui les avait apportés à bord,
 les mandarins écrivirent tout ce qu'ils avaient
 vu & tout ce qu'on leur avait dit sur le vaisseau
 français.

Siam.
 Tachard.

Tachard ayant reçu ordre de prendre les devants
 avec deux de ses compagnons, se mit avec eux
 dans une chaloupe qui arriva le soir à l'entrée
 de la rivière. Sa largeur en cet endroit n'est que
 d'une petite lieue. Une demi-lieue plus loin,
 elle se retrécit de plus de deux tiers; & de-là sa
 plus grande largeur n'est que d'environ cent
 soixante pas. Mais son canal est fort beau, &
 ne manque pas de profondeur. La barre est un
 banc de vase qui se trouve à l'embouchure, où
 les plus hautes marées ne donnent pas plus de
 douze ou treize pieds d'eau. Tachard parle avec
 admiration de la vue de cette rivière. Le rivage,
 dit-il, est couvert des deux côtés de grands ar-
 bres toujours verts. Au-delà ce ne sont que de
 vastes prairies à perte de vue & couvertes de
 riz. Comme les terres que la rivière arrose, jus-
 qu'à une journée au dessus de Siam, sont extrê-
 mement basses, la plupart sont inondées pendant
 la moitié de l'année; & ce débordement régulier

Siam.
Tachard.

est causé par les pluies qui ne manquent jamais de durer plusieurs mois. C'est à ces inondations que le royaume de Siam est redevable d'une si grande abondance de riz, qu'outre la nourriture de ses habitans, il en fournit à tous les états voisins. Elles donnent aussi la commodité de pouvoir aller en balon jusqu'au milieu des champs ; ce qui répand de toutes parts une prodigieuse quantité de ces petits bâtimens. On en voit de grands qui sont couverts comme des maisons. Ils servent de logement à des familles entières ; & se joignant plusieurs ensemble, ils forment en divers endroits comme des villages flottans.

La nuit qui surprit les trois jésuites, ne les empêcha point de continuer leur voyage. Ils eurent l'agréable spectacle d'une multitude innombrable de mouches luisantes, dont tous les arbres qui bordent la rivière, étaient couverts ; on les aurait pris pour autant de grands lustres chargés d'une infinité de lumières, que la réflexion de l'eau, unie alors comme une glace, multiplierait à l'infini. Mais, tandis qu'ils étaient occupés de cette vue, ils se trouvèrent tout d'un coup enveloppés d'une prodigieuse quantité de mofquites ou de maringouins, dont l'aiguillon est si pécant qu'il pénètre au travers des habits. Au point du jour, ils découvrirent un grand nombre de singes & de sapajous qui grimpaient sur les

ent jamais
ondations
e d'une si
nourriture
s les états
té de pou-
s champs ;
rodigieuse
en voit de
maisons.
entières ;
s forment
s flottans.
ne les em-
Ils eurent
nombrable
arbres qui
on les au-
es chargés
flexion de
multipliait
occupés
un coup
é de mos-
llon est si
abits. Au
d nombre
nt sur les

arbres & qui allaient par bandes. Mais rien ne leur parut plus agréable que les aigrettes dont les arbres sont couverts. Il semble de loin qu'elles en soient les fleurs. Le mélange du blanc des aigrettes & du verd des feuilles fait le plus bel effet du monde. L'aigrette de Siam, assez semblable à celle de l'Afrique, est un oiseau de la figure du héron, mais beaucoup plus petit. Sa taille est fine ; son plumage beau & plus blanc que la neige. Il a des aigrettes sur le dos & sous le ventre, qui font sa principale beauté, & dont il tire son nom. Tous les oiseaux champêtres sont d'un plumage admirable : les uns jaunes, d'autres rouges, bleus, verds, & la quantité en est surprenante. Les Siamois qui croient la transmigration des ames, ne tuent point d'animaux, dans la crainte, disent-ils, d'en chasser les ames de leurs parens qui peuvent s'y être logées.

On ne fait pas une lieue sans rencontrer quelque pagode accompagnée d'un petit monastère de *talapoins*, qui sont les prêtres & les religieux du pays. Ils vivent en communauté ; & leurs maisons sont autant de séminaires, où les enfans de qualité reçoivent l'éducation. Pendant que ces enfans demeurent sous la discipline des *talapoins*, ils portent leur habit, qui consiste

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

en deux pièces de toile de coton jaune, dont l'une sert à les couvrir depuis la tête jusqu'aux genoux; de l'autre, ils se font une écharpe qu'ils passent en bandoulières, ou dont ils s'enveloppent comme d'un petit manteau. On leur rase la tête & les sourcils comme à leurs maîtres, qui croiraient offenser le ciel & blesser la modestie, s'ils les laissaient croître.

Après avoir ramé toute la nuit, les trois jésuites arrivèrent sur les dix heures du matin à Bancok. C'est la plus importante place du royaume, parce qu'elle défend le passage de la rivière par un fort qui est sur l'autre rive. L'un & l'autre côté étaient bien pourvus d'artillerie, mais peu fortifiés. M. de la Mare, ingénieur Français, qui fut laissé à Siam, reçut ordre du roi de les fortifier régulièrement.

Depuis Bancok jusqu'à Siam, on rencontre quantité d'aldées ou de villages, dont la rivière est bordée. Ce n'est qu'un amas de cabanes élevées sur de hauts piliers, pour les garantir de l'inondation. Elles sont composées de bambous, arbre dont le bois est d'un grand usage dans toutes les Indes. Le tronc & les grosses branches servent à faire les piliers & les solives; & les petites branches à former le toit & les murailles. On voit près de chaque village

un bazar ou un marché flottant, dans lequel ceux qui descendent ou qui montent la rivière, trouvent toujours leur repas prêt; c'est-à-dire, du fruit, du riz cuit, de l'arrack, & divers ragoûts à la Siamoise dont les Européens ne peuvent goûter.

Siam.
Tachard;

Le lendemain, troisième jour d'octobre, Tachard entra dans Siam, sept mois après son départ de Brest. Il se fit conduire d'abord à la maison du père Suarez, le seul jésuite qui fût alors dans cette ville, & delà au comptoir français, où il fut bien reçu par les officiers de la compagnie. Ensuite, rendu au palais que le roi faisait préparer pour l'ambassadeur, il trouva le seigneur Constance, premier, ou plutôt unique ministre du royaume, dont le mérite, quoiqu'universellement reconnu, lui parut, dit-il, au-dessus de sa réputation.

Ce palais était une des plus belles maisons de la ville, que le ministre avait fait meubler magnifiquement. Il prit plaisir à faire voir les appartemens au P. Tachard. Entre ceux du premier étage, il y avait deux salles de plein-pied, tapissées de toile peinte très-belle & très-fine. La première était garnie de chaises de velours bleu, & l'autre de chaises de velours rouge à franges d'or. La chambre de M. l'ambassadeur était entourée d'un paravent du Japon, d'une beauté singulière;

Siam.
Tachard.

mais rien n'avait tant d'éclat que la salle du divan. C'était une grande pièce lambriffée, séparée des autres appartemens par une grande cour, & bâtie pour prendre le frais pendant l'été. L'entrée était ornée d'un jet d'eau : le dedans offrait une estrade, avec un dais & un fauteuil très-riches. Dans les enfoncemens on découvrait les portes de deux cabinets qui donnaient sur la rivière, & qui servaient à se baigner. De toutes parts on voyait des porcelaines de toutes sortes de grandeurs, agréablement rangées dans des niches. On entre dans ces détails, parce qu'il peut paraître étonnant de trouver à l'extrémité du monde les inventions utiles & commodes du luxe européen.

Le P. Suarez, jésuite Portugais, âgé de soixante-dix ans, dont il avait passé plus de trente dans les Indes, n'étant point en état de loger ses confrères, parce que sa maison n'était composée que d'une chambre & d'un cabinet, tous deux si pauvres & si mal fermés, que les toquets, espèce de lézards fort vénimeux, y étaient part-tout derrière ses coffres & parmi ses meubles ; le seigneur Constance faisait bâtir aussi pour les sept jésuites étrangers, sept petites chambres & une galerie pour leurs instrumens. Près de cent ouvriers y étaient occupés, avec deux mandarins qui les pressaient nuit & jour.

la
pri
dan
pre
&
ma
dou
de
lam
de p
d'éc
avec
étaie
fond
était
orné
d'éca
de l'
l'équ
avec
forte
fix b
rivie
mois
dina
en v
de ce

Pendant qu'on pouffait ces préparatifs avec la dernière ardeur, le roi fit partir deux des principaux seigneurs de sa cour, avec dix mandarins, chacun dans un balon d'état, pour aller prendre celui qui était destiné à l'ambassadeur, & le conduire à l'entrée de la rivière. Il était magnifique, entièrement doré, long de soixante-douze pieds, mené par soixante-dix hommes de belle taille, avec des rames couvertes de lames d'argent; la chitole, qui est une espèce de petit dôme, placé au centre, était couverte d'écarlate & couverte de brocard d'or de la Chine, avec les rideaux de même étoffe. Les balustres étaient d'ivoire, les coussins de velours, & le fond était couvert d'un tapis de Perse. Ce balon était accompagné de seize autres, dont quatre, ornés aussi d'un tapis de pied & de couvertures d'écarlate, devaient servir aux gentilhommes de l'ambassade, & les douze autres au reste de l'équipage. Le gouverneur de Bancok s'y joignit, avec les principaux mandarins du voisinage; de sorte que le cortège était d'environ soixante-six balons, lorsqu'il se rendit à l'entrée de la rivière. Cette espèce de bateaux, que les Siamois appellent balons, sont d'une forme extraordinaire. Ils sont fort longs & fort étroits. On en voit d'aussi longs que des galères, c'est-à-dire de cent ou six vingt pieds de longueur, qui n'en

Siam.
Tachard.

Siam.
 Tachard.
 ont pas plus de six dans leur plus grande largeur. Les chiourmes font de cent , de six vingt , & quelquefois de trente rameurs.

Aussi-tôt que les Français eurent fait leur entrée dans Siam , le seigneur Constance , qui demeurait auparavant dans le quartier des Japonais , vint se loger dans une belle maison , qu'il avait près de l'hôtel de l'ambassadeur ; & pendant tout le tems que les Français furent à Siam , il tint table ouverte , non-seulement pour eux , mais en leur faveur pour toutes les autres nations. Sa maison était fort bien meublée. Au lieu de tapisseries , dont les Siamois n'aiment pas l'usage , il avait fait étendre autour du divan un grand paravent du Japon , d'une hauteur & d'une beauté surprenante. Il entretenait deux tables de douze couverts , qui étaient servies avec autant d'abondance que de délicatesse , & où l'on trouvait toutes sortes de vins , d'Espagne , du Rhin , de France , de Céphalonie & de Perse. On y était servi dans de grands bassins d'argent , & le buffet était garni de très-beaux vases d'or & d'argent du Japon fort bien travaillés.

A la cour de Siam , on ne donne jamais que deux audiences aux ambassadeurs ; celle de l'arrivée & celle du congé. Souvent même on n'en accorde qu'une , & toutes les affaires sont remises

au
 M
 de
 cha
 éta
 jou
 une
 On
 pre
 nal
 ave
 d'on
 lette
 épar
 & l'
 plus
 de r
 fait
 cinq
 & d
 l'am
 les F
 cipar
 C
 & d
 aux
 pas
 Apr

au barcalon, qui doit en rendre compte au roi. Mais ce prince, pour distinguer cette ambassade de toutes les autres, fit dire à l'ambassadeur que chaque fois qu'il souhaiterait une audience, il était prêt à la lui donner. En effet, huit ou dix jours après l'audience d'entrée, il lui en donna une seconde, qui fut suivie d'un grand festin. On avait dressé à l'ombre des arbres, dans la première cour du palais, sur le bord d'un canal, une grande table de vingt-quatre couverts, avec deux buffets, garnis de très-beaux vases d'or & d'argent du Japon, & plusieurs cassolettes, où le bois précieux d'*aquila* n'était pas épargné. On se mit à table après l'audience, & l'on y fut près de quatre heures. On y servit plus de cent cinquante bassins & une infinité de ragoûts, sans parler des confitures dont on fait ordinairement deux services. On y but de cinq ou six sortes de vins. Tout y fut magnifique & délicat. Le roi voulut, que, pour honorer l'ambassadeur & rendre cette fête plus agréable, les Français fussent servis ce jour-là par les principaux seigneurs de son royaume.

Ce qu'on publiait de la pagode du palais, & des idoles dont elle est remplie, ayant donné aux Français la curiosité de les voir, on ne fit pas difficulté de leur accorder cette satisfaction. Après avoir traversé huit ou neuf cours, ils

Siam.
Tachard;

Siam.
Tachard.

arrivèrent enfin à la pagode. Elle est couverte de calin, qui est une espèce de métal fort blanc, entre l'étain & le plomb, avec trois toits l'un sur l'autre; la porte est ornée d'un côté de la figure d'une vache, & de l'autre d'un monstre extrêmement hideux. Cette pagode est assez longue, mais fort étroite. Lorsqu'on y est entré, on n'aperçoit que de l'or. Les piliers, les murailles, le lambris & toutes les figures sont si bien dorées, qu'il semble que tout soit couvert de lames d'or. La forme générale de l'édifice est assez semblable à celle de nos églises. Il est soutenu par de gros piliers. On y trouve en avançant une manière d'autel, sur lequel il y a trois ou quatre figures d'or massif, à-peu près de la hauteur d'un homme, dont les unes sont debout, & les autres assises, les jambes croisées à la Siamoise. Au-delà est une espèce de chœur, où se garde la plus riche & la plus précieuse pagode du royaume; car on donne indifféremment le nom de pagodes aux temples & aux idoles. Cette statue est debout, & touche de sa tête jusqu'au toit; sa hauteur est de quarante-cinq pieds, & sa largeur de sept ou huit. Tachard assure qu'elle est toute d'or; mais on ne l'en croira pas. Il ajoute, sur le témoignage des habitans, que ce prodigieux colosse a été fondu dans le même lieu où il est placé,

est couverté fort blanc, les toits l'un côté de la monstre assez longue, ré, on n'ap-murailles, si bien do-couvert de l'édifice est lises. Il est trouve en lequel il y sif, à-peu-nt les unes les jambes est une es-ns riche & ne; car on pagodes aux est debout, sa hauteur largeur de e est toute oute, sur le digieux co-u où il est placé,

placé, & qu'ensuite on a construit le temple. Il a peine à s'imaginer où ces peuples, d'ailleurs assez pauvres, ont put rouver tant d'or (1); & sa douleur est qu'une seule idole soit plus riche que tous les tabernacles de l'Europe. Aux côtés de la même figure, on en voit plusieurs autres, qui sont aussi d'or & enrichies de pierreries, mais moins grandes.

Cette pagode n'est pas néanmoins la mieux bâtie de Siam, quoiqu'elle soit la plus riche. Tachard en vit une autre, dont il donne la description.

A cent pas du palais du roi, vers le midi, est un grand parc fermé de murailles, au milieu duquel s'élève un vaste & haut édifice, bâti en forme de croix, à la manière de nos églises, surmonté de cinq dômes solides & dorés, qui sont de pierre ou de brique, & d'une structure particulière. Le dôme du milieu est beaucoup plus grand que les autres; & ceux-ci sont aux extrémités sur les travers de la croix. Tout l'édifice est posé sur plusieurs bases ou

Siam.
Tachard.

(1) Nous verrons dans la suite de cet article, dans les remarques tirées de la relation du chevalier de Forbin, que le P. Tachard avait grande raison de s'étonner de cette richesse, mais qu'il avait eu grand tort d'y croire; la statue n'était point d'or, elle était de plâtre doré.

Siam.
Tachard.

piédestaux, qui s'élèvent les uns sur les autres ; en s'étrécissant par le haut ; de sorte qu'on y monte des quatre côtés par des escaliers roides & étroits, de trente-cinq à quarante marches, chacune de trois palmes, & couvertes de calin comme le toit. Le bas du grand escalier est orné des deux côtés de plus de vingt figures, au-dessus de la hauteur naturelle, dont les unes sont d'airain, & les autres de calin, toutes dorées, mais représentant assez mal les personnages & les animaux dont elles sont l'image. Ce magnifique bâtiment est environné de quarante-quatre grandes pyramides de formes différentes, bien travaillées & rangées avec symmétrie sur trois plans différens. Les quatre plus grandes sont sur le plus bas plan, aux quatre coins, posées sur de larges bases. Elles sont terminées en haut par un long cône fort délié, très-bien doré, & surmonté d'une aiguille ou d'une flèche de fer, dans laquelle sont enfilées plusieurs petites boules de crystal d'inégale grosseur. Le corps de ces grandes pyramides, comme de toutes les autres, est d'une espèce d'architecture qui approche assez de la nôtre, mais trop chargée de sculpture, moins simple, moins proportionnée, & par conséquent moins belle, du moins aux yeux qui n'y sont pas accoutumés. Sur le second plan, qui est un peu au-dessus du premier,

s'élèvent trente-six autres pyramides, un peu moins grandes que les premières, rangées en quarré sur quatre lignes autour de la pagode, neuf de chaque côté. Elles sont de deux figures différentes; les unes terminées en pointe comme les premières; les autres arrondies par le haut en campane, de la forme des dômes qui couronnent l'édifice, tellement mêlées, qu'il n'y en a pas deux de suite de la même forme. Au dessus de celles-ci, dans le troisième plan, quatre autres, qui forment les quatre coins, sont terminées en pointe, plus petites à la vérité que les premières, mais plus grandes que les secondes. Tout l'édifice, avec les pyramides, est renfermé dans une espèce de cloître quarré, dont chaque côté a plus de six vingt pas communs de longueur, sur environ cent pieds de large & quinze de hauteur. Les galeries du cloître sont ouvertes du côté de la pagode. Le lambris est peint & doré à la moresque. Au dedans des galeries, le long de la muraille extérieure, qui est toute fermée, règne un long piédestal à hauteur d'appui, sur le lequel sont posées plus de quatre cent statues d'une très-belle dorure, & disposées en très-bel ordre. Quoiqu'elles ne soient que de brique dorée, elles paraissent assez bien faites; mais elles sont si semblables, que si leur grandeur n'était pas

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

inégal, on les croirait toutes sorties du même moule. Parmi ces figures, Tachard en compta douze de taille gigantesque; une au milieu de chaque galerie, & deux à chaque angle, assises à cause de leur hauteur, sur des bases plates & les jambes croisées. Il eut la curiosité de mesurer une de leurs jambes, à laquelle il trouva la longueur entière d'une toise, depuis le bout du pied jusqu'au genou; le pouce de la grosseur ordinaire du bras, & le reste du corps à proportion. Outre celles-ci, qui sont de la première grandeur, il en vit environ cent autres à demi gigantesques, qui ont quatre pieds depuis l'extrémité du pied jusqu'au genou. Enfin parmi les premières & les secondes, il en compta plus de trois cent, dont il n'y en a guères qui soient au-dessous de la grandeur naturelle, & toutes dressées sur pied. Il ne parle point d'un grand nombre qui ne sont pas plus grandes que des poupées, & qui sont mêlées entre les autres.

La France, au jugement de Tachard, n'a pas d'édifice où la symmétrie soit mieux observée que dans cette pagode, soit pour le corps, soit pour les accompagnemens de l'édifice. Son cloître est flanqué des deux côtés, en dehors, de seize grandes pyramides, arrondies par le haut en forme de dôme, de plus de quarante pieds de

hauteur & de plus de douze en quarré, disposées sur une même ligne, comme une suite de grosses colonnes, dans le milieu lesquelles sont de grandes niches, garnies de pagodes dorées. Ce beau spectacle arrêta si long-tems Tachard & tous les Français, qu'ils n'eurent pas le tems de considérer plusieurs autres temples qui étaient proche du premier, ou dans l'enceinte des mêmes murs. On juge à Siam de la noblesse des familles par le nombre des toits dont les maisons sont couvertes. Celle-ci en a cinq les uns sur les autres, & l'appartement du roi en a sept.

Siam.
Tachard.

Outre le festin du roi & ceux de son ministre, il s'en faisait d'autres, à l'occasion des événemens extraordinaires, où les chefs de toutes les nations de l'Europe établies à Siam, c'est-à-dire les Français, les Anglais, les Portugais & les Hollandais étaient invités. Tachard & ses confrères étaient quelquefois obligés d'y assister. A l'une de ces réjouissances succedèrent plusieurs sortes de divertissemens. Le premier fut une comédie chinoise divisée par actes. Différentes postures hardies & grotesques, & quelques faits assez surprenans y servirent d'intermèdes. Tandis que les Chinois jouaient la comédie d'un côté, les *Laos*, qui sont des peuples voisins du royaume de Siam, au nord, donnèrent à l'ambassadeur le spectacle des marionnettes des In-

Siam.
Tachard.

des, qui ne sont pas fort différentes des nôtres: Entre les Chinois & les Laos, parut une troupe de Siamois & de Siamoisés disposés en rond, qui dansaient d'une manière que Tachard trouva bizarre; c'est-à-dire des mains & des pieds. Quelques voix d'hommes & de femmes qui chantaient un peu du nez, jointes au bruit de leurs mains, réglèrent la cadence.

Ces jeux furent suivis de celui des sauteurs, qui montaient sur de grands bambous, plantés comme des mâts de quatre-vingt ou cent pieds de hauteur. Ils se tenaient au sommet sur un seul pied, l'autre en l'air. Ensuite mettant la tête où ils avaient le pied, ils élevaient les deux pieds en haut. Enfin, après s'être suspendus par le menton, qui était seul appuyé sur le haut des bambous, les mains & le reste du corps en l'air, ils descendaient le long d'une échelle droite, passant entre les échellons avec une agilité & une vitesse incroyable. Un autre fit mettre sur une manière de brancard, sept ou huit poignards la pointe en haut, s'assit dessus, & s'y coucha le corps nu, sans porter sur d'autre appui. Ensuite il fit monter sur son estomac un homme fort pesant, qui s'y tint debout, sans que toutes ces pointes qui touchaient immédiatement sa peau, fussent capables de la percer. On voit que ces bateleurs valent bien les nôtres.

des nôtres :
une troupe
s en rond,
hard trouva
des pieds.
emmes qui
au bruit de

s fauteurs,
ous, plan-
gt ou cent
au sommet
ite mettant
levaient les
re suspen-
appuyé sur
le reste du
long d'une
ellons avec
Un autre
d, sepr ou
ffit dessus,
sur d'autre
stomac un
pout, sans
immédia-
la percer.
es nôtres

Le 28 d'octobre on publia que le roi devait sortir, pour aller faire ses prières à trois lieues de la ville dans une fameuse pagode, & pour rendre visite au *Santra*, qui est le chef de la religion & de tous les Talapoins du royaume. Autrefois ce monarque faisait dans cette occasion, la cérémonie de couper les eaux ; c'est-à-dire, de frapper la rivière de son poignard, au tems de la plus grande inondation & de commander aux eaux de se retirer. Mais, ayant reconnu que les eaux continuaient quelquefois de monter après avoir reçu l'ordre de descendre, il avait renoncé à ce ridicule usage ; & sa piété se réduisait à visiter, comme en triomphe, la pagode & le grand prêtre. On prépara une galerie sur le bord de la rivière, pour donner ce spectacle aux Français. Le seigneur Constance s'y plaça près de l'ambassadeur, & lui expliqua l'ordre de la marche royale. Il voulut que les jésuites fussent aussi présens ; & Tachard avoue, comme à regret, qu'ils étaient forcés à des cérémonies si profanes.

Vingt-trois mandarins du plus bas ordre parurent d'abord chacun dans un balon, dont la chirole était peinte en rouge, & s'avancèrent à la file sur deux lignes, en côtoyant les rives. Ils étaient suivis de cinquante-quatre autres balons, des officiers du roi, tous assis dans

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

leurs chiroles, dont les unes étaient entièrement dorées & d'autres seulement par les bords. Chaque balon avait depuis trente jusqu'à soixante rameurs; & l'ordre qu'ils observaient leur faisait occuper un grand espace. Ensuite venaient vingt autres balons plus grands que les premiers, au milieu de chacun desquels s'élevait un siège doré & terminé en pyramide. C'étaient les balons de la garde royale, dont seize avaient quatre-vingt rameurs, & des rames dorées. Les ramés des quatre autres étaient seulement rayés d'or. Après cette longue file de balons, le roi parut dans le sien, élevé sur un trône de figure pyramidale & très-bien doré. Ce monarque était vêtu d'un beau brocard d'or, enrichi de pierreries. Il avait un bonnet blanc, terminé en pointe, entouré d'un cercle d'or avec des fleurons, & parsemé de pierreries. Son balon était doré jusqu'à l'eau, & conduit par six vingt rameurs, qui avaient sur la tête une toque couverte de lames d'or, & sur l'estomac des plastrons ornés de même. Les rayons du soleil donnaient un éclat merveilleux à cette parure. Le porte-enseigne du roi, tout couvert d'or, se tenait debout vers la poupe avec la bannière royale, qui est d'un brocard d'or à fond rouge; & quatre grands mandarins étaient prof-ternés aux quatre coins du trône. Ce beau ba-

lon était escorté de trois autres de la même forme qui n'étaient guères moins magnifiques ; mais les toques & les plastrons des rameurs étaient moins riches.

Siam.
Tachard.

Les Siamois qui étaient rangés , sur les deux rives , se mirent à genoux d'aussi loin qu'ils apperçurent le roi , & portèrent les mains jointes sur la tête pour saluer ce prince , en touchant la terre du front dans cette posture , & recommençant sans cesse cette salutation jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdu de vue. Vingt balons à chiroles & à rames rayées de lignes d'or suivaient celui du roi ; & seize autres , moitié peints , moitié dorés , fermaient toute la marche. Tachard en compta cent cinquante-neuf , dont les plus grands avaient plus de cent vingt pieds de long , mais à peine six pieds dans leur plus grande largeur. Il y avait sur ces balons plus de quatorze mille hommes. Au retour , qui fut l'après-midi du même jour , le roi , pour donner de l'émulation aux rameurs , proposa un prix pour ceux qui arriveraient les premiers au palais. Les spectateurs prirent beaucoup de plaisir à leur voir fendre l'eau avec une extrême rapidité , & jeter continuellement des cris de joie ou de tristesse , lorsqu'ils gagnaient ou qu'ils perdaient l'avantage. La ville entière & tout le peuple d'alentour assistait à ce spectacle.

Siam.
Tachard.

Cette foule était rangée vers les rives dans une infinité de balons, qui formaient deux lignes entre la ville & la pagode, c'est-à-dire l'espace d'environ trois lieues. Tachard, après les avoir vu passer, jugea que les balons étaient au nombre d'environ vingt mille, & qu'ils ne portaient pas moins de cent mille hommes. D'autres Français assurèrent qu'il y avait plus de deux cent mille personnes. Lorsque le roi passa sur la rivière, toutes les fenêtres & les portes des maisons étaient fermées, & les sabords même des navires. Tout le monde eut ordre de sortir, afin que personne ne fût dans un lieu plus élevé que le roi. Ce prince voulut être du combat qu'il avait proposé. Mais comme son balon était fourni d'un plus grand nombre de rameurs & des mieux choisis, il remporta bientôt l'avantage, & son balon rentra victorieux dans la ville.

Huit jours après il sortit encore de son palais avec la reine & toutes les femmes, pour se rendre à *Louvo*. C'est une ville à quinze ou vingt lieues de Siam, vers le nord, où ce prince passait les deux tiers de l'année, parce qu'il y était plus libre qu'à Siam, où la politique orientale l'obligeait de se tenir renfermé, pour entretenir ses peuples dans le respect & la soumission. Le seigneur Constance, qui avait vu les lettres de

mathématiciens, que Louis XIV avait accordées aux six jésuites, avait résolu de leur accorder une audience particulière à Louvo. Il les fit avertir de s'y rendre avec leurs instrumens. Deux grands balons furent envoyés pour prendre leur bagage, avec un autre à vingt-quatre rameurs pour les porter. Ils partirent le 15 de novembre.

Siam.
Tachard.

A deux lieues de la ville, ils rencontrèrent un spectacle nouveau, sur une vaste campagne inondée à perte de vue. C'était un convoi funéraire d'un fameux talapoin, chef de la religion des Péguans. Le corps était renfermé dans un cercueil de bois aromatique, élevé sur un bûcher, autour duquel quatre grandes colonnes de bois doré portaient une haute pyramide à plusieurs étages. Cette espèce de chapelle ardente était accompagnée d'un grand nombre de petites tours de bois assez hautes & carrées, couvertes de carton grossièrement peint & de figures de papier. Elle était environnée d'un enclos de bois carré, sur lequel étaient rangées plusieurs autres tours d'espace en espace. A chacun des quatre coins, il y en avait une aussi élevée que la pyramide du milieu, & deux plus petites à chaque côté du carré. Tachard en vit sortir plusieurs fusées volantes. Les quatre grandes tours, posées aux quatre coins du grand

Siam.
Tachard.

quarré, étaient jointes par de petites maisons de bois peintes de diverses figures grotesques, de dragons, de singes, de démons cornus, &c. De distance en distance, entre les cabanes, on avait pratiqué des ouvertures pour laisser entrer & sortir les balons. Les talapoins du Pégu, en très-grand nombre dans leur balons, occupaient presque tout l'espace qui était entre le bûcher & le circuit du grand quarré. Ils avaient tous l'air grave & modeste, chantant de tems en tems, & quelquefois gardant un profond silence. Une multitude infinie de peuple, hommes & femmes indifféremment, assistait derrière eux à cette fête mortuaire.

Une scène si nouvelle & si peu attendue, fit arrêter quelque tems les Français. Ils ne virent que des danses burlesques & certaines farces ridicules que jouaient les Péguans & les Siamois, sous des cabanes de bambou & de jonc, ouvertes de tous côtés. Comme il leur restait quatre ou cinq lieues à faire, ils ne furent témoins que de l'ouverture du spectacle qui devait durer jusqu'au soir. Ces honneurs qu'on rend aux morts parmi les Siamois, leur donnent un extrême attachement pour leur religion. Les talapoins que Tachard traite de docteurs fort intéressés, enseignent que plus on fait de dépense aux obsèques d'un mort, plus son

am
de
fide
se
figu
I
heu
nuit
agré
dan
à L
vue
était
d'ar
yeux
A
Fran
était
vire
avai
sonn
ento
cloû
les p
pila
affe
à ha
ils e

es maisons
res grotes-
de démons
, entre les
ortures pour
es talapoins
ns leur ba-
ce qui était
quarré. Ils
chantant de
nt un pro-
de peuple,
nt, assistait

attendue,
ais. Ils ne
& certaines
uans & les
bou & de
me il leur
re, ils ne
u spectacle
honneurs
mois, leur
ur leur re-
ite de doc-
plus on fait
plus son

ame est logée avantageusement dans le corps de quelque prince ou de quelque animal considérable. Dans cette persuasion, les Siamois se ruinent souvent pour se procurer de magnifiques funérailles.

Les mathématiciens arrivèrent de bonne heure au logement où ils devaient passer la nuit. Le pays leur avait paru extrêmement agréable. En suivant le canal, qui a été creusé dans les terres, pour abrégér le chemin de Siam à Louvo, ils avaient découvert, à perte de vue; des campagnes pleines de riz; & lorsqu'ils étaient entrés dans la rivière, le rivage bordé d'arbres verts & de villages, avait attaché leurs yeux par la plus agréable variété.

Avant que de rentrer dans leurs balons, les Français voulurent voir un palais du roi qui était voisin du lieu où ils avaient logé. Ils n'en virent que les dehors, parce que le concierge avait ordre de n'en accorder l'entrée à personne. Cet édifice leur parut fort petit. Il est entouré d'une galerie assez basse, en forme de cloître, d'une architecture si irrégulière, que les piédestaux ne sont pas moins hauts que les pilastrés. Au tour de la galerie règne un balcon assez bas, environné d'une balustrade de pierre à hauteur d'appui. Mais à cent pas de ce palais, ils en virent un plus grand & beaucoup plus ré-

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

gulier. Les pilastres extérieurs leur parurent de très-bon goût. Tout l'édifice forme un grand carré de cent cinquante à soixante pas de longueur. Sur les quatre côtés sont élevés quatre grands corps de logis fort exhaussés, bâtis en forme de galerie, & couverts d'un double toit arrondi en voûte par le haut. Ces galeries sont ornées en dehors de très-beaux pilastres avec leurs bases & leurs chapiteaux, dont les proportions approchent beaucoup des nôtres. Tachard conclut de la régularité de ce vieux palais, que l'architecte, dont il est l'ouvrage, devait avoir une grande connoissance de l'architecture de l'Europe. Les galeries ne sont percées que par des portes qui sont au milieu de chaque face. On voit par-dessus d'autres bâtimens plus exhaussés que les premiers, & au milieu de ceux-ci, un grand corps de logis qui les surpasse tous, & qui fait, avec les autres, une fort belle symmétrie. C'est le seul édifice du pays auquel les mathématiciens jésuites aient trouvé de la régularité & de la proportion.

Delà ils se rendirent à Louvo, qui est dans une situation très-agréable, & dans un air fort sain. Elle était devenue grande & fort peuplée depuis que le roi y faisait un long séjour. M. de la Marre avait déjà reçu ordre de la fortifier à l'européenne.

fur
six
Fra
obse
la p
que
la c
rère
situa
de l
L'en
de p
tach
rure.
jaune
tant

Lé
sa sui
prem
palais
a tan
fait le
assez
lui de
rins c
rien
sins c

L'ambassadeur qui s'était rendu aussi à Louvo, fut conduit à l'audience, où le roi lui parla des six jésuites qu'il avait amenés, & que le roi de France envoyait, lui dit-il, pour faire leurs observations dans les Indes, & pour travailler à la perfection des arts. C'était sous cette idée que le seigneur Constance les avait annoncés à la cour. Pendant l'audience, les jésuites visitèrent les jardins & les dehors du palais. La situation en est fort belle. Il est placé au bord de la rivière, sur une élévation assez mince. L'enceinte en est grande. Tachard n'y vit rien de plus remarquable que deux corps de logis détachés, dont les toits étaient tout éclatans de dorure. Cet éclat vient aux tuiles, d'un vernis jaune, dont elles sont revêtues, qui brille autant que de l'or aux rayons du soleil.

Le soir on fit promener l'ambassadeur & toute sa suite, sur des éléphants. Dès le jour de sa première audience, on lui avait fait voir dans le palais de Siam l'éléphant blanc, pour lequel on a tant de vénération dans les Indes, & qui avait fait le sujet de plusieurs guerres. Il l'avait trouvé assez petit, & si vieux qu'il en était ridé. Aussi lui donnait-on trois cent ans. Plusieurs mandarins étaient destinés à le servir. On ne lui offrait rien qu'en vaisselle d'or : au moins deux bassins qu'il avait devant lui, étaient d'or massif,

Siam.
Tachard.

Siam.

Tachard.

d'une grandeur & d'une épaisseur extraordinaire. Son appartement était magnifique, & le lambris du pavillon était fort proprement doré. Tachard observe que les moindres éléphants du roi ont quinze hommes qui les servent par quartier; que d'autres en ont vingt, vingt-cinq, trente & quarante, selon leur rang; & que l'éléphant blanc en a cent. On a peine à ne pas croire cette remarque un peu exagérée, lorsqu'il ajoute, » que le seigneur Constance lui a » dit que le roi n'a pas moins de vingt mille » éléphants dans son royaume, sans compter les » sauvages qui sont dans les bois & dans les » montagnes. On en prend quelquefois, assure- » t-il, jusqu'à cinquante, soixante, & quatre- » vingt même à la fois dans une seule chasse ».

MM. de l'académie royale des sciences avaient recommandé aux six jésuites d'examiner si tous les éléphants avaient des ongles aux pieds. Tachard n'en vit pas un seul qui n'eût cinq ongles à chaque pied, c'est-à-dire à l'extrémité des cinq gros doigts; mais leurs doigts sont si courts, qu'à peine sortent-ils de la masse du pied. Il remarque qu'ils n'ont pas, à beaucoup près, les oreilles si grandes, qu'on les dépeint ordinairement. Il en vit plusieurs qui avaient les dents d'une beauté & d'une longueur admirable. Elles sortaient à quelques-uns, plus de quatre

extraordi-
fique, & le
ement doré.
éléphants du
servent par
ngt, vingt-
ur rang; &
a peine à ne
gérée, lorf-
ntance lui a
vingt mille
compter les
& dans les
ois, assure-
, & quatre-
ule chaffe ».
nces avaient
iner si tous
aux pieds.
n'eût cinq
l'extrémité
bigts font si
a masse du
à beaucoup
les dépeint
qui avaient
ueur admi-
s, plus de
quatre

Quatre pieds hors de la bouche; & d'espace en espace, elles étaient garnies de cercles d'or, d'argent & de cuivre. Dans une maison de campagne du roi, à une lieue de Siam, sur la rivière, il vit un petit éléphant blanc qu'on destinait pour successeur à celui qui était dans le palais. On l'élevait avec des soins extraordinaires. Plusieurs mandarins étaient attachés à son service; & les égards qu'on avait pour lui s'étendaient jusqu'à sa mère & à sa tante qu'on nourrissait avec lui. Sa grosseur était à-peu-près celle d'un bœuf. C'était le roi de Cambogia qui en avait fait présent au roi de Siam, depuis deux ou trois ans, en lui faisant demander du secours contre un sujet rebelle, qui était soutenu par le roi de la Cochinchine.

Enfin, le 22 de novembre, les mathématiciens jésuites furent avertis que le roi voulait leur accorder le même jour une audience particulière. Ce fut le seigneur Constance qui leur fit l'honneur de les conduire au palais, vers quatre heures après midi. Il leur fit traverser trois cours, dans lesquelles ils virent des deux côtés plusieurs mandarins prosternés. En arrivant dans la cour la plus intérieure, ils trouvèrent un grand tapis sur lequel ce ministre leur dit de s'asseoir. Ils n'avaient pas d'habits de cérémonie. On ne les obligea pas même de se déchausser.

Siam.

Tschard.

ce qu'on leur fit regarder comme une grande marque de distinction. Aussi-tôt qu'ils furent assis, le roi, qui allait sortir pour voir un combat d'éléphans, dont il voulait donner le plaisir à l'ambassadeur, monta sur le sien qui l'attendait à la porte de son appartement; & remarquant les jésuites à dix ou douze pas de lui, il s'avança vers eux.

Le P. Fontenay, supérieur de ses confrères; avait préparé un compliment. Mais le seigneur Constance voyant le roi pressé, parla pour eux à ce prince, qui les regarda les uns après les autres d'un visage riant & plein de bonté. Son âge était d'environ cinquante-cinq ans; sa taille un peu au-dessous de la médiocre, mais fort droite & bien prise. Il répondit au discours de son ministre, « qu'ayant su que le roi de France » envoyait les six jésuites à la Chine pour de » grands desseins, il avait désiré de les voir & » de leur dire de bouche que s'ils avaient be- » soin de quelque chose, soit pour le service du » roi leur maître, soit pour leur propre usage, » il avait donné ordre qu'on leur fournît tout » ce qui leur ferait nécessaire ».

Les jésuites n'eurent le tems de répondre à cette faveur, que par des remerciemens respectueux & de profondes inclinations. Le roi continua son chemin; & passant de cette cour dans

LE

ne grande
ils furent
it un com-
er le plaisir
ui l'atten-
& remar-
s de lui, il

confères ;
le seigneur
a pour eux
près les au-
té. Son âge
; sa taille
mais fort
discours de
i de France
ne pour de
les voir &
avaient be-
e service du
opre usage,
ournit tout

répondre à
ens respec-
e roi con-
cour dans

DES VOYAGES. 147

une autre au milieu d'une haie de mandarins prosternés devant lui, le front contre terre & dans un grand silence, il trouva près de la première porte du palais, les chefs des compagnies marchandes de l'Europe, déchaussés, à genoux, appuyés sur leurs coudes, auxquels il donna une courte audience.

Sism.
Tachard.

Le jour même de l'audience, le roi devait faire voir à l'ambassadeur un combat d'éléphants. Il avait donné ordre qu'on en préparât six, pour les six jésuites qu'il voulait voir présents à ce spectacle. Le seigneur Constance leur donna un mandarin pour les conduire. Ils trouvèrent, en sortant du palais, six éléphants avec leurs chaises dorées & des coussins fort propres. Chacun s'étant approché du sien, Tachard décrit la manière dont on les y fit monter. Le pasteur, c'est le nom qu'on donne à celui qui est sur le cou de l'éléphant, pour le gouverner, fit mettre l'animal à genoux, & le fit ensuite coucher sur le côté; de sorte qu'on pouvait poser le pied sur une des jambes de devant qu'il avançait, & de-là sur son ventre; après quoi se redressant un peu, il donnait le tems de s'asseoir commodément dans la chaise qu'il porte sur le dos. On peut aussi se servir d'échelles pour se mettre à sa hauteur. C'est pour la commodité des étrangers, qui ne sont pas accoutumés à

Siam.
Tachard.

cette monture, qu'on met des chaïses sur le dos de ces animaux. Les naturels du pays, de quelque qualité qu'ils soient, à l'exception du roi, montent sur le cou, & les conduisent eux-mêmes. Cependant lorsqu'ils vont à la guerre ou à la chasse, ils ont deux pasteurs, l'un sur le dos, l'autre sur la croupe de l'éléphant; & le mandarin est au milieu du dos, armé d'une lance ou d'une espèce de javelot. Tachard remarqua dans une chasse que le roi, qui était sur son éléphant dans une espèce de trône, se leva sur ses pieds lorsque les éléphants sauvages voulurent forcer le passage de son côté, & se mit sur le dos du sien, pour les arrêter.

Les jésuites suivirent le roi dans une grande plaine, à cent pas de la ville. Ce monarque avait l'ambassadeur à sa droite, éloigné de quinze ou vingt pas, le seigneur Constance à sa gauche, & quantité de mandarins autour de lui prosternés par respect aux pieds de son éléphant. On entendit d'abord des trompettes, dont le son est fort dur & sans inflexion. Alors les deux éléphants destinés pour combattre, jetèrent des cris horribles. Ils étaient attachés par les pieds de derrière, avec de grosses cordes que plusieurs hommes tenaient pour les retirer, si le choc devenait trop rude. On les laisse approcher de manière que leurs défenses se croisent sans

es sur le dos
i pays, de
l'exception
s conduisent
vont à la
ux pasteurs,
pe de l'élé-
du dos, ar-
javelot. Ta-
e le roi, qui
ce de trône,
éléphants sau-
de son côté,
es arrêter.

une grande
e monarque
né de quinze
ce à sa gau-
ntour de lui
on éléphant.
es, dont le
ors les deux
jetèrent des
ar les pieds
ue plusieurs
si le choc
pprocher de
oissent sans

qu'ils puissent se blesser. Ils se choquent quel-
quefois si rudement, qu'ils se brisent les dents,
& qu'on en voit voler les éclats. Mais ce jour-
là, le combat fut si court qu'on crut que le roi
ne l'avait ordonné que pour se procurer l'occa-
sion de faire, avec plus d'éclat, un présent à
M. de Vaudricour, qui avait amené les deux
mandarins Siamois, & qui devait conduire ses
ambassadeurs en France. A la fin du spectacle,
sa majesté s'approcha de lui, & lui donna de
sa main un sabre, dont la poignée était d'or
massif, & le fourreau d'écaille de tortue, orné
de cinq lames d'or, avec une grande chaîne de
filigrane d'or, pour lui servir de baudrier, &
une veste de brocard à boutons d'or. Cette
sorte de sabre ne se donne à Siam qu'aux gé-
néraux d'armée, lorsqu'ils partent pour aller à
la guerre. M. de Joyeux, capitaine de la fré-
gate française, reçut un présent de la même
nature, mais moins magnifique.

La plupart des jours que le roi passa au pa-
lais de Louvo, furent employés en spectacles.
Tachard & ses confrères furent obligés d'as-
sister à celui des éléphants contre un tigre; tou-
jours sur la même monture, pour ne pas scan-
daliser les talapoins, qui se font un crime
de monter à cheval.

On avait élevé hors de la ville une haute

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

palissade de bambous, d'environ cent pieds en quarré. Au milieu de l'enceinte étaient trois éléphants destinés pour combattre le tigre. Ils avaient une espèce de plastron en forme de musique, qui leur couvrait la tête & une partie de la trompe. Aussi-tôt que les spectateurs furent placés, on fit sortir de la loge, qui était dans l'enfoncement, un tigre d'une figure & d'une couleur qui parurent nouvelles aux Français. Outre qu'il était beaucoup plus grand, plus gros, & d'une taille moins effilée que ceux qu'ils avaient vus en France, sa peau n'était pas mouchetée; mais au lieu de toutes les taches semées sans ordre, il avait de longues & larges bandes en forme de cercles. Ces bandes prenant sur le dos, se rejoignaient par-dessous le ventre, & continuant le long de la queue, y formaient comme des anneaux blancs & noirs, placés alternativement. La tête n'avait rien d'extraordinaire, non plus que les jambes; excepté qu'elles étaient plus grandes & plus grosses que celles des tigres communs, quoique ce ne fût qu'un jeune tigre qui pouvait croître encore. Le seigneur Constance dit aux jésuites qu'il s'en trouvait dans le royaume de trois fois plus gros, & qu'étant un jour à la chasse avec le roi, il en avait vu un qui était de la grandeur d'un mulet. C'est une espèce particulière; car le pays en

cent pieds
 taient trois
 e tigre. Ils
 me de mal-
 une partie
 eurs furent
 était dans
 re & d'une
 x Français.
 rand, plus
 ceux qu'ils
 it pas mou-
 ches semées
 rges bandes
 nant sur le
 ventre, &
 y formaient
 placés alter-
 l'extraordi-
 pté qu'elles
 que celles
 e fût qu'un
 e. Le sei-
 l s'en trou-
 ns gros, &
 roi, il en
 d'un mu-
 le pays en

produit aussi de petits, tels que ceux qu'on apporte
 d'Afrique en Europe, & Tachard en vit un le
 même jour à Louvo.

Siam.
 Tachard.

On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devait
 combattre; mais on le tint attaché par deux cor-
 des; de sorte que n'ayant pas la liberté de s'é-
 lancer, le premier éléphant qui l'apptocha,
 lui donna d'eux ou trois coups de sa trompe sur
 le dos. Ce choc fut si rude, que le tigre en ayant
 été renversé, demeura quelque tems sur la pla-
 ce, avec aussi peu de mouvement, que s'il
 eût été mort. Cependant lorsqu'on l'eut délié,
 il fit un cri horrible, & voulut se jeter sur la
 trompe de l'éléphant qui s'avançait pour le frap-
 per. Celui-ci la repliant adroitement, la mit à
 couvert par ses défenses, dont il atteignit le
 tigre, & qui lui firent faire un fort grand saut
 en l'air. Cet animal parut étourdi du coup ou
 de sa chute. N'osant plus s'approcher, il fit plu-
 sieurs tours le long de la palissade, & quelque-
 fois il s'élançait vers les spectateurs qui parais-
 saient dans les galeries. Alors on poussa contre
 lui les trois éléphants, qui lui donnèrent tour-à-
 tour de si rudes coups, qu'il fit encore une
 fois le mort. Ils l'eussent tué sans doute, si l'am-
 bassadeur n'eût demandé grace pour lui.

Le lendemain au soir, il se fit au palais une
 grande illumination, qui se renouvelle tous

Siam.
Tachard.

les ans. Elle consistait en dix-huit cent ou deux mille lumières, dont les unes étaient rangées sur de petites fenêtres pratiquées exprès dans les murs de l'enceinte, & les autres dans des lanternes, dont Tachard admira l'ordre & la forme; sur-tout celle de certains grands falots, en forme de globes, qui sont d'un seul morceau de corne transparente comme le verre. Ce spectacle était accompagné du son des tambours, des fifres & des trompettes. Pendant que le roi l'honorait de sa présence, la princesse en donnait un semblable aux dames de la cour, d'un autre côté du palais.

Le seigneur Constance fit voir aux jésuites l'*éléphant prince*, qui était d'une beauté & d'une grosseur ordinaire. On lui donnait ce nom parce qu'il était né le même jour que le roi. Ils virent aussi l'éléphant de garde, qu'on relève chaque jour dans un pavillon voisin de l'appartement du roi, & qu'on tient prêt jour & nuit pour son usage.

Le roi ayant fait connaître à l'ambassadeur de France, qu'il souhaitait que l'observation de la première éclipse se fît en sa présence, on choisit pour le travail une maison royale, nommé *tlee-pouffonne*, une petite lieue à l'est de Louvo, & peu éloignée d'une forêt où sa majesté devait prendre le divertissement de la

cha
l'an
saie
suis
fait
U
mes
tagn
long
de c
vast
feux
quan
tient
soute
pied
élev
vrir
pend
tion
nes,
distin
des p
d'élé
comme
petit
à-la-
les é

chasse des éléphants, Le 10, ce prince invita l'ambassadeur à voir les illuminations qui se faisaient pour cette chasse, & voulut que les six jésuites assistassent aussi à ce spectacle. Tachard en fait la description.

Siam
Tachard.

Un corps d'environ quarante-six mille hommes avait formé, dans les bois & sur les montagnes, une enceinte de vingt-six lieues en carré long, dont les deux grands côtés étaient chacun de dix lieues & les deux autres de trois. Cette vaste étendue était bordée de deux rangs de feux qui régnaient sur deux lignes, l'une à quatre ou cinq pas de l'autre, & qu'on entretenait toute la nuit du bois de la forêt. Ils sont soutenus en l'air, à la hauteur de sept ou huit pieds, sur de petites plates-formes carrées, élevées sur quatre pieux; ce qui les fait découvrir tous-à-la-fois. Ce spectacle parut à Tachard pendant les ténèbres, la plus belle illumination qu'il eut jamais vue. De grandes lanternes, disposées d'espace en espace, faisaient la distinction des quartiers, qui étaient commandés par différens chefs, avec un certain nombre d'éléphants de guerre, & de chasseurs armés comme les soldats. On tirait par intervalles de petites pièces de campagne, pour étonner tout-à-la-fois par le bruit & par la vue des feux, les éléphants qui voudraient forcer le passage.

Siam.
Tachard.

L'oubli de cette précaution avait fait manquer une chasse précédente. Comme il s'était trouvé dans l'enceinte une montagne escarpée, on avait négligé d'y placer des feux, des gardes & de l'artillerie, parce qu'on l'avait crue inaccessible à des animaux d'une énorme grosseur; mais dix ou douze s'étaient échappés avec une adresse fort singulière. Ils s'étaient servis de leurs trompes pour s'attacher à un des arbres qui étaient sur la pente de la montagne. Du premier arbre, ils s'étaient guindés au tronc d'un autre, & grim pant ainsi d'arbre en arbre, ils étaient parvenus avec des efforts incroyables, jusqu'au sommet de la montagne, d'où ils s'étaient fauvés dans les bois.

Après une collation magnifique de confitures, & de toutes sortes de fruits, qui fut servie dans un lieu fort agréable, autour duquel on avait placé des éléphants de guerre & des feux, pour garantir les Français des tigres & des autres animaux féroces qui pouvaient se trouver dans l'enceinte, le seigneur Constance mena les jésuites au château de tlée-poussonne, où le roi s'était déjà rendu pour assister à l'observation de l'éclipse. Ils arrivèrent à neuf heures du soir, au bord d'un canal qui conduit au château où ils étaient attendus par un balon du roi. Ce canal est fort large, & long de plus d'une lieue. Il était

éclairé sur les deux rives, d'une infinité de feux élevés comme ceux qu'on a décrits. A un demi quart de lieue du château les rameurs qui avaient nagé jusqu'alors avec beaucoup de force & de bruit, commencèrent à ramer si doucement qu'on n'entendait presque pas le bruit de leurs rames. On avertit les jésuites qu'il fallait se taire ou parler fort bas. Lorsqu'ils descendirent au rivage, tout était si tranquille, malgré la multitude de soldats & de mandarins qui se trouvaient aux environs, qu'ils se crurent dans une solitude écartée. Ils s'employèrent d'abord à disposer leurs lunettes sur divers appuis qu'on avait élevés dans cette vue. Mais n'ayant pas eu besoin de donner beaucoup de tems à ce travail, ils se rembarquèrent une heure après pour aller passer le reste de la nuit dans la maison du seigneur Constance, qui était à cent pas du palais.

On leur laissa trois ou quatre heures de repos, après lesquelles ils s'embarquèrent, pour se rendre à la galerie où se devait faire l'observation. Il était près de trois heures après minuit. Les mathématiciens, à leur arrivée, préparèrent une fort bonne lunette de cinq pieds, dans la fenêtre d'un fallon qui donnait sur la galerie. On avertit ce prince, qui vint aussi-tôt à cette fenêtre. Ses mathématiciens étaient assis

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

sur des tapis de Perse, les uns aux lunettes d'approches, les autres à la pendule. D'autres devaient écrire le tems de l'observation. Ils saluèrent le monarque de Siam par une profonde inclination, & chacun commença son exercice.

Le roi parut prendre un vrai plaisir à voir toutes les taches de la lune dans la lunette; sur-tout lorsqu'on lui fit remarquer leur conformité avec le type qu'on en avait fait à l'observatoire de Paris. Il fit diverses questions: pourquoi la lune paraissait renversée dans la lunette? Pourquoi l'on voyait encore la partie de la lune qui était éclipcée? Quelle heure il était à Paris? à quoi des observations faites de concert dans des lieux si éloignés, pouvaient être utiles, &c. Tandis qu'on satisfaisait sa curiosité, par des explications, un de ses principaux officiers apporta sur un grand bassin d'argent, six ouranes & autant de manteaux de sarsin, dont le roi fit présent aux mathématiciens. Il leur permit de se lever & de se tenir debout en sa présence. Il regarda dans la lunette après eux: toutes faveurs, remarque Tachard, qui doivent paraître fort singulières à ceux qui savent avec quel respect les rois de Siam veulent qu'on approche d'eux.

Tachard n'oublie pas un crucifix d'or massif que le roi de Siam lui donna pour le père de

la
mè
ava
prè
sou
rifo
gret
pou
calc
de
time
que
voro
que
l'inst
rée,
ques
dem
a ses
sent
quel
ainsi
Il
rense
les n
Le j
sept

la Chaise, & un de *tombac* qu'il reçut lui-même de sa majesté.

Un astrologue bramine, qui était à Louvo, avait prédit la même éclipse à un quart d'heure près; mais il s'était considérablement trompé en soutenant que l'émerfion ne paraîtrait sur l'horifon qu'après le lever du soleil. Tachard regrette de n'avoir pas entendu la langue siamoise, pour savoir de ce bramine la manière dont il calculait les éclipses. Mais il conclut du moins de ses observations, qu'il n'était pas du sentiment des Talapoins Siamois, qui enseignent que lorsque la lune s'éclipse, un dragon la dévore & la rejète ensuite. Quand on leur objecte que les mathématiciens de l'Europe prédisent l'instant même de l'éclipse, sa grandeur, sa durée, & qu'ils savent pourquoi la lune est quelquefois éclipsée toute entière, quelquefois à demi; ils répondent froidement que le dragon a ses repas réglés, que les Européens en connaissent l'heure, & la mesure de son appétit qui est quelquefois plus grand ou plus petit; & c'est ainsi qu'on répond à tout.

Il restait à prendre les éléphants qu'on tenait renfermés dans l'enceinte, & le roi voulut que les mathématiciens le suivissent à cette chasse. Le jour même des observations ils partirent à sept heures du matin. On s'enfonça dans les

Siam.
Tachard.

Siam.

Tachard.

bois l'espace d'une lieue, jusqu'à l'enclos où les éléphants sauvages avaient été resserrés. C'était un parc carré de trois ou quatre cent pas géométriques, dont les côtés étaient fermés par de gros pieux, avec de grandes ouvertures néanmoins, qu'on avait laissées de distance en distance. Il s'y trouvait quatorze éléphants de guerre, pour empêcher les sauvages de franchir les palissades. Les six jésuites étaient placés derrière cette haie & fort près du roi. On poussa dans l'enceinte du parc, une douzaine d'éléphants privés des plus forts, sur chacun desquels étaient montés deux hommes, avec de grosses cordes à nœuds coulans, dont les bouts étaient attachés aux éléphants qu'ils voulaient prendre, & qui se voyant poursuivis, se présentèrent aux barrières pour forcer le passage. Mais tout étant bloqué d'éléphants de guerre qui les repoussaient dans l'enclos, les chasseurs jetaient si adroitement leurs nœuds où ces animaux devaient mettre le pied, qu'ils ne manquaient guères de les arrêter. Tout fut pris dans l'espace d'une heure. L'usage est d'attacher ensuite chaque éléphant sauvage entre deux éléphants privés, avec lesquels il suffit de les laisser quinze jours pour les apprivoiser. Dans cette troupe d'éléphants sauvages, il s'en trouva deux ou trois fort jeunes & fort petits. Le roi dit

à
du
M
av
un
en
ten
qu
ave
lett
peu
P. T
roi
com
croix
Il
chev
nietu
du r
satis
pend
de c
qu'il
rent
fidér
été
l'Inde

à l'ambassadeur qu'il en enverrait un à M. le duc de Bourgogne. Mais faisant réflexion que M. le duc d'Anjou pourrait souhaiter aussi d'en avoir un, il ajouta qu'il voulait lui en envoyer un plus petit, afin qu'il n'y eût point de jalousie entre ces deux princes.

Les Français partirent de Siam le 14 de décembre, accompagné du seigneur Constance, qui voulut suivre l'ambassadeur jusqu'à la barre, avec de nouvelles marques d'honneur. Outre la lettre du roi son maître, qu'il fit apporter pompeusement au vaisseau français, il chargea le P. Tachard de celle qu'il écrivait lui-même au roi de France, & lui fit présent d'un chapelet composé du bois précieux de Calamba, dont la croix & les gros grains étaient de tombac.

Il ne restait qu'à mettre à la voile. M. le chevalier de Fourbin, & M. de la Mare, ingénieur, étant demeurés volontairement au service du roi de Siam, l'ambassadeur partait avec la satisfaction de n'avoir pas perdu un seul homme, pendant le séjour qu'il avait fait dans les états de ce prince; & deux ambassadeurs Siamois qu'il menait en France avec leur suite, rendirent témoignage dans toute sa route, de la considération extraordinaire avec laquelle il avait été reçu d'une des premières puissances de l'Inde.

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

Nous tirerons encore quelques particularités d'un second voyage du P. Tachard, qui n'était revenu en France que pour demander au roi, de la part du roi de Siam, douze mathématiciens jésuites; faveur qu'il obtint facilement de Louis XIV.

La flotte destinée à conduire les ambassadeurs Siamois & les mathématiciens, était composée de six vaisseaux.

Le célèbre Cassini avait averti les PP. avant leur départ, qu'il y aurait une éclipse de soleil le onzième de mai, & qu'elle serait même totale aux îles du Cap Verd & en Guinée. On ne s'était pas mis en peine de la calculer pendant le voyage, parce qu'on espérait alors être à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, où l'on ne croyait pas que l'éclipse fût sensible. Il paraissait que la latitude de la lune devait être trop australe. Cependant les ambassadeurs Siamois, dont la curiosité pour ces phénomènes, va jusqu'à la superstition, prièrent les jésuites de la calculer pour l'amour d'eux. Le P. Comilli eut cette complaisance, quoique fort incommode du voyage. Son travail lui devint d'autant plus agréable, que malgré l'opinion qu'on en avait eue, il trouva, par son opération, qu'en effet le corps du soleil paraissait considérablement éclipié, vers la hauteur de vingt-trois degrés du

du sud, & à trois cent cinquante-huit degrés de longitude, où l'on croyait être actuellement. L'expérience vérifia ses calculs, le jour même de l'éclipse, qui fut observée aussi soigneusement qu'il fut possible dans le mouvement continuel du navire. Les ambassadeurs Siamois en conçurent une haute estime pour l'astronomie européenne; & les pilotes se confirmèrent dans l'estime de leur longitude, qui se trouva fort juste, par l'arrivée de la flotte au Cap de Bonne-Espérance.

On avait recommandé aux PP. de s'éclaircir d'une particularité curieuse, qui regardait la montagne de la Table, où M. Thévenot prétendait, quoique sur le témoignage d'autrui, que la mer avait autrefois passé, & qu'on trouvait beaucoup de coquillages. Deux jésuites entreprirent de découvrir la vérité de cette remarque. Leur espérance était aussi de trouver des plantes extraordinaires sur cette montagne, sans compter qu'ils voulaient lever la carte du pays qu'elle domine de tous côtés.

« Nous nous mêmes en chemin, écrit le père
 » de Beze, avec deux de nos gens. Quelques
 » autres avaient tenté sans succès la même en-
 » treprise. Du pied de la montagne, nous vîmes
 » une grande quantité d'eau, qui tombe en

Tom. VI.

L

Siam.
Tachard.

le, le long
 escarpée.
 ent une ri-
 rt vont se
 ontagne; &
 os ruisseaux
 des habi-
 pas d'autre
 ntrant dans
 aute mon-
 u soleil, se
 nsi de tous
 bservations
 approchant
 un grand
 retraite, &
 bas d'assez
 tiffait entre

is monté si
 dit qu'il y
 x plus gros
 ommes. Je
 peur & la
 courageai,
 avec une
 ntôt quan-

» tité de singes qui bordaient le haut de la
 » montagne; mais ils disparurent, lorsqu'ils
 » nous virent monter vers eux, & nous ne
 » trouvâmes que leurs vestiges.

» Le sommet de la montagne est une grande
 » esplanade d'environ une lieue de tour, pres-
 » que toute de roc & fort unie, excepté qu'elle
 » se creuse un peu dans le milieu, qui offre une
 » belle source, formée apparemment par d'au-
 » tres eaux qui viennent des endroits de l'es-
 » planade les plus élevés. Nous vîmes aussi
 » quantité de plantes odoriférantes qui crois-
 » sent entre les rochers. Mais je ne trouvai
 » rien de plus beau que les vues de cette mon-
 » tagne que je fis dessiner. D'un côté, on voit
 » la baie du Cap & toute la rade; de l'autre;
 » les mers du sud; du troisième, le faux Cap,
 » grande île qui est au milieu; & du quatrième;
 » le continent de l'Afrique, où les Hollandais
 » ont diverses habitations. Je fis creuser la terre,
 » pour satisfaire la curiosité de M. Thévenot.
 » Elle est fort noire, & remplie d'un mélange
 » de sable & de petites pierres blanches ».

Ce fut le 27 du mois de septembre qu'on
 mouilla l'ancre à l'embouchure du *Menam*. Ta-
 chard, chargé des instructions de messieurs les
 envoyés, se mit dans un balon avec le père
 d'Espagnac qui parlait fort bien la langue por-

Siam.
 Tachard.

Siam.
Tachard.

tugaïse, & un gentilhomme de M. de la Louber, qui portait une lettre au seigneur Contance de la part de ce ministre. Il était accompagné aussi d'un mandarin, que les ambassadeurs Siamois envoyoiēt à la cour pour annoncer leur arrivée. Quoique ce mandarin ne fût pas des plus considérables du royaume, il était du palais; & l'honneur qu'il avait de paraître quelquefois devant le roi, lui fit recevoir de grands honneurs sur sa route.

« Je n'omettrai pas, dit Tachard, une cir-
 » constance assez particulière qui fera connaître
 » une partie du caractère & de l'éducation des
 » Siamois. Tandis que notre mandarin recevait
 » les respects des habitans de la première taban-
 » que, je m'informai en langue du pays, de la
 » santé du roi de Siam. A cette demande, cha-
 » cun regarda son voisin, comme étonné de ma
 » demande, & personne ne me fit de réponse.
 » Je crus manquer à la prononciation, ou à
 » l'idiôme même des gens de cour. Je m'ex-
 » pliquai en portugais par un interprète; mais
 » je ne pus rien tirer du gouverneur, ni d'aucun
 » de ses officiers. A peine osai-ent-ils prononcer
 » entr'eux & fort secrètement le nom du roi.
 » Quand je fus arrivé à Louvo, je racontai à
 » M. Contance l'embarras où je m'étais trouvé,
 » en demandant des nouvelles du roi de Siam

» sans avoir pu obtenir aucune réponse : j'ajou-
 » tai que le trouble de ceux auxquels je m'étais
 » adressé, & la peine qu'ils avaient eu à me
 » répondre, m'avaient causé beaucoup d'inquié-
 » tude, dans la crainte qu'il ne fût arrivé à la
 » cour quelque changement considérable. Il me
 » répondit qu'on avait été fort étonné de mes
 » questions, parce qu'elles étaient contraires
 » aux usages des Siamois, auxquels il est si
 » peu permis de s'informer de la santé du roi
 » leur maître, que la plupart nè savent pas même
 » son nom propre, & que ceux qui le savent,
 » n'oseraient le prononcer : qu'il n'appartient
 » qu'aux mandarins du premier ordre de pro-
 » noncer un nom qu'ils regardent comme une
 » chose sacrée & mystérieuse; que tout ce qui
 » se passe au dedans du palais, est un secret
 » impénétrable aux officiers du dehors, & qu'il
 » est rigoureusement défendu de rendre public
 » ce qui n'est connu que des personnes attachées
 » au service du roi dans l'intérieur du palais;
 » que la manière de demander ce que je voulais
 » savoir, était de m'informer du gouverneur,
 » si la cour était toujours la même, & si depuis
 » un certain tems, il n'était rien arrivé d'ex-
 » traordinaire au palais ou dans le royaume :
 » qu'alors, si on m'avait répondu qu'il n'y était
 » arrivé aucun changement, c'eût été m'assurer

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

» que le roi & ses ministres étaient en parfaite
 » santé ; mais qu'au contraire, si la face du gou-
 » vernement eût été changée par quelque révo-
 » lution, on n'eût pas fait difficulté d'en parler,
 » parce qu'après la mort des rois de Siam, tout
 » le monde indifféremment peut apprendre &
 » prononcer leur nom ».

A peine l'escadre eût-elle mouillé, que les ambassadeurs Siamois, impatiens d'aller rendre compte de leur négociation, demandèrent d'être mis à terre. Ils partirent dès le lendemain, au bruit des décharges du canon qu'on tira de tous les vaisseaux. Ils se rendirent d'abord auprès du seigneur Constance, pour savoir de lui quand ils auraient l'honneur de paraître devant le roi ; car avant que d'avoir expliqué à leur souverain tout ce qu'ils avaient fait en Europe, il ne leur était pas permis de retourner dans leurs familles, sans une permission expresse qui ne s'accorde pas facilement. Les ambassadeurs de Siam observent religieusement cette coutume, non-seulement quand ils arrivent à Siam au retour de leur ambassade, mais lorsqu'ils doivent partir de leur pays pour se rendre dans une cour étrangère. Aussi-tôt que le roi leur a donné ses premiers ordres, ils ne peuvent plus entrer dans leurs maisons sous aucun prétexte. De même, en arrivant dans les cours, où ils sont envoyés, il ne

leur e
 aux af
 l'audie
 l'escad
 Lorsq
 rent à
 eu le
 excelle
 faction
 généra
 vu, &
 eu l'ho
 » suiv
 » avai
 » & q
 » un r
 » ché
 » Fran
 » larm
 » du r
 » d'es
 » vait
 des jés
 questio
 Nou
 nay, d
 détails
 visitée

leur est pas permis d'assister aux cérémonies, ni aux assemblées publiques, avant qu'ils aient reçu l'audience du prince. Ceux qui revenaient sur l'escadre, avaient observé cet usage en France. Lorsqu'ils virent leur ministre, ils se prosternèrent à ses pieds, en lui demandant s'ils avaient eu le bonheur de contenter sa majesté & son excellence. Après leur avoir témoigné la satisfaction qu'on avait d'eux, il voulut savoir en général ce qu'ils pensaient de ce qu'ils avaient vu, & sur-tout du monarque auquel ils avaient eu l'honneur d'être envoyés. « Ils répondirent, » suivant les expressions de Tachard, qu'ils » avaient vu des anges, non pas des hommes ; » & que la France n'était pas un royaume, mais » un monde. Ils étalèrent ensuite d'un air touché la grandeur, la richesse, la politesse des » Français : mais ils ne purent retenir leurs » larmes, quand ils parlèrent de la personne » du roi, dont ils firent le portrait avec tant » d'esprit, que M. Constance avoua qu'il n'avait rien entendu de plus spirituel ». Le style des jésuites est toujours le même, quand il est question de Louis XIV.

Nous trouvons dans une lettre du père Fontenay, datée de Louvo, le 12 mai 1681, quelques détails curieux sur des mines d'aimant qu'il avait visitées. Nous omettons quelques circonstances

Siam.
Tachard.

peu importantes pour venir à l'objet principal de son récit.

Siam.

Tachard.

« Après avoir fait six ou sept mille toises de
 » chemin vers l'orient, nous arrivâmes au vil-
 » lage de *Ban-Soan*, composé de dix ou douze
 » maisons. Ses environs sont pleines de mines
 » de fer. On y voit une méchante forge, où
 » chaque habitant est obligé de fondre tous les
 » ans un pic, c'est-à-dire, cent vingt-cinq livres
 » de fer pour le roi. Toute la forge consistait
 » en deux ou trois fourneaux qu'ils remplissent.
 » Eufuite ils couvrent le charbon de la mine,
 » & le charbon venant peu-à-peu à se ré-
 » duire en cendres, la mine se trouve au
 » fond dans une espèce de boule. Les soufflets
 » dont ils se servent, sont assez singuliers. Ce
 » sont deux cylindres de bois, creusé de sept
 » à huit pouces de diamètre. Chaque cylindre
 » a son piston de bois, entouré d'une pièce
 » de toile roulée, qui est attachée au bois du
 » piston avec de petites cordes. Un homme
 » seul, élevé sur un petit banc, s'il en est be-
 » soin, prend un de ces pistons de chaque
 » main par un long manche, pour les baisser
 » & les lever l'un après l'autre. Le piston qu'il
 » élève laisse entrer l'air, parce que le haut du
 » cylindre est un peu plus large que le bas.
 » Le même, quand on le baisse, le pousse avec

» force dans un canal de bambou qui aboutit
 » au fourneau.

 Siam.

Tachard.

» Nous partîmes de grand matin pour aller
 » à la mine. Elle est à l'orient d'une assez haute
 » montagne, nommée *Caou-Petquedec*, dont
 » elle est si proche qu'elle y paraît comme atta-
 » chée. Elle paraît divisée en deux roches, qui
 » apparemment sont unies sous terre. La grande,
 » dans sa plus grande longueur, qui s'étend de
 » l'orient à l'occident, peut avoir vingt-quatre
 » ou vingt-cinq pas géométriques, & quatre ou
 » cinq du midi au septentrion. Dans sa plus
 » grande hauteur, elle a neuf ou dix pieds. La
 » petite, qui est au nord de la grande, dont elle
 » n'est éloignée que de sept à huit pieds, a trois
 » toises de long, peu de hauteur & de largeur.
 » Elle est d'un aimant bien plus vive que l'autre.
 » Elle attirait avec une force extraordinaire les
 » instrumens de fer dont on se servait. On fit
 » tous les efforts possibles pour en détacher,
 » mais sans succès, parce que les instrumens
 » de fer qui étaient fort trempés, s'étaient
 » aussi-tôt rebouchés. On fut obligé de s'atta-
 » cher à la grande, dont on eut beaucoup de
 » peine à rompre quelques morceaux qui avaient
 » de la saillie, & qui donnaient de la prise au
 » marteau. Cependant on en tira quelques
 » bonnes pièces, & nous ne doutâmes point

Siam.

Tachard.

» qu'il ne s'en trouvât d'excellentes, si l'ort
 » fouillait un peu avant dans la mine. Autant
 » qu'on en put juger par les morceaux de fer
 » qu'on y appliquait, les poles de la mine re-
 » gardaient le midi & le nord; car on n'eût
 » pu rien connaître par la bouffole, dont l'ai-
 » guille s'affolait aussi-tôt qu'elle en était ap-
 » prochée.

» Nos observations furent faites avec préci-
 » pitation. La disette de vivres & le voisinage
 » des bêtes féroces, nous obligèrent de nous
 » retirer au plus vîte, pour regagner Lon-
 » péen, &c. »

Le reste du voyage n'eut rien de remar-
 quable. Les mathématiciens observèrent seule-
 ment que le pays par lequel ils avaient passé,
 serait un des plus beaux pays du monde, s'il
 était entre les mains d'une nation qui sût pro-
 fiter de ses avantages. Le Menam, depuis Tchai-
 natbourie jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire
 l'espace de quatre-vingt ou cent lieues marines,
 promène ses eaux dans une plaine la plus unie
 & la plus fertile qu'on puisse se représenter. Les
 rives sont agréables & fort bien peuplées. Mais
 si l'on s'en écarte d'une lieue, on entre dans
 des déserts, où l'on voyage avec autant d'in-
 commodité que de danger. Tout y manque;
 & lorsqu'on arrive à quelque village, il faut

penfer à se bâtir une loge , pour y passer la nuit à couvert sur la terre nue. Près de la mine , les mathématiciens furent obligés de camper au milieu des bois , & de mettre le feu , suivant l'usage du pays , aux grandes herbes sèches dont la plaine voisine était remplie , pour donner la chasse aux bêtes féroces , qui sortent de leurs forêts pendant la nuit. Un mandarin prudent se fit dresser une cabane entre les branches d'un arbre. On ne laissa pas d'entendre quatre tigres , qui vinrent jeter des cris lugubres autour du petit camp , & qui ne se retirèrent qu'après avoir été effrayés par quelques coups de fusil.

Tachard s'étend avec reconnaissance sur les faveurs que le roi de Siam avait accordées depuis peu au christianisme. Outre le collège de M. M. des missions étrangères , qui avait pris le nom de *Constantinien* , parce qu'il avait été bâti à la sollicitation du seigneur Constance , pour y élever les enfans étrangers , on avait élevé une fort jolie maison avec une église aux jésuites Portugais , & une fort belle église aux dominicains de la même nation. Les ordres étaient donnés pour bâtir à Siam un collège aux jésuites Français , où la jeunesse du royaume devait être élevée. Celui de Louvo était fort avancé & d'une agréable structure. Le roi même

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

avait la bonté d'y aller quelquefois pour en presser les travaux, & par une faveur dont on n'avait pas vu d'exemple pendant son règne, il donna aux jésuites Siamois des lettres-patentes, qu'il fit approuver par son conseil, non-seulement pour leur assurer la propriété du collège de Louvo, mais pour y attacher cent personnes à leur service. La formule de ces lettres est curieuse; elles ne sont autorisées que du sceau du roi, parce que les rois de Siam ne signent jamais de leur main aucune de leurs dépêches. Tachard, qui a pris soin de les traduire, garantit la fidélité de sa traduction.

« Nous étant transportés à Soutan-souan-ka,
 » *Oya-Vitchaigen* (1) nous a très-humblement sup-
 » plié de lui accorder un emplacement au même
 » endroit, pour les PP. Français de la com-
 » pagnie de Jesus, & d'ordonner qu'on y bâtit
 » une église, une maison & un observatoire,
 » & qu'on leur donnât cent personnes pour
 » les servir. Ainsi nous avons donné nos ordres
 » à *Ocpra-Sima*, *Ofor*, de tenir la main à
 » leur entière & absolue exécution, confor-
 » mément à la très-humble remontrance d'*Oya-*
 » *Vitchaigen* en faveur de ces pères. Nous vou-
 » lons que les cent personnes que nous leur

(1) Nom siamois de Constance.

» donnons, avec leurs enfans & leur postérité
 » à venir, les servent à jamais, & faisons dé-
 » fense à toute personne, de quelque qualité
 » & condition qu'elle puisse être, de retirer
 » ces cent hommes & leurs descendans du ser-
 » vice où nous les avons engagés; que si quel-
 » qu'un, de quelque autorité ou condition qu'il
 » puisse être, ose contrevenir à nos ordres,
 » (*place du sceau*) nous les déclarons maudits
 » de Dieu & de nous, & condamnés à un
 » châtimement éternel dans les enfers, sans espé-
 » rance d'en être jamais délivrés par aucun
 » secours divin ou humain.

» Par ordre exprès de Sa Majesté, ces pré-
 » sentes lettres ont été scellées du sceau royal,
 » au commencement & au milieu de cet acte,
 » contenant vingt-cinq lignes, écrites sur du
 » papier du Japon ».

Pour faire sceller cette patente & les lettres que le roi envoyait en Europe, Tachard se rendit avec le seigneur Constance dans un appartement intérieur du palais, où l'on garde les sceaux du roi de Siam. Avant que d'y entrer, ils passèrent sous les fenêtres de celui du roi, où Tachard remarqua deux choses. Comme il entendait diverses voix qui chantaient dans une pagode qui joignait l'appartement du roi, il demanda ce qu'elles signifiaient. On lui répondit

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

que c'était des talapoins qui priaient Dieu , suivant l'usage , pour la santé du roi , & qu'il y avait un nombre réglé de ces religieux entretenus par le roi , pour exercer régulièrement cet office. En repassant au même endroit , il entendit la voix d'un homme qui lisait dans la chambre du roi. Il apprit que chaque jour ce prince , avant que de se reposer , se faisait lire diverses histoires de son royaume & des états voisins , qu'il avait fait ramasser avec beaucoup de soin & de dépense.

Lorsqu'on fut entré dans la salle où l'on garde les sceaux , le mandarin qui en est chargé , prit respectueusement une grande cassette , dans laquelle ils sont renfermés. Aussi-tôt on entendit des tambours & des instrumens , pour avertir tout le monde de se tenir dans une posture décente , & les sceaux furent portés en cérémonie dans la salle d'audience. Les tambours & les trompettes s'arrêtèrent à la porte , sans discontinuer leurs fanfares. Constance & Tachard étant entrés , avec celui qui portait la cassette , trouvèrent plusieurs mandarins qui attendaient les sceaux , & qui les saluèrent d'abord par une profonde inclination. Ensuite Constance s'approcha du trône où l'on avait déposé la cassette ; il en tira les sceaux , & les imprima sur les lettres. Les fanfares redoublèrent.

LE

nt Dieu ;
, & qu'il
eux entre-
lièrement
oit, il en-
it dans la
e jour ce
faisait lire
des états
beaucoup

e où l'on
est char-
e cassette,
ssi-tôt on
ens, pour
dans une
nt portés
Les tam-
la porte,
stance &
i portait
arins qui
saluèrent
Ensuite
on avait
x, & les
edoublè.

DES VOYAGES: 175

rent après cette opération, & les sceaux furent
rapportés avec la même cérémonie.

On fait que tous ces commencemens de fa-
veur & de prospérité s'évanouirent peu d'années
après, par la mort de Constance, qui périt dans
une de ces révolutions si fréquentes dans les
cours d'Orient.

Siam.

Tachard.





C H A P I T R E I V.

*Observations sur le royaume de Siam, tirées
des mémoires du Chevalier de Forbin.*

Siam.
Forbin.

Nous laisserions l'article de Siam imparfait; si nous ne rapportions pas quelques observations très-judicieuses, tirées des observations du chevalier de Forbin, l'un des officiers Français qui accompagnèrent le P. Tachard à Siam. C'est un militaire qui paraît très-sensé & très-instruit. Il reproche au jésuite, non pas précisément de s'être trompé sur les faits, mais de n'en avoir vu que l'écorce, & d'avoir été trop ébloui du faste extérieur qu'on affecta d'étaler à Siam aux yeux des Français, & de n'avoir pas assez distingué la cour d'avec la nation; d'avoir fait le panégyrique du roi & du ministre en religieux courtisan, qui ne voyait dans l'un qu'un néophyte, qui allait illustrer les disciples de Loyola; & dans l'autre qu'un allié complaisant, qui s'étudiait à flatter Louis XIV. La conversation très-curieuse de Forbin avec Louis XIV, nous apprend ce qu'il faut penser de cette prétendue conversion du roi de Siam, & personne n'a mieux

mie
Con
dans
tion
prés
eu le
& la
dant
Conf
pêch
ôtage
Banc
du ro
bin ac
efforc
Ce fo
dans
on y
& d'a
qu'il
Co
bliat
Franç
des fé
pareil
bassac
richer
digne
7

mieux développé que lui le caractère du ministre Constance & ses vues politiques & ambitieuses, dans les caresses intéressées qu'il faisait à la nation française, & dans les adulations & les présens qu'il adressait à Louis XIV. Forbin avait eu le tems de bien connaître Siam, l'empereur & le ministre. Il était resté dans le pays pendant l'ambassade des Siamois en France, & Constance qui ne se fiait pas à lui, avait empêché qu'il ne les suivît. Il l'avait retenu comme otage, & l'avait fait nommer gouverneur de Bancoek, & grand amiral général des armées du roi. Dans la suite, voyant le crédit que Forbin acquérait tous les jours près du roi, il s'était efforcé de le perdre par toutes sortes de moyens. Ce souvenir pouvait mettre un peu d'humeur dans la relation du chevalier de Forbin; mais on y remarque le ton de la vérité & de la raison; & d'ailleurs les faits ont justifié depuis tout ce qu'il a dit.

Constance, dit le chevalier de Forbin, n'oubliait rien de tout ce qui pouvait donner aux Français une grande idée du royaume. C'était des fêtes continuelles, ordonnées avec tout l'appareil imaginable. Il eut soin d'étaler à l'ambassadeur & à ceux de sa suite, toutes les richesses du trésor royal, qui étaient en effet dignes d'un grand monarque, & capables d'en

Siam.
Forbin.

imposer; mais il n'eut garde de leur dire que cet amas d'or, d'argent & de pierreries, était l'ouvrage d'une longue suite de rois, qui avaient concouru à l'augmenter, l'usage étant à Siam, que les rois ne s'illustrent qu'aurant qu'ils augmentent considérablement ce trésor, sans qu'il leur soit jamais permis d'y toucher, quelque besoin qu'ils en puissent avoir d'ailleurs.

Constance leur fit visiter ensuite les plus belles pagodes de la ville, qui sont remplies de statues de plâtre, mais dorées avec tant d'art, qu'on les prendrait pour de l'or. Le ministre ne manqua pas de faire entendre qu'elles étaient toutes d'or; ce qui fut cru d'autant plus facilement, qu'on ne pouvait les approcher qu'à une certaine distance. Parmi ces statues, il y en avait une de hauteur colossale, de quinze ou seize pieds, qu'on avait fait passer pour être de même métal que les autres. Le P. Tachard & l'abbé de Choisy y avaient été trompés, & ils ont si peu douté du fait, qu'ils l'ont rapporté dans leurs relations. Quelque tems après leur départ, un accident imprévu mit au jour l'imposture de M. Constance. La chapelle où cette grande statue était renfermée, s'écroulant tout-à-coup, brisa le colosse doré, qui se trouva n'être que de plâtre.

Les présens destinés au roi & à la cour de

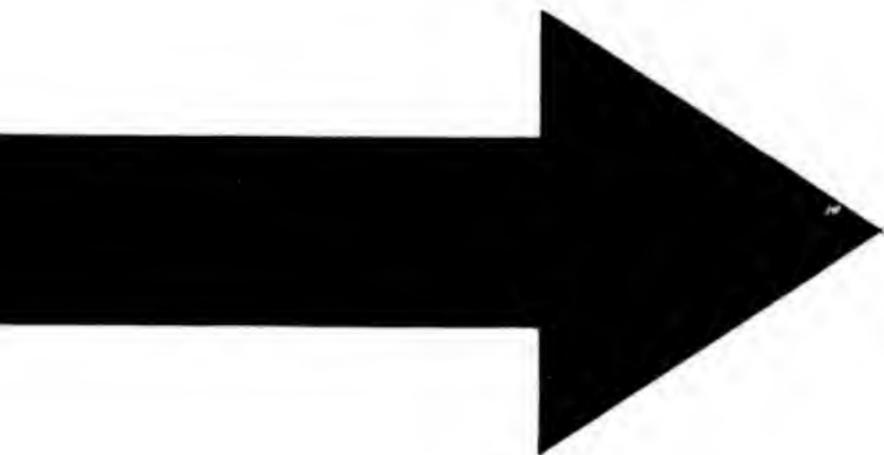
Fra
Co
po
dir
à l
tout
à la
ce q
Enf
eur
resse
l'am
par d
Fo
chard
tion
Céph
royau
& s'y
& la l
même
calon
& eng
res
bienté
combl
comm
service

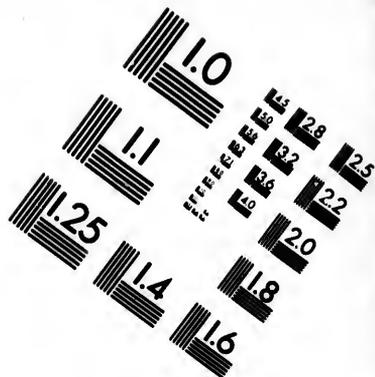
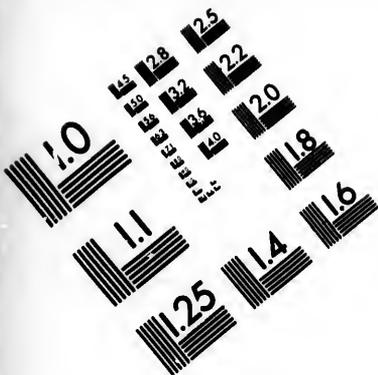
France, pouvant contribuer au dessein que M. Constance se proposoit, il épuisa le royaume pour les rendre en effet très-magnifiques. On peut dire, dans l'exacte vérité, qu'il porta les choses à l'excès, & que non content d'avoir ramassé tout ce qu'il put trouver à Siam, il a été envoyé à la Chine & au Japon, pour en faire tout ce qu'il y avait de plus rare & de plus précieux. Enfin, pour ne rien laisser en arrière, il n'y eut pas jusqu'aux simples marelots qui ne se ressentissent de ses largesses. Voilà comment l'ambassadeur & tous les Français furent trompés par cet habile ministre.

Forbin prétend, contre le sentiment du P. Tachard, que Constance n'était point d'extraction noble; qu'il était fils d'un cabaretier de Céphalonie; qu'étant parvenu à gouverner le royaume de Siam, il n'avait pu s'élever à ce poste & s'y maintenir, sans exciter contre lui la jalousie & la haine de tous les mandarins, & du peuple même. Il s'attacha d'abord au service du *barcalon* ou premier ministre. Ses manières douces & engageantes, un esprit propre pour les affaires, & que rien n'embarassait, lui attirèrent bientôt toute la confiance de son maître, qui le combla de biens; & qui le présenta au roi, comme un sujet dont il pourrait tirer d'utiles services. Ce prince ne le connut pas long-tems

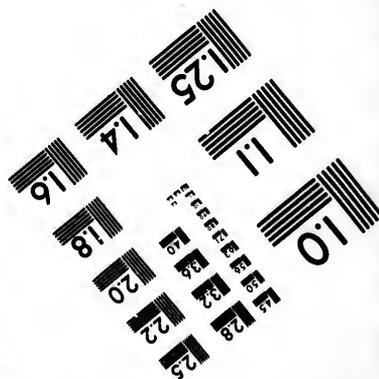
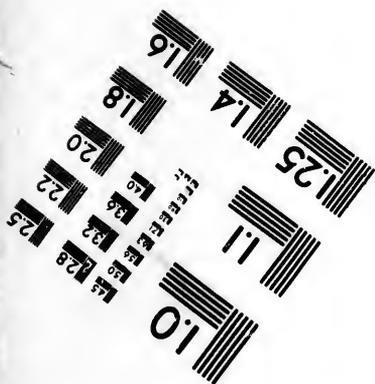
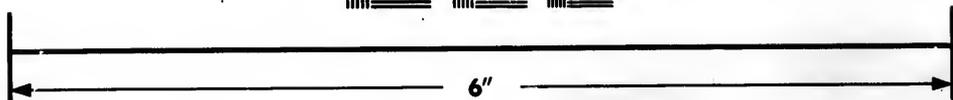
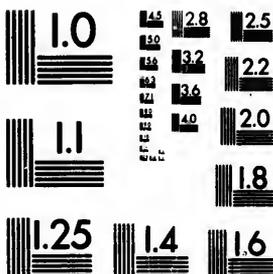
Siam.
Forbin.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

5
6
7
8
9
10

5

Siam.
Forbin.

ians prendre aussi confiance en lui ; mais par une ingratitude qu'on ne saurait assez détester , le nouveau favori , qui ne voulait plus de concurrent dans les bonnes graces du prince , abusant du pouvoir qu'il avait déjà auprès de lui , fit tant qu'il rendit le barcalon suspect , & qu'il engagea peu après le roi à se défaire d'un sujet fidèle qui l'avait toujours bien servi. C'est par là que M. Constance , faisant de son bienfaiteur la première victime qu'il immola à son ambition , commença à se rendre odieux à tout le royaume.

Les mandarins & les grands , irrités d'un procédé qui leur donnait lieu de craindre à tout moment pour eux-mêmes , conspirèrent en secret contre le nouveau ministre , & se proposèrent de le perdre auprès du roi : mais il n'était plus tems ; il disposait si fort de l'esprit du prince , qu'il en coûta la vie à plus de trois cent d'entre eux , qui avaient voulu croiser sa faveur. Il fut en suite si bien profiter de sa fortune & des faiblesses de son maître , qu'il ramassa des richesses immenses , soit par ses concussions & par ses violences , soit par le commerce dont il s'était emparé , & qu'il faisait seul dans tout le royaume. Tant d'excès , qu'il avait pourtant toujours colorés du prétexte du bien public , avaient soulevé tout le royaume

cont
clare
du r
gard
Co
positi
il co
faits
bliés.
comb
consti
ce qu
il con
s'il n
le pro
C'étais
& l'u
venir
recevo
confie
ne con
déféra
lui pr
lemen
des ét
dans t
fut de
qui on

contre lui; mais personne n'osait encore se déclarer. Ils attendaient une révolution que l'âge du roi & sa santé chancelante leur faisaient regarder comme prochaine.

Siam.
Forbin.

Constance n'ignorait pas leur mauvaise disposition à son égard; il avait trop d'esprit, & il connaissait trop les maux qu'il leur avait faits, pour croire qu'ils les eussent si-tôt oubliés. Il savait d'ailleurs mieux que personne, combien peu il y avait à compter sur la faible constitution du prince. Il connaissait aussi tout ce qu'il avait à craindre d'une révolution, & il comprenait bien qu'il ne s'en tirerait jamais, s'il n'était appuyé d'une puissance étrangère qui le protégéât en s'établissant dans le royaume. C'était-là en effet tout ce qu'il avait à faire, & l'unique but qu'il se proposait. Pour y parvenir, il fallait d'abord persuader au roi de recevoir dans ses états des étrangers, & de leur confier une partie de ses places. Ce premier pas ne coûta pas beaucoup à M. Constance; le roi déférait tellement à tout ce que son ministre lui proposait, & celui-ci lui fit valoir si habilement tous les avantages d'une alliance avec des étrangers, que ce prince donna aveuglément dans tout ce qu'on voulut. La grande difficulté fut de se déterminer sur le choix du prince à qui on s'adresserait. Constance, qui n'agissait

Siam.
Foibin.

que pour lui, n'avait garde de songer à aucun prince voisin ; le manque de fidélité est ordinaire chez eux, & il y avait trop à craindre qu'après s'être engraisés de ses dépouilles, ils ne le livrassent aux poursuites des mandarins, ou ne fissent quelque traité dont sa tête eût été le prix.

Les Anglais & les Hollandais ne pouvaient être attirés à Siam par l'espérance du gain, le pays ne pouvant fournir à un commerce considérable. Les mêmes raisons ne lui permettraient pas de s'adresser, ni aux Espagnols, ni aux Portugais ; enfin, ne voyant point d'autre ressource, il crut que les Français seraient plus aisés à tromper. Dans cette vue, il engagea son maître à rechercher l'alliance du roi de France, par des ambassadeurs qu'il avait chargés en particulier, d'insinuer que leur maître songeait à se faire chrétien, quoiqu'il n'en eût jamais eu la pensée. Le roi crut qu'il était de sa piété de concourir à cette bonne œuvre, en envoyant à son tour des ambassadeurs au roi de Siam. Constance, voyant qu'une partie de son projet avait si bien réussi, songea à tirer parti du reste. Il commença d'abord par s'ouvrir à M. de Chaumont, à qui il fit entendre que les Hollandais, dans le dessein d'agrandir leur commerce, avaient souhaité depuis long-tems un établissement à Siam ;

que
ler,
ses é
bon
voul
moi
la fo
le ro
ditio
pes,
rait
M
ette
gean
eharg
ficult
roi r
Cons
de to
ce m
toute
lui f
soit
ne p
jour,
son f
naire
enfin

que le roi n'en avait jamais voulu entendre parler, craignant qu'ils ne se rendissent maîtres de ses états; mais que si le roi de France, sur la bonne foi de qui il y avait plus à compter, voulait entrer en traité avec sa majesté Siamoise, il se faisait fort de lui faire remettre la forteresse de Bancok, place importante dans le royaume, & qui en est comme la clef, à condition, toutefois, qu'on y enverrait des troupes, des ingénieurs, & tout l'argent qui serait nécessaire pour commencer l'établissement.

M. de Chaumont & l'abbé de Choisy, à qui cette affaire avait été communiquée, ne la jugeant pas faisable, ne voulurent point s'en charger. Le P. Fachard ne fit pas tant de difficulté. Ébloui d'abord par les avantages que le roi retirerait de cette alliance, avantages que Constance fit sonner bien haut & fort au-delà de toute vraisemblance; trompé d'ailleurs par ce ministre adroit & hypocrite, qui, cachant toutes ses menées sous une apparence de zèle, lui fit voir tout à gagner pour la religion, soit de la part du roi de Siam, qui, selon lui, ne pouvait manquer de se faire chrétien un jour, soit par rapport à la liberté qu'une garnison française à Bancok, assurerait aux missionnaires pour l'exercice de leur ministère; flatté enfin par les promesses de M. Constance, qui

Siam.
Forbin.

Siam.
Forbln.

s'engagea à faire un établissement considérable aux jésuites, à qui il devait faire bâtir un collège & un observatoire à Louvo; en un mot, ce père ne voyant rien dans tout ce projet que de très-avantageux pour le roi, pour la religion & pour sa compagnie, n'hésita pas de se charger de cette négociation; il se flatta même d'en venir à bout, & le promit à M. Constance, supposé que le P. de la Chaise voulût s'en mêler & employer son crédit auprès du roi. Dès-lors le père Tachard eut tout le secret de l'ambassade, & il fut arrêté qu'il retournerait en France avec les ambassadeurs Siamois.

Après le départ des ambassadeurs, dit Forbin, je me rendis à Louvo, avec M. Constance. A mon arrivée je fus introduit dans le palais pour la première fois. La situation où je trouvais les mandarins, me surprit extrêmement, & quoique j'eusse déjà un grand regret d'être demeuré à Siam, il s'accrut au double par ce que je vis. Tous ces mandarins étaient assis en rond sur des nattes de petit osier. Une seule lampe éclairait toute cette cour, & quand un mandarin voulait lire ou écrire quelque chose, il tirait de sa poche un bout de bougie jaune, l'allumait à cette lampe, & l'appliquait ensuite sur une pièce de bois, qui tournant sur pivot, leur servait de chandelier.

» Cette décoration, si différente de celle de
 » France, me fit demander à M. Constance, si
 » toute la grandeur de ces mandarins consistait
 » en ce que je voyais? Il me répondit qu'oui. A
 » cette réponse, me voyant interdit, il me tira
 » à part, & me parlant plus ouvertement qu'il
 » n'avait fait jusqu'alors : « Ne soyez pas sur-
 » pris, me dit-il, de ce que vous voyez; ce
 » royaume est pauvre à la vérité, mais votre for-
 » tune n'en souffrira pas, j'en fais mon affaire ».
 » Ensuite, achevant de s'ouvrir à moi, nous
 » eûmes une longue conversation dans laquelle
 » il me fit part de toutes ses vues. Cette con-
 » duite de M. Constance, ne me surprit pas
 » moins que la misère des mandarins; car quelle
 » apparence qu'un si rusé politique dût s'ouvrir
 » si facilement à un homme, dont il ne venait
 » d'empêcher le retour en France, que pour n'a-
 » voir jamais osé se fier à sa discrétion? Mais il
 » sentait qu'il n'avait plus rien à traire à cet
 » égard, dès qu'il me tenait en sa puissance. Je
 » continuai ainsi pendant deux mois à aller tous
 » les jours au palais, sans qu'il m'eût été possible
 » de voir le roi qu'une seule fois. Dans la suite
 » je le vis un peu plus souvent. Ce prince me dé-
 » manda un jour si je n'étais pas bien aise d'être
 » resté à sa cour. Je ne me crus pas obligé de dire
 » la vérité; ainsi je lui répondis que je m'estimaie

 Siam.
 Forbin.

Siam.
Forbin.

» fort heureux d'être au service de sa majesté.
 » Il n'y avait pourtant rien au monde de si faux ;
 » mon regret augmentait à chaque instant , sur-
 » tout lorsque je voyais la rigueur dont les moin-
 » dres fautes étaient punies.

» C'est le roi lui-même qui fait exécuter la
 » justice : il a toujours auprès de lui quatre cent
 » bourreaux qui composent sa garde ordinaire.
 » Personne ne peut se soustraire à la sévérité de
 » ses châtimens. Les fils & les frères des rois
 » n'en sont pas plus exempts que les autres. Les
 » châtimens les plus communs sont de fendre la
 » bouche jusqu'aux oreilles à ceux qui ne parlent
 » pas assez , & de la coudre à ceux qui parlent
 » trop. Pour des fautes assez légères , on coupe
 » les cuisses à un homme ; on lui brûle les bras
 » avec un fer rouge ; on lui donne des coups de
 » sabre sur la tête , ou on lui arrache les dents. Il
 » faut n'avoir presque rien fait pour n'être con-
 » damné qu'à la bastonnade , à porter la *cangue*
 » au cou , ou à être exposé tête nue à l'ardeur du
 » soleil. Pour ce qui est de se voir enfoncer des
 » bouts de cannes sous les ongles qu'on pousse
 » jusqu'à la racine ; mettre les pieds au *cep* , &
 » plusieurs autres supplices de cette espèce ; il
 » n'y a presque personne à qui cela ne soit arrivé ,
 » au moins quelquefois dans la vie. Surpris de
 » voir les plus grands mandarins exposés à la

» rigueur de ces traitemens, je demandai à M.
 » Constance si j'avais à les craindre pour moi. Il
 » me répondit que non, & que cette sévérité
 » n'avait pas lieu pour les étrangers. Mais il men-
 » tait, car il avait eu lui-même la bastonnade sous
 » le ministre précédent, comme je l'appris depuis.
 » Le roi me fit donner une fort petite maison;
 » on y mit trente-six esclaves pour me servir, &
 » deux éléphants. La nourriture de tout mon do-
 » mestique ne me coûtait que cinq sous par jour,
 » tant les hommes sont sobres dans ce pays, &
 » les denrées bon marché: j'avais ma table chez
 » M. Constance. Ma maison fut garnie de meu-
 » bles peu considérables; on y ajouta douze af-
 » fiettes d'argent, deux grandes coupes de même
 » métal, le tout fort mince, quatre douzaines de
 » serviettes de toile de coton, & deux bougies
 » de cire jaune par jour. Ce fut tout l'équipage
 » de M. *le grand amiral général des armées du*
 » *roi*. Il fallut pourtant s'en contenter. Quand le
 » roi allait à la campagne ou à la chasse aux élé-
 » phans, il fournissait à la nourriture de ceux
 » qui le suivaient; on nous servait alors du riz
 » & quelques ragoûts à la siamoise, dont un
 » Français, peu accoutumé à ces sortes de mets,
 » ne pouvait guères s'accommoder. A la vérité,
 » M. Constance, qui suivait presque toujours,
 » avait soin de faire porter de quoi mieux man-

Siam.
Forbin.

Siam.
Forbia.

» ger; mais quand des affaires particulières le
 » retenaient chez lui, j'avais beaucoup de peine
 » à me contenter de la cuisine du roi.

» Souvent dans ces sortes de divertissemens,
 » le roi me faisait l'honneur de s'entretenir avec
 » moi; je lui répondais par l'interprète que M.
 » Constance m'avait donné. Comme ce prince
 » me témoignait beaucoup de bienveillance, je
 » me hazardais quelquefois à des libertés qu'il
 » me passait, mais qui auraient mal réussi à tout
 » autre. Un jour qu'il voulait faire châtier un
 » de ses domestiques pour avoir oublié un mou-
 » choir, ignorant les coutumes du pays, & étant
 » d'ailleurs bien aisé d'user de ma faveur pour
 » rendre service à ce malheureux; je m'avisai
 » de demander grace pour lui. Le roi fut sur-
 » pris de ma hardiesse, & se mit en colère contre
 » moi; M. Constance qui en fut témoin, pâlit
 » & appréhenda de me voir sévèrement punir:
 » je ne me déconcertai point, & je dis à ce
 » prince que le roi de France mon maître était
 » charmé, qu'en lui demandant grace pour les
 » coupables, on lui donnât occasion de faire éclat-
 » ter sa modération & sa clémence; & que ses
 » sujets reconnaissant les graces qu'il leur faisait,
 » le servaient avec plus de zèle & d'affection,
 » & étaient toujours prêts à exposer leur vie
 » pour un prince qui se rendait si aimable par sa

» bonté. Le roi charmé de ma réponse fit grace
 » au coupable, disant qu'il voulait imiter le roi
 » de France ; mais il ajouta que cette conduite,
 » qui était bonne pour les Français naturelle-
 » ment généreux, serait dangereuse pour les
 » Siamois ingrats, qui ne pouvaient être con-
 » tenus que par la sévérité des châtimens. Cette
 » aventure fit du bruit dans le royaume, & sur-
 » prit les mandarins : ils comptraient que j'aurais
 » la bouche cousue pour avoir parlé mal-à-propos.
 » Constance même m'avertit en particulier d'y
 » prendre garde à l'avenir, & blâma fort ma vi-
 » vacité, qu'il accusa d'imprudence ; mais je lui
 » répondis que je ne pouvais m'en repentir,
 » puisqu'elle m'avait réussi si heureusement.

» En effet, loin de me nuire, je remarquai que
 » depuis ce jour, le roi prenait plus de plaisir à
 » s'entretenir avec moi. Je l'amusais en lui fai-
 » sant mille contes que j'accommodais à ma ma-
 » nière, & dont il paraissait fort satisfait. Il est
 » vrai qu'il ne me fallait pas pour cela de grands
 » efforts, ce prince étant grossier & fort ignorant.
 » Un jour qu'étant à la chasse, il donnait ses
 » ordres pour la prise d'un petit éléphant, il me
 » demanda ce que je pensais de tout cet appa-
 » reil. Sire, lui répondis-je, en voyant votre
 » majesté entourée de tout ce cortège, il me
 » semble voir le roi mon maître à la tête de

Siam.
Forbin.

Siam.
Forbin.

» ses troupes, donnant ses ordres & disposant
 » routes choses dans un jour de combat. Cette
 » réponse lui fit plaisir; je l'avais prévu: car je
 » savais qu'il n'aimait rien tant que d'être com-
 » paré à Louis-le-Grand; & en effet, cette com-
 » paraison, qui ne roulait que sur la grandeur &
 » la pompe extérieure des deux princes, n'était
 » pas absolument sans justesse, y ayant peu de
 » spectacles plus superbes que les sorties du roi
 » de Siam. Car quoique le royaume soit pau-
 » vre, & qu'on n'y voie aucun vestige de magni-
 » ficence, lorsque le prince se montrait en pu-
 » blic, il paraissait avec toute la pompe conve-
 » nable à la majesté d'un grand monarque ».

· Laissons achever au chevalier de Forbin une
 peinture dont il rassemble ici tous les traits, dans
 les entretiens qu'il eut avec Louis XIV & avec ses
 ministres, sur le royaume de Siam. « Sa majesté,
 » dit-il, me demanda d'abord si le pays était riche:
 » Sire, lui répondis-je, le royaume de Siam ne
 » produit rien & ne consume rien ». *C'est beau-*
coup dire en peu de mots, repliqua le roi; « &
 » continuant à m'interroger, il voulut savoir quel
 » en était le gouvernement, comment le peuple
 » vivait, & d'où le roi tirait tous les présens
 » qu'il avait envoyés en France. Je répondis à sa
 » majesté; que le peuple était fort pauvre;
 » qu'il n'y avait parmi eux ni noblesse ni con-

« dition, naissant tous esclaves du roi, pour
 « lequel ils étaient obligés de travailler une
 « partie de l'année, à moins qu'il ne voulût
 « bien les en dispenser, en les élevant à la di-
 « gnité de mandarins; que cette dignité qui
 « les tirait de la poussière, ne les mettait pas
 « à couvert de la disgrâce du prince, dans
 « laquelle ils tombaient fort facilement, &
 « qui était toujours suivie de châtimens rigou-
 « reux; que le barcalon lui-même, tout premier
 « ministre qu'il fût, y était aussi exposé que les
 « autres; qu'il ne se soutenait dans ce poste pé-
 « rilleux, qu'en rampant devant son maître
 « comme le dernier du peuple; que s'il lui arri-
 « vait d'encourir sa disgrâce, le traitement le plus
 « doux qu'il pût attendre, c'était d'être envoyé à
 « la charrue, après avoir été sévèrement châ-
 « tié; que les habitans ne se nourrissaient que de
 « quelques fruits & de riz, qu'ils ont en abon-
 « dance, sans oser toucher à rien qui ait eu vie, de
 « peur de manger leurs parens; qu'à l'égard des
 « présens que le roi de Siam avait envoyés à sa
 « majesté, M. Constance avait épuisé l'épargne
 « & fait des dépenses qu'il ne lui ferait pas
 « aisé de réparer; que le royaume de Siam, qui
 « forme presque une péninsule, pouvait être un
 « entre-pôt fort commode, pour faciliter le
 « commerce des Indes, étant baigné par deux
 « mers, qui lui ouvrent la communication avec

Siam.
Forbin.

Siam.
Forbin.

» divers pays, tant à l'orient qu'à l'occident;
 » que les marchandises de ces nations étaient
 » transportées chaque année à Siam, comme
 » une espèce de marché où les Siamois fai-
 » saient quelque profit en débitant leurs den-
 » rées; que le principal revenu du roi confis-
 » tait dans le commerce qu'il faisait presque
 » tout entier dans son royaume, où l'on ne
 » trouve que du riz, de l'areca, peu d'étain,
 » quelques éléphants qu'on vend, & quelques
 » peaux de bêtes fauves dont le pays est rempli;
 » que les Siamois allant presque nus, à la ré-
 » serve d'un morceau de toile de coton, dont
 » ils se ceignent les reins, n'ont aucune sorte de
 » manufactures, si ce n'est de quelques mouf-
 » selines, dont les mandarins seuls ont droit
 » de se faire comme une espèce de chemise
 » qu'ils mettent aux jours de cérémonie; que
 » lorsqu'un mandarin, par son adresse, est
 » parvenu à amasser une petite somme d'argent,
 » il faut qu'il la tienne bien cachée, sans quoi
 » le prince la lui ferait enlever; que personne
 » ne possédant des biens fonds, qui appar-
 » tiennent tous au roi, la plus grande partie
 » demeure en friche; & qu'enfin le peuple y
 » est si sobre, qu'un particulier qui peut gagner
 » quinze ou vingt francs par an, a plus qu'il ne
 » lui en faut pour vivre ».

Après

Après quelques éclaircissemens sur les monnoies de Siam, le roi me mettant sur-le-champ de la religion, me demanda s'il y avait beaucoup de chrétiens dans ce royaume, & si le roi songeait sérieusement à se faire chrétien lui-même? « Sire, lui répondis-je, ce prince » n'y a jamais pensé, & aucun mortel ne se- » rait assez hardi pour lui en faire la propo- » sition. Il est vrai que M. de Chaumont, » dans la harangue qu'il lui fit, lors de sa pre- » mière audience, parla beaucoup de religion; » mais M. Constance qui lui servait d'inter- » prète, omit adroitement cet article. Le vi- » caire apostolique, qui était présent & qui en- » tendait parfaitement le Siamois, le remarqua » fort bien, quoiqu'il n'osât jamais en rien » dire, crainte de s'attirer sur les bras M. Conf- » rance, qui ne lui aurait pas pardonné, s'il en » eût ouvert la bouche. J'ajoutai que dans les au- » diences particulières que M. de Chaumont eût » pendant le cours de son ambassade, il en reve- » nait incessamment à la religion chrétienne; » & que Constance qui était toujours l'inter- » prète, jouait en homme d'esprit deux per- » sonnages, disant au roi de Siam ce qui le » flattait, & répondant à l'ambassadeur ce qui » était convenable, sans que de la part du roi » ni de celle de M. de Chaumont, il y eut rien

Siam.
Forbin.

Siam.
Forbin.

» de conclure que ce qui plaisait à Constance de
 » faire entendre à l'un & à l'autre: que je tenais
 » encore ce fait du vicaire apostolique même,
 » qui avait assisté à tous leurs entretiens parti-
 » culiers, & qui s'en était ouvert à moi dans
 » une grande confiance. Le roi, qui m'avait
 » écouté fort attentivement, surpris de ce dis-
 » cours, se mettant à rire: *les princes*, me dit-
 » il, *sont bien malheureux d'être obligés de s'en*
 » *rapporter à des interprètes souvent infidèles.*

» Ce prince me demanda ensuite si les mission-
 » naires travaillaient avec fruit, & s'ils avaient
 » déjà converti beaucoup de Siamois? Pas un
 » seul, Sire, lui répondis-je; mais comme la plus
 » grande partie des peuples qui habitent ce
 » royaume, n'est qu'un amas de différentes
 » nations, & qu'il y a parmi les Siamois un
 » nombre assez considérable de Portugais, de
 » Cochinchinois & de Japonais, qui sont
 » chrétiens, les missionnaires en prennent soin
 » & leur administrent les sacremens. Ils vont
 » d'un village à l'autre, & s'introduisent dans
 » les maisons, à la faveur de la médecine qu'ils
 » exercent, & de petits remèdes qu'ils distri-
 » buent; mais avec tout cela, leur industrie a
 » été jusqu'ici en pure perte. Leur plus heureux
 » sort est de baptiser les enfans que les Siamois,
 » qui sont fort pauvres, exposent sans crime

» dans les campagnes. C'est au baptême de ces
 » enfans, que se réduit tout le fruit que les
 » missions produisent dans ce pays.

Siam.
 Forbin.

» Le P. de la Chaise, confesseur du roi, ayant
 » témoigné qu'il souhaitait aussi de m'entretenir
 » sur cet objet, je fus introduit auprès de sa ré-
 » vérence. On m'avait averti de veiller sur moi-
 » même, parce que je devais paraître devant
 » l'homme le plus fin du royaume : mais je n'a-
 » vais que des vérités à lui dire. Ce père ne me
 » parla presque que de religion, & du louable
 » dessein du roi de Siam, qui voulait retenir des
 » jésuites dans ses états, en lui permettant de
 » bâtir un collège & un observatoire. Je lui dis
 » là-dessus, que M. Constance ayant besoin du
 » secours de S. M. promettait plus qu'il ne pou-
 » vait tenir ; que le collège & l'observatoire
 » se bâtiraient peut-être pendant la vie du roi
 » de Siam ; que les jésuites y seraient nourris
 » & entretenus ; mais que si ce prince venait
 » à mourir, on pouvait se préparer en France à
 » chercher des fonds pour la subsistance de ces
 » pères, y ayant peu d'apparence qu'un nou-
 » veau roi voulût y contribuer de ses revenus.
 » Quand le P. de la Chaise m'eut entendu par-
 » ler de la sorte ; *vous n'êtes pas d'accord*, me
 » dit-il, *avec le père Tachard* : je lui répondis
 » que je ne disais que la pure vérité, que j'igno-

Siam.
Forbin.

» rais ce que le père Tachard avait dit, & les
 » motifs qui l'avaient fait parler ; mais que son
 » amitié pour M. Constance, qui avait eu ses
 » raisons pour le séduire, pouvait bien l'avoir
 » aveuglé, & ensuite le rendre suspect ; que
 » pendant le peu de tems qu'il était resté à
 » Siam avec M. de Chaumont, il avait su
 » s'attirer toute la confiance du ministre, à qui
 » il avait même servi de secrétaire français dans
 » certaines occasions, & que j'avais vu moi-
 » même des brevets écrits de la main de ce
 » père, & signés par *monseigneur*, & plus bas,
 » Tachard. A ce mot, le révérend père ne put
 » s'empêcher de rire ; mais reprenant un mo-
 » ment après sa contenance grave & modeste,
 » qu'il quittait rarement, il me fit encore d'au-
 » tres questions sur les progrès du christianisme,
 » auxquelles il me fut aisé de satisfaire.

» Au sortir du dîner du roi, M. de *Seignelay*
 » m'avait fait passer dans son cabinet, où il m'in-
 » terrogea fort au long sur ce qui pouvait con-
 » cerner l'intérêt du roi & celui du commerce ;
 » je lui répondis à ce dernier égard, comme j'a-
 » vais fait à sa majesté : Que le royaume de
 » Siam ne produisant rien, il ne pouvait servir
 » que d'entrepôt, pour faciliter le commerce
 » de la Chine, du Japon & des autres états
 » des Indes ; que cela supposé, l'établissement

» qu
 » tro
 » qu
 • sub
 » for
 » Fra
 » M
 » na
 » leu
 » Fra
 » tro
 » du
 No
 du ch
 penda
 servin
 singu
 quêt
 Un
 son f
 était
 un a
 malh
 un q
 pour
 du c
 com
 quie

» qu'on avait commencé, en y envoyant des
 » troupes, devenait absolument inutile, celui
 » que la compagnie y avait déjà étant plus que
 » suffisant pour cet effet ; qu'à l'égard de la
 » forteresse de Bancok, elle demeurerait aux
 » Français durant la vie du roi de Siam & de
 » M. Constance ; mais que l'un des deux ve-
 » nant à mourir, les Siamois, sollicités par
 » leur propre intérêt & par les ennemis de la
 » France, ne manqueraient pas de chasser nos
 » troupes d'une place qui les rendait maîtres
 » du royaume ».

Siam.
Forbin.

Nous joindrons ici le détail d'une expédition
 du chevalier de Forbin contre les Macassars,
 pendant qu'il commandait à Bancok. Ce récit
 servira à faire connaître davantage ces peuples
 singuliers & redoutables, dont il a déjà été
 question à l'article de l'île Célèbes.

Un prince Macassar, fuyant la colère du roi
 son frère, & suivi d'environ trois cent des siens,
 était venu depuis quelques années demander
 un asyle au roi de Siam ; qui, touché de son
 malheur, le reçut avec bonté, & lui assigna
 un quartier hors de l'enceinte de la capitale,
 pour s'y établir avec ceux de sa nation, près
 du camp des Malais, qui étaient Mahométans
 comme eux. Mais ce prince, naturellement in-
 quiet & ambitieux, poussa l'ingratitude jusqu'à

Siam.
Forbin.

conspirer deux fois contre son bienfaiteur, qui lui pardonna la première, mais qui fut obligé d'en faire justice à la seconde. Les Macassars avaient entraîné les Malais dans leur révolte. Leurs complots furent découverts & prévenus, & les Malais obtinrent grace en se soumettant.

Les seuls Macassars ne purent se résoudre à cette soumission, & s'obstinèrent à périr. Leur prince fut plusieurs fois sommé de la part du roi, de venir rendre raison de sa conduite; mais il refusa constamment de le faire. Il s'excusait sur ce qu'il n'était point entré, disant-il, dans la conspiration, quoiqu'on l'en eût fort pressé, & que s'il avait commis quelque faute, c'était de n'avoir pas découvert les auteurs d'un si pernicieux dessein; mais que sa qualité de prince était suffisante pour le disculper de n'avoir pas fait l'odieux métier d'espion, ni trahi des amis qui lui avaient confié un secret de cette importance. Une si mauvaise réponse fit prendre au roi la résolution de se servir de la voie des armes. On connaissait assez le caractère de cette nation, pour juger qu'on n'en viendrait pas aisément à bout; ainsi il fallut faire des préparatifs pour les forcer. Ces mesures, loin de les intimider, parurent ranimer leur courage; & une action qui se passa à Bancok, quelque tems avant qu'on les attaquât,

les re
chev
"
" ve
" l'a
" le
" m
" ca
" de
" de
" la
" fra
" de
" à l
" ma
" rie
" pr
" en
" &c
" do
" ju
" la
" ro
" m
"
" ca
" m
" la

les rendit encore plus fiers. Laissons parler ici le chevalier de Forbin.

Siam.
Forbin.

« Bancok, dont le roi m'avait nommé gouverneur, était une place trop importante pour l'abandonner dans des conjonctures si périlleuses. J'eus ordre de m'y rendre incessamment, de faire achever au plutôt les fortifications, de travailler à de nouvelles levées de soldats Siamois, jusqu'à la concurrence de deux mille hommes, & de les dresser à la manière de France; pour subvenir aux frais que je devais faire, Constance eut ordre de me compter cent *catis*, qui reviennent à la somme de quinze mille livres de France; mais le ministre ne m'en paya qu'une partie, & me fit un billet pour le reste, sous prétexte qu'il ne se trouvait pas assez d'argent en caisse. Le roi voulant que je fusse obéi & respecté dans son gouvernement, me donna quatre de ses bourreaux pour faire justice, ce qui ne s'étendait cependant qu'à la bastonnade, n'y ayant d'ordinaire que le roi, ou en certaines occasions son premier ministre, qui puisse condamner à mort.

« Le capitaine d'une galère de l'île des Macassars, qui était venu à Siam pour commercer, & qui avait part à la conjuration, la voyant manquée, s'était retiré dans son

Siam.
Forbin.

» bord, résolu de s'en retourner ou de vendre
 » chèrement sa vie, si l'on entreprenait de le
 » forcer. Constance, charmé de pouvoir séparer
 » les ennemis, lui fit expédier un passe-port
 » pour sortir librement du royaume, lui & sa
 » troupe, qui montait à cinquante-trois hommes;
 » mais en même tems il me dépêcha un cou-
 » rier, avec ordre, de la part du roi, de tendre
 » la chaîne au travers de la rivière, d'arrêter
 » ce bâtiment, où je devais entrer pour faire
 » l'inventaire de sa charge, & de me saisir
 » ensuite du capitaine & de tous ses gens, pour
 » les retenir prisonniers jusqu'à nouvel ordre;
 » me défendant expressément de communiquer
 » à personne ceux que je recevais, parce que
 » des raisons d'état demandaient un secret in-
 » violable sur ce point. C'est ainsi qu'il m'en-
 » voyait à la boucherie, en me prescrivant pas
 » à pas ce que j'avais à faire pour périr in-
 » failliblement.

» En attendant l'arrivée de la galère, je
 » m'occupais à exercer les troupes que j'avais
 » eu ordre de lever. Je divisai mes nouveaux
 » soldats en compagnies de cinquante hommes;
 » je mis à la tête de chaque compagnie trois
 » officiers & dix bas-officiers, & je m'appli-
 » quai avec tant de soin à les former, à
 » l'aide d'un sergent Français & de quelques

» soldats Portugais qui entendaient la langue
 » siamoise, qu'en moins de six jours ils furent
 » en état de faire le service militaire. Comme
 » je n'avais point de prison où je pusse retenir
 » les Macassars, j'en fis promptement construire
 » une joignant la courtine, sur le devant du
 » nouveau fort, & je la fortifiai de manière qu'a-
 » vec quelques soldats, il aurait été aisé d'y gar-
 » der une cinquantaine de prisonniers.

» Enfin la galère parut le 27 d'août, vingt
 » jours après l'ordre que j'avais eu de l'arrêter,
 » sans que pendant tout ce tems la chaîne eût
 » été detendue, crainte de surprise. Dans le
 » plan que je m'étais formé pour m'acquitter
 » sûrement de ma commission, je m'étais un
 » peu écarté des instructions de M. Constance;
 » & au lieu d'aller à bord, tandis que les Ma-
 » cassars en seraient les maîtres, je résolus de
 » les engager plutôt à descendre, & de les
 » arrêter d'abord, pour travailler ensuite à l'in-
 » ventaire de leurs effets. Dans cette vue, je
 » postai des soldats en différens endroits, pour
 » les investir dès que j'en ferais donner l'or-
 » dre. La galère ayant trouvé le passage fermé
 » à son arrivée, le capitaine vint à terre avec
 » sept de ses gens, qui furent conduits dans
 » le vieux fort, où je les attendais dans un
 » grand pavillon de bambou, que j'avais fait

Siam.
 Forbin.

Siam.
Fobin.

» construire sur un des bastions. A mesure qu'ils
» entrèrent, je leur fis civilité & les priaï de
» s'asseoir autour d'une table, où je mangeais
» ordinairement avec mes officiers.

» Le capitaine répondit à mes interrogations,
» qu'il venait de Siam, & qu'il retournait à
» l'île des Macassars. En même tems il me pré-
» senta son passe-port, que je fis semblant d'exa-
» miner, & je lui dis qu'il était fort bon; mais
» j'ajourai qu'étant étranger & nouvellement
» au service du roi, je devais être plus attentif
» qu'un autre à exécuter fidèlement mes or-
» dres; que j'en avais reçu de très-rigoureux
» à l'occasion de la révolte, dont il était sans
» doute informé, pour empêcher qu'aucun Sia-
» mois ne sortît du royaume. Le capitaine
» m'ayant répondu qu'il n'avait avec lui que
» des Macassars, je lui repliquai que je ne
» doutais nullement de la vérité de ce qu'il me
» disait; mais qu'étant environné de Siamois
» qui observaient toutes mes actions, je le
» priaï, afin que la cour n'eût rien à me re-
» procher, de faire mettre tout son monde à
» terre; & qu'après qu'ils auraient été reconnus
» pour Macassars, il leur serait libre de con-
» tinuer leur voyage. Le capitaine y consentit,
» à condition qu'ils descendraient armés. Je lui
» demandai en souriant si nous étions donc en

» guerre ? Non, me répondit-il, mais le cric
 » que nous portons est une si grande marque
 » d'honneur parmi nous, que nous ne saurions
 » le quitter sans infamie. Cette raison étant
 » sans réplique, je m'y rendis, ne comptant
 » pas qu'une arme, qui me paraissait si mé-
 » prisable, fût aussi dangereuse dans les mains
 » des Macassars, que je l'éprouvai bientôt
 » après.

» Tandis que le capitaine détacha deux de
 » ses hommes pour aller chercher les autres,
 » je lui fis servir du thé, afin de l'amuser,
 » en attendant qu'on vînt m'avertir que tout
 » le monde serait à terre. Comme ils tardaient
 » trop à mon gré, je feignis d'avoir quelque
 » ordre à donner, & je sortis après avoir prié
 » un des mandarins présens de tenir ma place.
 » Mes Siamois, attentifs à tout ce qui se pas-
 » fait, étaient fort en peine de savoir à quoi
 » je destinais les troupes que j'avais postées de
 » côté & d'autre. En sortant du pavillon, je
 » trouvai un vieil officier Portugais que j'a-
 » vais fait major, & qui attendait mes ordres.
 » Je lui commandai d'aller avertir mes autres
 » officiers de se tenir prêts, & dès que les
 » Macassars auraient passé un endroit que je lui
 » marquai, de les investir, de les désarmer &
 » de les arrêter jusqu'à nouvel ordre.

Siam.

Forbia.

Siam.
Forbin.

» L'officier Portugais effrayé de ce qu'il ve-
 » nait d'entendre , me représenta que la chose
 » n'était pas faisable ; que je ne connaissais pas
 » comme lui les Macassars , qui étaient des
 » hommes imprenables , qu'il fallait tuer pour
 » s'en rendre maître. Je vous dirai bien plus ,
 » ajouta-t-il , c'est que si vous faites mine
 » de vouloir arrêter le capitaine qui est dans
 » le pavillon , lui & ce peu d'hommes qui
 » l'accompagnent , nous massacreront tous , sans
 » qu'il en échappe un seul. Je ne fis pas d'a-
 » bord tout le cas que je devais de cet avis ;
 » & persistant dans mon projet , dont l'exécu-
 » tion me paraissait assez facile , je réitérai les
 » mêmes ordres au major , qui s'en alla fort
 » chagrin , me recommandant encore en par-
 » tant de bien prendre garde à ce que je fai-
 » fais , & que j'en serais infailliblement la
 » victime.

» Le zèle de cet officier , dont la bravoure
 » m'était d'ailleurs connue , me fit faire quel-
 » que réflexion. Pour ne rien donner au hasard ,
 » je fis monter vingt soldats Siamois , dont la
 » moitié étaient armés de lances & les autres
 » de fusils , & m'étant avancé vers l'entrée
 » du pavillon , qui était fermé d'un simple
 » deau , que j'avais fait tirer , j'ordonnai à un
 » mandarin qui me servait d'interprète , d'aller

» de ma part dire au capitaine que j'étais mor-
 » tifié de devoir l'arrêter ; mais qu'il recevrait
 » toutes sortes de bons traitemens. Ce pauvre
 » mandarin n'eut pas plutôt prononcé ces mots ;
 » que les six Macassars, ayant jeté leur bon-
 » nets par terre, mirent le cric à la main, &
 » s'élançant comme un éclair, tuèrent dans un
 » instant, & l'interprète & six autres manda-
 » rins, qui étaient restés dans le pavillon.
 » Voyant ce carnage, je me retirai auprès de
 » mes soldats, & saisisant la lance de l'un
 » d'eux, je commandai aux mousquetaires de
 » faire feu sur les Macassars.

» Dans le même tems, un de ces six en-
 » ragés vint sur moi le cric à la main. Je lui
 » plongeai ma lance dans l'estomac. Le Ma-
 » cassar, comme s'il eût été insensible, avan-
 » çait toujours, en s'enfonçant de plus en plus
 » le fer de la lance que je lui tenais dans le
 » corps, & faisant des efforts incroyables pour
 » parvenir jusqu'à moi, afin de me percer. Il
 » l'aurait fait infailliblement, si la garde qui
 » était vers le défaut de la lance ne l'eût re-
 » tenu. Tout ce que j'eus de mieux à faire fut
 » de reculer, appuyant toujours sur ma lance,
 » sans oser jamais la retirer pour redoubler le
 » coup. Enfin, je fus secouru par d'autres lan-
 » ciers qui achevèrent de le tuer.

Siam
Foibin.

Siara.

Forbin.

» Des six Macassars, quatre furent tués dans
 » le pavillon, ou du moins on les crut morts ;
 » les deux autres, dont l'un était le capitaine,
 » quoique blessés, se sauvèrent par une fenê-
 » tre en sautant du haut du bastion en bas.
 » La hardiesse, ou plutôt la rage de ces six hom-
 » mes, m'ayant fait connaître que l'officier
 » Portugais m'avait dit vrai, & qu'ils étaient
 » en effet impreunables, je commençai à crain-
 » dre les quarante-sept autres qui étaient en
 » marche. Dans cette fâcheuse situation, je
 » changeai l'ordre que j'avais donné de les
 » arrêter ; & reconnaissant qu'il n'y avait pas
 » d'autre parti à prendre, je résolus de les faire
 » tous tuer, s'il était possible : dans cette vue,
 » j'envoyai & j'allai moi-même de tous côtés
 » pour faire assembler les troupes.

» Cependant les Macassars qui avaient mis
 » pied à terre, marchaient vers le fort. J'en-
 » voyai ordre à un capitaine Anglais, que
 » M. Constance avait mis à la tête d'une com-
 » pagnie de Portugais, d'aller leur couper che-
 » min, de les empêcher d'avancer, & en cas
 » de refus, de tirer dessus ; ajoutant que je
 » je serais lui dans un instant pour le sou-
 » tenir, avec tout ce que je pourrais ramasser
 » de troupes. Sur la défense que l'Anglais leur
 » fit de passer outre, ils s'arrêtèrent tout court ;

» tandis que je faisais avancer mes nouveaux
 » soldats, qui étaient armés de fusils & de lan-
 » ces, mais sans expérience : de sorte qu'il y
 » avait peu à compter sur eux. Nous nous arrê-
 » tâmes à cinquante pas des Macassars. Après
 » quelques pourparlers, je leur fis dire que s'ils
 » voulaient, il leur ferait libre de retourner
 » dans leur galère, comptant qu'il me ferait
 » alors aisé de les faire tous tuer à coups de fusil.
 » Leur réponse fut qu'ils étaient contens de re-
 » tourner à bord, pourvu qu'on leur rendit
 » leur capitaine, sans lequel ils ne se rembar-
 » queraient jamais.

» Le capitaine anglais, ennuyé de toutes ces
 » longueurs, me fit savoir qu'il allait faire lier
 » tous ces misérables ; & sans attendre ma ré-
 » ponse, il marcha à eux avec beaucoup d'im-
 » prudence. Au premier mouvement qu'ils lui
 » virent faire, les Macassars, qui jusques-là
 » s'étaient tenus accroupis à leur manière, se
 » levèrent tout-à-coup & s'enveloppant le bras
 » gauche de l'espèce d'écharpe qu'ils portent
 » autour des reins pour leur servir de bouclier,
 » ils fondirent, le cric à la main, avec tant d'im-
 » pétuosité, sur les Portugais, qu'ils les avaient
 » mis en pièces presqu'avant que nous nous
 » fussions apperçus de l'attaque. Ensuite, sans
 » reprendre haleine, ils poussèrent vers les

Siam.
Forbin.

Siam.
Forbin.

» troupes que je commandais. Quoique j'eusse
 » plus de mille soldats armés de lances & de
 » fusils , la frayeur dont ils furent saisis , les mit
 » en déroute. Les Macassars leur passèrent sur
 » le ventre , tuant à droite & à gauche , tous
 » ceux qu'ils pouvaient joindre. Ils nous eurent
 » bientôt poussés jusqu'au pied de la muraille
 » du nouveau fort. Six d'entr'eux plus acharnés
 » que les autres , poursuivirent les fuyards ,
 » & firent par-tout un carnage horrible , sans
 » distinction d'âge ni de sexe.

» Dans cet embarras , ne pouvant plus re-
 » tenir le gros des troupes , je les laissai fuir ,
 » & je gagnai le bord du fossé , résolu de sau-
 » ter dedans si j'étais poursuivi. Ce fossé étant
 » plein de vase , je comptais qu'ils ne pour-
 » raient pas venir à moi avec leur vitesse ordi-
 » naire , & que j'en aurais meilleur marché.
 » Ils passèrent à six pas de moi sans m'apper-
 » cevoir , trop occupés à égorger mes malheu-
 » reux Siamois , dont pas un ne songea seule-
 » ment à faire face pour se défendre , tant ils
 » étaient saisis. Enfin ne voyant aucun moyen
 » de les rallier , je gagnai la porte du nouveau
 » fort , qui n'était fermée que d'une barrière ,
 » & je montai sur un bastion d'où je fis tirer
 » quelques coups de fusils sur les ennemis qui
 se

» se trouvant maîtres du champ de bataille, &
 » n'ayant plus personne à tuer, se retirèrent sur
 » le bord de la rivière.

Siam.
 Forbin.

» Après avoir conféré quelques momens en-
 » tr'eux, n'écoutant plus que leur désespoir,
 » & résolus de se mettre dans la nécessité de
 » combattre, ils regagnèrent leur galère qu'ils
 » brûlèrent, après s'être armés de boucliers &
 » de lances, & descendirent de nouveau à terre,
 » dans le dessein de faire main basse sur tout
 » ce qui se présenterait à eux. Ils commencè-
 » rent par brûler toutes les maisons des sol-
 » dats, & remontant le bord de la rivière, ils
 » attaquèrent & tuèrent indistinctement tout
 » ce qu'ils trouvèrent sur leur passage. Tant
 » de meurtres répandirent tellement l'alarme
 » dans les environs, que la rivière fut bientôt
 » couverte d'hommes & de femmes qui por-
 » taient leurs enfans sur le dos & se sauvaient
 » à la nage.

» Touché de ce spectacle, & indigné de ne
 » voir que des cadavres dans l'endroit où j'avais
 » laissé tant de soldats, je ramassai une vingtaine
 » d'hommes armés de fusils, & je m'embar-
 » quai avec eux sur un balon, pour suivre ces
 » désespérés. Les ayant joints à une lieue du
 » fort, mon feu les obligea de s'éloigner de
 » la rivière, & de se retirer dans les bois voi-

Siam.
Foubin.

» fins. Comme je n'avais pas assez de monde
» pour les poursuivre , je pris le parti de
» retourner au fort.

» A mon arrivée, j'appris que les six Ma-
» cassars, qui avaient passé de l'autre côté,
» s'étaient emparés d'un couvent de talapoins,
» dont ils avaient tué tous les moines, avec
» un mandarin de distinction dans le corps
» duquel l'un d'eux avait laissé son cric qu'on
» me présenta. J'y courus avec quatre-vingt
» de mes soldats, qui ne sachant pas en-
» core manier le fusil, n'étaient armés que
» de lances. Je trouvai en arrivant que les Sia-
» mois ne pouvant plus se défendre, avaient
» été réduits à mettre le feu au couvent. On me
» dit que les Macassars s'étaient jettés à quel-
» ques pas de là, dans un champ plein d'herbes,
» hautes & épaisses, où ils se tenaient accrou-
» pis; j'y conduisis ma troupe dont je formai
» deux rangs bien ferrés, menaçant de tuer le
» premier qui ferait mine de fuir. Mes lanciers
» ne marchaient d'abord que pas à pas & comme
» à tâtons; mais peu-à-peu ma présence les
» rassura.

» Le premier Macassar que nous trouvâmes,
» se dressa sur ses pieds comme un furieux,
» & élevant son cric, allait se jeter sur mes
» gens; mais je le prévins en lui brûlant la cer-

» velle. Quatre autres furent tués successive-
 » ment par mes Siamois, qui ne s'ébranlèrent
 » point dans cette occasion, donnant à grands
 » coups de lances sur ces malheureux, dont le
 » courage leur faisait préférer la mort à la re-
 » traite. Comme je songeais à m'en retourner,
 » je fus averti qu'il restait encore un sixième
 » Macassar. C'était un jeune homme, le même
 » qui avait laissé son cric dans le corps du Man-
 » darin tué au couvent des talapoins. On se
 » mit de nouveau à le chercher dans les herbes.
 » J'ordonnai à mes soldats de ne le point tuer,
 » puisqu'ils pouvaient le prendre vif sans ré-
 » sistance; mais ils étaient si animés que l'ayant
 » trouvé, ils le percèrent de mille coups.

» De retour au fort, j'assemblai tous les
 » mandarins pour me concerter avec eux sur le
 » parti qu'il y avait à prendre par rapport aux
 » autres Macassars. Il fut résolu qu'on assem-
 » blerait le plus de troupes qu'on pourrait, &
 » que nous leur donnerions la chasse, dès que
 » nous serions informés du lieu de leur retraite.
 » Je trouvai que le nombre de nos morts, dans
 » cette malheureuse journée, se montait à trois
 » cent soixante-six hommes. Les ennemis n'en
 » avaient perdu que dix-sept; savoir six, dans le
 » petit fort; six aux environs du couvent des
 » talapoins, & cinq sur le champ de bataille.

Siam.
Forbin.

» Le lendemain de mon arrivée au fort, je
 » reçus avis qu'un des six Macassars qui avaient
 » combattu dans le pavillon, n'était pas mort ;
 » quelques soldats Siamois l'avaient saisi, &
 » de peur qu'il ne leur échappât, ils en avaient
 » fait comme un peloton, à force de le lier.
 » J'allai le voir pour le questionner & pour
 » en tirer, s'il était possible, quelques éclair-
 » cissements. Ce démon (car la force & la pa-
 » tience humaines ne vont pas si loin) avait
 » passé avec un sang froid étonnant, toute la
 » nuit dans la fange, blessé de dix-sept coups
 » de lance. Je lui fis quelques questions ;
 » mais il me répondit qu'il ne pouvait me sa-
 » tisfaire, qu'auparavant je ne l'eusse fait déta-
 » cher. Il n'y avait pas à craindre qu'il échappât.
 » J'ordonnai au sergent Français que j'avais
 » mené avec moi, de le délier. Celui-ci posa sa
 » halebardes contre un arbre assez près du blessé ;
 » & le jugeant hors d'état de rien entreprendre
 » après l'avoir détaché, il laissa cette arme
 » dans l'endroit où il l'avait mise d'abord. A
 » peine le Macassar fut-il en liberté, qu'il com-
 » mença à allonger les jambes & à remuer les
 » bras, comme pour les dégourdir. Je m'ap-
 » perçus qu'en répondant aux questions que je
 » lui faisais, il se retournait, & tâchant de ga-
 » gner terre, s'approchait insensiblement de

» la
 » de
 » pr
 » qu
 » fu
 » de
 » de
 » pr
 » n'y
 » ve
 »
 » fai
 » dif
 » d'a
 » tan
 » fère
 » les
 » peu
 » Ma
 » ma
 » tre
 » tère
 » mê
 » les
 » ble
 » qui
 » qu
 » ma

» la halebarde pour s'en saisir. Je connus son
 » dessein, & m'adressant au sergent : tiens-toi
 » près de ta halebarde, lui dis-je; voyons jus-
 » qu'où cet enragé poussera l'audace. Dès qu'il
 » fut à portée, il ne manqua pas de se jeter
 » dessus pour la saisir en effet; mais ayant plus
 » de courage que de force, il se laissa tomber
 » presque mort sur le visage. Alors voyant qu'il
 » n'y avait rien à espérer de lui, je le fis ache-
 » ver sur le champ.

» J'étais frappé de tout ce que j'avais vu
 » faire à ces hommes, qui me paraissaient si
 » différens de tous les autres, & je souhaitai
 » d'apprendre d'où pouvait venir à ces peuples
 » tant de courage, ou pour mieux dire, tant de
 » férocité. Des Portugais qui demeuraient dans
 » les Indes depuis l'enfance, me dirent que ces
 » peuples étaient habitans de l'île *Célèbes* ou
 » *Macassar*; qu'ils étaient mahométans schif-
 » matiques & très-superstitieux : que leurs prê-
 » tres leur donnaient des lettres écrites en carac-
 » tères magiques, qu'ils leur attachaient eux-
 » mêmes au bras, en les assurant que tant qu'ils
 » les porteraient sur eux, ils seraient invulnéra-
 » bles : qu'un point particulier de leur créance,
 » qui consiste à être persuadés que tous ceux
 » qu'ils pourront tuer sur la terre, hors les
 » mahométans, seront autant d'esclaves qui les

Siam.
Forbin.

Siam.
Forbin.

» serviront dans l'autre monde, ne contribuait
 » pas peu à les rendre cruels & intrépides. Enfin
 » ils ajoutèrent qu'on leur imprimait si forte-
 » ment dès l'enfance, ce qu'on appelle le point
 » d'honneur, qui se réduit parmi eux à ne se
 » rendre jamais, qu'il n'y avait point d'exem-
 » ple qu'aucun y eût encore contrevenu. Pleins
 » de ces idées, ils ne demandent ni ne donnent
 » jamais de quartier; dix Macassars le cric à
 » la main, attaqueraient cent mille hommes.
 » Il n'y a pas lieu d'en être surpris. Des gens
 » imbus de tels principes, ne doivent rien crain-
 » dre, & ce sont des hommes bien dangereux.
 » Ces insulaires sont d'une taille médiocre, ba-
 » fanés, agiles & vigoureux. Leur habillement
 » consiste en une culotte fort étroite, une che-
 » misette de coton, blanche ou grise, un bon-
 » net d'étoffe bordé d'une bande de toile,
 » large d'environ trois doigts: ils vont les
 » jambes nues, les pieds dans des *pabouches*,
 » & se ceignent les reins d'une écharpe, dans
 » laquelle ils passent leur arme diabolique.
 » Tels étaient ceux à qui j'avais eu affaire, & qui
 » me tuèrent misérablement tant de monde.
 » Je rendis compte à M. Constance de cette
 » malheureuse aventure. Quoique sa manœu-
 » vre ne m'eût que trop manifesté sa mauvaise
 » volonté à mon égard, je crus qu'il ne conve-

» n
 » je
 » u
 » ta
 » p
 » ét
 » fit
 » tie
 » lu
 » co
 » le
 » pr
 » m
 » no
 » mi
 » qu
 »
 » ce
 » ay
 » le
 » se
 » les
 » rev
 » le
 » ha
 » le
 »
 » av

» nait pas de lui en témoigner du ressentiment ;
 » je lui écrivis donc simplement pour lui faire
 » un détail bien circonstancié de tout ce qui m'é-
 » tait arrivé. Je l'avertis en même-tems de
 » prendre garde au reste des Macassars qui
 » étaient retranchés dans leur camp , & de pro-
 » fiter de mon exemple. Ayant reçu ma rela-
 » tion, il fit entendre au roi tout ce qu'il vou-
 » lut ; & comme je m'étais sans doute trop bien
 » conduit à son gré , il me répondit par une
 » lettre pleine de reproches , m'accusant d'im-
 » prudence & d'avoir été la cause de tout ce
 » massacre ; il finissait en me donnant ordre ,
 » non d'arrêter les Macassars comme la pre-
 » mière fois , mais d'en faire mourir autant
 » que je pourrais.

» Je n'avais pas attendu ses instructions sur
 » ce point. Dès le lendemain de notre dérouté ,
 » ayant encore assemblé tous les mandarins , je
 » leur avais distribué des troupes avec ordre de
 » se tenir sur les avenues , pour empêcher que
 » les ennemis qui avaient gagné les bois , ne
 » revinssent jeter de nouveau l'épouvante sur
 » le bords de la rivière , qui est l'endroit le plus
 » habité du pays , & celui où ils pouvaient faire
 » le plus de ravage.

» Quinze jours après , j'appris qu'ils
 » avaient paru à deux lieues de Bancok : j'y

Siam.
Forbin.

Siam.
Forbin.

» accourus avec quatre-vingt soldats que j'em-
 » barquai dans mon balon, le pays étant encore
 » inondé. J'arrivai fort à propos pour rassurer
 » les peuples : j'y trouvai plus de quinze cent
 » personnes qui fuyaient devant vingt-quatre ou
 » vingt-cinq Macassars qui étaient encore
 » attroupés. A mon arrivée, ces furieux aban-
 » donnèrent quelques balons dont ils s'étaient
 » saisis, & se jetèrent à la nage. Je fis tirer
 » sur eux ; mais ils furent bientôt hors de la
 » portée du fusil, & se retirèrent dans les bois.
 » Je rassemblai tout ce peuple effrayé, je lui
 » reprochai sa lâcheté, & la honte qu'il y avait
 » à fuir devant un si petit nombre d'ennemis.
 » Animés par mes discours, les Siamois se
 » rallièrent, & les poursuivirent jusqu'à l'en-
 » trée du bois, où voyant qu'il était impossi-
 » ble de les forcer, je retournai à *Bauco*k.

» Je trouvai en arrivant deux de ces mal-
 » heureux, qui ayant été blessés, n'avaient pu
 » suivre les autres. Un missionnaire nommé
 » *Manuel*, les regardant comme un objet digne
 » de son zèle, leur parla avec tant de force,
 » qu'ils se convertirent, & moururent peu de
 » tems après avoir reçu le baptême. Quelques
 » jours après on m'en amena un troisième que
 » le missionnaire exhorta inutilement ; ce misé-
 » rable ayant demandé si en se faisant chrétien

» on lui sauverait la vie, on lui répondit que
 » non. Puisque je dois mourir, dit-il, que
 » m'importe que je sois avec Dieu ou avec le
 » diable? Là-dessus il eut le cou coupé, & j'or-
 » donnai que sa tête serait exposée pour don-
 » ner de la terreur aux autres.

» Au bout de huit jours, quelques payfans
 » tout effrayés vinrent m'avertir que les enne-
 » mis avaient paru sur le rivage; qu'ils y avaient
 » pillé un jardin d'où ils avaient enlevé quelques
 » herbes & une quantité assez considérable de
 » fruits. J'y allai avec environ cent soldats ar-
 » més de lances & de fusils; j'y trouvai plus de
 » deux mille Siamois qui s'étaient rendus sur
 » le lieu où les Macassars avaient couché. Lassé
 » de me voir mené si long-tems par une poi-
 » gnée d'ennemis, je résolus d'en venir à bout.
 » Je partageai les deux mille hommes que j'a-
 » vais en deux corps, que je postai à droite & à
 » gauche, & je me mis avec mes cent hommes
 » aux trousses de ces bêtes féroces. Je suivis
 » dans l'eau la route qu'ils s'étaient ouverte à
 » travers les herbes. Comme ils mouraient
 » presque de faim, ne se nourrissant depuis un
 » mois que d'herbes sauvages, je vis bien qu'il
 » était tems de ne les plus marchander, sur-
 » tout n'ayant avec moi que des hommes frais

Siam.
Forbin.

» dont je pouvais tirer parti. Dans cette pen-
 » sée, je leur fis doubler le pas. Après avoir
 » marché environ une demi-lieue, nous ap-
 » perçûmes les ennemis, & nous nous mêmes
 » en devoir de les joindre.

» Je les ferrais de fort près. Pour m'éviter,
 » ils se jetèrent dans un bois qui était sur la
 » gauche, d'où ils tombèrent sur une troupe
 » des miens, qui du plus loin qu'ils les apper-
 » çurent', firent une décharge de mousque-
 » terie hors de portée, & se sauvèrent à toutes
 » jambes. Cette fuite ne me fit pas changer de
 » dessein; je joignis encore les ennemis, & je
 » rangéai mes soldats en ordre de bataille.
 » Comme nous avions de l'eau jusqu'à mi-
 » jambe, les Macassars ne pouvant venir à nous
 » avec leur activité ordinaire, gagnèrent une
 » petite hauteur entourée d'un fossé, où il y
 » avait de l'eau jusqu'au col. Je les investis, &
 » m'approchant d'eux à la distance de dix à
 » douze pas, je leur fis crier par un interprète
 » de se rendre, les assurant que s'ils se fiaient
 » à moi, je m'engageais à leur ménager leur
 » grace auprès du roi de Siam. Ils se tinrent si
 » offensés de cette proposition, qu'ils nous dé-
 » cochèrent une de leurs lances pour nous té-
 » moigner leur indignation, & se jetant un

» moment après dans l'eau, les cris entre les
 » dents, ils se mirent à la nage pour nous ve-
 » nir attaquer.

Siam.
 Forbin.

» Les Siamois encouragés, & par mes dis-
 » cours & par mon exemple, firent si à pro-
 » pos leur décharge sur ces désespérés, qu'il
 » n'en échapa pas un seul. Ils n'étaient plus que
 » dix-sept; tous les autres étaient morts dans
 » les bois, ou de misère, ou des blessures qu'ils
 » avaient reçues. J'en fis dépouiller quelques
 » uns, que je trouvai tous secs comme des mo-
 » mies, n'ayant que la peau & les os. Ils por-
 » taient tous sur le bras gauche ces caractè-
 » res dont on a parlé. Telle fut la fin de cette
 » malheureuse aventure, qui pendant un mois
 » me causa des fatigues incroyables, & faillit
 » à me coûter la vie ».

Un Français nommé la Mare, témoin ocu-
 laire, rapporte en peu de mots ce qui se passa
 à Siam au sujet des Macassars retranchés dans
 leur camp, après la conspiration découverte.

« Cinq mille hommes de la garde furent
 » détachés sous les ordres de M. Constance,
 » premier ministre, que le roi regardait comme
 » le plus digne de tous ses sujets, & en même-
 » tems le plus capable d'exécuter ses volontés.

» Tout étant disposé pour cette expédition,

Siam.
Forbin.

» qui devait se faire le 24 de septembre au ma-
 » tin, M. Constance se mit la veille dans un
 » balon, où il fit entrer le sieur *Youdal*, capi-
 » taine d'un vaisseau Anglais, qui était à la
 » barre de Siam, plusieurs Anglais au service
 » du roi de Siam, un missionnaire & un autre
 » particulier. En passant, il fit la revue de toutes
 » les troupes qui l'attendaient dans divers bâ-
 » timens, près d'une langue de terre qui re-
 » garde le camp des Macassars; & leur ayant
 » assigné leurs postes, il envoya tous les Anglais,
 » à l'exception du capitaine, à bord de deux
 » vaisseaux du roi armés en guerre, qui étaient
 » une demi-lieue au-dessous du camp des
 » Macassars, & demeura jusqu'à une heure
 » de la nuit, pour visiter tous les postes, après
 » quoi, nous nous rendîmes aussi à bord de
 » ces vaisseaux vers les quatre heures, une
 » demi-heure avant l'attaque qui devait com-
 » mencer par un signal de l'autre côté de la ri-
 » vière.

» Constance visita encore tous les postes en
 » remontant, & donna ses ordres par-tout. Celui
 » de l'attaque portait, que *Oklouang-Mahamon-*
 » *tri*, capitaine général des gardes du roi, avec
 » ses quinze cent hommes, devait enfermer les
 » ennemis, en formant une ligne de tout son

» mo
 » jufo
 » Ve
 » can
 » rui
 » ses
 » les
 » sée
 » bar
 » Ok
 » por
 » der
 » vièr
 » & s
 » esca
 » hom
 » leur
 » L
 » Okl
 » ave
 » suiv
 » char
 » qu'a
 » tant
 » Mac
 » lui
 » Ce
 » mer

» monde , depuis le bord de la grande rivière
 » jusqu'à un ruisseau où se terminait leur camp.
 » Vers le haut , une mare d'eau derrière le
 » camp ne laissait entre la grande rivière & le
 » ruisseau , qu'un espace d'environ deux toi-
 » ses ; de sorte que les Macassars ne pouvaient
 » les combattre que par une espèce de chau-
 » fée ; mais on avait donné ordre d'y faire une
 » barricade de pieux pour en défendre l'entrée.
 » *Okpra - Chula* , mandarin Siamois , devait se
 » porter de l'autre côté du ruisseau , & le bor-
 » der avec mille hommes. Dans les deux ri-
 » vières il y avait vingt-deux petites galères
 » & soixante balons remplis de monde , pour
 » escarmoucher contre les ennemis ; & mille
 » hommes sur la langue de terre vis-à-vis de
 » leur camp.

» Le signal donné à l'heure marquée ,
 » *Oklouang - Mahamontri* part brusquement
 » avec quatorze de ses esclaves , sans se faire
 » suivre de ses troupes , & va droit à la
 » chaussée , le long de laquelle il pousse jus-
 » qu'aux maisons des Macassars. Là , s'arrê-
 » tant , il appelle tout bas *Okpra-Chula*. Un
 » Macassar que l'obscurité l'empêchait de voir ,
 » lui répond en Siamois , que voulez - vous ?
 » Ce mandarin croyant que c'était effective-
 » ment *Okpra-Chula* , s'avance sans défiance :

Siam.
Forbin.

Siam.
Forbin.

» en même-tems les Macassars sortent de leur
» embuscade , & le tuent avec sept de ses
» esclaves. Après cette expédition , une par-
» tie des Macassars passa de l'autre côté du
» ruisseau , avant que l'Okpra se fût emparé
» de ce poste.

» A cinq heures & demie , un Anglais nommé
» Corse , capitaine de vaisseau du roi de Siam ,
» attaqua les ennemis du côté de la grande ri-
» vière , à l'extrémité de leur camp , & fit faire
» sur eux un si grand feu de sa mousqueterie ,
» qu'il les contraignit de se retirer vers le
» haut de leur camp. Ce capitaine s'en étant
» apperçu , mit pied à terre , suivi de dix ou
» douze Anglais , & d'un officier Français ;
» mais à peine étaient-ils descendus , que les
» Macassars revenans sur leurs pas , les char-
» gèrent à leur tour , & les obligèrent de se
» jeter dans la rivière. Corse y reçut une blef-
» sure à la tête , dont il mourut , & l'officier
» Français se sauva à la nage.

» Après ce coup , tous les Macassars aban-
» donnèrent leur camp qui était déjà à moitié
» brûlé , & voulurent gagner le haut de la pe-
» tite rivière , à dessein de pousser jusqu'au camp
» des Portugais , pour exercer leur rage sur les
» Chrétiens. Dans ces entrefaites , le sieur
» *Veret* , chef du comptoir de la compagnie

» orientale de France à Siam, arriva avec une
 » chaloupe & un balon, où étaient tous les
 » Français qui se trouvaient dans cette ville au
 » nombre de vingt. M. Constance qui montait
 » un balon plus léger que les autres, s'avança
 » en diligence du côté des Macassars, suivi du
 » balon de M. Veret & de douze ou quinze au-
 » tres balons siamois, pour les empêcher de
 » rien entreprendre & de passer la rivière à une
 » demi-lieue au-dessus du camp. Les ayant ap-
 » perçus, il commanda aux Siamois de descen-
 » dre pour les charger, & mettant pied à
 » terre lui-même, ce ministre marcha droit à
 » eux, suivi de huit Français, de deux Anglais,
 » de deux madarins Siamois, & d'un soldat
 » Japonais. La chaloupe n'était pas encore ar-
 » rivée, & l'on ne pouvait l'attendre, parce
 » qu'il était de la dernière importance de pré-
 » venir les Macassars.

» On passa d'abord une grande haie de bam-
 » bous pour entrer dans la plaine où étaient
 » les ennemis. La première escarmouche coûta
 » la vie à un Siamois & à deux Macassars. Les
 » autres se retirèrent derrière des bambous, &
 » se partageant ensuite à droite & à gauche,
 » ils revinrent avec beaucoup de furie dans
 » le dessein d'enfermer les Siamois. Ce mou-
 » vement, nous obligea de faire une retraite

Siam.
Forbin.

Siam.
Forbin.

» fort précipitée, & de nous jeter dans l'eau
 » pour regagner les balons. De douze per-
 » sonnes qui accompagnaient M. Constance, il
 » y en eut cinq de tués, entr'autres Youdal,
 » capitaine du vaisseau anglais, percé de cinq
 » coups, & quatre Français qui en avaient
 » reçu chacun dix ou douze. La rage des Ma-
 » cassars, animés par leur opium, était si
 » grande, qu'un d'eux tua sa propre femme,
 » qui l'embarraissait dans sa retraite.

» Cet échec n'étonna point M. Constance. Il
 » mit de nouveau pied à terre, suivi d'un plus
 » grand nombre de Français, tant du balon que
 » de la chaloupe, & de plusieurs Anglais qui
 » y étaient accourus. Il y eut quantité de Ma-
 » cassars tués dans cette seconde descente, &
 » quoiqu'ils se défendissent avec beaucoup d'o-
 » piniâtreté, nous n'y perdîmes pas un seul
 » homme.

» Le ministre voyant qu'il n'y avait aucun
 » moyen de vaincre ces désespérés, qu'avec des
 » forces supérieures, détacha contr'eux quatre
 » cent hommes sous les ordres d'un mandarin
 » Siamois, pour aller se poster au-dessus de
 » cet endroit & s'opposer à leur passage. En
 » même-tems il descendit sur le bord du ruis-
 » seau, à la tête de trois mille hommes, avec
 » tous les Français & les Anglais, entra dans
 la

» la plaine où il y avait de l'eau jusqu'à la cein-
 » turé, & marcha droit aux ennemis. Nous ap-
 » perçûmes de loin qu'ils étaient aux prises, avec
 » les quatre cent hommes qu'on avait détachés
 » vers le haut, lesquels soutinrent vigoureuse-
 » ment cette furie, & contraignirent les Ma-
 » cassars de se retirer à l'abri des maisons & des
 » bambous qui bordent la petite rivière. Aussi-
 » tôt M. Constance fit un détachement de huit
 » cent mousquetaires pour les escarmoucher à
 » travers les maisons & les bambous, en poussant
 » toujours vers le haut de la rivière. Ces mouf-
 » quetaires firent des merveilles, & ne lâchè-
 » rent jamais pied malgré la résistance des
 » Macassars.

» Quelques momens après, le ministre fit
 » avancer en croissant les deux mille deux cent
 » hommes qui étaient restés auprès de lui dans
 » la plaine, pour se joindre aux quatre cent
 » premiers. Ils portaient devant eux de petites
 » claies de bambous, traversées de gros clous
 » à trois poinres qui s'élevaient par-dessus à la
 » hauteur d'un demi-pied. Ces machines furent
 » plongées dans l'eau, & appuyées avec des
 » pieux à mesure qu'on s'approchait des en-
 » nemis, qui venant fondre tous ensemble à
 » leur ordinaire, sans voir où ils posaient
 » les pieds, se trouvèrent pris pour la plu-

Siam.
Forbin.

» part, si bien que ne pouvant plus ni avancer
 » ni reculer, ils furent presque tous tués à coups
 » de fusil.
 » Ceux qui s'échappèrent, s'étant retranchés
 » dans des maisons de bambous ou de bois,
 » auxquelles on mit le feu, n'en sortirent qu'à
 » demi-brûlés, en se jetant au milieu des
 » troupes la lance ou le cric à la main, &
 » combattant toujours jusqu'à ce qu'ils tom-
 » bassent sous les coups de leurs ennemis. Il
 » n'y en eut pas un de ceux qui s'étaient re-
 » tirés dans les maisons & dans les bâtimens
 » qui ne mourût de cette manière. Le prince
 » même qui s'était caché derrière une maison,
 » & qui avait été blessé d'un coup de mouf-
 » quet à l'épaule, se voyant découvert, courut
 » la lance à la main droit à M. Constance,
 » qui lui présenta la sienne, tandis qu'un des
 » Français de la suite du ministre, lui lacha un
 » coup de mousqueton qui l'étendit mort à ses
 » pieds. Enfin tous les Macassars furent tués
 » ou pris. Vingt-deux qui s'étaient retirés dans
 » une mosquée, se rendirent sans combattre.
 » On en fit trente-trois autres en vie, qui
 » étaient tous percés de coups. De la Mare ne
 » nous apprend pas ce qu'on fit des prison-
 » niers; mais le chevalier de Forbin dit qu'on
 » ne sauva la vie qu'à deux jeunes fils du

» F
 » t
 » l
 » e
 » d
 » d
 » tr
 » d
 » d
 » da
 » fa
 » pr
 » M
 » les
 » mo
 » Il
 » roi
 » ma
 » de
 » ten
 » exp
 » fa p
 » par
 Ta
 ticula
 qui se
 Macar
 Quatr

» prince, qui furent conduits à Louvo. On ne
 » trouva les corps que de quarante-deux morts;
 » les autres étaient péris dans la rivière. Il y
 » eut sept Européens & seulement dix Siamois
 » de tués dans cette expédition. Le combat
 » dura depuis quatre heures & demie du ma-
 » tin jusqu'à quatre heures du soir. Les man-
 » darins Siamois firent parfaitement bien leur
 » devoir, allant par-tout le sabre à la main
 » dans les endroits les plus périlleux, & fai-
 » sant exécuter les ordres du ministre avec une
 » promptitude admirable. Tout étant achevé,
 » M. Constance donna ordre qu'on coupât
 » les têtes des Macassars qui furent trouvés
 » morts, & qu'on les exposât dans leur camp.
 » Il partit ensuite pour aller rendre compte au
 » roi du succès de cette grande journée. Sa
 » majesté lui témoigna qu'elle était satisfaite
 » de sa conduite; mais elle lui fit en même
 » tems une douce réprimande de s'être si fort
 » exposé, & lui donna ordre de remercier de
 » sa part les Français & les Anglais qui avaient
 » partagé avec lui le danger & la victoire ».

Siam.
Forbin.

Tachard ajoute à cette relation quelques par-
 ticularités qu'il tenait du P. de Fontenay, &
 qui servent à faire voir jusqu'à quel point les
 Macassars poussent la fermeté & le courage.
 Quatre d'entr'eux qui avaient abandonné le

Siam.
Forbin.

service du roi de Siam, le jour même que la conjuration éclata, pour se joindre à leurs compatriotes, ayant été condamnés à la mort, ce Père s'intéressa pour faire différer leur supplice, s'imaginant que des malheureux qui avaient déjà beaucoup souffert, seraient plus dociles à recevoir les lumières du christianisme. Ils venaient de subir une terrible torture. On les avait roués de coups de bâton; on leur avait enfoncé des chevilles sous les ongles, écrasé tous les doigts, appliqué du feu au bras & ferré les temples entre deux ais. M. *Leclerc*, qui parlait leur langue, fit tout ce qu'il put pour opérer leur conversion, mais inutilement. Ainsi les PP. furent obligés de les abandonner à la justice. Ils furent attachés à terre pieds & poings liés, le corps nu, autant que la pudeur pouvait le permettre. Dans cet état on lâcha un tigre, qui, après les avoir flairés sans leur faire aucun mal, fit de grands efforts pour sortir de l'enceinte, haute de quatre pieds. Il était midi qu'il n'avait point encore touché aux criminels, quoiqu'ils eussent été exposés depuis les sept heures du matin. L'impatience des bourreaux leur fit irriter le tigre, qui en tua trois avant la nuit, & la nuit même le quatrième. Les exécuteurs tenaient ce cruel animal par deux chaînes passées des deux côtés hors de l'enceinte, & le

tiraient malgré lui sur les criminels. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'on ne les entendit jamais ni se plaindre ni seuler. L'un se laissa dévorer le pied sans le retirer; l'autre, sans faire un cri se laissa dévorer tous les os du bras; un troisième souffrit que le tigre lui léchât le sang qui coulait de son visage, sans détourner les yeux & sans faire le moindre mouvement du corps. Un seul tourna autour de son poteau, pour éviter cet animal furieux; mais il mourut enfin avec la même constance que les autres.

Siam.
Forbia.





CHAPITRE V.

Voyage d'Occum Chamnam, Mandarin Siamois.

Siam.
Occum
Chamnam.

NOUS joindrons ici la relation du malheureux voyage de ce mandarin, relation dont nous sommes redevables au P. Tachard. Il avait entendu vanter la singularité de ses aventures. Sa curiosité lui fit desirer de les apprendre de lui-même. Il les écrivit à mesure que le mandarin les lui racontait; & dans la suite ayant eu occasion de connaître plusieurs Portugais dignes de foi, qui avaient fait le même voyage avec lui, il trouva dans la conformité de leur témoignage une parfaite confirmation de ce récit.

Le roi de Portugal ayant envoyé au roi de Siam une célèbre ambassade, pour renouveler leurs anciennes alliances, le monarque Siamois se crut obligé de répondre à cette marque extraordinaire de considération, en faisant partir à son tour trois grands mandarins, revêtus de la qualité de ses ambassadeurs, & six autres d'un ordre inférieur, avec un assez grand équi-

pag
Ils
de
ma
Go
plo
&
les
pur
por
fut
I
mo
por
barq
cent
tren
ave
fiou
nom
ruga
le r
jusq
duc
met
"
" a
" r

page, pour se rendre à la cour de Portugal. Ils s'embarquèrent pour Goa vers la fin du mois de mai 1684, sur une frégate siamoise, commandée par un capitaine Portugais. Quoique Goa ne soit pas bien éloigné de Siam, ils employèrent plus de cinq mois dans cette route, & soit défaut d'habileté dans les officiers & les pilotes, soit opiniâtreté des vents, ils n'y purent arriver qu'après le départ de la flotte portugaise. Ainsi leur navigation vers l'Europe fut différée d'une année presque entière.

Ils se virent dans la nécessité de passer onze mois à Goa, pour attendre le retour de la flotte portugaise qui devait revenir d'Europe. Ils s'embarquèrent enfin dans un vaisseau portugais de cent cinquante hommes d'équipage & d'environ trente pièces de canon. Outre les ambassadeurs avec les personnes de leur suite, il portait plusieurs religieux de divers ordres, & un grand nombre de passagers, Créoles, Indiens & Portugais. On mit à la voile de la rade de Goa, le 17 Janvier 1686. La navigation fut heureuse jusqu'au 27 d'avril. Mais, à l'exemple du traducteur d'Occum, c'est dans sa bouche qu'il faut mettre le reste de cette relation.

« Ce jour, même au coucher du soleil, on » avait fait monter plusieurs matelots sur les » mâts & les vergues du navire, pour recon-

Siam.
Occum
Chamnam.

Siam.
Occum.
Chamnam.

» naître la terre qu'on voyait alors devant nous ;
 » un peu à côté sur la droite, & qu'on avait
 » apperçue depuis trois jours. Sur le rapport des
 » matelots & sur d'autres indices, le capitaine
 » & le pilote jugèrent que c'était le Cap de
 » Bonne-Espérance. On continua la route dans
 » cette supposition jusqu'à deux ou trois heures
 » après le soleil couché, qu'on se crut au delà
 » des terres qu'on avait reconnues. Alors chan-
 » geant de route, on porta un peu plus vers le
 » nord. Comme le tems était clair & le vent
 » fort frais, le capitaine, persuadé qu'on avait
 » doublé le Cap, ne mit point de sentinelle
 » sur les antennes. Les matelots de quart veil-
 » laient à la vérité; mais c'était pour les ma-
 » nœuvres, ou pour se réjouir ensemble, avec
 » tant de confusion qu'aucun ne s'apperçut & ne
 » se défia même du danger. Je fus le premier
 » qui découvrit la terre. Je ne fais quel pres-
 » sentiment du malheur qui nous menaçait,
 » m'avait fait passer une nuit si inquiète, qu'il
 » m'avait été impossible de fermer l'œil pour
 » dormir. Dans cette agitation, j'étais sorti de
 » ma chambre & je m'amusais à considérer le
 » navire, qui semblait voler sur les eaux. En
 » regardant un peu plus loin, j'apperçus tout
 » d'un coup sur la droite une ombre fort épaisse
 » & peu éloignée de nous. Cette vue m'é-

» pouvante : j'en avertis le pilote qui veillait
 » au gouvernail. En même tems on cria de
 » l'avant du vaisseau, terre, terre devant nous.
 » Nous sommes perdus, revirez de bord. Le
 » pilote fit pousser le gouvernail pour changer
 » de route. Nous étions si près du rivage, qu'en
 » revirant le navire donna trois coups de sa
 » poupe sur une roche, & perdit aussi-tôt son
 » mouvement. Ces trois secousses furent très-
 » rudes. On crut le vaisseau crevé. On courut
 » à la poupe. Cependant, comme il n'était pas
 » encore entré une seule goutte d'eau, l'équi-
 » page fut un peu ranimé.

» On s'efforça de sortir d'un si grand danger,
 » en coupant les mâts, & en déchargeant le
 » vaisseau. Mais on n'en eut pas le tems. Les
 » flots que le vent poussait au rivage, y por-
 » tèrent aussi le bâtiment. Des montagnes
 » d'eau qui s'allaient rompre sur les brisans
 » avancés dans la mer, soulevaient le vaisseau
 » jusqu'aux nues, & le laissaient retomber
 » tout d'un coup sur les roches avec tant de
 » vitesse & d'impétuosité, qu'il n'y put résister
 » long-tems. On l'entendait craquer de tous
 » côtés. Les membres se détachaient les uns
 » des autres; & l'on voyait cette grosse masse
 » de bois s'ébranler, plier & se rompre de
 » toutes parts, avec un fracas épouvantable.

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Siam.
Occum
Chamnam.

» Comme la poupe avait touché la première ;
 » elle fut aussi la première enfoncée. En vain
 » les mâts furent coupés, & les canons jetés à
 » la mer, avec les coffres & tout ce qui tom-
 » bait sous la main pour soulager le corps du
 » bâtiment. Il toucha si souvent que s'étant ou-
 » vert enfin sous la sainte-barbe, l'eau qui en-
 » trait en abondance, eut bientôt gagné le
 » premier pont, & rempli la sainte-barbe. Elle
 » monta jusqu'à la grande chambre ; & peu de
 » tems après, elle était à la hauteur de la
 » ceinture au second pont.

» A cette vue, il s'éleva de grands cris. Cha-
 » cun se réfugia sur l'étage le plus haut du na-
 » vire, mais avec une confusion qui augmenta
 » le danger. L'eau continuant de monter, nous
 » vîmes le vaisseau s'enfoncer insensiblement
 » dans la mer, jusqu'à ce que la quille ayant
 » atteint le fond, il demeura quelque tems im-
 » mobile dans cet état.

» Il serait difficile de représenter l'effroi &
 » la consternation qui se répandirent dans tous
 » les esprits ; & qui éclatèrent par des cris,
 » des sanglots & des hutlemens. Le bruit & le
 » tumulte étaient si horribles qu'on n'entendait
 » plus le fracas du vaisseau qui se rompait en
 » mille pièces, ni le bruit des vagues qui se
 » brisaient sur les rochers avec une furie in-

» croyable. Cependant après s'être livrés à des
 » gémissemens inutiles, ceux qui n'avaient pas
 » encore pris le parti de se jeter à la nage, pen-
 » sèrent à se sauver par d'autres voies. On fit
 » plusieurs radeaux des planches & des mâts du
 » navire. Tous les malheureux à qui la frayeur
 » avait fait négliger de prendre ces précautions
 » furent engloutis dans les flots ou écrasés par
 » la violence des vagues, qui les précipitaient
 » sur les rochers du rivage.

» Mes craintes furent d'abord aussi vives
 » que celles des autres. Mais lorsqu'on m'eut
 » assuré qu'il y avait quelque espérance de se
 » sauver, je m'armai de résolution. J'avais deux
 » habits assez propres que je vêtis l'un sur l'au-
 » tre; & m'étant mis sur quelques planches
 » liées ensemble, je m'efforçai de gagner à la
 » nage le bord de la mer. Notre second ambaf-
 » sadeur, le plus robuste & le plus habile des
 » trois à nager, était déjà dans l'eau. Il s'était
 » chargé de la lettre du roi, qu'il portait atta-
 » chée à la poignée d'un sabre dont sa majesté lui
 » avait fait présent. Ainsi nous arrivâmes tous
 » deux à terre presqu'en même tems. Plusieurs
 » Portugais s'y étaient déjà rendus: mais ils
 » n'avaient fait que changer de péril. Si ceux
 » qui étaient encore dans le vaisseau pouvaient
 » être noyés, il n'y avait pas plus de ressource

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Siam.
Occum
Channam.

» à terre contre la faim. Nous étions sans
 » eau, sans vin & sans biscuit. Le froid était
 » d'ailleurs très-piquant, & j'y étais d'au-
 » tant plus sensible que la nature ne m'y avait
 » point accoutumé. Je compris qu'il me serait
 » impossible d'y résister long-tems. Cette idée
 » me fit prendre la résolution de retourner le
 » lendemain au vaisseau, pour y prendre des
 » habits plus épais que les miens, & des rafraî-
 » chissemens. Les Portugais de quelque rang
 » avaient été logés sur le premier pont; & je
 » m'imaginai que je trouverais dans leurs caba-
 » nes des choses précieuses, sur-tout de bonnes
 » provisions, qui étaient le plus nécessaire de
 » nos besoins. Je me remis sur une espèce
 » de claie, & je nageai heureusement jusqu'au
 » vaisseau.

» Il ne me fut pas difficile d'y aborder, parce
 » qu'il paraissait encore au-dessus de l'eau. Je
 » m'étais flatté d'y trouver de l'or, des pierre-
 » ries, ou quelque meuble précieux qui n'eût
 » pas été difficile à porter. Mais en arrivant je
 » vis toutes les chambres remplies d'eau, & je
 » ne pus emporter que quelques pièces d'étoffe
 » d'or, avec une petite cave de six flacons de
 » vin & un peu de biscuit, que je trouvai
 » dans la cabane d'un pilote. J'attachai ce petit
 » butin sur la claie; & le poussant devant moi

» avec beaucoup de peine & de danger , j'arri-
 » vai une seconde fois au rivage quoique bien
 » plus fatigué que la première.

Siam.
 Oceanum
 Chamnam.

» J'y rencontrai quelques Siamois qui s'étaient
 » sauvés nus. La compassion que je ressentis de
 » leur misère , en les voyant trembler de
 » froid , m'obligea à leur faire part des étoffes
 » que j'avais apportées du vaisseau. Mais crai-
 » gnant que si je leur confiais la cave, elle ne
 » durât pas long-tems entre leurs mains, je la
 » donnai à un Portugais qui m'avait toujours
 » marqué beaucoup d'amitié; à condition néan-
 » moins que nous en partagerions l'usage. Dans
 » cette occasion, je reconnus combien l'amitié
 » est faible contre la nécessité. Cet ami me
 » donna chaque jour un demi verre de vin à
 » boire, pendant les deux ou trois premières
 » journées, dans l'espérance de trouver une
 » source ou un ruisseau. Mais lorsqu'on se vit
 » pressé de la soif, & qu'on craignit de ne pas
 » découvrir d'eau douce pour se désaltérer, en
 » vain le pressai-je de me communiquer un se-
 » cours qu'il tenait de moi. Il me répondit
 » qu'il ne l'accorderait pas à son père. Le bis-
 » cuit ne put nous servir, parce que l'eau de
 » la mer dont il avait été trempé, lui donnait
 » une amertume insupportable.

Siam.
Occum
Chammam.

» Aussi-tôt que tout le monde se fut rendu
» à terre, ou du moins que personne ne parut
» plus sortir du vaisseau, on fit le dénombrement;
» nous nous trouvâmes environ deux cent per-
» sonnes; d'où l'on conclut qu'il ne s'en était
» noyé que sept ou huit pour avoir eu trop d'em-
» pressement à se sauver. Quelques Portugais
» avaient eu la précaution d'emporter des fusils
» & de la poudre, pour se défendre des Cafres,
» & pour tuer du gibier dans les bois. Ces ar-
» mes nous furent aussi fort utiles à faire du
» feu, non-seulement pendant toute la durée
» de notre voyage, jusqu'aux habitations Hol-
» landaises, mais sur tout les deux premières
» nuits que nous passâmes sur le rivage, tout
» dégouttans de l'eau de la mer. Le froid fut si
» rigoureux, que si l'on n'eût allumé du feu
» pour faire sécher nos habits, peut-être au-
» rions-nous trouvé tous dans une prompte mort
» le remède à nos peines.

» Le second jour après notre naufrage, nous
» nous mîmes en chemin. Le capitaine & les
» pilotes nous disaient que nous n'étions pas à
» plus de vingt lieues du Cap de Bonne-Espérance,
» où les Hollondais avaient une fort nombreuse
» habitation, & que nous n'avions besoin que
» d'un jour ou d'eux pour y arriver. Cette assu-

» rance porta la plupart de ceux qui avaient
 » apporté quelques vivres du vaisseau à les
 » abandonner, dans l'espoir qu'avec ce fardeau
 » de moins, ils marcheraient plus vite & facile-
 » ment. Nous entrâmes ainsi dans les bois, ou
 » plutôt dans les brossailles; car nous vîmes
 » peu de grands arbres dans tout le cours de
 » notre voyage. On marcha tout le jour; &
 » l'on ne s'arrêta que deux fois pour prendre
 » un peu de repos. Comme on n'avait presque
 » rien apporté pour boire & pour manger, on
 » commença bientôt à ressentir les premières
 » atteintes de la faim & de la soif; sur-tout
 » après avoir marché avec beaucoup de dili-
 » gence, à l'ardeur du soleil, dans l'espérance
 » d'arriver le même jour chez les Hollandais.
 » Sur les quatre heures après midi, nous trou-
 » vâmes une grande mare d'eau qui servit
 » beaucoup à nous soulager. Chacun y but à
 » loisir. Les Portugais furent d'avis de passer
 » le reste du jour & la nuit suivante sur le
 » bord de cet étang. On fit du feu. Ceux qui
 » purent trouver dans l'eau quelques cancre,
 » les firent rôtir & les mangèrent. D'autres, en
 » plus grand nombre, après avoir bu une seconde
 » fois, prirent le parti de se livrer au som-
 » meil; bien plus abattus par la fatigue d'une
 » si longue marche, que par la faim qui les

Siam.
 Occum
 Chamnam

Siam.
 Occum
 Chamnan.

» tourmentait depuis deux jours qu'ils étaient
 » à jeun.
 » Le lendemain, après avoir bu par précau-
 » tion pour la soif future, on partit de grand
 » matin. Les Portugais prirent les devants,
 » parce que notre premier ambassadeur étant
 » d'une faiblesse & d'une langueur qui ne lui
 » permettaient pas de faire beaucoup de dili-
 » gence, nous fûmes obligés de nous arrêter
 » avec lui. Mais comme il ne fallait pas perdre
 » les Portugais de vue, nous prîmes le parti de
 » nous diviser en trois troupes. La première
 » suivait toujours de vue les derniers Portugais;
 » & les deux autres marchant dans la même
 » distance, prenaient garde aux signaux dont
 » on était convenu avec la première bande,
 » pour avertir lorsque les Portugais s'arrête-
 » raient ou changeraient de route. Nous trou-
 » vâmes quelques petites montagnes, qui nous
 » causèrent beaucoup de peine à traverser. Pen-
 » dant tout le jour nous ne pûmes découvrir
 » qu'un puits, dont l'eau était si jaunâtre qu'il
 » fut impossible d'en boire. Un signal de la pre-
 » mière troupe, ayant fait juger en même-tems
 » que les Portugais s'étaient arrêtés, on ne
 » douta pas qu'ils n'eussent rencontré de bonne
 » eau, & cette espérance nous fit doubler le
 pas.

» pas. Cependant tous nos efforts ne purent
 » nous y faire mener l'ambassadeur avant le
 » soir. Nos gens nous déclarèrent que les Por-
 » tugais n'avaient pas voulu nous attendre,
 » sous prétexte qu'il n'y aurait aucun avantage
 » pour nous à souffrir la faim & la soif avec
 » eux, & qu'ils nous serviraient plus utilement
 » en se hâtant de marcher, pour se mettre en
 » état de nous envoyer des rafraîchissemens.

» A cette triste nouvelle, le premier am-
 » bassadeur fit assembler tous les Siamois qui
 » étaient restés près de lui. Il nous dit qu'il se
 » sentait si faible & si fatigué, qu'il lui était
 » impossible de suivre les Portugais; qu'il
 » exhortait ceux qui se portaient bien à faire
 » assez de diligence pour les rejoindre; & que
 » les maisons hollandaises ne pouvant être éloi-
 » gnées, il leur ordonnait seulement de lui en-
 » voyer un cheval & une charette avec quelq^{ue}
 » vivres, pour le porter au Cap s'il était encore
 » en vie. Cette séparation nous affligea beau-
 » coup; mais elle était nécessaire. Il n'y eut
 » qu'un jeune homme âgé d'environ quinze
 » ans, fils d'un mandarin, qui ne voulut pas
 » quitter l'ambassadeur, dont il était fort aimé,
 » & pour lequel il avait aussi beaucoup d'affec-
 » tion. La reconnaissance & l'amitié lui firent
 » prendre la résolution de mourir ou de se sau-

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Siam.
Occum
Chiamnam.

» ver avec lui, sans autre suite qu'un vieux
» domestique, qui ne put se résoudre non plus
» à quitter son maître.

» Le second ambassadeur, un autre mandarin
» & moi, nous prîmes congé de lui, après lui
» avoir promis de le secourir aussi-tôt que nous
» en aurions le pouvoir; & nous nous remîmes
» en chemin avec nos gens, dans le dessein de
» suivre les Portugais, tout éloignés qu'ils
» étaient de nous. Un signal que nos Siamois
» les plus avancés nous firent du haut d'une
» montagne, augmenta notre courage, & nous
» fit doubler le pas. Mais nous ne pûmes les
» joindre que vers dix heures du soir. Ils nous
» dirent que les Portugais étaient encore fort
» loin; & nous découvrîmes en effet leur
» camp à quelques feux qu'ils y avaient allu-
» més. L'espérance d'y trouver du moins de
» l'eau, soutint notre courage. Après avoir con-
» tinué de marcher l'espace de deux grandes
» heures au travers des bois & des rochers,
» nous y arrivâmes avec des peines incroyables.
» Les Portugais s'étaient postés sur la croupe
» d'une grande montagne, après y avoir fait
» un grand feu autour duquel ils s'étaient en-
» dormis. Chacun de nous demanda d'abord
» où était l'eau. Un Siamois eut l'humanité de
» m'en apporter; car le ruisseau qu'on avait

» d
» n
» m
» da
» le
»
» fa
» la
» où
» plu
» ce
» à l
» n'é
» lais
» trav
» pus
» jam
» van
» jus
» vai
» épa
» d'ép
» couc
» dor
» bes
» de p
» fit ré
» nonc

» découvert, était assez loin du camp, & je
 » n'aurais pas eu la force de m'y traîner. Je
 » m'étendis auprès du feu. Le sommeil me prit
 » dans cette posture, jusqu'au lendemain que
 » le froid me réveilla.

Siam.
 Occun
 Chamnam.

» Je me sentis si affaibli & pressé d'une
 » faim si cruelle, qu'ayant souhaité mille fois
 » la mort, je résolus de l'attendre dans le lieu
 » où j'étais couché. Pourquoi l'aller chercher
 » plus loin avec de nouveaux toutmens ? Mais
 » ce mouvement de désespoir se dissipa bientôt
 » à la vue des Siamois & des Portugais, qui
 » n'étant pas moins abbattus que moi, ne
 » laissaient pas de se mettre en chemin pour
 » travailler à la conservation de leur vie. Je ne
 » pus résister à leur exemple. L'exercice de mes
 » jambes me rendit un peu de chaleur. Je de-
 » vançai même une fois mes compagnons
 » jusqu'au sommet d'une colline, où je trou-
 » vai des herbes extrêmement hautes & fort
 » épaisses. La vitesse de ma marche avait achevé
 » d'épuiser mes forces. Je fus contraint de me
 » coucher sur cette belle verdure, où je m'en-
 » dormis. A mon réveil je me sentis les jam-
 » bes & les cuisses si roides, que je désespérai
 » de pouvoir m'en servir. Cette extrémité me
 » fit reprendre la résolution à laquelle j'avais re-
 » noncé le matin. J'étais si déterminé à mou-

Siam.
Occum
Chamnam.

» rir , que j'en attendais le moment avec im-
 » patience , comme la fin de mes infortunes.
 » Le sommeil me prit encore dans ces tristes
 » réflexions. Un mandarin qui était mon ami
 » particulier , & mes valets qui me croyaient
 » égaré , me cherchèrent assez long-tems. Ils me
 » trouvèrent enfin ; & m'ayant révilé , le
 » mandarin m'exhorta si vivement à prendre
 » courage , qu'il me fit quitter un lieu où je
 » serais mort infailliblement sans son secours.
 » Nous rejoignîmes ensemble les Portugais qui
 » s'étaient arrêtés près d'une ravine d'eau. La
 » faim qui les pressait comme moi , leur fit mettre
 » le feu à des herbes demi-sèches , pour y cher-
 » cher quelques léfards ou quelques serpens
 » qu'ils pussent dévorer. Un d'entr'eux ayant
 » trouvé des feuilles sur le bord de l'eau , eut
 » la hardiesse d'en manger quelqu'amères
 » qu'elles fussent , & sentit sa faim apaisée.
 » Il annonça cette nouvelle à toute la troupe
 » qui n'en mangea pas moins avidement. Nous
 » passâmes ainsi la nuit.

» Le lendemain , qui était le cinquième jour
 » de notre marche , nous partîmes de grand
 » matin , persuadés que nous ne pouvions man-
 » quer ce jour-là de trouver les habitations
 » hollandaises. Cette idée renouvela nos for-
 » ces. Après avoir marché sans interruption

» jusqu'à midi, nous aperçûmes assez loin de
 » nous quelques hommes sur une hauteur. Per-
 » sonne ne douta que nous ne fussions au terme
 » de nos souffrances, & nous nous avançâmes
 » avec une joie qui ne peut être exprimée.
 » Mais ce sentiment dura peu, & nous fûmes
 » bientôt détrompés. C'étaient trois ou quatre
 » Hottentots, qui nous ayant découverts les
 » premiers, venaient armés de leurs zagaies
 » pour nous reconnaître. Leur crainte parut
 » égale à la nôtre, à la vue de notre troupe
 » nombreuse & de nos fusils. Cependant nous
 » nous persuadâmes que leurs compagnons
 » n'étaient pas éloignés; & nous croyant au
 » moment d'être massacrés par ces barbares,
 » nous prîmes le parti de les laisser approcher,
 » dans l'idée qu'il valait mieux finir tout d'un
 » coup une malheureuse vie, que de la pro-
 » longer quelques jours, pour la perdre enfin
 » par des tourmens plus cruels que la mort mê-
 » me. Mais lorsqu'ils eurent reconnu, d'assez
 » loin, que nous étions en plus grand nom-
 » bre qu'ils ne l'avaient jugé d'abord, ils s'ar-
 » rêtèrent pour nous attendre à leur tour; &
 » nous voyant approcher, ils prirent le devant,
 » en nous faisant signe de les suivre, & nous
 » montrant avec le doigt quelques maisons,
 » c'est-à-dire trois ou quatre misérables cabanes

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Siam.
Occum
Chamnam.

» qui se présentaient sur une colline. Ensuite
 » lorsque nous fûmes au pied de cette colline,
 » ils prirent un petit chemin par lequel ils nous
 » menèrent vers un autre village, avec les
 » mêmes signes, pour nous engager à marcher
 » sur leurs traces, quoiqu'ils tournassent sou-
 » vent la tête, & qu'ils parussent nous observer
 » d'un air de défiance.

» En arrivant à ce village, qui étoit composé
 » d'une quarantaine de cabanes, couvertes de
 » branches d'arbres, dont les habitans mon-
 » taient au nombre de quatre ou cinq cent
 » personnes, leur confiance augmenta jusqu'à
 » s'approcher de nous & nous considérer à loisir.
 » Ils prirent plaisir à regarder particulièrement
 » les Siamois, comme s'ils eussent été frappés
 » de leur habillement. Cette curiosité nous parut
 » bientôt importune. Chacun voulut entrer dans
 » leurs cases pour y chercher quelques alimens;
 » car tous les signes, par lesquels nous leur fai-
 » sions connaître nos besoins, ne servaient qu'à
 » les faire rire de toutes leurs forces, sans qu'ils
 » parussent nous entendre, quelques-uns nous
 » répétaient seulement ces deux mots, *tabac*,
 » *pataque*. Je leur offris deux gros diamans que
 » le premier ambassadeur m'avait donnés au
 » moment de notre séparation; mais cette vue
 » les toucha peu. Enfin le premier pilote, qui

» avait quelques pataques, seule monnoie qui
 » soit connue de ces barbares, fut réveillé par
 » le nom; il leur en donna quatre, pour les-
 » quelles ils amenèrent un bœuf, qu'ils ne ven-
 » dent ordinairement aux Hollandais que sa
 » longueur de tabac. Mais de quel secours pou-
 » vait être un bœuf entre tant d'hommes à
 » demi-morts de faim, qui n'avaient vécu de-
 » puis six jours entiers que de quelques feuilles
 » d'arbres? Le pilote n'en fit part qu'aux gens
 » de sa nation & à ses meilleurs amis. Aucun
 » Siamois n'en put obtenir un morceau. Ainsi
 » nous eûmes le chagrin de ne recevoir aucun
 » soulagement, à la vue non-seulement de ceux
 » qui satisfaisaient leur faim, mais de quantité
 » de bestiaux qui paissaient dans la campagne.
 » Les Portugais ne nous défendaient pas moins
 » de toucher aux troupeaux des Hottentots qu'au
 » bœuf qu'ils avaient fait cuire, & nous mena-
 » çaient de nous abandonner à la fureur de ces
 » barbares.

» Un mandarin, voyant que les Hottentots
 » refusaient l'or monnoyé, prit le parti de se
 » parer la tête de certains ornemens d'or, &
 » parut devant eux dans cet état. Cette nou-
 » veauté leur plut. Ils lui donnèrent un quartier
 » de mouton pour ces petits ouvrages, qui va-
 » laient plus de cent pistoles. Nous mangeâmes

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Siam.
Occum
Chamnam.

» cette viande à demi-crue ; mais elle ne fit
 » qu'aiguïser notre appétit. J'avais remarqué
 » que les Portugais avaient jetté la peau de
 » leur bœuf après l'avoir écorché. Ce fut un
 » trésor pour moi. J'en fis confidence au man-
 » darin qui m'avait fauvé de mon propre déses-
 » poir. Nous allâmes chercher cette peau en-
 » semble ; & l'ayant heureusement trouvée,
 » nous la mîmes sur le feu pour la faire griller.
 » Elle ne nous servit que pour deux repas ;
 » parce que les autres Siamois nous ayant dé-
 » couvert , il fallut partager avec eux notre
 » bonne fortune. Un Hottentot s'étant arrêté
 » à considérer les boutons d'or de mon habit ,
 » je lui fis entendre que , s'il voulait me donner
 » quelque chose à manger , je lui en ferais vo-
 » lontiers présent. Il me témoigna qu'il y con-
 » sentait ; mais au lieu d'un mouton que j'espé-
 » rais pour le moins , il ne m'apprêta qu'un peu
 » de lait , dont il fallut paraître content.

» Nous passâmes la nuit dans ce lieu , près
 » d'un grand feu qu'on avait allumé devant les
 » cases des Hottentots. Ces barbares ne firent
 » que danser & pousser des cris jusqu'au jour ;
 » ce qui nous obligea de renoncer au sommeil ,
 » pour nous tenir incessamment sur nos gardes.
 » Nous partîmes le matin , & prenant le chemin
 » de la mer , nous arrivâmes au rivage vers

» midi. Les moules que nous trouvâmes le long
 » des rochers, nous firent un charmant festin.
 » Après nous en être rassasiés, chacun eut soin
 » d'en faire la provision pour le soir. Mais il
 » fallait rentrer dans les bois pour y chercher
 » de l'eau. Nous n'en pûmes trouver qu'à la fin
 » du jour. Encore n'était-ce qu'un filet d'eau
 » fort sale. Mais personne ne se donna le tems
 » de la laisser reposer pour en boire. On campa
 » sur le bord du ruisseau, avec la précaution de
 » faire la garde toute la nuit, dans la crainte des
 » Caffres, dont on soupçonnait les intentions.
 » Le jour suivant, nous nous trouvâmes au
 » pied d'une haute montagne qu'il fallut tra-
 » verser avec une étrange fatigue. La faim nous
 » pressa plus que jamais, & rien ne s'offrait
 » pour l'appaiser. Du sommet de la montagne,
 » nous vîmes sur un côteau des herbes assez
 » vertes & quelques fleurs. On y courut : on se
 » mit à manger les moins amères. Mais ce qui
 » apaisait notre faim augmenta notre soif, jus-
 » qu'à nous causer un tourment qu'il faut avoir
 » éprouvé pour le comprendre. Cependant nous
 » ne trouvâmes de l'eau que bien avant dans
 » la nuit au pied de la même montagne. Lors-
 » que tout le monde y fut rassemblé, on tint
 » conseil, & d'un commun accord, on prit la
 » résolution de ne plus s'enfoncer dans les ter-

Siam.
 Occum
 Chamnam

Siam.
Occum
Channam.

» res, comme on avait fait jusqu'alors pour
 » abrégèr le chemin. Le capitaine & les pilotes
 » reconnoissaient qu'ils s'étaient trompés. Ne
 » pouvant plus cacher leur erreur, ils avouaient
 » qu'ils étaient incertains, & du lieu que nous
 » cherchions, & du chemin qu'il fallait tenir,
 » & du tems dont nous avions besoin pour y
 » arriver. D'ailleurs on était sûr, en suivant la
 » côte, de trouver d'autres moules & des coquil-
 » lages, qui étaient du moins une ressource con-
 » tinuelle contre la faim. Enfin, comme la plu-
 » part des rivières, des ruisseaux & des fontaines
 » ont leur cours vers la mer, nous pouvions
 » espérer d'avoir moins à souffrir de la soif.

» A la pointe du jour, nous reprîmes le che-
 » min du rivage, où nous arrivâmes deux heures
 » avant midi. On découvrit d'abord une grande
 » plage, terminée par une grosse montagne qui
 » s'avançait fort loin dans la mer. Cette vue
 » réjouit tout le monde, parce que les pilotes
 » assurèrent que c'était le Cap de Bonne-Espé-
 » rance. Une si douce nouvelle ranima telle-
 » ment nos forces, que sans nous reposer un
 » moment, nous continuâmes de marcher jus-
 » qu'à la nuit. Mais après avoir fait cinq ou
 » six lieues, on reconnut que ce n'était pas le
 » Cap qu'on avait espéré. De mortels regrets
 » succédèrent à l'espérance. On se consola un

» peu néanmoins sur le récit d'un matelot, qui,
 » ayant été à la découverte une heure avant le
 » coucher du soleil, rapporta qu'il avait trouvé
 » à peu de distance une petite île presque cou-
 » verte de moules, avec une forte bonne source
 » d'eau. On se hâta de s'y rendre pour y passer
 » la nuit; & le lendemain, on se trouva si bien
 » du rafraîchissement qu'on s'y était procuré,
 » qu'on prit le parti d'y demeurer tout le jour
 » & la nuit suivante. Ce séjour nous délassa beau-
 » coup, & l'abondance de la nourriture y remit
 » un peu nos forces. Le soir nous étant assemblés,
 » suivant notre coutume, un peu à l'écart des Por-
 » tugais, nous fûmes surpris de voir manquer un
 » de nos mandarins. On le chercha de tous côtés,
 » on l'appella par des cris; mais ces soins furent
 » inutiles. Ses forces l'avaient abandonné en che-
 » min. L'extrême aversion qu'il avait pour les
 » herbes & pour les fleurs, que les autres man-
 » geaient du moins sans dégoût, ne lui avait
 » pas permis d'en porter même à la bouche. Il
 » était mort de faim & de faiblesse, sans pouvoir
 » se faire entendre & sans être aperçu de per-
 » sonne. Quatre jours auparavant, un autre
 » mandarin avait eu le même sort. Il faut que
 » la misère endurcisse beaucoup le cœur. En
 » tout autre tems la mort d'un ami m'eût causé

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Siam.
Occum
Channam.

» une vive affliction ; mais dans cette occasion ,
 » je n'y fus presque pas sensible.
 » Pendant le jour & les deux nuits que nous
 » passâmes dans l'île , on remarqua certains ar-
 » bres secs & assez gros , qui étaient percés par
 » les deux bouts. La soif, qui nous avait paru
 » jusqu'alors un tourment si cruel , nous inspira
 » le moyen d'en tirer quelque utilité. Chacun
 » se pourvut d'un de ces longs tubes ; & l'ayant
 » fermé par le bas , on le remplit d'eau pour
 » la provision du jour. Dans l'incertitude de
 » la situation du Cap de Bonne-Espérance , les
 » pilotes proposèrent de monter sur celui que
 » nous avions devant nous. Du sommet on
 » pouvait espérer de découvrir l'objet de nos
 » recherches. Cette idée plut à tout le monde.
 » On eut besoin de beaucoup d'efforts pour
 » grimper sur une hauteur escarpée ; & pen-
 » dant tout le jour , on ne vécut que d'herbes
 » & de fleurs , qui s'y trouvaient en différens
 » lieux. Vers le soir , en descendant de cette
 » montagne , d'où nous avons eu le chagrin
 » de ne pas appercevoir ce que nous cher-
 » chions , nous découvrîmes à une demi-lieue
 » de nous , une troupe d'éléphants qui paissaient
 » dans une vaste campagne , mais qui n'étaient
 » pas d'une grandeur extraordinaire. On passa

» la
 » Le
 » se
 » qu
 » m
 » de
 » ou
 » fou
 » inu
 » fer
 » Je
 » d'u
 » feu
 » géa
 » la
 » gou
 » quâ
 » int
 » peu
 » à l
 » ava
 » nor
 » inc
 » im
 » Pe
 » le
 » tai
 » de

» la nuit sur le rivage au pied de la montagne.
 » Le soleil n'étant point encore couché, on
 » se répandit de tous côtés sans rien trouver
 » qui pût servir d'aliment. De tous les Sia-
 » mois, je fus le seul à qui le hasard offrit
 » de quoi souper. J'avais cherché des herbes
 » ou des fleurs, & n'en ayant trouvé que de
 » fort amères, je m'en retournais après m'être
 » inutilement fatigué, lorsque j'appêrçus un
 » serpent fort menu à la vérité, mais assez long.
 » Je le poursuivis dans sa fuite, & je le tuai
 » d'un coup de poignard. Nous le mîmes au
 » feu sans autre précaution, & nous le man-
 » geâmes tout entier, sans excepter la peau,
 » la tête & les os. Il nous parut de fort bon
 » goût. Après cet étrange festin, nous remar-
 » quâmes qu'il nous manquait un de nos trois
 » interprètes. On décampa le lendemain un
 » peu plus tard qu'à l'ordinaire. Il s'était élevé
 » à la pointe du jour un gros brouillard, qui
 » avait obscurci tout l'horison. A peine eûmes-
 » nous fait un quart de lieue, que nous fûmes
 » incommodés d'un vent très-froid, & le plus
 » impétueux que j'eusse éprouvé de ma vie.
 » Peut-être l'affaiblissement de nos forces nous
 » le faisait-il trouver plus violent, qu'il n'é-
 » tait en effet; mais ne pouvant mettre un pied
 » devant l'autre, nous fûmes obligés, pour

Siam.
 Occum.
 Chamnam.

Siam.
Occum
Chamnam.

» avancer un peu vers notre terme, d'aller suc-
 » cessivement à droite & à gauche, comme on
 » louvoie sur mer. Vers deux heures après
 » midi, le vent nous amena une grosse pluie,
 » qui dura jusqu'au soir. Elle était si épaisse &
 » si pesante, que dans l'impossibilité de mar-
 » cher, les uns se mirent à l'abri sous quel-
 » ques arbres secs, d'autres allèrent se cacher
 » dans le creux des rochers, & ceux qui ne
 » trouvèrent aucun asyle, s'appuyèrent le dos
 » contre la hauteur d'une ravine, en se pressant
 » les uns les autres pour s'échauffer un peu,
 » & pour résister à la violence de l'orage. La
 » description de nos peines surpasse ici toute
 » expression. Quoique nous eussions passé le
 » jour sans manger, & que nous n'eussions bu
 » que de l'eau de pluie, la faim nous parut
 » le moindre de nos maux, lorsqu'à l'arrivée
 » de la nuit, tremblans de lassitude & de froid,
 » il nous fut impossible de fermer l'œil, &
 » même de nous coucher pour prendre un peu
 » de repos.

» Aussi nous crumes-nous délivrés de la moitié
 » de notre misère, en voyant paraître le jour.
 » L'engourdissement, la faiblesse & les autres
 » maux qui nous restaient d'une si fâcheuse
 » nuit, ne nous empêchèrent pas de tourner
 » nos premiers soins à rejoindre les Portugais.

» Ma
 » trif
 » nos
 » feu
 » ma
 » min
 » tou
 » qu'a
 » dou
 » acca
 » de
 » les
 » prof
 » seco
 » cou
 » sur
 » que
 » aban
 » nou
 » notr
 » dans
 » dére
 » d'eu
 » nous
 » suiv
 » de
 » dit-
 » reste

» Mais quels furent notre étonnement & notre
 » tristesse de ne les plus appercevoir? En vain
 » nos yeux les cherchaient de tous côtés. Non-
 » seulement nous n'en découvrîmes pas un seul,
 » mais il nous fut impossible de juger quel che-
 » min ils avaient pris. Dans ce cruel moment
 » tous les maux que nous avions essuyés jus-
 » qu'alors, la faim, la soif, la lassitude & la
 » douleur se réunirent devant nous pour nous
 » accabler. La rage & le désespoir se faisirent
 » de notre cœur. Nous nous regardions les uns
 » les autres, étonnés, à demi morts, dans un
 » profond silence & sans aucun sentiment. Le
 » second ambassadeur fut le premier qui reprit
 » courage. Il nous assembla tous pour délibérer
 » sur notre sort. Après nous avoir représenté
 » que les Portugais ne pouvaient nous avoir
 » abandonnés sans de fortes raisons, & que
 » nous avions été obligés nous-mêmes de laisser
 » notre premier ambassadeur derrière nous,
 » dans une affreuse solitude, il nous fit consi-
 » dérer que le secours que nous avions tiré
 » d'eux ne méritait pas d'être regretté, & que
 » nous pouvions continuer de suivre les côtes,
 » suivant la résolution que nous avions prise
 » de concert. Il n'y a qu'une seule chose, nous
 » dit-il, que nous devons préférer à tout le
 » reste, & qui n'empêcherait de sentir mon

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Siam.
Occum
Chamnam.

» malheur, si j'avais l'esprit tranquille fut ce
 » point. Vous êtes tous témoins du profond
 » respect que j'ai toujours eu pour la lettre
 » du grand roi dont nous sommes les sujets.
 » Mon premier soin, dans notre naufrage, fut
 » de la sauver. Je ne puis même attribuer ma
 » conservation qu'à la bonne fortune qui ac-
 » compagne toujours ce qui appartient à notre
 » maître. Vous avez vu avec quelle circonf-
 » pection je l'ai portée. Quand nous avons passé
 » la nuit sur des montagnes, je l'ai toujours
 » placée au sommet, ou du moins au-dessus de
 » notre troupe, & me mettant toujours un peu
 » plus bas, je me suis tenu dans une distance
 » convenable pour la garder. Quand nous nous
 » sommes arrêtés dans les plaines, je l'ai tou-
 » jours attachée à la cime de quelque arbre,
 » Pendant le chemin, je l'ai portée sur mes
 » épaules aussi long-tems que je l'ai pu, & je ne
 » l'ai confié à d'autres qu'après l'épuisement de
 » mes forces. Dans le doute où je suis si je
 » pourrai vous suivre long-tems, j'ordonne,
 » de la part du grand roi notre maître, au troi-
 » sième ambassadeur, qui en usera de même
 » à l'égard du premier mandarin, s'il meurt
 » avant lui, de prendre après ma mort les mê-
 » mes soins de cette auguste lettre. Si par le
 » dernier des malheurs, aucun de nous ne
 » pouvait

» pouvait arriver au Cap de Bonne-Espérance,
 » celui qui en sera chargé le dernier, ne man-
 » quera point de l'enterrer avant que de mou-
 » rir, sur une montagne ou dans le lieu le
 » plus élevé qu'il pourra trouver, afin qu'ayant
 » mis ce précieux dépôt à couvert d'insulte,
 » il meure prosterné dans le même lieu, avec
 » autant de respect en mourant que nous en
 » devons au roi pendant notre vie. Voilà ce
 » que j'avais à vous recommander. Après cette
 » explication, reprenons courage, ne nous fé-
 » parons jamais, allons à petites journées; la
 » fortune du grand roi notre maître nous pro-
 » tégera toujours.

» Ce discours nous remplit de résolution.
 » Cependant, au lieu de nous attacher à suivre
 » les côtes, on convint qu'il fallait tenter de
 » rejoindre les Portugais, & prendre le che-
 » min qu'on pouvait juger qu'ils avaient suivi.
 » Nous avions devant nous une grande mon-
 » tagne, & sur la droite, un peu à côté, quel-
 » ques petites collines. Nous nous persuadâmes
 » aisément que fatigués comme ils étaient, ils
 » n'auraient pas choisi les plus rudes passages,
 » quoiqu'ils fussent les plus droits. On prit
 » par la première colline. Cette journée me
 » coûta d'étranges douleurs. Non-seulement
 » la nuit précédente m'avait rendu les jambes

Siam.
 Occum
 Chamnem.

Siam.
Occum
Chamnam.

» roides , mais elles commencèrent à s'en-
 » fler avec tout mon corps. Quelques jours
 » après , il me sortit de tout le corps ; sur-
 » tout des jambes , un eau blanchâtre & pleine
 » d'écume. Nous marchions fort vite , ou du
 » moins il nous semblaît que nous faisons
 » beaucoup de diligence , quoiqu'en effet nous
 » fissions peu de chemin. Vers midi nous arri-
 » vâmes fort las au bout d'une rivière , qui
 » pouvoit avoir soixante pieds de large & sept
 » ou huit de profondeur. Nous doutâmes si les
 » Portugais l'avaient passée , parce que , sans
 » avoir beaucoup de largeur , elle étoit extrê-
 » mement rapide. Quelques Siamois essayèrent
 » de la traverser , mais le courant étoit si im-
 » pétueux , qu'ils retournèrent sur leurs pas dans
 » la crainte d'être emportés. Cependant on ré-
 » solut de tenter encore une fois le passage ; &
 » pour le faire avec moins de péril , on s'avisâ
 » de lier ensemble toutes les écharpes de la
 » troupe , dont un mandarin fort robuste en-
 » treprit d'attacher un bout au tronc d'un arbre
 » qu'on voyoit de l'autre côté de la rivière ,
 » dans l'espérance qu'à la faveur de cette es-
 » pèce de chaîne , chacun pourroit passer suc-
 » cessivement. Mais à peine le mandarin fut-
 » il au milieu de la rivière , que ne pouvant
 » résister au cours de l'eau , il fut obligé de

» quitter le bout des écharpes pour nager vers
 » l'autre bord ; & malgré toute son adresse ,
 » il fut jeté contre une pointe de terre qui le
 » blessa en plusieurs endroits du corps. Il prit
 » le parti de remonter à pied le long du rivage ,
 » pour crier vis-à-vis nous qu'il n'était pas
 » vraisemblable que les Portugais eussent pris
 » cette route. On lui dit de nous rejoindre ;
 » ce qu'il ne put exécuter qu'en remontant bien
 » haut pour se mettre à la nage.

» Nous conclûmes que les Portugais avaient
 » suivi le bord où nous étions , & l'on prit le
 » même chemin. Un bas déchiré qu'on trouva
 » une demi-lieue plus loin , nous confirma dans
 » cette opinion. Après des peines infinies , nous
 » arrivâmes au bas d'une montagne qui était
 » creusée par le pied , comme si la nature en
 » eût voulu faire un logement pour les passans.
 » Il y avait assez d'espace pour nous y loger tous
 » ensemble. Nous y passâmes une nuit très-
 » froide , & par conséquent très-douloureuse.
 » Depuis quelques jours que mes jambes &
 » mes pieds s'étaient enflés , je ne pouvais por-
 » ter des souliers ni des bas. Cette incommo-
 » dité s'accrut tellement , qu'en m'éveillant le
 » matin , je remarquai sous moi la terre cou-
 » verte d'eau & d'écume , qui étaient sorties

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Siam.
 Occum
 Chamnam.

» de mes pieds. Cependant je trouvai des forces
 » pour partir.
 » Pendant tout le jour, nous continuâmes
 » de suivre le bord de la rivière, impatiens
 » de trouver les Portugais que nous ne pou-
 » vions croire éloignés. Nous trouvions par
 » intervalles des traces de leur marche. A quel-
 » que distance de la caverne où nous avions
 » couché, un de nos gens aperçut, un peu à
 » l'écart, un fusil avec une boîte à poudre,
 » qu'un Portugais avait apparemment laissés,
 » dans l'impuissance de les porter plus loin.
 » Cette rencontre nous fut d'une extrême uti-
 » lité. Depuis que nous suivions la rivière,
 » nous n'avions trouvé aucune espèce de nour-
 » riture, & nous étions à demi-morts de faim.
 » On fit aussi-tôt du feu. Pour moi, qui n'a-
 » vais aucun usage à faire de mes souliers,
 » & qui étais même embarrassé de cet inutile
 » fardeau, j'en séparai toutes les pièces, que
 » je fis griller, & nous les mangeâmes avi-
 » dement. On essaya de manger le chapeau d'un
 » de nos valets, après l'avoir fait griller long-
 » tems; mais il fut impossible de le mâcher,
 » il fallait en faire cuire les pièces jusqu'à les
 » mettre en cendre, & dans cet état, elles
 » étaient si amères & si dégoûtantes, qu'elles
 » révoltaient l'estomac.

» Après avoir repris notre route, nous trou-
 » vâmes encore au pied d'un coteau, une preuve
 » bien sensible que les Portugais suivaient
 » comme nous le bord de la rivière. Ce fut le
 » corps d'un de nos interprètes, qui s'était
 » joint à leur troupe, & qui était mort en che-
 » min. Il avait les genoux en terre, la tête &
 » le reste du corps appuyés sur le revers d'un
 » petit coteau. Les deux interprètes qui nous
 » restaient étant Métifs, c'est-à-dire nés de
 » pères Européens & de mères Siamoisés, n'a-
 » vaient pas voulu se séparer des Portugais,
 » & nous avaient abandonnés avec eux. Nous
 » jugeâmes que celui-ci était mort de froid. Le
 » coteau était couvert d'une si belle verdure,
 » que chacun y fit une petite provision d'herbes
 » & de feuilles les moins amères, pour le repas
 » du soir. L'idée que les Portugais étaient trop
 » loin devant nous, & que nous nous fatiguions
 » inutilement pour les rejoindre, commençait à
 » nous faire regretter d'avoir quitté la petite
 » île, où nous avions trouvé de l'eau excel-
 » lente & quantité de moules. Mais le cha-
 » grin & les murmures augmentèrent beaucoup
 » dans le lieu où nous devions passer la nuit.
 » Il n'y avait que deux chemins à prendre, tous
 » deux fort difficiles, & rien ne pouvait servir
 » à nous faire distinguer lequel des deux les

Siam.
 Ocum
 Chamnam.

Siam.
Occum
Channam.

» Portugais avaient suivi. D'un côté on voyait
 » une montagne très-rude, & de l'autre un
 » marécage, coupé de divers canaux que la ri-
 » vière formait naturellement, & qui dans
 » plusieurs endroits inondaient une partie de
 » la campagne. On ne pouvait se persuader que
 » les Portugais eussent traversé la montagne. Il
 » n'y avait pas plus d'apparence qu'ils fussent
 » entrés dans le marais, qui nous paraissait
 » presque entièrement inondé, & qui n'offrait
 » d'ailleurs aucun vestige d'hommes. Nous dé-
 » libérâmes une partie de la nuit, s'il fallait
 » passer outre ou retourner sur nos pas. La diffi-
 » culté de choisir entre les deux routes, parut
 » si difficile à surmonter, que tout le monde
 » fut d'avis de ne pas aller plus loin. Il pa-
 » raissait impossible de traverser le marais, sans
 » se mettre en danger d'y périr mille fois; &
 » passer sur la montagne, c'était s'exposer à
 » mourir de soif, parce qu'il n'y avait aucune
 » apparence d'y trouver de l'eau, & qu'il ne
 » fallait pas moins de deux jours pour la tra-
 » verser. On conclut de retourner à la petite
 » île qu'on regretterait d'avoir quitté, d'y atten-
 » dre, pendant quelques jours, des nouvelles
 » de la troupe portugaise; & si nous n'en rece-
 » vions aucune, après avoir consumé les ra-
 » fraîchissimens, d'aller trouver volontairement

» le
 » d'
 » co
 » m
 » lo
 »
 » ra
 » m
 » pa
 » re
 » qu
 » po
 » jou
 » k
 » d'y
 » plu
 » en
 » pro
 » de
 » cui
 » dist
 » qui
 » de
 » ble
 » de
 » du
 » des
 » me

» les Hottentots, & de nous offrir à leur servir
 » d'esclaves pour garder leurs troupeaux. Cette
 » condition nous paraissait plus douce que les
 » malheureux état où nous gémissions depuis si
 » long-tems.

Siam.
 Occum
 Chiamnam.

» Après la résolution du conseil, il nous
 » tarda que le jour fût venu pour nous re-
 » mettre en marche. Nous retournâmes sur nos
 » pas avec tant de courage, dans le desir de
 » revoir l'île désirée, & d'y soulager la faim
 » qui nous devenait chaque jour plus insup-
 » portable, que nous y arrivâmes le troisième
 » jour. Nous sentîmes des transports de joie à
 » la vue d'un lieu si agréable. Chacun s'efforça
 » d'y entrer le premier. Mais la diligence des
 » plus ardens fut inutile, parce que la marée
 » en avait fermé le passage. Cette île, à parler
 » proprement, n'était qu'un rocher assez élevé,
 » de figure ronde & d'environ cent pas de cir-
 » cuit dans la haute mer, mais qui s'agran-
 » dissait lorsque la mer venait à se retirer, &
 » qui se trouvait alors environné de quantité
 » de petites roches qu'on découvrait sur le sa-
 » ble. Nous attendîmes impatiemment le départ
 » de la marée, qui nous rendit enfin la liberté
 » du passage. Chacun s'empresse de prendre
 » des moules. Après en avoir amassé suffisam-
 » ment pour la journée, nous en mangions une

Siam.
Occum
Chamnam.

» partie, & nous exposions l'autre au soleil,
 » ou nous la faisons cuire au feu pour le soir.
 » Toutes les côtes voisines étaient si désertes
 » & si arides, qu'il ne s'y trouvait qu'un petit
 » nombre d'arbres secs pour allumer du feu.
 » Nous ne pouvions vivre néanmoins sans ce
 » secours; car à peine étions-nous endormis,
 » que le froid ou l'humidité nous réveillaient.
 » Le bois nous manquant bientôt sur le ri-
 » vage, quelques-uns en allèrent chercher plus
 » loin dans les terres. Mais les environs n'é-
 » taient que des déserts couverts de sable &
 » pleins de rochers escarpés, sans arbres & sans
 » aucune verdure. On trouva beaucoup de fiente
 » d'éléphants, qui servit deux ou trois jours à
 » l'entretien de notre feu. Enfin ce dernier
 » secours nous ayant aussi manqué, la rigueur
 » du froid nous fit abandonner un lieu qui nous
 » avait fourni pendant six jours des rafraîchisse-
 » mens si nécessaires à nos besoins. Nous prî-
 » mes le parti de chercher les Hottentots, pour
 » nous abandonner à leur discrétion. Mais à
 » quoi ne nous serions-nous pas exposés pour
 » sauver une vie qui nous avait déjà coûté si
 » cher?

» Nous partîmes en regrettant amèrement
 » les moules & l'eau douce que nous laissons
 » dans l'île. Ce qui avait achevé à nous déter-

» miner, c'était l'idée que les Portugais ne
 » nous donnant point de leurs nouvelles, ils
 » devaient être morts en chemin, ou qu'ils nous
 » croyaient morts nous-mêmes, ou que les
 » gens qu'ils avaient envoyés au-devant de nous,
 » ne viendraient pas nous déterrer dans cette
 » île écartée. Avant que de nous mettre en
 » marche, chacun fit, suivant ses forces, une
 » provision d'eau douce & de moules. On alla
 » passer la nuit au bord d'un étang d'eau sa-
 » lée, fort près d'une montagne où nous avions
 » déjà campé. Il fut heureux pour nous d'avoir
 » apporté de l'eau & des vivres, car nous ne
 » découvrîmes rien qui pût servir d'aliment.
 » Dès la pointe du jour, chacun se mit à cher-
 » cher un peu d'herbes ou quelques feuilles
 » d'arbres. Nous voulions conserver le reste de
 » nos moules, pour des occasions plus pressan-
 » tes. Quelques-uns descendirent dans le lac
 » pour y trouver quelques poissons: mais ce
 » n'était qu'un amas d'eau salée & bourbeuse.
 » Tandis que nous étions ainsi dispersés,
 » ceux qui n'étaient pas éloignés du lac, apper-
 » çurent trois Hottentots qui venaient droit vers
 » eux. Un signe dont on était convenu, nous
 » rassembla aussi-tôt, & nous attendîmes ces
 » trois hommes qui marchaient à grands pas
 » pour nous joindre. Dès qu'ils se furent appro-

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Siam.
Occum
Channam.

» chés, nous reconnûmes aux pipes dont ils se
 » servaient, qu'ils avaient quelque commerce
 » avec les Européens. La difficulté de part &
 » d'autre, fut d'abord de nous faire entendre.
 » Ils nous faisaient des signes de leurs mains,
 » en élevant six doigts & criant de toutes leurs
 » forces, *hollanda, hollanda*. Quelques-uns de
 » nos Siamois les prirent pour des émissaires de
 » ceux que nous avons déjà rencontrés, & qui
 » nous cherchaient peut-être pour nous massa-
 » crer. D'autres croyaient entendre par leurs
 » signes, que le Cap de Bonne-Espérance n'é-
 » tait éloigné que de six journées. Après un peu
 » de délibération, nous nous déterminâmes à
 » suivre ces guides, dans quelque lieu qu'ils
 » voulussent nous mener, par la seule raison
 » qu'il ne pouvait rien nous arriver de pire
 » que ce que nous avons déjà souffert, & que
 » la mort même était le remède de tant de mal-
 » heurs qui nous rendaient la vie si insupporta-
 » ble. Cependant nous cessâmes bientôt de
 » prendre ces Hottentots pour des espions, en
 » reconnaissant qu'ils n'étaient pas si simples
 » que les premiers, & qu'ils avaient quelque
 » liaison avec les Européens. Ils avaient apporté
 » un quartier de mouton que la faim nous
 » obligea de leur demander. Ils nous firent con-
 » naître que nous l'obtiendrions pour de l'ar-

gent ; & jugeant par nos signes que nous n'en
 avions pas, ils nous témoignèrent qu'ils accep-
 teraient nos boutons qui étaient d'or & d'ar-
 gent. Je leur en donnai six d'or: Ils m'aban-
 donnèrent aussi-tôt le quartier de mouton
 que je fis griller, & que je partageai ensuite
 avec mes compagnons.

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Ces guides inconnus nous pressaient fort
 de les suivre. Ils marchaient quelque tems
 devant nous ; & notre lenteur paraissant leur
 causer de l'impatience, ils revenaient à nous
 pour nous exciter. Nous avions quitté l'étang
 vers midi. Ils nous menèrent camper au pied
 d'une hauteur. Le chemin avait été fort rude.
 De quinze que nous étions encore, sept se
 trouvèrent si accablés de misère & de fati-
 gue, que le lendemain lorsqu'il fallut par-
 tir, il leur fut impossible de faire usage de leurs
 jambes. Nous rîmes conseil sur ce triste in-
 cident. On résolut de laisser dans ce lieu les
 plus faibles avec une partie des moules sèches
 qui nous restaient, en les assurant que notre
 premier soin, si nous avions le bonheur de
 trouver une habitation hollandaise, serait de
 leur envoyer des voitures commodes. Quel-
 que dure que leur parut cette séparation, la
 nécessité les força d'y consentir. A la vérité,
 nous étions tous dans un misérable état; it

Siam.
Occum
Chamnam.

» n'y avait pas un de nous qui n'eût le corps ;
 » sur-tout les cuisses & les pieds. extraordinai-
 » rement enflés : mais les malheureux que nous
 » abandonnions étaient si défigurés qu'ils fai-
 » faient peur. Nous emportâmes un regret fort
 » amer de quitter ces chers compagnons dans
 » l'incertitude de les revoir jamais : mais ils ne
 » pouvaient recevoir de nous aucun soulage-
 » ment, quand nous aurions pris le parti de
 » mourir avec eux. Après nous être dit un
 » triste adieu, nous recommençâmes à mar-
 » cher pour suivre nos guides qui nous avaient
 » éveillés de fort grand matin. Comme j'étais
 » toujours un des plus diligens, je fus témoin
 » d'un spectacle fort désagréable, auquel je ne
 » m'arrête ici que pour faire connaître la saleté
 » de cette barbare nation. Après avoir fait du
 » feu pour se chauffer à la fin d'une nuit très-
 » froide, ils prirent des charbons éteints, &
 » les ayant mis dans un trou qu'ils creusèrent
 » exprès, ils urinèrent dessus; ils broyèrent
 » tout ensemble, & s'en frottèrent long-tems le
 » visage & tout le corps. Après cette cérémonie,
 » ils vinrent se présenter devant nous, fort cha-
 » grins de nous voir moins prompts qu'eux.
 » Enfin la patience parut leur manquer. Ils tin-
 » rent conseil entr'eux pendant quelques mo-
 » mens. Deux se détachèrent, & prirent le de-

» vant avec beaucoup de diligence. Le troi-
 » sième demeura près de nous sans s'écarter
 » jamais, & s'arrêtait même à chaque occa-
 » sion; aussi long-tems que nous pouvions le
 » désirer.

» Nous employâmes six jours entiers à le sui-
 » vre, avec une fatigue & des peines qui
 » nous semblèrent beaucoup plus insupporta-
 » bles que les précédentes. Il fallait incessam-
 » ment monter & descendre par des lieux dont
 » la seule vue nous effrayait. Notre guide, accou-
 » tumé à grimper sur les hauteurs les plus escar-
 » pées, avait peine lui-même à se soutenir
 » dans plusieurs passages. Quelques Siamois lui
 » voyant prendre le chemin d'une montagne si
 » rude, qu'ils la croyaient inaccessible, formè-
 » rent la résolution de l'assommer, dans l'idée
 » qu'il ne nous y menait que pour nous faire
 » périr. Le second ambassadeur leur fit honte
 » de ce cruel dessein. Il leur représenta que
 » ce pauvre Hottentot nous servait sans y être
 » obligé, & que dans notre situation l'ingrati-
 » tude ferait le plus horrible de tous les crimes.
 » Comme les difficultés, qui étonnent à la
 » première vue, s'applanissent lorsqu'on les
 » envisage de près, ces mêmes lieux qui nous
 » semblaient si dangereux dans l'éloignement,
 » prenaient une autre face à mesure que nous

Siam.
 Occun
 Chamnam.

Siam.
Occurri
Charanam.

» avancions , & les pentes devenaient plus faci-
» les. Enfin malgré tous nos maux , la lassitude ,
» la faim & la soif , il n'y avait pas d'obstacles
» que notre courage ne nous fit surmonter.

» Pendant ce tems-là , nous ne vivions que
» de nos moules séchées au soleil , & nous les
» ménagions soigneusement. On se croyait
» heureux de rencontrer certains petits arbres
» verts , dont les feuilles avaient une aigreur
» appétissante & servait d'affaisonnement à
» nos moules. Les grenouilles vertes nous pa-
» raissaient aussi d'un fort bon goût. Nous en
» trouvions souvent , sur-tout dans les lieux cou-
» verts de verdure. Les sauterelles nous plai-
» saient moins. Mais l'insecte qui nous parut
» le plus agréable , était une espèce de grosse
» mouche , ou de hanneton fort noire , qui
» ne se trouve & qui ne vit que dans l'ordure.
» Nous en trouvâmes beaucoup sur la fiente des
» éléphants. L'unique préparation qu'on appor-
» tait pour les manger , c'était de les faire
» griller au feu. Je ne ferai pas difficulté d'a-
» vouer que je leur trouvais un goût merveil-
» leux. Ces connaissances peuvent être utiles
» à ceux qui auront le malheur de se trouver
» réduits aux mêmes extrémités.

» Enfin , le trente-unième jour de notre
» marche , & le sixième après l'heureuse ren-

» contre des Hottentots, en descendant une
 » colline vers six heures du matin, nous ap-
 » çumes quatre personnes sur le sommet d'une
 » très-haute montagne qui était devant nous,
 » & que nous devions traverser. On les prit
 » d'abord pour des Hottentots, parce que l'éloi-
 » gnement ne permettait pas de les distinguer,
 » & qu'il ne pouvait pas nous venir à l'esprit
 » que ces déserts eussent d'autres créatures hu-
 » maines à nous offrir. Comme ils venaient à
 » nous, & que nous marchions vers eux,
 » nous fûmes bientôt agréablement détrompés.
 » Il nous fut aisé de reconnaître deux Hollan-
 » dais avec les deux Hottentots qui nous
 » avaient quitté en chemin. Le transport de
 » notre joie fut proportionné à toutes les pein-
 » tures qu'on a vues de notre misère. Ce sen-
 » timent augmenta lorsque nos libérateurs fu-
 » rent approchés. Ils commencèrent par nous
 » demander si nous étions Siamois, & où étaient
 » les ambassadeurs du roi notre maître. On les
 » leur montra. Ils leur firent beaucoup de civi-
 » lités; après quoi nous ayant invité à nous
 » asseoir, ils firent approcher les deux Caffres
 » qui les accompagnaient, chargés de quelques
 » rafraîchissemens qu'ils nous avaient apportés.
 » A la vue du pain frais, de la viande cuite

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Siam.
Occum
Channam.

» & du vin, nous ne pûmes modérer les mou-
 » vemens de notre reconnaissance. Les uns se
 » jetaient aux pieds des Hollandais & leur
 » embrassaient les genoux. D'autres les nom-
 » maient leurs pères, leurs libérateurs. Pour
 » moi je fus si pénétré de cette faveur inesti-
 » mable, que dans le sentiment qui m'agitait,
 » je voulus leur faire voir sur le champ le prix
 » que j'attachais à leurs généreux soins. Notre
 » premiet ambassadeur, en nous ordonnant de le
 » laisser derrière nous, & de lui aller chercher
 » quelques voitures, s'était défait de plusieurs
 » pierreries que le roi notre maître lui avait
 » confiées pour en faire divers présens. Il m'a-
 » vait donné cinq gros diamans, enchâssés
 » dans autant de bagues d'or. Je fis présent
 » d'une de ces bagues à chacun des deux Hol-
 » landais, pour les remercier de la vie dont
 » je croyais leur avoir obligation.

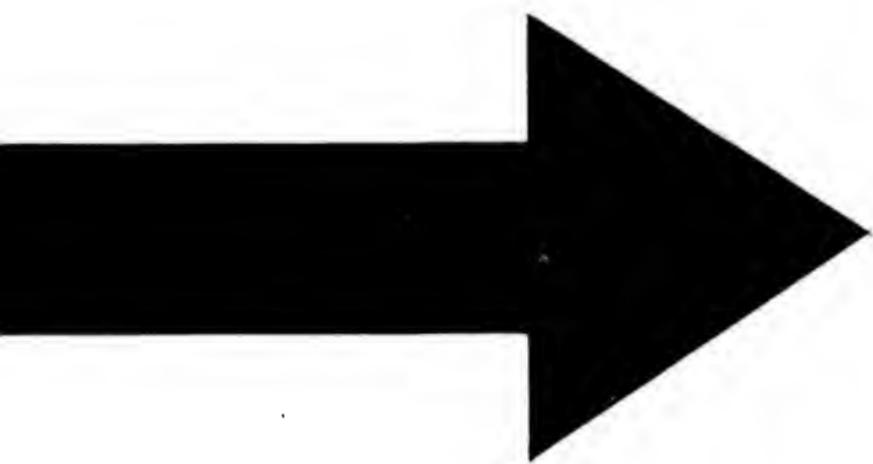
» Mais ce qui paraîtra surprenant, c'est
 » qu'après avoir bu & mangé, nous nous sen-
 » tâmes tous si faibles, & dans une si grande
 » impossibilité d'aller plus loin, qu'aucun de
 » nous ne put se lever qu'avec des douleurs
 » incroyables. En un mor, quoique les Hollan-
 » dais nous représentassent qu'il ne nous res-
 » tait qu'une heure de chemin jusqu'à leurs
 » habitations,

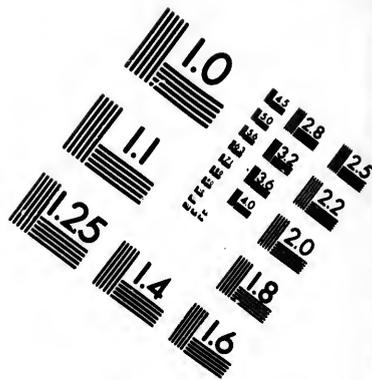
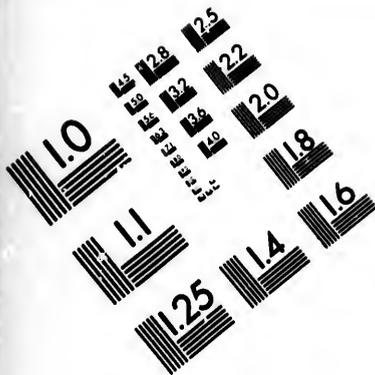
» ha
 » lo
 » co
 » co
 » qu
 » en
 » vo
 » vî
 » qu
 » nou
 » vir
 » qui
 » Elle
 » y p
 » plus
 » dan
 » à no
 » voir
 » effro
 » l'esp
 » N
 » daisc
 » sem
 » avior
 » tir c
 » deux
 » à qu
 » y fû
 Tom

» habitations, où nous nous reposerions à
 » loisir, personne n'eut assez de force & de
 » courage pour entreprendre une marche si
 » courte. Nos généreux guides, reconnaissant
 » que nous n'étions plus en état de faire un pas,
 » envoyèrent les Hottentots nous chercher des
 » voitures. En moins de deux heures, nous les
 » vîmes revenir avec deux charrettes & quel-
 » ques chevaux. Le second de ces deux secours
 » nous fut inutile. Personne n'ayant pu s'en
 » vir, nous nous mîmes tous sur les charrettes
 » qui nous portèrent à l'habitation hollandaise.
 » Elle n'était éloignée que d'une lieue. Nous
 » y passâmes la nuit couchés sur la paille, avec
 » plus de douceur qu'on n'en a jamais senti
 » dans la meilleure fortune. Mais le lendemain
 » à notre réveil, quelle fut notre joie de nous
 » voir délivrés, & désormais à couvert des
 » effroyables souffrances que nous avions essuyées
 » l'espace de trente-un jours!

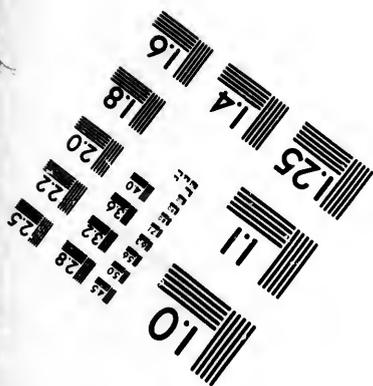
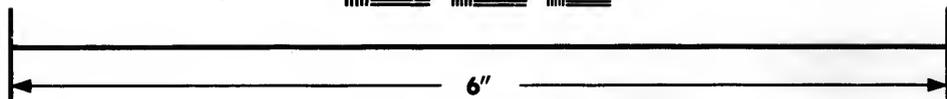
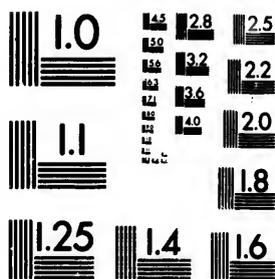
» Notre premier soin fut de prier les Hollan-
 » dais d'envoyer une charrette, avec les rafraîchis-
 » semens nécessaires, aux sept Siamois que nous
 » avions laissés en chemin. Après avoir vu par-
 » tir cette voiture, nous nous rendîmes sur
 » deux autres, dans une habitation hollandaise,
 » à quatre ou cinq lieues de la première. A peine
 » y fûmes-nous arrivés, que nous vîmes paraî-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
19
20
22
25
28
32
36

37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

Siam.
Occum
Chamnam.

» tre plusieurs soldats, envoyés par le Gouver-
 » neur pour nous servir d'escorte, & deux
 » chevaux pour les deux ambassadeurs. Mais ils
 » étaient si malades qu'ils n'osèrent s'en servir.
 » Ainsi nous reprîmes nos charrettes, & dans
 » cet équipage nous nous rendîmes au Cap
 » de Bonne-Espérance. Le commandant averti
 » de notre arrivée, envoya son secrétaire au
 » devant des ambassadeurs, pour leur faire des
 » complimens de sa part. On nous fit entrer
 » dans le fort, au milieu d'une vingtaine de
 » soldats rangés en haie. Nous fûmes conduits
 » à la maison du commandant, qui se trouva
 » au pied de l'escalier où il reçut, avec de
 » grandes marques de respect & d'affection, les
 » ambassadeurs & les mandarins de leur suite.
 » Il nous fit entrer dans une salle, où nous ayant
 » priés de nous asseoir, il nous fit apporter
 » des rafraîchissemens, tandis qu'il faisait tirer
 » douze coups de canon, pour honorer le roi de
 » Siam dans la personne de ses ministres. Nous
 » le conjurâmes d'envoyer, avec toute la dili-
 » gence possible, quelque secours au premier
 » ambassadeur que nous avons laissé assez près
 » du rivage, où notre vaisseau s'était brisé. Il
 » nous répondit que dans la saison où l'on était
 » encore, il était impossible de nous satisfaire;
 » mais qu'aussi-tôt qu'elle serait passée, il ne man-

» qu
 » ajo
 » les
 » les
 » bés
 » non
 »
 » app
 » l'ef
 » par
 » con
 » idé
 » tièr
 » pro
 » con
 » prép
 » men
 » étai
 » un c
 » mêm
 » qu'à
 » & q
 » On
 » cier
 » de n
 » pend
 » Cap.
 » Le

» querait pas d'y employer tous ses soins. Il
 » ajouta que nous étions heureux d'avoir suivi
 » les côtes; que si nous eussions pénétré dans
 » les bois, nous serions infailliblement tom-
 » bés entre les mains de certains Caffres qui
 » nous auraient massacrés sans pitié.

Siam.
 Occum
 Châmnam;

» Lorsqu'en approchant du Cap, nous eûmes
 » aperçu plusieurs navires, nous sentîmes
 » l'espérance de revoir encore une fois nos
 » parens & notre chère patrie. Les offres du
 » commandant nous confirmèrent dans une
 » idée si consolante, & nous firent presque en-
 » tièrement oublier nos peines. Il fut fidèle à ses
 » promesses. Son secrétaire reçut ordre de nous
 » conduire au logement qu'il nous avait fait
 » préparer, & l'on nous y fournit libérale-
 » ment tous les rafraîchissemens qui nous
 » étaient nécessaires. Il est vrai qu'il fit tenir
 » un compte exact de notre dépense & du loyer
 » même de notre maison, qu'il envoya jus-
 » qu'à Siam aux ministres du roi notre maître,
 » & qui lui fut payé avec autant d'exactitude.
 » On lui remboursa jusqu'à la paie de l'offi-
 » cier & des soldats qui étaient venus au devant
 » de nous, & qui firent la garde à notre porte
 » pendant tout le séjour que nous fîmes au
 » Cap.

» Les Portugais y étaient arrivés huit jours

Siam.
Occum
Chiamnam.

» avant nous, après avoir encore plus souffert.
 » Un père Portugais de l'ordre de S. Augustin,
 » qui accompagnait, par ordre du roi, les
 » ambassadeurs destinés à la cour de Portugal,
 » nous fit une peinture de leurs peines, qui
 » nous tira les larmes des yeux. Un rigre,
 » nous dit-il, aurait eu le cœur attendri des
 » cris & des gémissemens de ceux qui tombaient
 » au milieu de leur marche, également acca-
 » blés de douleur & de faim. Ils invoquaient
 » l'assistance de leurs amis & de leurs proches.
 » Tout le monde paraissait insensible à leurs
 » plaintes. La seule marque d'humanité qu'on
 » donnait, en les voyant tomber, était de re-
 » commander leur ame à Dieu. On détournait
 » les yeux, on se bouchait les oreilles, pour
 » n'être pas effrayé par les cris lamentables
 » qu'on entendait sans cesse, & par la vue des
 » mourans qui tombaient presque à chaque
 » heure du jour. Ils avaient perdu dans
 » voyage, depuis qu'ils nous eurent quitté,
 » cinquante ou soixante personnes de toute
 » sorte d'âges & de conditions, sans y com-
 » prendre ceux qui étaient morts auparavant,
 » parmi lesquels était un jésuite déjà vieux &
 » fort cassé.

» Mais le plus triste accident qu'on puisse
 » s'imaginer, & dont on n'a peut-être jamais vu

» d'exemple, fut celui qui arriva au capitaine
 » du vaisseau. C'était un homme de qualité,
 » riche & d'un caractère vertueux. Il avait
 » rendu des services considérables au roi son
 » maître, qui estimait sa valeur & sa fidélité.
 » Je ne puis me rappeler son nom; mais on
 » vantait sa naissance comme une des plus illustres
 » du Portugal. Il avait mené aux Indes
 » son fils unique, âgé d'environ dix ou douze
 » ans; soit qu'il eût voulu l'accoutumer de
 » bonne heure aux fatigues de la mer, ou qu'il
 » n'eût osé confier à personne l'éducation d'un
 » enfant si cher. En effet, ce jeune gentilhomme
 » avait toutes les qualités qui concilient l'estime
 » & l'amitié. Il était bienfait de sa per-
 » sonne, bien élevé, savant pour son âge;
 » d'un respect pour son père, d'une docilité &
 » d'une tendresse qu'on aurait pu proposer
 » pour modèle. Le capitaine en se sauvant à
 » terre, ne s'était fié qu'à ses propres mains,
 » du soin de l'y conduire en sûreté. Pendant
 » le chemin il le faisait porter par des esclaves.
 » Mais enfin tous ses négres étant ou morts,
 » ou si languissans, qu'ils ne pouvaient se
 » traîner eux-mêmes, ce pauvre enfant devint
 » si faible, qu'un jour après midi, la fatigue
 » l'ayant obligé comme les autres, de se repo-
 » ser sur une colline, il lui fut impossible de

Siam.
 Occum
 Channam.

Slam.
Occum
Channam.

» se relever. Il demeura couché les jambes
 » roides & sans les pouvoir plier ; ce spectacle
 » fut un coup de poignard pour son père. Il
 » le fit aider , il l'aida lui-même à marcher.
 » Mais ses jambes n'étant plus capables de
 » mouvement , on ne faisait que le traîner ; &
 » ceux que le père avait prié de lui rendre ce
 » service , sentant eux - mêmes leur vigueur
 » épuisée , déclarèrent qu'ils ne pouvaient le
 » soutenir plus long-tems , sans périr avec lui.
 » Le malheureux capitaine voulut essayer de
 » porter son fils. Il le fit mettre sur ses épau-
 » les ; mais n'ayant pas la force de faire un
 » pas , il tomba rudement avec son fardeau.
 » Cet enfant paraissait plus affligé de la dou-
 » leur de son père , que de ses propres maux.
 » Il le conjura souvent de le laisser mourir ,
 » en lui représentant que les larmes qu'il lui
 » voyait verser , augmentaient sa douleur ,
 » sans pouvoir servir à prolonger sa vie. On
 » n'espérait pas en effet qu'il pût vivre jusqu'au
 » soir. A la fin , voyant que ses discours ne fai-
 » saient qu'attendrir son père , jusqu'à lui faire
 » prendre la résolution de mourir avec lui , il
 » conjura les autres Portugais avec des expres-
 » sions dont le souvenir les attendrissait encore ;
 » de l'éloigner de sa présence , & de prendre
 » soin de sa vie. Deux religieux représentèrent

» au capitaine que la religion l'obligeait de
 » travailler à la conservation de sa vie. Ensuite
 » tous les Portugais se réunirent pour l'enle-
 » ver, & le portèrent hors de la vue de son
 » fils qu'on avait mis un peu à l'écart, & qui
 » expira dans le cours de la nuit. Cette sépa-
 » ration lui fut si douloureuse, qu'ayant porté
 » jusqu'au Cap l'image de son malheur & le
 » sentiment de sa tristesse, il y mourut deux
 » jours après son arrivée.

» Nous passâmes près de quatre mois au
 » Cap de Bonne - Espérance, pour attendre
 » quelque vaisseau hollandais qui fit voile à
 » Batavia. Mais nous fûmes plus de deux
 » mois à reprendre nos forces. Un habile chi-
 » rurgien qui se chargea de rétablir notre
 » santé, nous imposa d'abord un régime dont
 » l'observation nous coûta beaucoup. Malgré la
 » peine que nous ressentions, de ne point sa-
 » tisfaire notre appétit, il nous fit craindre de
 » charger notre estomac de viandes, qui l'eussent
 » suffoqué. Ainsi nous éprouvâmes encore la
 » faim au milieu de l'abondance.

» Avant notre départ du Cap, nous appri-
 » mes que le second pilote de notre vaisseau
 » s'était sauvé dans un navire anglais. Le
 » premier pilote voulait suivre son exemple ;
 » mais il fut gardé si étroitement par le maître

Siam.
 Occum
 Chamnam.

Siam.
 Occum
 Chamnam.

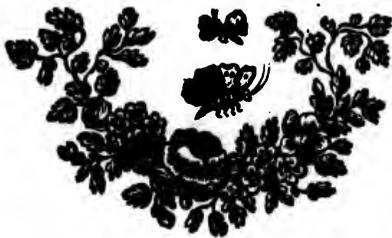
» du navire , & par tout le reste de l'équipage ;
 » qui voulait le mener en Portugal , & le faire
 » punir de sa négligence , qu'il ne put échapper
 » per à leurs observations. La plupart des Portugais
 » gais s'embarquèrent sur des vaisseaux hollandais
 » landais qui devaient les porter à Amsterdam ,
 » d'où ils comptraient retourner dans leur patrie.
 » Les autres montèrent avec nous sur un navire de la
 » compagnie hollandaise , qui était arrivé au Cap
 » dans l'arrière saison , & qui nous porta heureusement
 » à Baravia. Pour nous , après avoir passé six mois
 » dans cette ville , nous fîmes voile pour Siam au mois
 » de juin , & nous y arrivâmes dans le cours du
 » mois de septembre. Le roi notre maître nous y reçut
 » avec des marques extraordinaires de tendresse & de
 » bonté ».

Ce qui peut-être est le plus digne de remarque dans ce récit , c'est l'inviolable respect de ces ambassadeurs pour les ordres & la lettre de leurs maîtres , & cet infatigable attachement à leur devoir , qui ne les abandonne jamais au milieu des plus épouvantables angoisses du besoin , de la misère & du désespoir. Et c'étaient pourtant des esclaves ! L'esclavage a donc aussi quelquefois son héroïsme ! Ce n'est pas sans doute l'enthousiasme du beau & de l'honnête , qui ne peut exister que dans une ame éclairée & libre.

l'équipage;
, & le faire
e put échap-
art des Por-
sseaux hol-
à Amster-
er dans leur
ec nous sur
ndaïse, qui
saison, &
aravia. Pour
dans cette
m au mois
ans le cours
otre maître
extraordi-
.
e de remar-
spect de ces
tre de leurs
nent à leur
ais au mi-
du besoin,
aient pour-
aussi quel-
sans doute
ète, qui ne
é & libre.

Non, c'est un instinct irrésistible, né de la religion & de l'habitude, transmis avec le sang dans des races esclavés; & c'est ainsi que le cœur humain, aveuglément dirigé par ces deux puissans ressorts, peut retrouver encore une extrême énergie dans un extrême abaissement.

Siam.
Oecum
Chamnam.





CHAPITRE VI.

Siam.

Siam.

LE royaume de Siam est bordé au nord par celui de Laos, à l'est par ceux de Camboya & de Keo, au sud par un grand golfe de son nom, & à l'ouest par la presqu'île de Malaca. Ses frontières s'étendent vers le nord jusques sous le vingt-deuxième degré; & comme la rade qui termine son golfe est à-peu-près à treize degrés & demi, il s'ensuit que toute cette étendue, qui est peu connue des Européens, est d'environ cent soixante-dix lieues en ligne droite. Du levant au nord, le royaume est bordé par de hautes montagnes qui le séparent du royaume de Laos. Au nord & au couchant, d'autres montagnes le séparent des royaumes de Pégou & d'Ava. Cette double chaîne laisse entr'elle une espèce de grande vallée, large en quelques endroits de quatre-vingt à cent lieues, qui, étant arrosée depuis *Chiamai* jusqu'à la mer, c'est-à-dire du nord au midi, par une belle rivière, que les Siamois nomment *Menam*, forme le corps ou la principale partie du royaume.

1. Mandarin
Siamois.

2. Femme Siamoise
avec son Enfant



Paris chez Dorez

LE

V I.

u nord par
Camboya &
e son nom,
ca. Ses fron-
ues sous le
la rade qui
eize degrés
e étendue,
st d'environ
droite. Du
ordé par de
u royaume
t, d'autres
es de Pégu
se entr'elle
n quelques
ues, qui,
à la mer,
e belle ri-
am, forme
oyaume.

L
mun
par
sud,
du C
capu
gale
célèb
sieur
les g
côtes
lèven
Laos
en s
Camb
contir
haute
Siam
midi
à-dire
la riv
royau
dire c
est au
jusqu'
peuple
capital
Aut

Les montagnes qui font les frontières communes d'Ava, de Pégu & de Siam, s'abaissant par degrés à mesure qu'elles s'étendent vers le sud, forment la presqu'île de l'Inde, au-delà du Gange, qui se terminant à la ville de Sincapur, sépare les golfes de Siam & de Bengale, & qui, avec l'île de Sumatra, forme le célèbre détroit de Malaca ou de Sincapur. Plusieurs rivières, tombant de ces montagnes dans les golfes de Siam & de Bengale, rendent ces côtes habitables. Les autres montagnes qui s'élèvent entre le royaume de Siam & celui de Laos, & qui s'étendent aussi vers le sud, vont en s'abaissant peu-à-peu se terminer au cap de Camboya, le plus oriental de tous ceux du continent d'Asie qui regardent le sud. C'est à la hauteur de ce cap que commence le golfe de Siam, & le royaume s'étend assez loin vers le midi de l'un & de l'autre côté du golfe; c'est-à-dire le long de la côte du levant jusqu'après la rivière de *Chauteboun*, où commence le royaume de Camboya; & vis-à-vis, c'est-à-dire dans la presqu'île au-delà du Gange, qui est au couchant du golfe de Siam, il s'étend jusqu'à Queda & jusqu'à Patane, terres des peuples Malais; dont Malaca était autrefois la capitale.

Aussi l'on compte environ deux cens lieues

Siam.

 Siam.

de côte sur le golfe de Siam, & cent quatre-vingt sur le golfe de Bengale; situation avantageuse, qui ouvre aux naturels du pays la navigation sur toutes les mers de l'orient. D'ailleurs la nature qui a refusé toutes sortes de ports & de rades à la côte de Coromandel, dont le golfe de Bengale est bordé au couchant, en a donné un grand nombre à celle de Siam qui lui est opposée. Un grand nombre d'îles la couvrent, & forment des asyles sûrs pour les vaisseaux, qui y trouvent de l'eau douce & du bois en abondance. Le roi de Siam les compte dans ses états, quoique ses peuples ne les aient jamais habitées, & qu'il n'ait pas assez de forces maritimes pour en défendre l'accès aux étrangers. La ville de *Merguy* est à la pointe nord-ouest d'une île grande & bien peuplée, que forme à l'extrémité de son cours une fort belle rivière, à laquelle on a donné le nom de *Ténasserim*, de celui d'une autre ville située sur ses bords, à quinze lieues de la mer. Cette rivière vient du nord. Après avoir traversé les royaumes d'Ava & de Pégou, & quelques parties des terres de Siam, elle se décharge dans le golfe de Bengale par trois embouchures, & forme l'île de Merguy, dont le port passe pour le plus beau de toutes les Indes.

On conçoit que la rivière de Menam tra-

ver
tag
les p
men
plus
du p
fort
ou q
petit
que
du M
ingén
le ch
roi,
pitale
a de
du p
Lalou
& de
ges c
Ba
les re
de la
le ter
quatr
Siam
pitale

ent quatre-
 tion avan-
 pays la na-
 ent. D'ail-
 sortes de
 romandel,
 couchant,
 de de Siam
 ore d'îles la
 es pour les
 douce & du
 les compte
 ne les aient
 z de forces
 aux étran-
 pinte nord-
 plée, que
 e fort belle
 om de *Té-*
 située sur
 her. Cette
 raversé les
 nes parties
 e dans le
 hures, &
 passe pour
 enam tra-

versant le royaume de Siam, entre les mon-
 tagnes qui la bordent, c'est sur ces rives que
 les principales villes sont situées, & que le com-
 merce ou d'autres commodités rassemblent la
 plus grande partie des habitans. Aussi le reste
 du pays est-il mal peuplé. Les Siamois ont même
 fort peu d'habitations sur les côtes maritimes,
 ou qui n'en soient éloignées au moins d'une
 petite journée. Tous les voyageurs conviennent
 que par cette raison, ce qui s'écarte des rives
 du Menam est peu connu des étrangers. Un
 ingénieur Français, nommé de la Mare, que
 le chevalier de Chaumont laissa au service du
 roi, traça le cours du Menam, depuis la ca-
 pitale du royaume jusqu'à la mer. C'est ce qu'on
 a de plus certain sur la disposition intérieure
 du pays, avec quelques éclaircissemens que
 Laloubere y a joints, & ce qu'on a lu de *Louvo*
 & de quelques autres lieux dans les deux voya-
 ges du P. Tachard.

Bancok, qu'on a nommé plusieurs fois dans
 les relations précédentes, est situé à sept lieues
 de la mer. De vastes jardins, qui composent
 le territoire de cette ville pendant l'espace de
 quatre lieues, en remontant vers la ville de
 Siam jusqu'à Talacoan, fournissent à cette ca-
 pitale une grande quantité de fruits, c'est-à-

 Siam.

 Siam.

dire l'espèce de nourriture que les habitans préfèrent à toutes les autres.

Comme un pays si chaud ne peut être habité qu'auprès des rivières, les Siamois l'ont entrecoupé d'un grand nombre de canaux, qu'ils appellent *cloum*. C'est par le moyen de ces canaux que la ville de Siam est non-seulement devenue une île, mais qu'elle se trouve placée au milieu de plusieurs îles; ce qui rend sa situation très-singulière. L'île qui la renferme aujourd'hui est contenue elle-même dans ses murs. Sa hauteur, suivant l'observation des jésuites, est de quatorze degrés vingt minutes quatre secondes, & sa longitude de cent vingt degrés trente minutes. Elle approche pour sa forme d'une gibecière, dont le haut serait au levant & le bas au couchant. La rivière la prend au nord, par plusieurs canaux qui entrent dans celui qui l'environne. Elle l'abandonne au midi, en se partageant entre d'autres canaux. Le palais du roi est au nord, sur le canal qui embrasse la ville. Il n'y a qu'une chaussée au levant, par laquelle on peut sortir de la ville comme par un isthme, sans avoir d'eau à passer.

La ville de Siam est très-spacieuse, si l'on ne considère que l'enceinte de ses murs. Mais

à P
hab
fero
les
gers
des
plan
pave
& d
pays
route
La p
étroi
& fu
de ch
uns d
La
incon
les Pe
on a
comm
celui
le nor
gue; a
maiem
en Sia
ou roy
entr'e

à peine la sixième partie de cet espace est-elle habitée. C'est celle du sud-est. Le reste est désert ou ne contient que des temples. A la vérité les fauxbourgs qui sont occupés par les étrangers, augmentent considérablement le nombre des habitans. Ses rues sont larges & droites, plantées d'arbres dans quelques endroits, & pavées de briques. Les maisons y sont basses & de bois, du moins celles des naturels du pays, que cette sorte d'édifice laisse exposés à toutes les incommodités d'une excessive chaleur. La plupart des rues sont arrosées de canaux étroits, qui ont fait comparer Siam à Venise, & sur lesquels on voit quantité de petits ponts de claies, la plupart très-mauvais; quelques-uns de briques, mais fort élevés & fort rudes.

Laloubere observe que le nom de Siam est inconnu aux Siamois. C'est un de ces noms dont les Portugais paraissent les inventeurs, & dont on a peine à découvrir l'origine. Ils l'emploient comme le nom de la nation, & nom comme celui du royaume. Les Siamois se sont donnés le nom de *Tai*, qui signifie *libre* dans leur langue; à-peu-près comme nos ancêtres se nommaient *Frans*; & *Meuang* signifiant le royaume en Siamois, ils appellent leur pays *Meuang-Tai*, ou royaume des libres. La ville de Siam porte entr'eux le nom de *Sy-io-thi-ya*. L'origine des

 Siam.

Siam.

Siamois n'est pas plus certaine que celle de leur nom. Ils affectent eux-mêmes de cacher leur histoire, qui est d'ailleurs pleine de fables, & dont les livres sont en petit nombre, parce qu'ils n'ont pas l'usage de l'impression. L'année 1685, qui est celle du premier voyage de Tachard, passait parmi eux pour la 2229 de leur ère, dont ils prennent l'époque à la mort de Sammono-Khodom, auteur de leur religion. Ils font régner leur premier roi l'an 1300 de cette ère; & comptent depuis cinquante-deux rois de différentes races. On ignore d'ailleurs s'ils ne font qu'un seul peuple, descendu des premiers hommes qui ont habité le pays, ou si dans la suite quelque autre nation ne s'y est pas établie malgré les premiers habitans; & la principale raison de ce doute vient des deux langues dont ils ont l'usage: l'une vulgaire, & l'autre connue seulement des savans. Ils assurent eux-mêmes que leurs loix sont étrangères & leur viennent du pays de Laos; mais il y a d'autant moins de fond à faire sur cette tradition, que celle des peuples de Laos porte que leurs rois & la plupart de leurs loix viennent de Siam. Lequel des deux croire?

Si l'on considère la situation du pays, dont les terres sont si basses, qu'elles paraissent échappées miraculeusement à la mer, les inondations

dati
nom
duis
est d
der d
à l'h
nage
chées
les S
dent
nord
de Ta
Ce
sang S
compt
voisin
nation
les gu
quin,
de l'A
grand
ont pr
la capi
qui ha
des fat
que les
faut-il
tions q
Tom

dations qui s'y renouvellent tous les ans, le nombre presqu'infini d'insectes qu'elles y produisent, & la chaleur excessive du climat, il est difficile, suivant Laloubere, de se persuader que d'autres hommes aient pu se résoudre à l'habiter, que ceux qui sont venus du voisinage à mesure que les terres ont été défrichées. Il y a donc beaucoup d'apparence que les Siamois qui habitent le plat-pays, descendent de ceux qui occupent les montagnes du nord, & qu'on distingue encore par le nom de *Tai-Yai* ou de grands Siamois.

Cependant on remarque aujourd'hui que le sang Siamois est fort mêlé de sang étranger. Sans compter les Péguans & ceux de Laos, que le voisinage peut faire regarder comme une même nation, il paraît que la liberté du commerce & les guerres de la Chine, du Japon, du Tonquin, de la Cochinchine & des autres parties de l'Asie méridionale, ont amené à Siam un grand nombre de négocians ou de fugitifs, qui ont pris le parti de s'y établir. On compte dans la capitale jusqu'à quarante nations différentes qui habitent différens quartiers de la ville ou des fauxbourgs. C'est du moins à ce nombre que les Siamois les font monter. Mais peut-être faut-il le regarder comme une de ces exagérations qui sont familières aux Indiens. Laloubere

Siam.

rend témoignage que les députés des étrangers, qu'on appelle à Siam les *quarante* nations, étant venus le saluer en qualité d'envoyé de France, il ne compta que vingt & une nations différentes. Il ajoute que le pays n'en est pas plus peuplé. Les Siamois tiennent tous les ans un compte exact des hommes, des femmes & des enfans : & dans un royaume d'une si grande étendue, ils n'avaient trouvé la dernière fois, de leur propre aveu, que dix-neuf cent mille ames. A la vérité, il n'y faut pas comprendre un grand nombre de fugitifs, qui se retirent dans les forêts pour se mettre à couvert de l'oppression des grands.

Les habitans naturels sont plutôt petits que grands, mais ils ont le corps bien fait. La figure de leur visage, dans les hommes comme dans les femmes, tient moins de l'ovale que de la losange. Il est large & élevé par le haut des joues, mais tout d'un coup leur front se retrécit & se termine presque autant en pointe que le menton. Ils ont les yeux petits, d'une vivacité médiocre; le blanc en est ordinairement jaunâtre. Leurs joues sont creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut; leur bouche grande, leurs lèvres grosses & pâles, & leurs dents noircies par l'usage du bétel. Leur teint est grossier, d'un brun mêlé de rouge; à quoi le hâle contri-

bue
& a
des.
que
mun
que
les a
est né
que c
diffen
tons,
comm
voir y
nature
bue. Il
L'un &
ne des
teur de
fard. M
gneur a
qu'il re
on lui a
lière au
suivant
bleu de
de l'est
c'était r
Les

bue autant que la naissance. Ils ont le nez court & arrondi par le bout, & les oreilles fort grandes. C'est une partie essentielle de leur beauté que la grandeur des oreilles; & ce goût est commun à tous les Orientaux, avec cette différence que les uns tirent leurs oreilles par le bas pour les alonger, & ne les percent qu'autant qu'il est nécessaire pour y mettre des pendans, au lieu que d'autres, après les avoir percées, agrandissent le trou peu-à-peu, en y mettant des bâtons, dont ils augmentent par degrés la grosseur, comme dans le royaume de Laos, jusqu'à pouvoir y passer le poing. Celles des Siamois sont naturellement grandes, sans que l'art y contribue. Ils ont les cheveux noirs, grossiers & plats. L'un & l'autre sexe les porte si courts, qu'ils ne descendent autour de leur tête qu'à la hauteur des oreilles. Les femmes ne mettent aucun fard. Mais Laloubere ayant observé qu'un seigneur avait les jambes bleues, d'un bleu mat, tel qu'il reste après l'impression de la poudre à tirer, on lui apprit que c'était une distinction particulière aux grands, qui ont plus ou moins de bleu, suivant leur dignité, & que le roi de Siam était bleu depuis la plante des pieds jusqu'au creux de l'estomac. Cependant d'autres l'assurèrent que c'était moins par grandeur que par superstition.

Les Siamois sont presque nus. Ils vont nus

Siam.

Siam.

pieds & nue tête : la bienséance leur fait porter seulement, autour des reins & des cuisses, jusqu'au dessous du genou, une pièce de toile peinte; c'est une étoffe de soie, ou simple, ou bordée d'une broderie d'or ou d'argent.

Les mandarins portent avec leur pagne, une chemise de mouffeline qui leur sert de veste ou de juste au corps. Ils la dépouillent & se l'entortillent au milieu du corps, quand ils abordent un mandarin supérieur en dignité, pour lui témoigner qu'ils sont disposés à recevoir ses ordres. Ces chemises n'ont pas de collet. Elles sont ouvertes par devant & laissent voir l'estomac. Les manches tombent presque jusqu'au poignet, larges d'environ deux pieds de tour, sans être froncées par le bas ni par le haut. Le corps en est si étroit, que ne pouvant entrer & passer sur le pagne, il s'y arrête par plusieurs plis. Dans l'hiver, les seigneurs mettent quelquefois sur leurs épaules une pièce d'étoffe de toile peinte, en manière de manteau ou en forme d'écharpe, dont ils passent les bouts autour de leurs bras.

Le roi de Siam porte une veste de quelque beau brocard, dont les manches sont fort étroites, & lui viennent jusqu'au poignet. Elle est sous sa chemise, qui est ordinairement garnie de dentelle ou de point d'Europe. Il n'est permis à personne de porter cette sorte de veste, si le

roi
ne f
auss
doit
desc
bou
ges,
n'att
géné
suive
de ro
folda
de cé
cet o
Le
coëffu
porte
Siam
pierre
cles d
la dist
que d
dans l
attach
mento
Les
baboue
& fan

roi ne la donne lui-même. C'est un présent qu'il ne fait qu'à ses principaux officiers. Il leur donne aussi quelquefois une veste d'écarlate, qui ne doit servir qu'à la guerre ou à la chasse, & qui descend jusqu'aux genoux, avec huit ou dix boutons par devant. Les manches en sont larges, mais sans ornement, & si courtes qu'elles n'atteignent point aux coudes. C'est un usage général à Siam, que le roi & tous ceux qui le suivent à la guerre ou à la chasse, sont vêtus de rouge. Les chemises même qu'on donne aux soldats, sont teintes de cette couleur. Aux jours de cérémonies, ils paraissent sous les armes avec cet ornement.

Le bonnet blanc, haut & pointu, est une coëffure de cérémonie que le roi & ses officiers portent également; mais le bonnet du roi de Siam est orné d'un cercle ou d'une couronne de pierreries, & ceux de ses officiers ont divers cercles d'or, d'argent ou de vermeil doré, qui font la distinction de leurs dignités. Il ne les portent que devant le roi, ou dans leurs tribunaux, ou dans les occasions d'éclat. Leur usage est de les attacher avec un cordon, qui leur passe sous le menton; & jamais ils ne les ôtent pour saluer.

Les Mahométans leur ont porté l'usage des babouches; espèce de souliers pointus, sans talon & sans quartier. Ils les quittent à la porte des

Siam.

appartemens , pour n'y porter aucune saleté: Mais devant le roi & les personnes du plus haut rang , le respect est une autre raison qui les oblige d'avoir les pieds nus. Ils n'estiment les chapeaux que pour les voyages. Le roi s'en fait faire de toutes sortes de couleurs. Ces délicatesses sont peu connues du peuple , qui ne daigne pas se couvrir la tête contre les ardeurs du soleil, ou qui n'emploie qu'un peu de toile. Encore ne prend-il ce soin que sur les rivières , où la réflexion du soleil est plus incommode.

Il y a quelque différence dans l'habillement des femmes. Elles attachent leur pagne autour du corps , comme les hommes ; mais elles le laissent tomber dans sa largeur , pour former une jupe étroite qui leur descend jusqu'à la moitié des jambes ; au lieu que les hommes le relèvent entre les cuisses , en y repassant l'un des deux bords qu'ils laissent plus long que l'autre , & qu'ils font tenir par derrière à leur ceinture. L'autre bout pend par devant ; & n'ayant point de poches , ils y nouent souvent leur bourse de bétel , à-peu-près comme on noue quelque chose dans le coin d'un mouchoir. Les plus propres portent deux pagnes l'un sur l'autre , pour conserver un air de netteté & de fraîcheur à celui qui est par-dessus. Au pagne près , les femmes sont tout-à-fait nues. Elles n'ont pas l'usage

des chemises de mouffeline. Dans les conditions relevées, elles portent l'écharpe, dont elles font quelquefois passer les bouts autour de leur bras; mais le bel air est de la mettre simplement sur leur sein par le milieu, d'en abattre un peu les plis, & d'en laisser pendre les deux bouts derrière par dessus les épaules. Cette nudité ne les rend point immodestes. Il y a peu de pays où les habitans des deux sexes aient plus de répugnance à montrer les parties de leurs corps, que l'usage les oblige de cacher. Pendant que les envoyés de France étaient à Siam, il fallut donner aux soldats Français des pagnes pour le bain. On ne put faire cesser autrement les plaintes du peuple, qui ne s'accoutumait point à les voir entrer nus dans la rivière.

Siam.

Les enfans vont sans pagné jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. Mais quand ils l'ont une fois pris, on ne les découvre point pour les châtier. C'est une extrême infamie en Orient d'être frappé à nus sur les parties du corps qui sont ordinairement cachées; & ce principe devrait nous servir de leçon. Les Siamois ne quittent pas même leurs habits pour se coucher. Ils ne font du moins que changer de pagné, comme ils en changent pour se baigner dans leurs rivières. Les femmes s'y baignent comme les hommes, & s'exercent comme eux à la nage.

Siam.

Les pagnes d'une certaine beauté, c'est-à-dire de soie brodée ou de toile peinte fort fine, ne sont permis qu'à ceux qui les reçoivent du roi. C'est un usage commun de porter des bagues aux trois derniers doigts de la main, sans aucune règle qui en borne le nombre. Les colliers ne sont pas connus à Siam : mais les femmes & les enfans de l'un & de l'autre sexe y connaissent l'usage des pendans d'oreille. Ils sont ordinairement en forme de poire, d'or ou d'argent, ou de vermeil doré. Les jeunes garçons & les jeunes filles de bonne maison portent des bracelets, mais seulement jusqu'à l'âge de six ou sept ans. Ils ont aussi des anneaux d'or ou d'argent aux bras & aux jambes.

Les Siamois sont d'une extrême propreté. Ils se parfument en plusieurs endroits du corps. Ils mettent sur leurs lèvres une espèce de pommade parfumée, qui leur donne encore plus de pâleur qu'elles n'en ont naturellement. Ils se baignent trois ou quatre fois le jour, & plus souvent. C'est une de leurs politesses de ne pas faire une visite un peu grave sans être lavés. Ils se font alors une marque blanche sur le haut de la poitrine, avec un peu de craie, pour faire connaître qu'ils sortent du bain.

Ils ont deux manières de le prendre; l'une en se mettant dans l'eau comme nous, l'autre, en se

fai
rep
qu
fai
par
affe
lès
Ils
hui
qui
liées
cher
mai
sans
seul
grac
long
Chin
tars
chev
Si
ils n
dans
rich
faver
petit
clos.
ferré

faisant répandre de l'eau sur le corps à diverses reprises. Cette seconde sorte de bain dure quelquefois plus d'une heure. Ils n'ont pas besoin de faire chauffer l'eau pour leurs bains domestiques, parce que naturellement elle demeure toujours assez chaude. Quoiqu'ils affectent de se noircir les dents, le soin qu'ils en prennent est extrême. Ils lavent leurs cheveux avec des eaux & des huiles parfumées. Ils ont des peignes de la Chine, qui ne sont qu'un amas de pointes ou de dents, liées étroitement avec du fil d'archal. Ils s'arrachent la barbe; & naturellement, ils en ont peu; mais ils se contentent de rendre leurs ongles nets, sans jamais les couper. Laloubere vit des danseuses de profession, qui pour se donner de la grace, s'étaient ajusté aux bouts des doigts de longs ongles de cuivre jaune: on fait qu'à la Chine, du moins avant la conquête des Tartares, on ne se coupait ni les ongles, ni les cheveux, ni la barbe.

Si les Siamois sont simples dans leurs habits, ils ne le sont pas moins dans leurs logemens, dans leurs meubles & dans leur nourriture; riches dans une pauvreté générale, puisqu'ils savent se contenter de peu. Leurs maisons sont petites, mais accompagnées d'assez grands enclos. Des claies de bambou fendu, souvent peu ferrées, en font les planchers, les murs & les

 Siam.

combles. Les piliers sur lesquels elles sont élevées pour éviter l'inondation, sont des bambous plus gros que la jambe. Leur hauteur au-dessus de la terre est d'environ treize pieds, parce que l'eau s'élève quelquefois autant. Le nombre des piliers est de quatre ou six, sur lesquels ils mettent au travers d'autres bambous, au lieu de poutres. L'escalier est une véritable échelle qui pend en-dehors, comme celle de nos moulins à vent. Les étables mêmes sont en l'air, avec des rampes de claies, par où les animaux peuvent y monter. Le foyer des maisons est une corbeille pleine de terre, soutenue comme un trépiéd sur trois bâtons.

C'est dans des édifices de cette nature que les envoyés de France furent logés chaque nuit, en remontant depuis la mer jusqu'à la capitale. Il n'y a point d'hôtelleries dans le royaume de Siam. Laloubere parle d'un Français qui s'avisait de tenir auberge, mais il ne put inspirer le même goût aux Siamois; & jamais il ne vit entrer chez lui que des Européens. Les maisons qu'on bâtit pour les envoyés sur le bord de la rivière, n'étaient pas sans agrément & sans commodité. Des claies, posées sur des piliers & couvertes de nattes de jonc, faisaient non-seulement le plancher de chaque édifice, mais celui des cours; la salle & les chambres étaient tapissées

les font éle-
 des bambous
 ur au-dessus
 s, parce que
 nombre des
 uels ils met-
 au lieu de
 échelle qui
 nos moulins
 à l'air, avec
 animaux peu-
 sons est une
 e comme un

ature que les
 que nuit, en
 capitale. Il
 royaume de
 ais qui s'a-
 put inspirer
 ais il ne vit
 Les maisons
 e bord de la
 & sans com-
 liers & cou-
 n-seulement
 s celui des
 nt tapissées

de toiles peintes, avec des plafonds de mouf-
 felines blanches, dont les extrémités tombaient
 en pente. Les nattes des appartemens étaient
 beaucoup plus fines que celles des cours; &
 dans les chambres de lit, on avait encore étendu
 des tapis par-dessus les nattes. La propreté régnaît
 de toutes parts, mais sans magnificence. A Ban-
 cok, à Siam, à Louvo, où les Européens, les
 Chinois & les Mores ont bâti des maisons de
 brique, on logea les envoyés dans des maisons
 siamoises qui n'avaient pas été bâties pour eux.
 Ils virent néanmoins deux maisons de brique,
 que le roi de Siam avait commencé à faire bâtir
 pour les ambassadeurs de France & de Portugal;
 mais elles n'étaient pas achevées.

Les grands officiers de la cour ont des maisons
 de menuiserie, qu'on prendrait pour de grandes
 armoires, où ne logent que le maître, sa prin-
 cipale femme & leurs enfans. Chacune des autres
 femmes, avec ses enfans, & chaque esclave avec
 sa famille, ont de petits logemens séparés, mais
 renfermés dans la même enceinte de bambou,
 qui composent autant de ménages différens. Un
 étage leur suffit, parce qu'ils ne sont pas gênés
 par l'espace. Les Européens, les Chinois & les
 Mores bâtissent des maisons de brique, qu'on
 voit à côté de ces grands édifices, avec des ap-

Siam.

péntris en forme de hangards couverts, qui arrêtent le soleil sans ôter l'air. D'autres ont des corps de logis doubles, qui reçoivent le jour l'un de l'autre, & qui se communiquent l'air avec moins de chaleur. Les chambres sont grandes & bien parées. Celles du premier étage ont des vues sur la salle basse, que son exhaussement devrait faire nommer fallon, & qui est quelquefois entourée de bâtimens, par lesquels elle reçoit le jour. C'est proprement à cette salle qu'on donne le nom de *divan*, mot arabe, qui signifie salle de conseil ou de jugement. Mais il y a d'autres sortes de divans, qui étant clos de trois côtés, manquent d'un quatrième mur, du côté par lequel on suppose que le soleil doit moins donner dans le cours de l'année. Devant cette ouverture, on élève un appentis de la hauteur du toit. L'intérieur du divan est souvent orné, du haut en bas, de petites niches, où l'on met des vases de porcelaine. Sous l'appentis, on fait quelquefois jaillir une petite fontaine.

Le palais de Siam, celui de Louvo, & plusieurs pagodes, sont aussi de brique; mais ces palais sont bas & n'ont qu'un étage, comme les maisons du peuple. Les pagodes ne sont pas assez exhausées à proportion de leur grandeur. Elles ont moins de jour que nos églises. Leur forme

d'a
vo
sou
que
com
les
qu'
qu'
jaun
Siam
parc
Leu
par
Siam
que
aucu
Siam
puif
& su
l'exp
lent
fallo
de l'
que
trée
outr
pou

ts, qui arrê-
res ont des
vent le jour
iquent l'air
es sont gran-
er étage ont
haussement
ni est quel-
desquels elle
cette salle
arabe, qui
ment. Mais
i étant clos
ième mur,
e soleil doit
ée. Devant
s de la hau-
est souvent
niches, où
s l'appentis,
fontaine.
ro, & plu-
; mais ces
comme les
nt pas assez
deur. Elles
leur forme

d'ailleurs, est celle de nos chapelles, mais sans
voûte ni plafonds : seulement la charpente qui
soutient les tuiles, est vernissée de rouge, avec
quelques filets d'or. Au reste les Siamois ne
connaissent pas d'autre ornement extérieur pour
les palais & les temples, que dans les combles
qu'ils couvrent, ou de cette espèce d'étain bas,
qu'ils nomment *calin*, ou de tuiles vernissées de
jaune, à la manière de la Chine. Le palais de
Siam ne laisse pas de se nommer palais d'or,
parce qu'il a quelque dorure dans l'intérieur.
Leurs escaliers méritent peu d'attention. Celui
par lequel on monte au fallon de l'audience à
Siam, n'a pas deux pieds de large. Il est de bri-
que, tenant à un mur du côté droit, & sans
aucun appui du côté gauche. Mais les seigneurs
Siamois n'ont besoin de rien pour l'appuyer,
puisqu'ils le montent, en se traînant sur les mains
& sur les genoux; & si doucement, que, suivant
l'expression de Laloubere, on dirait qu'ils veu-
lent surprendre le roi leur maître. La porte du
fallon est carrée, mais basse, étroite & digne
de l'escalier; parce qu'on suppose apparemment
que personne n'y doit entrer que prosterné. L'en-
trée du fallon de Louvo est moins basse : mais
outre que ce palais est plus moderne, il passe
pour une maison de campagne, où le monarque

Siam.

affecte moins de grandeur & de majesté que dans la capitale.

Ce qui fait la véritable dignité des grandes maisons siamoises, c'est qu'il n'y a point de plein-pied, quoiqu'elles n'aient qu'un étage. Dans le palais, par exemple, le logement du roi & des dames est plus élevé que tout le reste; & plus une pièce en est proche, plus elle s'élève à l'égard de celle qui la précède. Il y a toujours quelques marches à monter de l'une à l'autre; car les autres se suivent sur une même ligne. La même inégalité se trouve sur les toits, dont l'un est plus bas que l'autre, à mesure qu'il couvre une pièce plus basse. Cette succession de toits inégaux fait la distinction des degrés de grandeur. Le palais de Siam en a sept, qui forment ainsi l'un de l'autre. Les grands officiers en ont jusqu'à trois. Quelques tours carrées qui s'élèvent en divers endroits du palais, ont aussi plusieurs combles. On remarque la même gradation dans les pagodes. De trois toits, le plus élevé est celui sous lequel est placé l'idole. Les deux autres sont pour le peuple.

L'intérieur des palais du roi de Siam est peu connu des étrangers. Suivant Laloubere, il ne l'est pas moins des grands de la nation; du moins s'il est vrai, comme on l'en assura, que

personne ne pénètre plus loin que la salle de l'audience & celle du conseil, qui ne sont que deux premières pièces d'un grand corps de bâtiment, sans aucune sorte d'antichambre. Tachard fut introduit dans quelques appartemens plus enfoncés, sur-tout à Louvo; mais il ne s'arrête point à les décrire, par respect apparemment pour l'usage qui en défend l'entrée. Il convient lui-même que les palais du roi ne sont habités que par ses femmes & par ses eunuques. Lorsque les envoyés de France dînèrent au palais de Siam, ce fut dans une cour fort agréable, sous de grands arbres, au bord d'un réservoir. A Louvo, ils dînèrent dans une salle du jardin, dont les murs étaient revêtus d'un ciment fort blanc & fort poli. Cette salle avait une porte à chaque bout: elle était entourée d'un fossé, large de deux à trois toises, & de cinq ou six pieds de profondeur, dans lequel il y avait une vingtaine de petits jets d'eau à distances égales, qui jaillissaient en arrosoir, c'est-à-dire, par des ajustages percés de trous fort petits, mais seulement à la hauteur des bords du fossé, parce qu'au lieu d'élever les eaux, on avait creusé la terre pour abaisser les bassins. Au milieu du jardin & dans les cours, on voit plusieurs de ces salles isolées, qui sont entourées d'un mur à hauteur d'appui. Le toit porte sur des piliers

 Siam.

 Siam.

plantés dans le mur. Ces lieux sont pour les mandarins importans qui s'y tiennent assis les jambes croisées, occupés aux fonctions de leurs charges, ou attendant les ordres du prince. Les mandarins moins considérables sont assis à découvert, dans les cours ou dans les jardins; & lorsqu'ils apprennent par certains signaux que le roi peut les voir, quoiqu'ils ne le voient pas eux-mêmes, ils se prosternent tous sur les genoux & sur les coudes.

Le jardin de Louvo n'est pas fort spacieux. Les compartimens en sont petits & formés par des briques. Les allées ne peuvent tenir plus de trois personnes de front. Mais tout étant planté de fleurs & de diverses sortes d'arbres, le mélange des fallons & des jets d'eau lui donne un air agréable de simplicité & de fraîcheur.

Comme le roi fait souvent des chasses de plusieurs jours, il a dans les forêts des palais de bambou, ou plutôt des tentes fixes, qui n'ont besoin que d'être meublées pour le recevoir.

Les sièges des Siamois sont des nattes de jonc, plus ou moins fines. Ils ne peuvent avoir des tapis de pied, s'ils ne les reçoivent du roi; & ceux de drap uni sont fort honorables. Les personnes riches ont des coussins pour s'appuyer. Ce qui est de soie ou de laine en Eu-

rope,

rope, est à Siam de toile de coton blanche ou peinte. Siam.

Ils n'ont à table, ni nappe, ni serviette, ni cuiller, ni fourchette, ni couteau. On leur sert les morceaux tout coupés. Leur vaisselle est de porcelaine ou d'argile, avec quelques vases de cuivre. Le bois simple ou vernissé, le coco & le bambou, font la matière de leurs autres ustensiles. S'ils ont quelques vases d'or, ou d'argent, c'est en petit nombre; & la plupart les tiennent de la libéralité du roi, ou comme un meuble attaché à leurs charges. Leurs seaux à puiser de l'eau sont de bambou, fort proprement entrelassés. Le peuple, dans les marchés, cuit son riz dans un coco, qui brûle en même tems, & qui par conséquent ne sert qu'une fois: mais le riz achève de cuire avant que le coco soit tout-à-fait consumé.

Dans tous les repas que les envoyés firent au palais, ils virent une assez grande quantité de vaisselle d'argent, sur-tout de grands bassins ronds & profonds, dans lesquels on servait de grandes boîtes rondes, d'environ un pied de diamètre. Ces boîtes contenaient le riz. On servait, au fruit, des assiettes d'or qui avaient été faites exprès pour les festins que le roi avait donnés au chevalier de Chaumont. A la table de ce prince, on ne sert jamais en vaisselle plate. On croit

Siam.

devoir à de dignité de ne lui rien présenter que dans des vases profonds. D'ailleurs sa vaisselle la plus ordinaire, suivant l'usage de toutes les cours d'Asie, est de la porcelaine qu'il tire abondamment de la Chine & du Japon.

On mange peu à Siam. Un Siamois fait bonne chère avec une livre de riz par jour, avec un peu de poisson sec ou salé, ce qui ne lui revient pas à plus de deux liards. L'arrak, ou l'eau-de-vie de riz, ne coûte à Siam que deux sous, la pinte de Paris. On ne sera pas surpris que les habitans du pays aient si peu d'inquiétude pour leur subsistance, & qu'on n'entende le soir que des chants & des cris de joie dans leurs maisons. Ils ont peine à faire de bonnes salaisons, parce que les viandes prennent difficilement le sel dans les régions trop chaudes. Mais ils aiment le poisson mal salé, & le poisson sec plus que le frais. Leur goût paraît même assez vif pour le poisson pourri, comme pour les œufs couvés, pour les sauterelles, les rats, les lézards & la plupart des insectes. La nature semble tourner leur appétit aux alimens les plus faciles à digérer.

Leurs sauces consistent ordinairement dans un peu d'eau, avec des épices, de l'ail, de la ciboule, ou quelques herbes de bonne odeur, telles que le baume. Ils aiment fort une sauce liquide, composée de petites écrevisses pourries, qu'ils

présenter que
s sa vaisselle
de toutes les
ne qu'il tire
Japon.

ois fait bonne
, avec un peu
ni revient pas
l'eau-de-vie
sous, la pinte
é les habitans
pour leur sub-
que des chants
ifions. Ils ont
s, parce que
t le sel dans
ils aiment le
s que le frais.
our le poisson
vés, pour les
a plupart des
t leur appétit
rer.

ment dans un
de la ciboule,
r, telles que
uce liquide,
rries, qu'ils

appellent *capi*. On assura à Laloubère, avec des
circonstances qui ne lui laissèrent aucun doute,
que deux autres sortes de poissons conservés dans
des pots, où ils tournent bientôt en pâte liquide
dans leur saumure, suivent exactement le flux
& le reflux de la mer, haussant & baissant dans
le vase à mesure que la mer baisse ou s'élève.

Siam.

Ce qui tient lieu de safran aux Siamois, est
une racine, qui étant réduite en poudre, en a
le goût & la couleur. Ils croient fort sain pour
leurs enfans de leur en jaunir le corps & le visage.
Aussi ne voit-on dans les rues que des enfans qui
ont le teint jaune.

Ils n'ont point de noix, d'olives, ni d'autre
huile que celle de coco, qui est fort bonne dans
sa fraîcheur. Le lait des buffles femelles leur
donne plus de crème que celui de leurs vaches ;
mais ils ne font aucune sorte de fromage. Le
beurre n'est guères plus en usage à Siam. Il y
prend difficilement consistance.

Ils ont plusieurs méthodes pour déguiser le
poisson sec, sans en varier l'apprêt. Par exemple,
ils le coupent en filets menus & tortillés, comme
les *vermicelli* des Italiens ou les *aufs filés* des
Espagnols. Ce qu'ils mangent le plus rarement,
c'est la chair des animaux terrestres. Ils refusent
même celle qu'on leur offre ; s'ils en mangent
quelquefois, ils préfèrent les boyaux, & ce qu'il

Siam.

y a de plus dégoûtant pour nous dans les intefrins. On vend dans les marchés des insectes grillés ou rôtis. Siam n'a pas d'autre boucherie, ni d'autres lieux où l'on rôtit. Le roi faisait donner aux Français la volaille & les autres animaux en vie. En général toutes les viandes y sont coriaces, peu succulentes & fort indigestes. Les Européens mêmes, qui passent quelque tems dans le pays, en perdent insensiblement le goût. Il semble qu'à proportion que les climats sont plus chauds, la sobriété y devienne naturelle. Le gibier n'est pas moins en sûreté parmi les Siamois, que les bestiaux & les animaux domestiques. Ils ne prennent plaisir ni à le tuer ni à lui ôter la liberté. Ils haïssent les chiens qui leur serviraient à le prendre. D'ailleurs la hauteur des herbages & l'épaisseur des forêts leur rendent la chasse difficile. S'ils tuent des cerfs & d'autres bêtes, c'est pour en vendre les peaux aux Hollandais qui en font un grand commerce au Japon. On doit juger que le prix des viandes n'est pas excessif à Siam. Une vache n'y vaut que dix sous dans les provinces, & un écu dans la capitale. Si le mouton se vend quatre écus, & le cabrit deux ou trois écus, c'est que les Mores en font leur principale nourriture. Un porc n'y vaut que sept sous, parce que les Mores n'en mangent point. Les poules y valent environ vingt

ns les intef-
infectes gril-
oucherie, ni
i faisait don-
tres animaux
es y font co-
digestes. Les
quelque tems
nent le goût.
climats font
ne naturelle.
été parmi les
maux domes-
le tuer ni à
iens qui leur
la hauteur des
ur rendent la
fs & d'autres
aux aux Hol-
ommerce au
des viandes
che n'y vaut
un écu dans
atre écus, &
ue les Mores
Un porc n'y
Mores n'en
nyiron vingt

sous la douzaine. Tous les volatiles y multi-
plient d'autant plus facilement, que la chaleur du
climat suffit presque seule pour les faire éclore.

Siam.

Malgré la sobriété qui règne parmi les Sia-
mois, on ne voit pas qu'ils vivent plus long-
tems, ni qu'ils soient sujets à moins de maladies
que nous. Les plus fréquentes sont le cours de
ventre & les dysenteries, dont les Européens
qui arrivent dans cette contrée, ont encore plus
de peine à se défendre. On voit quelquefois à
Siam régner des fièvres chaudes qui produisent
le transport au cerveau & des fluxions sur la
poitrine. Les inflammations y sont rares, & la
simple fièvre continue n'y est jamais mortelle,
non plus que dans les autres pays de la zône-
torride. Les fièvres intermittentes y sont rares
aussi, mais opiniâtres, quoique le frisson en
soit fort court. On n'y voit presque point
de ces maladies que nos médecins nomment
froides. La toux, les coqueluches, & toutes
sortes de fluxions & de rhumatismes ne sont pas
moins fréquents à Siam qu'en Europe; ce qui
n'a rien d'étonnant, si l'on considère que le tems
y est tourné à la pluie pendant une grande partie
de l'année; mais la goutte, l'épilepsie, l'apo-
plexie, la paralysie, la phtisie, & toutes sortes
de coliques, sur-tout la néphrétique, y sont des
maux peu connus.

 Siam.

On y voit beaucoup de cancers, d'abcès & de fistules. Les érépipèles y sont si fréquens, que de vingt hommes, dix-neuf en sont atteints, & quelques-uns dans plus de la moitié du corps. On y connaît à peine le scorbut, & presque aussi peu l'hydropisie. Mais rien n'y est si commun que ces maladies extraordinaires que le peuple attribue aux sortilèges. Les maux nés de la débauche y sont assez répandus, sans que les habitans paraissent informés s'ils sont anciens ou récents dans leur pays.

Entre plusieurs autres maux contagieux, celui qui mérite d'être regardé proprement comme la peste du pays, est la petite vérole. Elle y fait souvent d'affreux ravages. Alors les Siamois enterrent les corps sans les brûler. Mais comme leur piété les porte toujours à rendre ce dernier honneur aux morts, ils les déterrent dans la suite pour les consumer par le feu. Laloubere observe qu'ils laissent passer trois ans, & quelquefois plus, avant cette religieuse cérémonie. L'expérience, disent-ils, leur a fait connaître que cette contagion recommence, lorsqu'ils déterrent un cadavre infecté.

La distinction la plus générale entre les Siamois est celle des personnes libres & des esclaves. On peut naître esclave ou le devenir. On le devient, ou pour dette, ou pour avoir été pris

dan
justi
rede
pend
dans
lorsc
clav
divo
& to
de la
en o
ou à
faut
ense
la m
appa
Le
escla
emp
ou à
mieu
leur
quat
depu
La
Siam
escla
four

d'abcès & écouens, que atteints, & sé du corps. presqu'aussi commun que peuple attri- la débauche habitans pa- récens dans

gieux, celui nt comme la le y fait sou- mois enter- comme leur dernier hon- dans la suite ère observe quelquelfois ie. L'expé- re que cette éterrent un

tre les Sia- des esclav- enir. On le voir été pris

dans une guerre, ou pour avoir été confisqué en justice : celui qui n'est esclave que pour dette ; redevient libre en payant ; mais les enfans nés pendant l'esclavage de leurs parens, demeurent dans l'ordre de leur naissance. On naît esclave, lorsqu'on sort d'une mère esclave ; & dans l'esclavage, les enfans se partagent comme dans le divorce : le premier, le troisième, le cinquième & tous les autres impairs appartiennent au maître de la mère : le second, le quatrième & les autres en ordre pair appartiennent au père s'il est libre, ou à son maître, s'il est esclave. Cependant il faut que le père & la mère n'aient eu commerce ensemble qu'avec le consentement du maître de la mère ; car sans cette condition, tous les enfans appartiendraient à ce maître.

Le maître jouit d'un pouvoir absolu sur les esclaves, à l'exception du droit de mort. Il les emploie à la culture de ses terres & de son jardin, ou à d'autres services domestiques, s'il n'aime mieux leur permettre de travailler pour gagner leur vie, sous un tribut qu'il en tire, depuis quatre jusqu'à huit ricals par an, c'est-à-dire, depuis sept livres dix sous jusqu'à quinze.

La différence qu'il y a des esclaves du roi de Siam à ses sujets, c'est qu'il occupe toujours ses esclaves à des travaux personnels, & qu'il leur fournit la nourriture ; au lieu que ses sujets libres

Siam.

Siam.

ne lui doivent chaque année que six mois de service à leurs propres dépens.

Les esclaves des particuliers ne doivent aucun service à ce prince; & quoique cette raison puisse lui faire considérer comme une perte réelle, la dégradation d'un homme libre qui tombe dans l'esclavage, il ne s'oppose jamais au cours de l'usage ou des loix.

On ne saurait distinguer proprement deux sortes de conditions dans le corps des Siamois libres. La noblesse parmi eux n'est que la possession actuelle des charges. Une famille qui s'y maintient long-tems, en devient sans doute plus illustre & plus puissante; mais cette continuité de grandeur est assez rare. Celui qui perd sa charge, n'a plus rien qui le distingue du peuple.

La distinction entre le peuple & les prêtres n'est pas moins passagère, parce que l'on peut toujours passer de l'un de ces états à l'autre. Les prêtres sont les talapoins. Ainsi sous le nom de peuple, il faut entendre ici le corps libre de la nation, c'est-à-dire, les officiers & les simples sujets.

Ce peuple est une milice dans laquelle chacun est enrôlé. Tous les Siamois libres sont soldats, & doivent six mois de service à leur souverain. Le devoir de ce prince est de les armer & de leur donner des éléphants ou des chevaux, s'il veut qu'ils le servent à la guerre. Mais comme il

fix mois de

doivent aucun
raison puisse
rte réelle, la
tombe dans
au cours de

rement deux
des Siamois
e la possession
qui s'y main-
s doute plus
te continuité
qui perd sa
ue du peuple,
& les prêtres
que l'on peut
à l'autre. Les
us le nom de
libre de la na-
mples sujets.
uelle chacun
font soldats,
r souverain.
armer & de
hevaux, s'il
is comme il

n'emploie jamais tous ses sujets dans ses armées, & qu'il n'est pas toujours en guerre avec ses voi-
sins, il occupe pendant six mois de l'année, aux travaux qu'il juge à propos, les sujets qu'il n'emploie pas au métier des armes.

Siam.

C'est pour ne laisser échapper personne au service personnel, qu'on tient tous les ans un compte exact du peuple. Il est divisé en *gens de main droite & gens de main gauche*; division singulière, & dont tant de nations, qui ont passé successivement en revue dans ce recueil, n'ont pas encore fourni d'exemple. Chacun fait de quel côté il doit se ranger dans ses fonctions. Les uns & les autres sont sous-divisés par bandes, dont chacune a son chef, qu'ils appellent *naï*. Ce mot est devenu un terme de civilité que les Siamois se donnent mutuellement; comme les Chinois se donnent celui de maître ou de précepteur.

Les enfans sont de la bande de leurs parens; & si les parens sont de différentes bandes, les enfans impairs sont de celle de la mère, & les pairs de celle du père. Cependant il faut que le naï ait été averti du mariage, & qu'il y ait donné son consentement, sans quoi tous les enfans seraient de la bande maternelle. Ainsi, quoique les femmes & les talapoins soient dispensés du service, ils ne laissent pas d'être couchés sur les rôles

Siam.

du peuple ; les talapoins, parce qu'ils peuvent quitter leur profession, & qu'en revenant alors à la condition séculière, ils retombent sous le pouvoir de leurs naïs ; les femmes, parce qu'elles servent à régler de quelle bande sont leurs enfans.

C'est un privilège du naï de pouvoir prêter à son soldat plutôt que tout autre, & satisfaire le créancier de son soldat, pour en faire son esclave, lorsqu'il devient insolvable. Comme le roi donne un balon à chaque officier avec des payeurs ou des rameurs, les naïs ont leurs payeurs dans chaque bande, qu'ils marquent au poignet d'un fer chaud, avec de l'encre par dessus. On les nomme *Bao* ; mais ils ne lui doivent pas d'autre service ; & ce service ne dure que six mois. Plus la bande est nombreuse, plus il est estimé puissant. Les charges & les emplois ne sont importans à Siam que par le nombre des sujets qui en dépendent. On distingue sept degrés entre les naïs, qui répondent au nombre de leurs soldats. Ainsi l'*Oc-maning*, qui est le chef de dix mille hommes, est au dessus de l'*Oc-pan*, qui n'en commande que mille. Les titres de *Pa-ya*, d'*Oc-ya*, d'*Oc-pra*, d'*Oc-louang*, & d'*Oc-coun*, sont ceux des autres degrés. Ils se donnent non-seulement aux gouverneurs, mais à tous les officiers du royaume, parce qu'ils sont tous naïs. Cependant on ne joint pas toujours

ils peuvent
 venant alors
 ent sous le
 ce qu'elles
 eurs enfans.
 voir prêter à
 satisfaire le
 ire son es-
 Comme le
 er avec des
 s ont leurs
 s marquent
 l'encre par
 ils ne lui
 ice ne dure
 reufe; plus
 les emplois
 ombre des
 sept degrés
 re de leurs
 le chef de
 c-pan, qui
 le Pa-ya,
 & d'Oc-
 s se don-
 s, mais à
 qu'ils font
 s toujours

le même titre au même office. Le Barçalon, par exemple, qui est premier ministre, a quelquefois porté celui de Pa-ya, & quelquefois celui d'Oc-ya. Un Siamois revêtu de deux offices, peut avoir aussi deux titres différens. Cette multiplication d'offices qui entraîne celle des titres, a causé quelquefois de la confusion & de l'obscurité dans les relations de Siam.

Siam.

Le roi de Siam n'élève personne aux dignités, sans lui donner un nouveau nom; usage commun aux Chinois & à d'autres nations de l'Orient. Ce nom est toujours une louange de quelque vertu. Les étrangers mêmes qui arrivent à la cour, reçoivent un nom de faveur ou d'estime, sous lequel ils sont connus pendant le séjour qu'ils font à Siam.

Tous les offices y sont héréditaires, ce qui semblerait contredire ce qu'on vient de voir plus haut que la possession en est rarement durable & assurée, si l'on n'ajoutait que la moindre faute d'un officier, ou le seul caprice du souverain, peut ôter les plus grandes charges aux familles. D'ailleurs elles ne rapportent aucune espèce d'appointemens ou de gages. Le roi loge ses officiers, & leur donne quelques meubles; tels que des boîtes d'or ou d'argent pour le bétel; quelques armes, & un balon; des éléphans, des chevaux & des buffles; des corvées, des esclaves & quelques terres la-

Siam.

bourables, qui lui reviennent avec l'office, lorsqu'il en prive celui qui le possède. Mais le principal gain des charges vient des concussions, qui paraissent autorisées dans toutes les parties du royaume, par le silence de la cour. Tous les officiers sont d'intelligence pour s'enrichir aux dépens du peuple. Le commerce des présens est public. Un juge n'est pas puni pour en avoir accepté, s'il n'est ouvertement convaincu d'injustice. Les officiers inférieurs se voient eux-mêmes forcés d'en faire aux plus grands. Cependant ils sont tous engagés par un serment à l'observation fidelle de leurs devoirs. La forme du serment consiste à boire une certaine quantité d'eau, sur laquelle les talapoins prononcent des imprécations contre celui qui l'avale, s'il manque jamais aux engagements qu'on lui fait contracter. La différence de nation & de religion ne dispense point de ce serment ceux qui entrent au service de l'état.

Les tribunaux siamois de judicature ne consistent proprement qu'en un seul officier, qui est le chef ou le président; parce que le droit de juger n'appartient qu'à lui. Cependant chaque tribunal est composé d'un grand nombre d'officiers subalternes, qu'il doit consulter. La plus importante fonction de ce président est le gouvernement civil & militaire de son ressort,

qu
me
res
gou
cou
Ain
Eun
Pat
que
mèn
qu'e
& l
rein
elle
deux
gent
U
Tch
ou d
cés d
Ils c
par
moi
sonn
sieu
cher
les f
lem

qu'il joint à l'administration de la justice. Comme ces grands emplois sont d'ailleurs héréditaires, il n'a pas été difficile à quelques-uns de ces gouverneurs, sur-tout aux plus éloignés de la cour, de se soustraire à la domination royale. Ainsi le gouverneur de Jor a cessé d'obéir, & les Européens lui donnent même le nom de roi. Patane vit sous la domination d'une femme que le peuple de cette province élit dans une même famille; toujours veuve & vieille, afin qu'elle n'ait pas besoin de mari. Les Portugais & les Hollandais lui donnent aussi le nom de reine; & pour unique marque de soumission, elle envoie de trois en trois ans, au roi de Siam, deux petits arbres; l'un d'or & l'autre d'argent, chargés tous deux de fleurs & de fruits.

Un gouverneur héréditaire porte le nom de *Tchaou-menang*, qui signifie seigneur de ville ou de province. Les rois de Siam se sont efforcés de détruire les plus puissans *Tchaou-menangs*. Ils ont substitué à leur place des gouverneurs par commission pour trois ans, sous le titre moins fastueux de *pouran*, c'est-à-dire de *personne qui commande*; mais il reste encore plusieurs *Tchaou-menangs*, dont les droits approchent beaucoup de ceux de la royauté. Outre les fruits de leurs concussions, ils partagent également avec le roi, les rentes des terres labou-

Siam.

rables, qui s'appellent *naa*, c'est-à-dire campagnes; & suivant les anciennes loix, ces rentes sont d'un quart de tical pour quarante brasses carrées. Ils profitent de toutes les confiscations, de toutes les amendes au profit du fisc, & de dix pour cent de toutes les condamnations. Le roi fournit au Tchaou-menang, des ministres pour l'exécution de ses ordres. Ils l'accompagnent sans cesse. Les Siamois leur donnent le nom de *keulai* ou de *bras peints*, parce que l'usage est de leur déchiqueter les bras, & de mettre sous leurs plaies de la poudre à canon qui les peint d'un bleu noirâtre. Dans les gouvernemens maritimes, le Tchaou-menang prend ses droits sur les vaisseaux marchands. A Tenasserim, c'est huit pour cent, & sur les frontières, ils s'arrogent tous les droits de souveraineté, jusqu'à lever des impôts sur le peuple. Il exerce le commerce, mais sous le nom d'un secrétaire ou de quelqu'autre domestique; ce qui fait juger que cette voie de s'enrichir lui est interdite par la loi.

Le pouran, ou le gouverneur par commission, jouit des mêmes honneurs que le Tchaou-menang, avec la même autorité dans l'administration, mais il est plus resserré pour les émolumens. Le roi nomme des pourans, ou lorsqu'il veut abolir l'hérédité, ou lorsque le

Tchaou-menang est obligé à quelque longue absence. Dans le premier de ces deux cas, leurs appointemens leur sont assignés par la cour ; dans le second, ils partagent ceux du Tchaou-menang, qui en conserve la moitié.

Les officiers ordinaires d'un tribunal de judicature, sont au nombre de quinze ou seize, dont la plupart ont des fonctions différentes. Laloubere, qui paraît avoir approfondi soigneusement cet article, nous apprend que dans les noms siamois, *oc* est un terme d'honneur, qui se joint à tous les titres ; mais qu'un supérieur ne le donne jamais à un inférieur. Ainsi le roi parlant d'un *Oc-paya*, dira simplement *Paya*. Il ajoute que les Portugais ont traduit tous ces noms à leur gré, sans autre règle que leurs propres usages.

Le droit public de Siam est écrit dans trois volumes. Le premier qui s'appelle *Pra-tam-ra*, contient les noms, les fonctions & les prérogatives de tous les offices. Le second a pour titre, *Pra-tam-non*. C'est un recueil des constitutions des anciens rois. Le troisième nommé *Pra-rayja-cammanot*, renferme les constitutions du roi, père de celui qui occupait le trône à l'arrivée des Français.

Les Siamois n'ont qu'un même style pour tous les procès. Ils ne connaissent pas la division des

Siam.

Siam.

affaires civiles & criminelles; soit parce qu'il y a toujours quelque châtement pour celui qui perd un procès purement civil, soit parce qu'en effet les différends de cette nature y sont très-rares.

Tous les procès se font par écrit, & l'on ne plaide pas sans avoir donné caution. Comme tout le peuple est divisé par bandes, & que les principaux naïs sont les officiers ou conseillers du tribunal, l'agresseur présente d'abord sa requête au naï de son village, qui la donne au naï conseiller; & celui-ci la présente au gouverneur. Le devoir du Tchaou-menang serait de la bien examiner, pour l'admettre ou la recevoir sur le champ, & d'imposer même un châtement à celui qui l'aurait présenté sans raison. Mais cette exacte justice ne s'observe point à Siam.

La requête est admise & renvoyée à quelqu'un des conseillers. La seule précaution du gouverneur est d'en compter les lignes & d'y mettre son sceau, afin qu'on n'y puisse rien altérer. Le conseiller la donne à son lieutenant & à son greffier, qui lui en font son rapport, dans la salle d'audience. Ensuite le greffier du conseil la rapporte; on la lit dans l'assemblée de tous les conseillers, mais sans que le gouverneur y daigne assister, ou prenne la moindre part à l'instruction du procès. On fait paraître les parties

pour

pour leur proposer un accommodement. On les somme trois fois d'y consentir. Sur leur refus, on ordonne que les témoins seront entendus par le greffier ; & dans une nouvelle séance où le gouverneur n'assiste pas plus qu'à la première, le greffier lit les dépositions des témoins. Alors on procède aux opinions qui ne sont que consultatives, & qu'on écrit successivement en commençant par celle du dernier conseiller. Le procès passe pour instruit ; il se fait une assemblée du conseil en présence du gouverneur, à qui le greffier fait la lecture du procès & des opinions. Si le gouverneur y trouve quelque chose de douteux, il se fait donner des éclaircissémens ; après quoi il prononce en termes généraux que telle des parties sera condamnée par la loi.

L'Oc-louang-pang lit aussi-tôt l'article de la loi qui regarde la matière du procès. Mais à Siam, comme en Europe, on ne s'accorde pas toujours sur le véritable sens de la loi. On cherche à l'expliquer par les principes les plus communs de l'équité ; & sous prétexte de quelque changement dans les circonstances, la loi n'est jamais suivie. C'est enfin le gouverneur seul qui décide. La sentence est prononcée aux parties. Elle est mise par écrit. S'il arrivait qu'elle fût contraire à toute apparence de justice, le

Siam.

Siam.

Jockebat serait obligé d'en avertir la cour ; mais il n'a pas droit de s'opposer à l'exécution.

Les parties parlent devant le greffier, qui écrit tout ce qu'il entend. Elles s'expliquent par leur propre bouche ou par celle d'autrui ; mais celui qui fait l'office d'avocat, doit être un des proches parens du plaideur. Le greffier reçoit aussi tous les titres ; mais aux yeux de tout le conseil, qui en compte les lignes & les ratures.

Dans les accusations graves, on a recours à la question, pour suppléer au défaut des preuves communes. Elle est très-rigoureuse à Siam, & l'on y emploie plusieurs méthodes. Pour celle du feu, qui est la plus ordinaire, on allume un bûcher dans une fosse ; de manière que la surface du bûcher soit de niveau avec les bords de la fosse. Sa longueur doit être de cinq brasses sur une de largeur. Les deux parties y passent nus pieds d'un bout à l'autre ; & celui dont la plante des pieds résiste à l'ardeur du fer, gagne son procès. Laloubere observe que l'usage des Siamois étant d'aller nus pieds, ils ont la plante si racornie, qu'avec assez de courage pour marcher ferme sur les charbons, il est assez ordinaire que le feu les épargne. Deux hommes marchent à côté de celui qui passe sur le feu, & s'appuient avec force

sur
trop
poie
les
Q
de l'
lesq
Fran
pouv
de p
l'en t
évita
vérit
autre
tent p
preuv
gent
cun à
cende
tems
doute
tous
leur j
Ils
avec
lapoin
deux
& la

our ; mais
 xécution.
 effier, qui
 liquent par
 trui ; mais
 ère un des
 ffier reçoit
 de tout le
 es & les
 a recours à
 t des preu-
 use à Siam,
 . Pour celle
 n allume un
 que la sur-
 es bords de
 cinq brasses
 es y passent
 celui dont
 du fer, ga-
 que l'usage
 ds, ils ont
 z de cou-
 charbons,
 s épargne.
 de celui
 avec force

sur ses épaules, pour l'empêcher de se dérober trop vite à cette épreuve. Mais il se peut que ce poids ne serve qu'à affaiblir l'action du feu sous les pieds.

 Siam.

Quelquefois la preuve du feu se fait avec de l'huile ou d'autres matières bouillantes, dans lesquelles les deux parties passent la main. Un Français qui se plaignait d'avoir été volé, sans en pouvoir donner des preuves, se laissa persuader de plonger sa main dans de l'étain fondu. Il l'en tira presque consumée ; tandis que le Siamois évita de se brûler, & fut renvoyé absous. A la vérité, cet adroit voleur fut convaincu par un autre événement ; mais ces aventures ne dégoûtent point les Siamois de leurs usages. Pour la preuve de l'eau, les deux adversaires se plongent en même tems dans l'eau, se tenant chacun à une perche, le long de laquelle ils descendent, & celui qui demeure le plus long-tems dans l'eau remporte l'avantage. C'est sans doute une des plus fortes raisons qui portent tous les habitans du pays à se familiariser dès leur jeunesse avec l'eau & le feu.

Ils ont une autre sorte de preuve, qui se fait avec de certaines pilules préparées par les talapains, & accompagnées d'imprécations. Les deux parties en avalent une quantité réglée, & la marque de l'innocence ou du droit est

de pouvoir les garder dans l'estomac sans les rendre.

Siam.

Toutes ces preuves se font non-seulement devant les juges, mais devant le peuple, & si les deux parties sortent de l'une avec égalité, on les oblige d'en subir une autre. Le roi même emploie ces méthodes dans ses jugemens; mais il y ajoute quelquefois celle de livrer les deux adversaires aux tigres, & celui que ces furieux animaux épargnent pendant quelques momens, passe pour justifié. S'ils sont dévorés tous deux, on les croit tous deux coupables. La constance avec laquelle on leur voit souffrir ce genre de mort est incroyable, dans une nation qui montre si peu de courage à la guerre.

Le droit des sentences capitales est réservé au roi seul, qui peut néanmoins les communiquer à des juges extraordinaires, ou pour des cas particuliers. Ce prince envoie quelquefois des commissaires dans les provinces, pour faire justice de tous les grands crimes, dans les lieux où ils ont été commis. Il leur donne, comme à la Chine, le pouvoir de déposer & de punir, même de mort, les officiers ordinaires qui méritent ce châtiment. Mais dans toutes les autres commissions qu'il donne pour son service ou pour celui de l'état, il exempt rarement le commissaire de consulter les gouverneurs.

La peine ordinaire du vol est la condamnation au double & quelquefois au triple, par portions égales entre le juge & la partie. Mais ce qui doit paraître singulier, c'est que les Siamois étendent la peine du vol à toute possession injuste. Ainsi quiconque perd un héritage par la voie des procès, non-seulement le rend à sa partie, mais paie le prix de ce qu'il rend, moitié à la partie & moitié au juge.

On appelle *Yumrat*, le président du tribunal de la ville de Siam, auquel ressortissent tous les appels du royaume. Il porte d'ordinaire le titre d'*Oc-ya*, & son tribunal est dans le palais du roi. Mais il ne suit pas le roi, quand ce prince s'éloigne de sa capitale. Alors il rend la justice dans une tour de la ville, hors de l'enceinte du palais. C'est à lui seul qu'appartient le droit de juge; mais la voie de l'appel est toujours ouverte au roi, lorsqu'on en veut faire les frais.

L'art de la guerre est d'autant plus ignoré à Siam, que les habitans n'y font pas portés d'inclination. La vue d'une épée nue met en fuite cent Siamois. Lalubere assure que le ton assuré d'un Européen qui porte une épée au côté ou une canne à la main, suffit pour leur faire oublier les ordres les plus exprès de leurs supé-

 Siam.

rieurs. L'opinion de la métempfycofe, qui leur inspire l'horreur du fang, fert encore à leur ôter le courage. Dans les guerres qu'ils ont avec leurs voifins, ils ne penfent qu'à faire des esclaves. Si les Péguans, par exemple, entrent d'un côté fur les terres de Siam, les Siamois entrent par un autre endroit fur celles du Pégu, & les deux partis enlèvent des villages entiers pour l'esclavage.

Si les armées fe rencontrent, elles ne tirent pas directement l'une fur l'autre. Une efpèce de convention, qui n'a fon principe que dans leur lâcheré mutuelle, les porte toujours à tirer plus haut. Celui des deux partis qui reçoit le premier des balles, ne tarde guères à prendre la fuite. Lorsqu'il eft queftion d'arrêter des troupes qui viennent fur eux, ils tirent plus bas qu'il ne faut, pour rendre leurs ennemis responsables de leur propre mort, s'ils s'approchent jufqu'à pouvoir être tués.

On apprit à Laloubere un fait qu'il croit certain, quoiqu'il ne foit pas furpris qu'on puiſſe le trouver incroyable. Un Provençal, nommé Cyprien, qu'il vit enfuite au fervice de la compagnie françaife à Surate, avait fervi dans les armées du roi de Siam, en qualité de tourrier. Comme on lui défendait de tirer droit,

il n
fon
Sin
Sia
fene
ou
raq
feul
Sing
reul
& l
une
Ce
prie
qui
du r
Q
plus
la fa
voifi
qu'e
tres
valie
arm
quit
à M
les

il ne doutait pas que le général Siamois ne trahît son maître. Dans une guerre contre le roi de Singor, sur la côte occidentale du royaume de Siam, il se laissa de voir deux armées en présence, qui semblaient se respecter mutuellement ou manquer de hardiesse pour commencer l'attaque. Il se détermina, pendant la nuit, à passer seul au camp ennemi, pour enlever le roi de Singor dans sa tente. Cette témérité fut si heureuse, qu'ayant pris effectivement le prince, & l'ayant mené au général Siamois, il termina une guerre qui durait depuis plus de vingt ans. Ce service demeura sans récompense; & Cyprien, rebuté de quelques intrigues de cour, qui avaient refroidi les généreuses inclinations du roi de Siam, prit le parti de se retirer à Surat.

Quoique la nature n'ait pas rendu les Siamois plus propres à la guerre, ils ne laissent pas de la faire souvent avec avantage, parce que leurs voisins ne sont ni plus puissans ni plus braves qu'eux. Cependant le roi n'entretient pas d'autres troupes qu'une garde étrangère. Le chevalier de Forbin avait enseigné l'exercice des armes à quatre cent Siamois; & lorsqu'il eut quitté Siam, un Anglais, qui avait été sergent à Madras sur la côte de Coromandel, donna les mêmes leçons à huit cent autres Siamois.

Siam.

Mais ces soldats n'ont pas d'autre solde que l'exemption des corvées pour eux-mêmes & pour quelques personnes de leur famille. Comme ils ne peuvent se nourrir hors de chez eux, ils demeurent dans leurs villages; les uns autour de Bancok, les autres aux environs de Louvo, pour la sûreté de ces deux places, où se rendant tour-à-tour par détachement, ils font une garde continue. Dans les autres lieux du royaume, qui ont besoin de défense, les garnisons sont composées de Siamois libres, qui servent par corvées, comme dans les autres occasions, & qui sont relevés par d'autres, lorsqu'ils ont achevé leur tems.

Le royaume de Siam est naturellement si bien défendu par les forêts impénétrables, par la multitude de canaux dont il est coupé, & par ses inondations annuelles, que les habitans ont toujours négligé le secours des places fortes. Ils craindraient de les perdre & de ne les pouvoir reprendre. Celles qu'ils ont, en petit nombre, soutiendraient à peine la première insulte d'une troupe aguerrie. Quelques années avant l'ambassade du chevalier de Chaumont, le roi souhaitant de faire construire un fort sur la frontière du Pégu, choisit pour l'exécution de cet important dessein, un valet de la mission

de S
au
hab
s'êtr
vrag
réfist
ce se
falan
ans
obre
eut
d'hô
maît
Le
gais
leur
Fran
tres
fond
froid
Le
deux
cipal
éléph
de v
morc
reme
feu,

de Saint-Lazare de Paris, qui était passé à Siam au service des missions étrangères. Toute son habileté consistait à faire une saignée. Mais après s'être défendu long-tems d'entreprendre un ouvrage dont il ignorait les principes, il ne put résister à l'ordre absolu du roi; & pour prix de ce service, il obtint le gouvernement de Jon-salam, qu'il exerça l'espace de trois ou quatre ans avec beaucoup d'approbation. Ensuite ayant obtenu la permission de retourner à Siam, il eut pour successeur dans son emploi le maître-d'hôtel du chevalier de Chaumont, qui se nommait *Billy*.

Les Siamois ont peu d'artillerie. Un Portugais de Macao, qui est mort à leur service, leur a fondu quelques pièces de canon, & les Français leur ont fait présent de quelques autres pièces. Mais ils entendent peu l'art d'en fondre eux-mêmes. Ils en font de fer battu à froid.

Leur cavalerie n'est composée que d'environ deux mille chevaux. Ils font consister leurs principales forces dans le grand nombre de leurs éléphants; que le P. Tachard fait monter à plus de vingt mille. Mais ces animaux n'ayant ni mords ni bride, ne peuvent être gouvernés sûrement. D'ailleurs ils craignent tellement le feu, qu'ils ne s'y accoutument presque jamais;

Siam.

& lorsqu'ils reçoivent quelque blessure, ils reviennent souvent sur leurs maîtres. On les exerce néanmoins à porter & à entendre tirer sur leur dos de petites pièces, longues de trois pieds & d'une livre de balles. L'infanterie Siamoise est nue & mal armée.

Laloubere nous apprend leur ordre de bataille. Ils se rangent sur trois lignes, dont chacune est composée de trois gros bataillons carrés. Le roi ou le général se tient dans le bataillon du milieu, qui est composé des meilleures troupes, pour la sûreté de sa personne. Chaque chef de bataillon occupe aussi le centre de la troupe qu'il commande, & si les neuf bataillons sont trop gros, ils sont divisés en neuf autres, dans le même ordre que le reste de l'armée. Chaque bataillon a seize éléphants mâles à sa queue. Chacun de ces animaux porte son étendard particulier. Il est accompagné de deux éléphants femelles. Mais les uns & les autres sont montés chacun de trois hommes armés, sans compter les éléphants de bagage qui sont toujours en fort grand nombre. Les Siamois prétendent qu'on ne mène les éléphants femelles que pour la dignité des mâles; mais il est certain qu'on aurait plus de peine à gouverner les mâles, s'ils n'étaient accompagnés des femelles.

ssure, ils
 s. On les
 re tirer sur
 de trois
 terie Sia-

 re de ba-
 dont cha-
 bataillons
 nt dans le
 des meil-
 personne.
 i le centre
 i les neuf
 divisés en
 ne le reste
 e éléphants
 aux porte
 mpagné de
 & les au-
 nes armés,
 e qui sont
 s Siamois
 s femelles
 ais il est
 g uverner
 s des fe-

L'artillerie, dans les lieux où les rivières
 manquent, est portée sur des charrettes, tirées
 par des buffles ou des bœufs. Les Siamois n'ont
 point d'affûts. Le combat commencé par quel-
 ques coups de canon. S'ils ne le terminent pas,
 on se met à portée d'employer la mousqueterie
 & les flèches. Mais jamais on n'attaque avec assez
 de vigueur, & l'on ne se défend jamais avec assez
 de constance, pour en venir aux dernières ap-
 proches ou à la mêlée. Ceux que la frayeur saisit
 les premiers, se rompent & s'enfuient dans les
 bois. A la vérité, ils se rassemblent avec au-
 tant de facilité qu'ils se sont rompus. Si dans
 quelqu'occasion il devient absolument néces-
 saire de tenir ferme, on ne peut se promettre
 de les retenir, qu'en mettant des officiers der-
 rière chaque bataillon, avec ordre de tuer les
 fuyards. Les Macassars, les Ragiponts, les Ma-
 lais & quelques autres nations, prennent de
 l'opium pour animer leur courage. Mais les Sia-
 mois rejettent ce secours par la crainte de de-
 venir trop courageux. Cette lâcheté, qu'ils ne
 regardent pas même comme un sujet de re-
 proche, les rend incapables d'entreprendre un
 siège ouvert. S'ils attaquent une place fortifiée,
 c'est par la trahison ou par la faim.

Ils sont encore plus faibles sur mer que sur
 terre. A peine le roi de Siam a-t-il cinq ou

Siam.

fix vaisseaux, qu'il arme quelquefois en course; mais dont l'emploi principal est le commerce. Ses officiers de mer & ses matelots sont étrangers. Il leur recommande d'éviter les combats sanglans, & de se borner à la supercherie pour faire des prises. Avec ce petit nombre de vaisseaux, il a cinquante ou soixante galères, dont les ancres sont de bois. Ce ne sont que des bateaux médiocres & d'un seul pont, qui portent environ soixante hommes, rameurs ou soldats. Ces hommes se prennent par corvées, comme pour les autres services de l'état.

Les enfans des Siamois ont naturellement de la docilité & de la douceur. On leur inspire dès le premier âge une extrême politesse. L'autorité despotique des pères sert beaucoup au succès de ces leçons. Aussi les parens répondent-ils au prince des fautes de leurs enfans. Ils ont part à leurs châtimens, & la loi les oblige de les livrer lorsqu'ils sont coupables. Un fils qui a pris la fuite après avoir mérité d'être puni, ne manque jamais de revenir & de se livrer lui-même, aussi-tôt que la colère ou la justice du prince tourne contre son père ou sa mère, ou même contre ses parens plus éloignés, lorsqu'ils sont plus âgés que lui.

A l'âge de sept ou huit ans, on met les enfans dans un couvent de talapoins, dont on leur

fait
sont
petit
Ils r
ce q
qui
leur
servi
O
à cor
à des
mois
ensei
mora
Balie
loix.
un d
ses le
crit o
gues
mois
de la
crive
des
en ba
d'une
& les
la lar

fait prendre l'habit ; c'est une profession qu'ils font toujours libres de quitter sans honte. Ces petits moines Siamois portent le nom de *Nen*. Ils reçoivent chaque jour de leur famille tout ce qui est nécessaire à leur nourriture, & ceux qui sont distingués par leur naissance ou par leur fortune, ont un ou deux esclaves pour les servir.

Siam.

On leur montre d'abord à lire, à écrire & à compter, parce que rien n'est plus nécessaire à des marchands, & qu'il n'y a point de Siamois qui ne fasse quelque commerce. On leur enseigne les principes de la religion & de la morale, en leur faisant apprendre la langue *Balie*, qui est celle de leur religion & de leurs loix. Cette langue a quelque ressemblance avec un dialecte particulier du Coromandel ; mais ses lettres ne sont connues qu'à Siam. Elle s'écrit de la gauche à la droite, comme les langues de l'Europe. Il en est de même du Siamois vulgaire : en quoi l'une & l'autre diffèrent de la plupart des langues asiatiques, qui s'écrivent de la droite à la gauche, & de celle des Chinois, qui conduisent la ligne du haut en bas, & qui, dans l'arrangement des lignes d'une même page, mettent la première à droite & les autres de suite vers la gauche. D'ailleurs la langue siamoise tient beaucoup de celle de

Siam.

la Chine par le grand nombre de ses accens, & parce qu'elle est presque uniquement composée de monosyllabes.

Le Siamois & le Bali ont un alphabet de peu de lettres, dont on compose des syllabes & des mots. Mais le Bali a ses déclinaisons, ses conjugaisons & ses dérivés; ce que le Siamois n'a point. Dans cette seconde langue, l'arrangement seul marque le cas des noms. Quant aux conjugaisons, elle a seulement quatre ou cinq particules, qui se mettent tantôt devant le verbe, tantôt après, pour signifier le nombre, les tems & les modes. Le dictionnaire siamois n'est guères moins simple; c'est-à-dire que cette langue est peu abondante. Mais le tour de la phrase n'en est que plus difficile par ses variétés. Laloubere s'efforce de faire comprendre par des exemples la difficulté de ces tours. *Cœur bon*, par exemple, signifie *content*. Ainsi pour dire *si j'étais à Siam, je serais content*, les Siamois diraient dans leur langue, *si moi être ville de Siam, moi cœur bon beaucoup*. *Sii*, qui signifie *lumière*, & par métaphore *beauté*, se joint par une seconde métaphore à *pak*, qui signifie *bouche*, & *sii-pak* signifie les lèvres, comme si l'on disait la lumière ou la beauté de la bouche. *La gloire du bois* signifie *fleur*. *Le fils de l'eau* veut dire en général tout ce qui s'engendre dans l'eau,

sans
forte
press
des a
poids
pour
tous
ne co
rappo
& mè
Ap
est pr
moise
dont
même
c'est-à
droite
puissan
Siam
lui des
dont
deux r
généra
compr
des qu
ils ne
résoud
des ho

sans être point; comme les crocodiles & toutes fortes d'insectes aquatiques. Dans d'autres expressions, le mot *fil* ne signifie que *la petitesse des choses*; le *fil des poids*, signifie un *petit poids*: au contraire le mot de *mère* s'emploie pour exprimer la grosseur ou la grandeur. De tous les mots de cette langue, le même voyageur ne connaît que *Po* & *mé* qui aient quelque rapport aux nôtres. Ils signifient en siamois *père* & *mère*.

Siam.

Après la lecture & l'écriture, l'arithmétique est presque l'unique étude de la jeunesse siamoise. Elle a comme la nôtre dix caractères, dont le zéro est figuré de même, & prend les mêmes valeurs dans le même arrangement, c'est-à-dire que les nombres se placent de la droite à la gauche, suivant l'ordre naturel des puissances du nombre de dix. Le calcul des Siamois se fait avec la plume, différent de celui des Chinois, qui se servent d'un instrument, dont Martini fait remonter l'invention jusqu'à deux mille six ou sept cent ans avant J. C. En général les marchands du pays sont si exercés à compter, qu'ils peuvent résoudre sur le champ des questions d'arithmétique très-difficiles. Mais ils ne reviennent jamais à ce qu'ils ne peuvent résoudre sur le champ. Le caractère essentiel des hommes dans les climats très-chauds ou très-

Siam.

froids, est la paresse d'esprit & de corps ; avec cette différence , qu'elle dégénère en stupidité dans les pays trop froids, & que dans les pays trop chauds, il y a toujours de l'esprit & de l'imagination ; mais de cette sorte d'esprit qui se lasse bientôt de la moindre application.

Les Siamois conçoivent facilement ; leurs reparties sont vives & promptes ; leurs objections sont justes. On croirait qu'un peu d'étude peut les rendre habiles dans les plus hautes sciences & dans les arts les plus difficiles. Mais leur paresse invincible détruit tout d'un coup cette espérance.

Ils sont naturellement poètes. Leur versification consiste , comme la nôtre, dans le nombre des syllabes & dans la rime. Entre plusieurs traductions de leurs poètes & de leurs chansons, Lalouberie n'en vit pas une dont le sens pût se juster à nos idées. Il y entrevit néanmoins des peintures, celle, par exemple, d'un jardin agréable, dans lequel un amant offre une retraite à sa maîtresse. Outre les chansons d'amour, ils en ont d'historiques & de morales. Un des frères du roi composait des poésies morales fort estimées, & les mettait lui-même en musique.

Si les Siamois naissent poètes, ils sont bien éloignés de naître orateurs & de pouvoir le devenir. Leurs livres sont ou des narrations d'un

style

style fort simple, où des sentences d'un style coupé. On a déjà remarqué qu'ils n'ont point d'avocats. Les parties expliquent leur affaire au greffier qui écrit simplement ce qu'on dicte. Les talapoins, dans leurs sermons, lisent le texte Bali de leurs livres; ils le traduisent & l'expliquent en siamois sans aucune sorte d'action. Tous les compliments ordinaires de la société sont à-peu-près dans les mêmes termes. Le roi même a ses paroles comptées dans les audiences de cérémonie. Il ne dit aux envoyés de France que ce qu'il avait dit au chevalier de Chaumont, & quelque tems auparavant à l'évêque d'Héliopolis.

Les Siamois ignorent absolument toutes les parties de la philosophie, à l'exception de quelques principes de morale. Ils n'ont aucune étude du droit. Les loix du pays ne s'apprennent que dans l'exercice actuel des emplois. Elles sont renfermées dans quelques livres peu connus du public. Mais lorsqu'ils sont revêtus d'un office, on leur remet une copie des loix qui le concernent.

Leur médecine ne peut mériter le nom de science. Les principaux médecins du roi de Siam sont Chinois. Il en a de Siamois & de Péguans; mais après l'arrivée du chevalier de Chaumont, il prit en cette qualité un mission-

Siam.

naire Français, nommé *Paumau*, auquel il donna tant de confiance, que tous les autres étaient obligés de rapporter chaque jour à cet oracle leurs observations sur la santé de leur maître, & de recevoir de lui les remèdes qu'ils employaient sous sa direction. La médecine siamoise consiste dans un nombre de recettes qui viennent de leurs ancêtres, sans aucun égard pour les symptômes particuliers des maladies. Ces aveugles méthodes ne laissent pas d'en guérir beaucoup, parce que la tempérance naturelle des Siamois contribue plus que l'art au rétablissement de leur santé. Mais comme il arrive souvent que la force du mal l'emporte, on ne manque point d'en attribuer la cause aux maléfices.

Quelqu'un tombe-t-il malade à Siam? Il commence par une opération fort bizarre, qui est de se faire amollir le corps en se couchant à terre, & faisant monter sur lui quelque personne entendue qui le foule aux pieds. On assure Laloubere que dans la grossesse même, les femmes emploient cette méthode pour accoucher plus facilement. Les anciens n'apportaient pas d'autres remèdes à la plénitude qu'une diète excessive; & tel est encore l'usage des Chinois. Aujourd'hui les Siamois usent de la saignée, des ventouses scarifiées & des sang-sues. Avec

quelqu
ils en
pays;
famili
ils n'o
Dans
raux &
appris
néral
sent d
ils se
fortes
concern
convien
se nour
extrém
gais de
de viar
trop l'e
mois p
autres.

Leu
rurgie
feulem
rations
Ils ign
voir t
corps

quelques-uns des purgatifs connus en Europe, ils en ont d'autres qui sont particuliers à leur pays; mais ils ne connaissent pas l'ellébore, si familiers aux anciens médecins Grecs. D'ailleurs ils n'observent aucun tems pour les purgations. Dans leurs remèdes, ils emploient des minéraux & des simples. Les Européens leur ont appris les vertus & l'usage du quinquina. En général leurs remèdes sont fort chauds. Ils n'usent d'aucun rafraîchissement intérieur; mais ils se baignent dans la fièvre & dans toutes sortes de maladies. Il semble que tout ce qui concentre ou qui augmente la chaleur naturelle convienne à leur constitution. Leurs malades ne se nourrissent que de bouillie de riz, qu'ils font extrêmement liquide. C'est ce que les Portugais des Indes appellent *cangé*. Les bouillons de viande sont mortels à Siam. Ils relâchent trop l'estomac. Dans la convalescence, les Siamois préfèrent la chair de cochon à toutes les autres.

Leur ignorance est si profonde dans la chirurgie, qu'ils ont besoin des Européens, non-seulement pour le trépan & pour toutes les opérations difficiles, mais pour les simples saignées. Ils ignorent entièrement l'anatomie. Loin d'avoir tourné leur curiosité à la connaissance du corps animal, ils n'ouvrent les corps morts qu'a-

Siam.

près les avoir rôtis dans les funérailles. Le motif des talapoins pour les ouvrir, est d'y trouver de quoi nourrir la superstition du peuple. Ils prétendent quelquefois avoir trouvé dans l'estomac des morts, de grosses pièces de chair fraîche de porc ou de quelqu'autre animal, du poids d'environ huit ou dix livres, qu'ils supposent l'effet d'un sortilège, & propres à servir pour ces noires opérations.

La chymie n'est pas moins ignorée des Siamois, quoiqu'ils l'aiment avec passion, & que plusieurs d'entr'eux se vantent d'en posséder les plus rares secrets. Siam, comme le reste de l'Orient, est rempli d'impostures & de dupes. Le roi de Siam, père de celui qui régna à l'arrivée des Français, avait employé deux millions à la recherche de la pierre philosophale.

La musique est en honneur à Siam, mais sans méthode & sans principes. Les Siamois font des airs qu'ils ne savent pas noter. Ils n'ont ni tremblement ni cadence, non plus que les Castillans; mais ils chantent quelquefois comme nous sans paroles; ce qui paraît fort étrange en Castille. A la place des paroles, ils ne disent que *noï, noï*, comme nous *ta la la la*, &c. Le roi de Siam ayant entendu, sans se montrer, plusieurs airs de violon français, n'en trouva pas le mouvement assez grave. Cepen-

dant
rien
dans
instru
Ils
la var
ou plu
puisqu
ringue
une a
suppos
princip
trois d
bois fo
compa
vre, s
à certa
font su
posée
guette
assez c
espèces
pounpa
pour la
basque
côtés,
que cō
bout d'

dant Laloubere observe que les Siamois n'ont rien de fort grave dans leurs chants, & que dans la marche même du roi, les airs de leurs instrumens sont assez vifs.

Siam.

Ils ne connaissent pas plus que les Chinois la variété des chants pour les diverses parties; ou plutôt ils n'ont aucune diversité de parties; puisqu'ils chantent tous à l'unisson. Si l'on distingue dans quelques-uns de leurs instrumens une apparence de musique régulière, il faut supposer qu'ils les tiennent des étrangers. Les principaux sont de petits rebecs ou violons à trois cordes, qu'ils appellent *tro*, & des hautbois fort aigres, qu'ils nomment *pi*. Ils les accompagnent du son de quelques bassins de cuivre, sur chacun desquels on frappe un coup à certain tems de chaque mesure. Ces bassins sont suspendus par un cordon, à une perche posée en travers sur deux fourches, & la baguette qui sert à frapper, est un bâton de bois assez court. Ils mêlent à ces sons, celui de deux espèces de tambour, qu'ils nomment *tlounpounpan* & *tapon*. Le bois du premier ressemble pour la grandeur à celui de nos tambours de basque; mais il est garni de peau des deux côtés, comme un véritable tambour, & de chaque côté du bois pend une balle de plomb au bout d'un cordon. Le bois du *tlounpounpan* est

Siam.

traversé par un bâton qui lui sert de manche; & par lequel on le tient. On roule ce manche entre les mains, comme le bâton d'une chocolatière; & par ce mouvement, les balles qui pendent de chaque côtés frappent sur les deux peaux. La figure du tapon est celle d'un barril. On le porte pendu au cou par un cordon, & des deux côtés, on bat sur les peaux à coups de poing.

Un autre instrument qui se nomme *pat-coug*; est composé de timbres placés de suite, chacun sur un bâton court & planté sur une demi-circonférence de bois, de la forme des gentes d'une petite roue de carrosse. Celui qui joue est assis au centre de la circonférence les jambes croisées. Il frappe les timbres avec deux bâtons, dont il tient l'un de la main droite, & l'autre de la main gauche. L'étendue de cet instrument est d'une quinte redoublée; mais il n'a point de demi-ton, ni rien qui étouffe le son d'un timbre, lorsqu'on en frappe un autre. C'était le bruit de tous ces instrumens ensemble que le P. Tachard ne trouvait pas sans agrément, sur la rivière.

Les exercices du corps sont aussi négligés à Siam que ceux de l'esprit. On n'y voit personne qui connaisse l'art de manier un cheval. Les Siamois n'ont point d'armes, si le roi ne

leur
de lu
d'en
à leu
même
bout
& fo
lon,
n'ont
ou se
Ils ne
qu'ils
pliés.
debou
cheval
s'afféy
ils ne
la pro
lons e
quatre
manier
ramer
reté a
valle.
pables.
Ils
mois r
son art

leur en donne ; & ce n'est qu'après avoir reçu de lui les premières, qu'il leur est permis d'en acheter d'autres. Ils ne peuvent s'exercer à leur usage que par son ordre. A la guerre même, ils ne tirent point le mousquet debout, mais en mettant un genou à terre, & souvent ils achèvent de s'asseoir sur le talon, en étendant devant eux la jambe qu'ils n'ont pas fléchie. A peine savent-ils marcher ou se tenir de bonne grace sur leurs jambes. Ils ne tendent point aisément les jarrets, parce qu'ils sont accoutumés à les tenir tout-à-fait pliés. Les Français leur ont appris à se tenir debout sur les armes ; & jusqu'à l'arrivée du chevalier de Chaumont, leurs sentinelles mêmes s'asséyaient à terre. Loin de s'exercer à la course, ils ne connaissent pas le plaisir de marcher pour la promenade. En un mot la course des ballons est leur unique exercice, & dès l'âge de quatre ou cinq ans, tout le monde apprend à manier la rame & la pagaie. Aussi les voit-on ramer trois jours & trois nuits avec une légèreté admirable, & presque sans aucun intervalle de repos, quoiqu'ils ne soient guères capables de supporter tout autre travail.

Ils sont mauvais artisans. Un ouvrier Siamois n'ose aspirer à la moindre distinction dans son art. Sa réputation l'exposerait à se voir forcé

Siam

de travailler gratuitement toute sa vie; pour le service du roi. Comme ils sont employés indifféremment à toutes sortes d'ouvrages, dans leurs six mois de corvées, chacun s'attache à faire un peu de tout, pour éviter les mauvais traitemens; mais personne ne veut trop bien faire; parce que la servitude est le prix de l'habileté. Cinq cent ouvriers ne feraient pas dans l'espace de plusieurs mois, ce qu'un petit nombre d'Européens acheveraient en peu de jours.

Voici les arts qu'ils connaissent. Ils sont assez bons menuisiers; & comme ils n'ont pas de clous, ils entendent fort bien les assemblages; ils se mêlent de sculpture; mais grossièrement. Les statues de leurs temples sont de fort mauvais goût. Ils savent cuire la brique & faire du ciment. En général, ils n'entendent pas mal la maçonnerie. Cependant leurs édifices de brique durent peu, faute de fondemens. Ils n'en font pas même à leurs fortifications. Siam n'a ni cristal fondu, ni verre, & c'est une des choses qu'ils aiment le mieux.

Les Siamois savent fondre les métaux & jeter des ouvrages en moule. Ils revêtent fort bien leurs idoles d'une lame fort mince, ou d'or, ou d'argent, ou de cuivre, quoiqu'elles ne soient souvent que d'énormes masses de brique & de chaux. Lalubere avait apporté en France un

petit S
cuivre
de fer
fait pr
quelqu
d'une
l'orsév
pierres
Ils f
bien. T
à d'aut
aussi m
tres pa
qui res
tablette
Ils n
mière f
de forg
& n'on
& de fo
leurs f
peaux l
On f
couleur
cune ét
de tapi
Siamoi
Ils ne
D'aille

petit Sommono-Kodom, revêtu d'une lame de cuivre doré. Certains meubles du roi, la garde de fer des sabres & celle des poignards, dont il fait présent à quelques-uns de ses officiers & quelquefois à des étrangers, sont revêtus aussi d'une lame d'or. Ils n'ignorent pas tout-à-fait l'orfèvrerie ; mais ils ne savent ni polir les pierres précieuses, ni les mettre en œuvre.

Ils sont bons doreurs. Ils battent l'or assez bien. Toutes les lettres que le roi de Siam écrit à d'autres rois, sont sur une feuille de ce métal aussi mince que le papier. On y marque les lettres par compression, avec un poinçon émoussé qui ressemble à celui dont nous écrivons sur nos tablettes.

Ils n'emploient guères le fer que dans la première fonte, parce qu'ils n'entendent point l'art de forger. Leurs chevaux ne sont point ferrés, & n'ont ordinairement que des étriers de corde & de fort mauvais bridons. Ils n'ont pas de meilleures selles. L'art de corroyer & de préparer les peaux leur est absolument inconnu.

On fait peu de toiles de coton à Siam, & les couleurs en sont sans éclat. On n'y fabrique aucune étoffe de soie, ni de laine, & nul ouvrage de tapisserie. La laine y est fort rare. Mais les Siamois savent broder, & leurs desseins plaisent. Ils ne connaissent point la peinture en huile. D'ailleurs ils sont mauvais peintres, & leur goût

Siam.

ne les porte point à représenter la nature. Une exacte imitation leur paraît trop facile. Ils veulent de l'extravagance dans la peinture, comme nous voulons du merveilleux dans la poésie. Ils imaginent des fleurs, des arbres, des oiseaux & d'autres animaux qui n'existent jamais. Ils donnent quelquefois aux figures humaines des attitudes impossibles; & leur habileté consiste à répandre sur ces chimères un air de facilité qui les fasse paraître naturelles.

Les professions les plus communes à Siam, sont la pêche pour la plus basse partie du peuple, & le commerce pour ceux à qui leur fortune permet de l'exercer. Mais le commerce du dehors étant réservé presque entièrement au roi, il n'y a point d'avantage considérable à tirer de celui du royaume. Cette même simplicité de mœurs qui rend un grand nombre d'arts inutiles aux Siamois, leur ôte aussi le goût de la plupart des marchandises qui sont devenues nécessaires à l'Europe. Ils ont néanmoins des méthodes réglées pour le commerce. Dans les prêts, c'est toujours un tiers qui écrit la promesse. Cette précaution suffit, parce qu'en justice la présomption est contre le débiteur qui nie, pour le double témoignage de celui qui produit la promesse & de celui dont elle présente l'écriture.

Dans les petits commerces, qui regardent les nécessités de la vie, la bonne foi règne si scrupuleu-

ieuse
l'arg
qu'il
est d
neuf.
schè
les au
lorsq
ken.
dans
ment

Cep
pouce
dans
ment
roi pa
est ma
est écri
tan, c
les de
ou pa
mesur
liquet
turrell
par le
tenir.
ris,
To

leusement, que le marchand ne compte point l'argent qu'il reçoit, ni l'acheteur la marchandise qu'il achète par compte. L'heure des marchés est depuis cinq heures du soir jusqu'à huit ou neuf. Les Siamois n'ont pas d'aunes, parce qu'ils achètent en pièces complètes les mouffelines & les autres toiles. On est bien malheureux à Siam, lorsqu'on y est réduit à prendre de la toile par *ken*, qui signifie coudée; & pour ceux qui sont dans cette misère, on n'emploie point effectivement d'autre mesure que le bras.

Cependant ils ont leur brasse, qui n'est que d'un pouce au-dessous de notre toise. Ils s'en servent dans les édifices, dans l'arpentage, & particulièrement à mesurer les chemins & les canaux où le roi passe. Ainsi de Siam à Louvo, chaque lieue est marquée par un poteau, sur lequel le nombre est écrit. Le même usage s'observe dans l'Indoustan, où Bernier nous apprend que les *coffes* ou les demi-lieues sont distinguées par des tourelles ou par de petites pyramides. Le coco sert de mesure à Siam, pour les grains & pour les liqueurs. Comme ces espèces de noix sont naturellement inégales, on mesure leur grandeur par la quantité de coris qu'elles peuvent contenir. Un coco ne contiendra que cinq cent coris, tandis qu'un autre en contient mille.

Toutes les monnoies d'argent siamoises sont

Siam.

Siam.

de la même figure & frappées au même coin, sans autre différence que celle de leur grandeur. Leur figure est celle d'un petit cylindre ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu, que ses deux bouts reviennent l'un à côté de l'autre. Leur coin, qui est double sur chaque pièce, au milieu du rouleau, ne représente rien qui soit connu des Européens, & que les Siamois mêmes aient pu expliquer à Lalouberé. La proportion de cette monnaie à la nôtre, est que leur *tical* qui ne pèse qu'un demi-écu, ne laisse pas de valoir trente-sept sous & demi. Ils n'ont pas de montre d'or ni de cuivre. L'or à Siam est une marchandise de commerce, il vaut douze fois l'argent, lorsque les deux métaux sont d'égale finesse.

La basse monnaie de Siam consiste dans les petits coquillages, que les Européens ont nommés *coris*, & les Siamois *bia*. Un *fouan*, qui est la huitième partie d'un *tical*, vaut huit cent coris; c'est-à-dire, que sept ou huit coris valent à peine un denier.

L'usage du pays ne permet point aux filles de converser avec les garçons. Elles sont sous la garde de leurs mères, qui châtient sévèrement cette liberté. Mais la nature plus forte que la loi les porte souvent à s'échapper, surtout vers la fin du jour. Elles sont en état d'avoir

des en
fois pl
Quoiqu
daigner
n'en vo
gieuse
Les p
une fill
d'une r
favorab
la fille
nent d'a
& donn
tre on s
mariage
Ensuite
fille, &
& de fr
parens d
yisite. C
bien du
sans auc
mariés
& l'épo
mariage
n'a aucu
défendu
quelque

des enfans dès l'âge de douze ans & quelque-
fois plutôt. Aussi les marie-t-on fort jeunes.
Quoiqu'il se trouve des filles siamoises qui dé-
daignent le mariage pendant toute leur vie, on
n'en voit aucune qui se consacre à la vie reli-
gieuse avant la vieillesse.

Siam.

Les parens d'un jeune homme font demander
une fille aux siens, par des femmes âgées &
d'une réputation bien établie. Si la réponse est
favorable, elle n'empêche pas que le goût de
la fille ne soit consulté; mais ses parens pren-
nent d'avance l'heure de la naissance du garçon,
& donnent celle de la sienne. De part & d'au-
tre on s'adresse aux devins, pour savoir si le
mariage durera sans divorce jusqu'à la mort.
Ensuite le jeune homme rend trois visites à la
fille, & lui présente un simple présent de bétel
& de fruits. Si le mariage doit se conclure, les
parens des deux côtés se trouvent à la troisième
visite. On compte la dot de la femme & le
bien du mari. Tout est délivré sur le champ,
sans aucune sorte de contrat. Les nouveaux
mariés reçoivent des présens de leur famille,
& l'époux entre aussi-tôt dans les droits du
mariage, indépendamment de la religion, qui
n'a aucune part à cette cérémonie. Il est même
défendu aux talapoins d'y assister. Cependant
quelques jours après, ils vont jeter de l'eau

Siam.

bénite chez les nouveaux mariés, & réciter quelques prières en langue balie. La noce est accompagnée de festins & de spectacles, où l'on appelle des danseurs de profession; mais le mari, la femme & les parens n'y dansent jamais. La fête se fait chez les parens de la fille, & les jeunes mariés y passent quelques mois avant que de s'établir dans leur propre maison. L'unique distinction pour la fille d'un mandarin, est de lui mettre sur la tête un cercle d'or, que les mandarins portent à leurs bonnets de cérémonie.

La plus riche dot d'une fille siamoise n'est que de cent caris, qui reviennent à quinze mille livres. Les Siamois peuvent avoir plusieurs femmes; mais le peuple s'accorde rarement cette liberté, & les grands ou les riches la prennent moins par débauche que par affectation de grandeur. D'ailleurs, entre plusieurs femmes, on distingue toujours la principale. Les autres, quoique permises par la loi, ne sont que des femmes achetées, & par conséquent esclaves, qui portent en Siamois le nom de *petites femmes*, & qui doivent être soumises à la première. Leurs enfans nomment leur père *po-tchaou*, c'est-à-dire *père seigneur*, & ceux de la femme principale lui donnent simplement le nom de *po*, qui signifie père. Le mariage est

défendu
renté, c
pris. A
peut ép
mais le
règle. C
dont on
prince
qui por
la mort
à juger
qu'il en
tresse.

Dans
appartie
& se div
enfans. I
vent être
posèdent
que le p
l'usage d
nées des
venir pe

Les pr
en meub
parce qu
priété. C
réditaires

défendu à Siam dans les premiers degrés de parenté, où les cousins-germains ne sont pas compris. A l'égard des degrés d'alliance, un homme peut épouser successivement les deux sœurs ; mais les rois de Siam se dispensent de toute règle. Celui qui régnait, pendant les voyages dont on a donné la relation, avait épousé la princesse sa sœur. Il en avait une fille unique, qui portait le nom de princesse-reine depuis la mort de sa mère ; & Laloubere, moins timide à juger que l'abbé de Choisy, paraît persuadé qu'il en avait fait aussi sa femme ou sa maîtresse.

Siam.

Dans les familles particulières, la succession appartient entièrement à la femme principale, & se divise ensuite à portions égales entre les enfans. Les *petites femmes* & leurs enfans peuvent être vendus par l'héritier légitime, & ne possèdent que ce qu'ils reçoivent de lui ou ce que le père leur a donné avant sa mort ; car l'usage des testamens est ignoré à Siam. Les filles nées des *petites femmes*, sont vendues pour devenir *petites femmes* comme leurs mères.

Les principales richesses des Siamois consistent en meubles. Ils achètent rarement des terres, parce qu'ils n'en peuvent acquérir la pleine propriété. Quoique la loi du pays les rende héritiers dans les familles, & qu'elle donne

Siam.

aux particuliers le droit de se les vendre entr'eux, un droit supérieur, qui étend le domaine du souverain sur toutes les possessions de ses sujets, assure toujours au roi le pouvoit de reprendre les terres mêmes qu'il a vendues. Comme rien n'est excepté de ce droit tyrannique, les particuliers dérobent soigneusement leurs meubles à la connaissance de leur maître. Cette raison leur fait rechercher les diamans, qui sont un meuble aisé à cacher. Quelques seigneurs Siamois donnent en mourant une partie de leur bien au roi, pour assurer le reste à leurs enfans.

Mais la puissance du mari est absolue dans sa famille. Elle s'étend jusqu'au droit de vendre ses enfans & ses femmes, à l'exception de la principale qu'il peut seulement répudier. Il est naturellement le maître du divorce. Cependant il ne le refuse guères à sa femme, lorsqu'elle s'obstine à le désirer. Il lui rend sa dot, & ses enfans se partagent entr'eux dans cet ordre : la mère a le premier, le troisième & tous les autres impairs. Le père prend le second, le quatrième & tous les autres dans l'ordre pair; de sorte que si le nombre total est impair, il en resta un de plus à la mère. Une veuve hérite du pouvoit de son mari, avec cette restriction, qu'elle ne peut vendre les enfans du

rang

rang
après
de ve
parta

L'a
droit
les fu
dre s'

effet
ne so
le lux
jeu &
leurs

nourri
d'aucu
d'hom

& n'o
ni thé
femme

pendan
tes : r

route

Siamo

« L

» pur

» port

més d

Celles

Tor

rang pair. Les parens du père s'y opposent; mais après le divorce, le père & la mère sont libres de vendre les enfans qui leur sont demeurés en partage, dans l'ordre établi par la loi.

Siam.

L'adultère est rare à Siam, moins parce que le droit des maris est de tuer leurs femmes, s'ils les surprennent dans le crime, ou de les vendre s'ils peuvent les en convaincre, que par un effet naturel du genre de vie des femmes, qui ne sont corrompues, ni par l'oïsfiveté, ni par le luxe de la table ou des habits, ni par le jeu & les spectacles. Pendant les corvées de leurs maris, qui durent six mois, elles les nourrissent de leur travail. Elles n'ont l'usage d'aucun jeu. Elles ne reçoivent aucune visite d'homme. Les spectacles ne sont pas fréquens, & n'ont ni jours marqués, ni prix certain, ni théâtres publics. Ainsi la sagesse parmi les femmes tourne heureusement en habitude. Cependant tous les mariages ne sont pas chastes : mais on assure du moins Laloubere que toute autre débauche est très-rare parmi les Siamois.

« La jalousie, dit-il, n'est parmi eux qu'un pur sentiment de gloire, qui augmente à proportion que leur fortune s'élève ». Les femmes du peuple jouissent d'une entière liberté. Celles des grands vivent dans la retraite;

Siam.

elles ne sortent que pour quelque visite de famille, ou pour assister aux exercices de la religion. Dans ces occasions elles paraissent à visage découvert; & lorsqu'elles vont à pied, on ne les distingue pas aisément des femmes de leur suite.

Le respect pour les vieillards n'est pas moins en honneur à Siam qu'à la Chine. De deux mandarins, le plus jeune, quoique le plus élevé en dignité, cède la première place à l'autre. Un mensonge est puni, lorsqu'il s'adresse au supérieur. L'union & la dépendance sont des vertus si bien établies dans les familles, qu'un fils qui entreprendrait de plaider contre son père, serait regardé comme un monstre. Aussi le mariage n'est-il pas un état redouté. L'intérêt n'y divise point les esprits, & la pauvreté n'y est jamais onéreuse. Les Français dans leur séjour à Siam n'y remarquèrent que trois mendiants; gens fort âgés & sans parenté. Les Siamois ne souffrent jamais que leurs parens demandent l'aumône. Ils nourrissent charitablement leurs pauvres, lorsqu'ils ne peuvent subsister de leur travail. La mendicité n'est pas seulement honteuse à celui qui mendie, mais à toute sa famille.

Ils attachent encore plus d'opprobre au vol. Les plus proches parens d'un voleur n'osent prendre sa défense. « Il n'est pas étrange, sui-

» vant
» fâme
» marc
justice à
c'est-à-d
cile d'ac
traits q
Siamois
malgré

Le p
jésuites
un jour
vit un S
vant lui
Ce bon
qu'étant
tion qu
que ce
que Lor
bassadeu
accomp
dans un
Le len
jetons
pour bo
par son
rien.

Lalor

» vant Laloubere , que le vol soit estimé in-
 » fâme dans un pays où l'on peut vivre à si bon
 » marché ». Ils mettent l'idée de la parfaite
 justice à ne pas ramasser les choses perdues ;
 c'est-à-dire à ne pas profiter d'une occasion si fa-
 cile d'acquérir. Il paraît cependant , par plusieurs
 traits que racontent les voyageurs, que les
 Siamois négligent rarement l'occasion de voler,
 malgré l'infâmie qu'ils attachent au vol.

 Siam.

Le père d'Espagnac, un des missionnaires
 jésuites, du second voyage de Tachard, étant
 un jour seul dans le divan de leur maison,
 vit un Siamois qui vint prendre hardiment de-
 vant lui un beau tapis de Perse sur une table.
 Ce bon jésuite laissa faire le voleur, parce
 qu'étant apparemment dans la même préven-
 tion que Laloubere, il ne put se persuader
 que ce fût un vol. On fait que dans le voyage
 que Louis XIV fit faire en Flandres aux am-
 bassadeurs de Siam, un des mandarins qui les
 accompagnaient, prit une vingtaine de jetons
 dans une maison où ils étaient priés à dîner.
 Le lendemain ce mandarin persuadé que les
 jetons étaient de la monnoie, en donna un
 pour boite à un laquais. Son vol fut reconnu
 par son imprudence, mais on n'en témoigna
 rien.

Laloubere raconte lui-même un autre trait,

Siam.

qui prouve la force du penchant des Siamois pour le vol. Un officier des magasins du roi de Siam lui ayant volé quelqu'argent, ce prince ordonna que pour supplice on lui fit avaler trois ou quatre onces d'argent fondu. Il arriva que celui qui eut ordre de les ôter de la gorge du coupable mort, ne put se défendre d'en dérober une partie. Le roi fit traiter ce second voleur comme le premier. Un troisième ne résista point à la tentation du même crime, c'est-à-dire qu'il déroba une partie de l'argent qu'il tira de la gorge du dernier mort. Le roi de Siam, en lui faisant grace de la vie, dit : c'est assez ; je ferais mourir tous mes sujets l'un après l'autre, si je ne me déterminais une fois à pardonner.

La bonne foi règne pourtant, dit-on, dans le commerce. Mais l'usure est sans bornes. Les loix n'y ont pas pourvu. L'avarice est le vice essentiel des Siamois ; avec cette odieuse aggravation, qu'ils n'amassent des richesses que pour les enfouir. Ils ont d'ailleurs de la douceur, de la politesse, & peu d'inquiétude pour les événemens de la vie. Ils se possèdent long-tems ; mais lorsqu'une fois leur colère s'allume, ils ont peut-être moins de retenue que les Européens. C'est principalement par la calomnie qu'ils exercent leurs haines secrètes & leurs vengeances. Ils ont horreur de l'effusion du

sang ; ce
ils assassi

La ri
raciturn
des vice
sont opi
autant q
leurs an
n'admire
qui les m
traitent
comme t
blesse.

Le li
Siamois
même r
lemnelle
pratique
aussi che
Mais ce
jours de

Si l'o
Siamois
leur feu
éléphans
cherche
coupe ja
Siamois.

fang; cependant si leur haine va jusqu'à la mort, ils assassinent ou ils empoisonnent.

Siam.

La timidité, l'avarice, la dissimulation, la taciturnité & l'inclination au mensonge, sont des vices naturels qui croissent avec eux. Ils sont opiniâtres dans leurs usages, par indolence autant que par respect pour les traditions de leurs ancêtres. Ils ont si peu de curiosité qu'ils n'admirent rien. Ils sont orgueilleux avec ceux qui les ménagent, & rampans pour ceux qui les traitent avec hauteur. Ils sont rusés, inconstans, comme tous ceux qui sentent leur propre faiblesse.

Le lien d'une éternelle amitié parmi les Siamois, c'est d'avoir bu du même arrack dans la même tasse. S'ils veulent se la jurer plus solennelle, ils goûtent du sang l'un de l'autre : pratique des anciens Scythes, qui est en usage aussi chez les Chinois & dans d'autres nations. Mais cette cérémonie ne les empêche pas toujours de se trahir.

Si l'on excepte le bœuf & le buffle que les Siamois montent ordinairement, l'éléphant est leur seul animal domestique. La chasse des éléphants est libre à tout le monde; mais on cherche uniquement à les prendre. On ne les coupe jamais. Pour le service ordinaire, les Siamois se servent des éléphants femelles. Ils

Siam.

emploient les mâles à la guerre. Leur pays n'est pas propre aux chevaux. Les pâturages sont trop marécageux & trop grossiers, pour leur donner du courage & de la noblesse. Aussi n'ont-ils pas besoin d'être coupés pour devenir traitables. Le royaume n'a pas d'ânes ni de mulets. Les Maures qui s'y sont établis ont quelques chameaux qu'ils achètent des étrangers.

On a déjà fait observer que le roi de Siam n'entretient pas plus de deux mille chevaux il en fait acheter ordinairement à Batavia ; mais ils sont petits, & suivant la remarque d'un voyageur, aussi rétifs que les Javans sont mutins. Il est rare néanmoins que ce prince monte à cheval. L'éléphant lui paraît une monture plus noble. Les Siamois le croient plus propre à la guerre. Il fait défendre son maître, le remettre sur son dos avec sa trompe, lorsqu'il est tombé, & foule aux pieds son ennemi. Tachard vit au palais un éléphant de garde, c'est-à-dire tout équipé & prêt à marcher. Il n'y a point de chevaux pour le même usage. Dans l'endroit du palais, qui sert d'écurie à cet éléphant, on voit un petit échafaud, qui touche de plein-pied à l'appartement du roi, & d'où il se place aisément sur le dos de son éléphant. S'il veut être porté en chaise par des hommes, il entre aussi dans cette voiture par une fenêtre

ou par
voient
rièreur

Les c
ressemb
quarrés
posent
Quatre
liste da
épaulés
mes qui
ses ont
teuils. L
petite b
l'except
les Siam
croisées
ont une
où les
éléphan
ouvert
s'élevai
trois gr
bés en
rétait,
du sole
de piqu
pouces

ou par une terrasse. Jamais ses sujets ne le voient marcher, si ce n'est les femmes de l'intérieur du palais.

Siam.

Les chaises à porteurs de Siam n'ont aucune ressemblance avec les nôtres. Ce sont des sièges carrés & plats, plus ou moins élevés, qu'ils posent & qu'ils affermissent sur des civières. Quatre ou huit hommes, car la dignité consiste dans le nombre, les portent sur leurs épaules nues, & sont suivis par d'autres hommes qui les relèvent. Quelques-unes des chaises ont un dossier & des bras, comme nos fauteuils. D'autres sont entourées simplement d'une petite balustrade, d'un demi-pied de haut, à l'exception du devant qui est ouvert, quoique les Siamois s'y tiennent toujours les jambes croisées. Les unes sont découvertes, d'autres ont une impériale. Dans toutes les occasions où les Français virent le roi de Siam sur un éléphant, son siège était sans impériale & tout ouvert par devant. Aux côtés & par derrière, s'élevaient jusqu'à la hauteur de ses épaules, trois grands feuillages dorés, un peu recourbés en dehors par la pointe. Mais lorsqu'il s'arrêtait, un homme à pied le mettait à couvert du soleil avec un fort haut parasol en forme de pique, dont le fer avait trois ou quatre pouces de diamètre; & ce n'était pas une petite

 Siam.

fatigue, lorsque le vent donnait dessus. Cette sorte de parasol, qui n'est que pour le roi, se nomme *pat-bouk*.

On a lu, dans le premier voyage de Tachard, comment les Siamois montent sur leur éléphant. Ceux qui veulent le conduire eux-mêmes, se mettent comme à cheval sur son cou, mais sans aucune sorte de selle. Ils lui piquent la tête avec un pic de fer ou d'argent, tantôt à droite, tantôt à gauche, & quelquefois au milieu du front, en lui disant de quel côté il doit tourner, quand il doit s'arrêter, & sur-tout quand il faut monter ou descendre. Cet animal est fort docile à la voix. Si l'on ne se donne pas la peine de le mener, on se place sur son dos, ou dans une chaise, ou même sans chaise, & comme à poil, si l'on peut employer ce terme pour un animal qui n'en a point. Alors un domestique, qui est ordinairement celui qui a soin de le nourrir, se met sur son col, & lui sert de guide. Quelquefois un autre homme se place sur sa croupe.

Mais quoique l'usage des éléphants soit si commun parmi les Siamois, leurs voyages les plus fréquens se font par eau, dans une espèce de barques qu'ils nomment *balons*. Le corps d'un balon n'est que d'un seul arbre, long quelque-

fois de
assis, le
sur un
sent po
pagaye
c'est ra
courte
lieu &
balon ;
du côté
rameur
balon d
pagaye
rangés
leurs p
des bal
quent
nombre
ou des
gent la
d'épaul
bonne
sert de
d'eau.
tes. L
d'hom
gaye a
ble, q

fois de seize à vingt toises. Deux hommes assis, les jambes croisées, l'un à côté de l'autre sur une planche qui traverse le balon, suffisent pour en occuper toute la largeur. L'un pagaye à droite, & l'autre à gauche. *Pagayer*, c'est ramer avec la *pagaye*, espèce de rame courte qu'on tient à deux mains par le milieu & par le bout. Elle n'est point attachée au balon; & celui qui la manie a le visage tourné du côté vers lequel il s'avance, au lieu que nos rameurs tournent le dos à leur route. Un seul balon contient quelquefois cent ou six vingt pagayeurs, dans le même ordre; c'est-à-dire rangés deux à deux & les jambes croisées sur leurs planches. Mais les officiers subalternes ont des balons beaucoup plus courts, & par conséquent moins de pagayes. Seize ou vingt sont le nombre ordinaire. Les pagayeurs ont des chants ou des cris mesurés, à l'aide desquels ils plongent la pagaye avec un mouvement de bras & d'épaules assez vigoureux, mais facile & de bonne grace. Le poids de cette espèce de chiourme sert de lest au balon, & le tient presque à fleur d'eau. De-là vient que les pagayes sont si courtes. L'impression que le balon reçoit de tant d'hommes, qui plongent en même-tems la pagaye avec effort, produit un balancement agréable, qui se remarque encore mieux à la poupe

 Siam.

Siam.

& à la proue , parce qu'elles sont plus élevées , & qu'elles représentent le col & la queue d'un dragon ou de quelque poisson monstrueux , dont les pagayes paraissent les aîles ou les nageoires. A la proue , un seul pagayeur occupe le premier rang , sans qu'il puisse avoir un compagnon à son côté , ni croiser même les jambes , dont il est obligé d'étendre l'une en dehors , par-dessus un bâton qui sort du côté de la proue. C'est lui qui donne le mouvement à tous les autres. Sa pagaye est un peu plus longue , parce qu'il est plus éloigné de l'eau. Celui qui gouverne se tient debout à la poupe , dans un endroit où elle s'élève déjà beaucoup. Le gouvernail est une pagaye fort longue , qui ne tient point au balon , & que celui qui gouverne soutient perpendiculairement dans l'eau , tantôt du côté droit , & tantôt du côté gauche.

Les femmes esclaves manient la pagaye aux balons des dames. Dans les balons ordinaires , on voit au centre une loge de bois sans peinture & sans vernis , qui peut contenir toute une famille ; & quelquefois un apprentis plus bas , devant cette loge. Quantité de Siamois n'ont pas d'autre habitation. Mais les balons de cérémonie , ou ceux du roi , que les Portugais appellent balons d'état , n'ont au milieu qu'un siège qui occupe presque entièrement leur lar-

geur , &
armée d
darin in
se mett
rable e
que les
les Siam
de berc
compos
revêtu
rouge
droite ,
Les bo
quatre
ne son
la brod
du mar
vertes
là plui
place ,
manda
S'il arr
sur for
demeu
narque
Les
font fo
par de

geur, & qui ne peut contenir qu'une personne armée de la lance & du sabre. Si c'est un mandarin inférieur, il n'a qu'un simple parasol pour se mettre à couvert. Un mandarin plus considérable est sur un siège plus élevé, couvert de ce que les Portugais ont nommé *chirole*, & que les Siamois nomment *coup*. C'est une espèce de berceau ouvert par devant & par derrière, composé de bambous fendus & entrelassés, & revêtu d'un vernis noir ou rouge. Le vernis rouge appartient aux mandarins de la main droite, & le noir à ceux de la main gauche. Les bords de la *chirole* sont dorés de trois ou quatre pouces. C'est la forme de ces dorures qui ne sont pas pleines, & qu'on prendrait pour de la broderie, qui distingue le degré de la dignité du mandarin. On voit quelques *chiroles* couvertes d'étoffe, mais elles ne servent que pour la pluie. Celui qui commande l'équipage se place, les jambes croisées, devant le siège du mandarin, à l'extrémité de l'estrade du siège. S'il arrive que le roi passe, le mandarin descend sur son estrade & s'y prosterne; & le balon demeure immobile, jusqu'à ce que celui du monarque ait disparu.

Les *chiroles* & les *pagayes* des balons d'état sont fort dorées. Chaque *chirole* est soutenue par des colonnes, & surmontée de plusieurs

 Siam.

Siam.

ouvrages de sculpture en pyramides. Quelques-unes ont des appentis contre le soleil. Le balon qui porte la personne du roi, a quatre officiers pour commander l'équipage ; deux devant l'estrade & deux derrière. Comme ces bâtimens sont fort étroits, fort propres à fendre l'eau, & que l'équipage en est nombreux, il est difficile de s'imaginer avec quelle rapidité ils voguent même contre le courant, & combien il y a de magnificence dans le spectacle d'un grand nombre de balons qui voguent en bon ordre.

Ce qui porte proprement le nom de palanquin à Siam, est une espèce de lit qui pend presque jusqu'à terre, d'une grosse barre que des hommes portent sur leurs épaules, & qui diffère peu de ce qu'on a représenté sous le nom de hamac, dans les relations de l'Afrique. Cette voiture n'est permise qu'aux malades Siamois & à quelques vieillards languissans. Mais on ne refuse point aux Européens la permission de s'en servir.

L'usage des parasols, que les Siamois nomment *rouen*, est un autre privilège que le roi n'accorde pas à tous ses sujets, quoique tous les Européens en jouissent sans distinction. Les parasols qui ressemblent aux nôtres, c'est-à-dire qui ne sont composés que d'une seule toile ronde, passent pour les moins honorables. Ceux

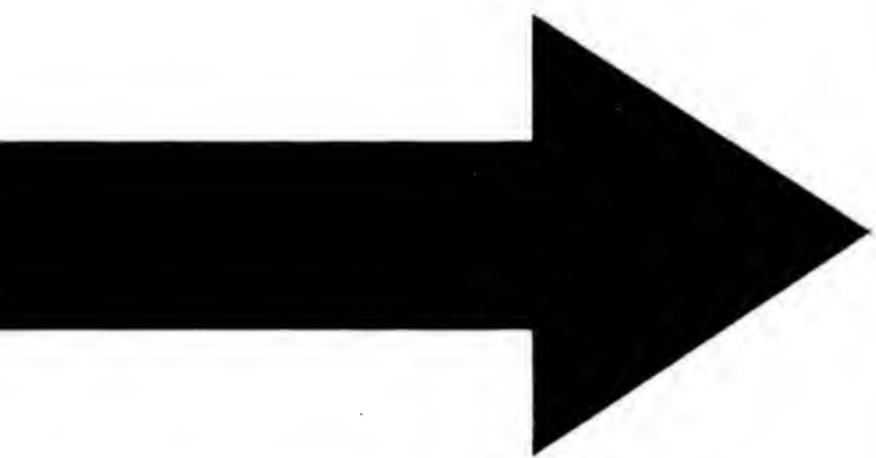
qui ont
che, &
l'un su
qui se
mais d
tes, l'u
le roi
les sup
cette e
poin
cran, c
de pal
plis fo
qu'ils
manche
& suiv
beauc
de *tala*
étrang
de *tch*

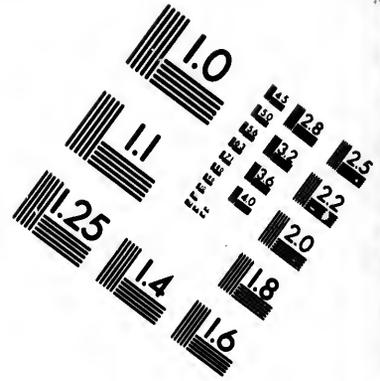
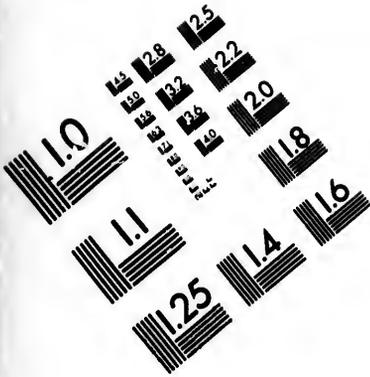
On
homan
& ne
en cro
qu'à P
d'un b
rafols,
ceintur

qui ont plusieurs toiles autour d'un même manche, & qu'on prendrait pour plusieurs parasols l'un sur l'autre, n'appartiennent qu'au roi. Ceux qui se nomment *clot*, composés d'un seul rond, mais duquel pendent deux ou trois toiles peintes, l'une plus basse que l'autre, sont ceux que le roi de Siam donne aux *Sanrats*, qui sont les supérieurs des talapoins. Il en fit donner de cette espèce aux envoyés de France. Les talapoins inférieurs ont des parasols en forme d'écran, qu'ils portent à la main. C'est une feuille de palmite, coupée en rond & plissée, dont les plis sont liés d'un fil près de la tige; & la tige qu'ils rendent aussi tortue qu'une S, en est le manche. On les nomme *talapat*, en Siamois; & suivant l'observation de Lalouberé, il y a beaucoup d'apparence que de-là vient le nom de *talapoin*, qui n'est en usage que parmi les étrangers. Les Siamois ne connaissent que celui de *tchaout-cou*.

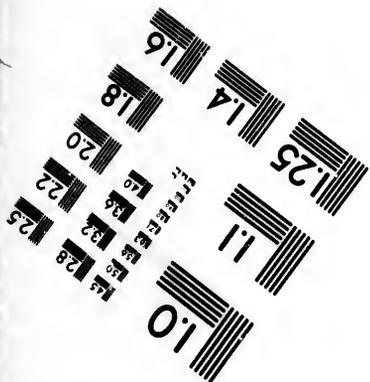
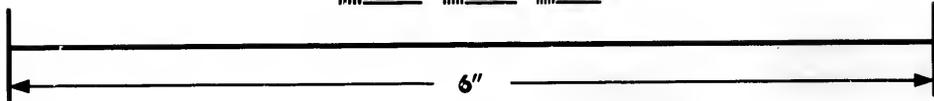
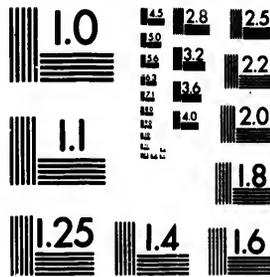
On se rappelle qu'à Paris, de nos jours, un homme essaya de s'ajuster des ailes & de voler, & ne réussit qu'à tomber dans la rivière. Si l'on en croit Lalouberé, on est plus habile à Siam qu'à Paris. Il vit un Saltrinbanque, qui se jettait d'un bambou, sans autre secours que deux parasols, dont les manches étoient attachés à sa ceinture; se livrait au vent qui le portait au







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

25
28
32
36
40
44
48
52
56
60
64
68
72
76
80
84
88
92
96
100

100
96
92
88
84
80
76
72
68
64
60
56
52
48
44
40
36
32
28
25

Siam.

hasard, tantôt à terre, tantôt sur des arbres ou sur des maisons, & tantôt dans la rivière. Le roi que ce spectacle amusait beaucoup, l'avait logé dans son palais, & l'avait élevé en dignité.

Le cerf-volant de papier, que les Siamois nomment *vao*, fait pendant l'hiver l'amusement de toutes les cours des Indes. A Siam on y attache un feu qui paraît un astre au milieu de l'air. Quelquefois on y met une pièce d'or, qui appartient à ceux qui trouvent le cerf-volant, lorsque le cordon casse. Celui du roi est en l'air chaque nuit, pendant les deux mois d'hiver; & plusieurs mandarins sont nommés pour tenir alternativement le cordon.

Lalouberé nous apprend que les Siamois ont sur leurs théâtres trois sortes de spectacles. Celui qu'ils appellent *cone*, est une danse à plusieurs entrées, au son du violon & de quelques autres instrumens. Les danseurs sont armés & masqués. C'est inoins une danse que l'image d'un combat; & quoique tout se passe en mouvemens violens ou en postures extravagantes, ils ne laissent pas d'y mêler quelques mots. La plupart de leurs masques sont hideux, & représentent, ou des bêtes monstrueuses, ou des figures diaboliques.

Le second spectacle, qui se nomme *lacone*, est un poëme mêlé de l'épique & du dramati-

que,
heure
font
& cha
ne qu
l'histo
que l'
Le r
femm
de gu
de fa
dans l
d'autar
qu'une
aucun
contor
danse
blée p
nom de
qui dan
Les
athlète
poing.
ils se
tours d
des an
ploient
La c

que, qui dure pendant trois jours depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Ce sont des histoires en vers, la plupart sérieuses & chantées alternativement par divers acteurs qui ne quittent point la scène; l'un chante le rôle de l'historien, & les autres, celui des personnages que l'histoire fait parler.

Le *rabam* est une double danse d'hommes & de femmes, où tout est galant, sans aucune image de guerre. Ces danseurs & ces danseuses ont de faux ongles de cuivre jaune. Ils chantent dans leur langue en dansant; ce qui les fatigue d'autant moins, que leur manière de danser n'est qu'une simple marche en rond, fort lente & sans aucun mouvement élevé, mais avec diverses contorsions du corps & des bras. Pendant cette danse deux autres acteurs entretiennent l'assemblée par diverses plaisanteries que l'un dit au nom des hommes, & l'autre au nom des femmes qui dansent.

Les Siamois ont des lutteurs & d'autres athlètes qui combattent à coups de coude & de poing. Dans le dernier de ces deux combats, ils se garnissent la main de trois ou quatre tours de corde, au lieu de l'ancien gantelet, & des anneaux de cuivre que ceux de Laos emploient dans les mêmes combats.

La course des bœufs est extrêmement singu-

Siam.

Siam.

lière. On marque un espace carré d'environ cinq cent toises de longueur sur deux de large, avec quatre troncs qu'on plante aux coins pour servir de bornes. C'est autour de ces bornes que se fait la course. Au milieu de l'espace on élève un échaffaud pour les juges; & pour marquer plus précisément le centre qui est le point d'où les bœufs doivent partir, on y plante un poteau fort élevé. Quelquefois ce n'est qu'un bœuf qui court contre un autre bœuf, conduits l'un & l'autre par deux hommes qui courent à pied, & qui les tiennent par un cordon passé dans leurs nazeaux. D'autres hommes placés d'espace en espace relaient fort habilement ceux qui courent. Mais plus souvent c'est une paire de bœufs attelés à une charrue, qui courent contre une autre paire de bœufs attelés. Les deux paires sont conduites aussi par des hommes: mais il faut qu'en même-tems chaque charrue soit soutenue en l'air par un autre homme qui court, & que jamais elle ne touche à terre. Ceux qui soutiennent les charrues ont des successeurs qui les relaient aussi.

Quoique les charrues courent toutes deux de même sens, tournant toujours à droite autour de l'espace, elles ne partent pas du même lieu. L'une part du côté de l'échaffaud; & l'autre du côté opposé, pour courir mutuellement l'une après

après
course
la mo
pace c
ainsi
jusqu'
tre. L
Ces c
confid
font n
bœufs
au lie

Les
leurs b
fans,
tous l
jouent
appris
non-se
Chino
attribu
jeux d
point

Le
lier au
rang
homme
Quoi

après l'autre; de sorte qu'en commençant leur course, elles sont éloignées l'une de l'autre de la moitié d'un tour, ou de la moitié de l'espace qu'elles doivent parcourir. Elles tournent ainsi plusieurs fois autour des quatre bornes, jusqu'à ce que l'une arrive à la queue de l'autre. Les spectateurs bordent le lieu du spectacle. Ces courses donnent souvent lieu à des paris considérables; sur-tout entre les seigneurs qui sont nourrir & dresser pour cet exercice de petits bœufs bien taillés. On emploie aussi des buffles au lieu des bœufs.

Siam.

Les Siamois aiment le jeu jusqu'à risquer leurs biens & leur liberté ou celle de leurs enfans, pour satisfaire cette passion. Ils préfèrent à tous les autres jeux, celui du trictrac, qu'ils jouent comme nous, & qu'ils ont peut-être appris des Portugais. Ils jouent aux échecs, non-seulement à leur manière qui est celle des Chinois, mais à celle de l'Europe, dont nous attribuons l'origine aux Orientaux. Ils ont divers jeux de hasard, entre lesquels Laloubere ne vit point de cartes.

Le tabac en fumée est un amusement si familier aux Siamois, que les femmes du premier rang n'y sont pas moins accoutumées que les hommes. Ils en font peu d'usage en poudre. Quoique leur pays en fournisse abondamment;

Siam.

ils en tirent de Manille & de la Chine, qu'ils fument sans aucun adoucissement ; tandis que les Chinois & les Mores se croient obligés d'en faire passer la fumée par l'eau, pour en diminuer la force. Ce charme de l'oïfiveré est d'autant plus nécessaire aux Siamois, qu'après leurs six mois de corvées, leur vie est tout-à-fait oïfve. Comme la plupart n'ont pas de profession particulière ils ne savent de quel travail s'occuper, lorsqu'ils ont satisfait au service du roi. Ils sont accoutumés à recevoir leur nourriture, de leur femme, de leur mère, de leurs filles, qui labourent les terres, qui vendent ou achètent, & qui sont chargées de tous les soins domestiques. Une femme, suivant le témoignage de Lalubere, éveillera son mari à sept heures, & lui servira du riz & du poisson. Après avoir déjeuné, il continuera de dormir. Il dîne à midi. Il soupe à la fin du jour. Entre ces deux repas, il se livre encore au sommeil. La conversation, le jeu & l'amusement de fumer emportent le tems qui lui reste.

Les palais du roi de Siam ont trois enceintes ; & celles du palais de la capitale sont assez éloignées l'une de l'autre, pour former de vastes cours. Tout ce qui est renfermé dans l'enceinte intérieure, c'est-à-dire le logement du roi, quelques cours & quelques jardins, porte le

nom
routes
Siam
fort j

Les
chacu
lieu d
si que
cier q
tes, &
tre &
après
le pala
cier vi
vent e
font p
jour.
après
dans
d'Oc-
Le gou
Il réun
parati
dans
la dép
ques &
Vang.
Ent

nom de *vang* en Siamois. Le palais entier, avec toutes ses enceintes, se nomme *prassat*. Un Siamois n'entre jamais dans le *vang*, & n'en sort jamais sans se prosterner.

Siam.

Les portes du palais sont toujours fermées, & chacune a son portier avec des armes; mais au lieu de les porter, il les tient dans sa loge; & si quelqu'un frappe, le portier en avertit l'officier qui commande dans les premières enceintes, & sans la permission duquel personne n'entre & ne sort. Mais personne n'entre armé, ni après avoir bu de l'arrack, dans la crainte que le palais ne soit profané par des ivrognes. L'officier visite & flaire à la bouche tous ceux qui doivent entrer. Cet office est double. Ceux qui en sont pourvus, servent alternativement & par jour. Leur service dure vingt-quatre heures, après lesquelles ils ont la liberté de se retirer dans leur famille. On leur donne le titre d'*Oc-mening-tchiou*, ou de *Pra-mening-tchiou*. Le gouverneur du *Vang* porte celui d'*Oc-ya-vang*. Il réunit toutes les fonctions qui regardent la réparation des édifices, l'ordre qui doit être observé dans le palais, & la dépense qui se fait pour la dépense du roi, de ses femmes, de ses eunuques & de tous ceux qui sont entretenus dans le *Vang*.

Entre les deux premières enceintes, sous une

Siam.

espèce de hangard, on voit toujours un petit nombre de soldats accroupis & désarmés du nombre de ces *kênlai* ou *bras peints*, dont on a déjà rapporté les principales fonctions. L'officier qui les commande immédiatement, & qui est *bras peint* lui-même, se nomme *oncarac*. Lui & ses gens sont les exécuteurs de la justice du roi; comme les officiers & les soldats des cohortes prétoriennes l'étaient de celle des empereurs Romains. Mais ils ne laissent pas en même-tems de veiller à la sûreté du monarque. On garde dans une chambre du palais de quoi les armer au besoin. Ils rament dans le balon du corps, & le roi n'a point d'autre garde à pied. Leur office est héréditaire comme tous les emplois du royaume; & l'ancienne loi borne leur nombre à six cent.

Laloubere parle d'un officier dont il n'a pu se rappeler le titre, qui seul a le droit, dit-il, de ne pas se prosterner au falon devant le roi son maître; ce qui rend sa dignité fort honorable. Il consiste à tenir sans cesse les yeux attachés sur le prince, pour recevoir ses ordres qu'il connaît à des signes établis, & qu'il fait entendre par d'autres signes aux officiers extérieurs.

Les véritables officiers de la chambre sont les femmes qui jouissent seules du droit d'y entrer, & qui ne le partagent pas même avec

les e
Elles
l'hab
Les p
nuqu
qui f
que
pour

Ja
qu'av
aussi
assur
blanc
reine
des a
les e
partie
juge
les m
que
fait l

On
du V
Siam
qu'ils
plupa
d'arg
offici

les eunuques. Elles font le lit & la cuisine du roi. Elles l'habillent & le servent à table. Mais en l'habillant, elles ne touchent jamais à sa tête. Les pourvoyeurs portent les provisions aux eunuques qui les remettent aux femmes. Celle qui fait la cuisine, n'emploie le sel & les épices que par poids, dans la crainte de se tromper pour la mesure.

Siam.

Jamais les femmes du palais n'en sortent qu'avec le roi, & les eunuques ne peuvent aussi s'en éloigner sans un ordre exprès. On assura Laloubere que le nombre des eunuques blancs & noirs n'était que de huit ou dix. La reine de Siam, outre son titre qui la distingue des autres femmes du roi, a sur elles & sur les eunuques une autorité qui la fait regarder particulièrement comme leur souveraine. Elle juge leurs différends; elle les fait châtier pour les maintenir en paix. On comprend sans peine que si le roi favorise une de ses femmes, il fait la dérober à la jalousie de la reine.

On prend à Siam des filles pour le service du *Vang* & pour les plaisirs du roi. Mais les Siamois n'y consentent jamais volontiers, parce qu'ils n'ont pas l'espérance de les revoir, & la plupart se rachètent de cette concussion à prix d'argent. Cet usage est si bien établi, que les officiers du palais prennent quantité de filles,

Siam.

dans la seule vue de les faire racheter par leurs parens. Le nombre des femmes subalternes du roi ne monte guères à plus de dix, qu'il prend moins, comme on l'a déjà fait remarquer, par incontinence, que par affectation de grandeur & de magnificence. Les Siamois ont été surpris qu'un aussi puissant roi que celui de France n'eût qu'une femme, & qu'il n'eût pas d'éléphans.

La reine a ses éléphans, ses ballons & des officiers qui les gouvernent; mais elle n'est vue que de ses femmes & de ses eunuques. Dans les promenades qu'elle fait en ballon ou sur un éléphant, elle est dans une chaise fermée de rideaux, qui lui laissent la vue libre, mais qui l'empêchent d'être vue; & ceux qui se rencontrent sur son passage doivent se prosterner. Elle a ses magasins, ses vaisseaux & ses finances; elle exerce le commerce.

Les filles ne succèdent point à la couronne. A peine sont-elles au rang des personnes libres. L'héritier présomptif, suivant les loix, devrait toujours être le fils aîné de la reine. Mais comme les Siamois ont peine à supporter qu'entre les princes du même rang, le plus âgé se prosterne devant le plus jeune, il arrive souvent que l'aîné de tous les fils du roi obtient la préférence. Un voyageur assure que c'est la force qui

en d
cont
parce
aîné
le fil
leur

Le
lier.
écrit
géné
lui de
qu'il
tout
figure
frotte
la ma
prend
posse
de de

Le
Portu
parte
térien
maga
facte
qui
signif
mini

en décide presque toujours. Les rois mêmes contribuent à rendre la succession incertaine, parce qu'au lieu de choisir constamment le fils aîné de la reine, ils suivent leur penchant pour le fils d'une maîtresse à laquelle ils ont donné leur affection.

Siam.

Le royaume de Siam n'a point de chancelier. Chaque officier qui a droit de donner par écrit des sentences ou des ordres, sous le nom général de *tava*, possède un sceau que le roi lui donne. Ce prince a lui-même son sceau royal, qu'il ne confie à personne, & qu'il emploie pour tout ce qui vient immédiatement de lui. La figure des sceaux siamois est en relief. On les frotte d'une espèce d'encre rouge, & c'est avec la main qu'ils s'impriment. Un officier inférieur prend cette peine; mais c'est à l'officier qui possède un sceau à le tirer de sa propre main de dessus l'empreinte.

Le *pra-clang*, ou par une corruption des Portugais le *barcalon*, est l'officier qui a le département du commerce au dehors & dans l'intérieur du royaume. C'est le surintendant des magasins du roi, ou si l'on veut son premier facteur. Ce titre est composé du nom bali, *pra*, qui signifie seigneur, & du mot *clang*, qui signifie magasin. Le *barcalon* passe aussi pour le ministre des affaires étrangères, parce qu'elles

Siam.

se réduisent presque uniquement au commerce. C'est à lui que les nations réfugiées à Siam s'adressent pour leurs affaires, parce que la plupart n'y sont attirées que par le commerce. Enfin c'est lui qui reçoit les revenus des villes du royaume.

Le commerce du roi avec ses sujets, comme avec les étrangers, fait une partie très-considérable de son revenu; non-seulement il fait le commerce en gros, mais il a des boutiques dans les marchés, pour vendre en détail.

Les toiles de coton sont le principal objet de son commerce intérieur. Il les répand dans un grand nombre de magasins, qu'il entretient dans les provinces. Autrefois les rois de Siam n'y envoyaient les provisions de toiles que de dix en dix ans, & dans une quantité modérée qui laissait aux particuliers la liberté de faire le même commerce aussi-tôt que les magasins royaux étaient épuisés. Aujourd'hui la cour en fournit sans cesse, & toujours plus qu'on ne peut en débiter. Il arrive quelquefois, que pour en vendre davantage, le roi force ses sujets d'habiller les enfans avant l'âge établi. Jusqu'au tems où les Hollandais ont pénétré dans le royaume de Laos & dans d'autres états voisins, le roi de Siam y faisait tout le commerce des toiles, avec un profit considérable.

Ce
appart
ceptio
salam
rière
ancien
un lé

To
oblige
point
n'en p
merce
encore

L'a
rable
étrang
de ses
sujets.

Les
le sou
se ven
roi &
par un
dre to
en dé
achète

Le
les Si

Cette espèce de métal, qui se nomme *calin*, appartient uniquement à la couronne, à l'exception de celui qu'on tire des mines de *Jonsalam* sur le golfe de Bengale. C'est une frontière éloignée, où les habitans jouissent de leurs anciens droits sur les mines, en payant au prince un léger tribut.

Siam.

Tout l'ivoire vient au roi. Ses sujets sont obligés de lui vendre celui qu'ils n'emploient point à leurs propres usages, & les étrangers n'en peuvent acheter qu'à son magasin. Le commerce du salpêtre, du plomb & du sapan, est encore un droit royal.

L'aréka, dont il sort une quantité considérable hors du royaume, ne peut être vendu aux étrangers que par le roi. Outre celui qu'il tire de ses revenus particuliers, il en achète de ses sujets.

Les marchandises de contrebande, telles que le soufre, la poudre & les armes, ne peuvent se vendre & s'acheter à Siam, qu'au profit du roi & dans son magasin. Ce prince s'est engagé, par un traité avec les Hollandais, à leur vendre toutes les peaux de bêtes; mais ses sujets en détournent beaucoup, que les Hollandais achètent d'eux à meilleur prix.

Le reste du commerce est permis à tous les Siamois; c'est-à-dire qu'ils vendent libre-

 Siam.

ment du riz, du poisson, du sel, du sucre noir & candi, de l'ambre gris, du fer, du cuivre, de la cire, de la gomme dont on fait le vernis, de la nacre de perles, de ces nids d'oiseaux qui servent à la bonne chère, & qui viennent du Tonquin & de la Cochinchine, de la gomme gutte, de l'encens, de l'huile, du coco, du coton, de la canelle, du nénuphar, de la casse, des tamarins, & d'autres productions domestiques ou étrangères. Chacun a la liberté de faire & de vendre du sel, & celle d'exercer la pêche & la chasse, avec des restrictions de police, qui défendent les méthodes ruineuses.

 Talapoins
&
Talapouines

Les *talapouines*, c'est-à-dire les femmes qui embrassent la vie religieuse, & qui observent à-peu-près la même règle que les hommes, n'ont pas d'autre habitation que celle des talapoins. Comme elles ne prennent jamais ce parti dans leur jeunesse, on regarde l'âge comme une caution suffisante pour leur continence.

Les *nens* ou les enfans talapoins sont dispersés dans chaque cellule, suivant le choix de leurs parens. Un talapoin n'en peut recevoir plus de trois. Quelques-uns vieillissent dans la condition de *nens*, qui n'est pas tout-à-fait religieuse, & le plus vieux est distingué par le titre de *taten*. Entre diverses fonctions, il a

celle de
l'enclo
peut e
serven
Ce for
est un
employ
vent o
ses au
qui ser
dinaire

Le d
pelle h
battant
sonner

Chac
supérie
tous les
Le pre
tous les
révéré.

les uns
doutabl
de conc
mission
ques, &

Le r
nom, u

celle d'arracher les herbes qui croissent dans l'enclos du couvent; office qu'un talapoin ne peut exercer sans crime. En général les talapoins servent le talapoin chez lequel ils sont logés. Ce sont les *frères lais* du couvent. Leur école est une grande salle de bambou, qui n'est employée qu'à cet usage. Mais chaque couvent offre une autre salle, où le peuple porte ses aumônes, lorsque le temple est fermé, & qui sert aux talapoins pour leurs conférences ordinaires.

Le clocher est une tour de bois, qui s'appelle *horacang*, & qui contient une cloche sans battant de fer, sur laquelle on frappe pour la sonner avec un marteau de bois.

Chaque couvent est sous la conduite d'un supérieur, qui porte le titre de *chaou-vat*. Mais tous les supérieurs ne sont pas égaux en dignité. Le premier degré est celui de *sanctat*, & de tous les sanctats, celui du palais est le plus révééré. Cependant ils n'ont aucune juridiction les uns sur les autres. Ce corps deviendrait redoutable s'il n'avait qu'un chef, & s'il agissait de concert ou par les mêmes maximes. Nos missionnaires ont comparé les sanctats aux évêques, & les simples supérieurs aux curés.

Le roi donne aux principaux sanctats un nom, un parasol, une chaise & des hommes

Siam.

pour la porter. Mais ils n'emploient guères cet équipage que pour aller au palais.

L'esprit de leur institution est de se nourrir des péchés du peuple, & de racheter par une vie pénitente les péchés des fidèles qui leur font l'aumône. Ils ne mangent point en communauté; & quoiqu'ils exercent l'hospitalité à l'égard des séculiers, sans excepter les Chrétiens, il leur est défendu de se communiquer les aumônes qu'ils reçoivent, ou du moins de se les communiquer sur le champ, parce que chacun doit faire assez de bonnes œuvres pour être dispensé du précepte de l'aumône. Mais l'unique but de cet usage est apparemment de les assujétir tous à la fatigue de la *quête*; car il leur est permis d'assister leurs confrères dans un véritable besoin. Ils ont deux loges; une à chaque côté de leur porte, pour recevoir les passans qui leur demandent une retraite pendant la nuit.

On distingue à Siam, comme dans le reste des Indes, deux sortes de talapoins; les uns qui vivent dans les bois, & les autres dans les villes. Les talapoins des bois mènent une vie qui paraît insupportable, & qui le serait sans doute, au jugement de Laloubero, dans un climat moins chaud que Siam ou que la Thébaïde. Ceux des villes & ceux des bois sont

obligés
sous pe
leur pr
l'autori
portant
vilèges
corvées
sible à
mois n'
brasser.
quelque
dire sur
la natio
d'en ré
séculier
Leur ex
jeune m
poins d
men d'u
qu'à cel

Ils ex
contenu
pour les
toutes
lunes. L
& jusqu
fer, ils p

obligés, sans exception, de garder le célibat, sous peine de feu, tandis qu'ils demeurent dans leur profession. Le roi, dont ils reconnaissent l'autorité, ne leur fait jamais grace sur cet important article, parce qu'ayant de grands privilèges, & sur-tout l'exemption de six mois de corvées, leur profession deviendrait fort nuisible à l'état, si l'indolence naturelle des Siamois n'avait ce frein qui les empêche de l'embrasser. C'est dans la même vue qu'il les fait quelquefois examiner sur leur savoir, c'est-à-dire sur la langue du pays & sur les livres de la nation. A l'arrivée des Français, il venait d'en réduire plusieurs milliers à la condition séculière, parce qu'ils manquaient de savoir. Leur examinateur avait été *Oc-Louang-Souracac*, jeune mandarin de trente ans; mais les talapains des forêts avaient refusé de subir l'examen d'un séculier, & ne voulaient être soumis qu'à celui de leurs supérieurs.

Ils expliquent au peuple la doctrine qui est contenue dans leurs livres. Les jours marqués pour leurs prédications, sont le lendemain de toutes les nouvelles & de toutes les pleines lunes. Lorsque la rivière est enflée par les pluies; & jusqu'à ce que l'inondation commence à baisser, ils prêchent chaque jour depuis six heures du

Siam.

matin jusqu'au dîner, & depuis une heure après midi jusqu'à cinq heures du soir. Le prédicateur est assis les jambes croisées dans un fauteuil élevé, & plusieurs talapoins se succèdent dans cet office. Le peuple est assidu aux temples. Il approuve la doctrine qu'on lui prêche par deux mots balis, qui signifient *oui, monseigneur*. Chacun donne ensuite son aumône au prédicateur. Un talapoin qui prêche souvent, ne manque jamais de s'enrichir. C'est le tems de l'inondation que les Européens ont nommé le carême des talapoins. Leur jeûne consiste à ne rien manger depuis midi, à l'exception du bétel qu'ils peuvent mâcher; mais cette abstinence doit leur coûter d'autant moins, que dans les autres tems ils ne mangent que du fruit le soir. Les Indiens sont naturellement si sobres, qu'ils peuvent soutenir un long jeûne avec le secours d'un peu de liqueur, dans laquelle ils mêlent de la poudre de quelque bois amer.

Après la récolte du riz, les talapoins vont passer les nuits pendant trois semaines, à veiller au milieu des champs, sous de petites huttes qui forment entr'elles un quarré régulier. Celle du supérieur occupe le centre & s'élève au-dessus des autres. Le jour ils viennent visiter le temple & dormir dans leurs cellules. Aucun

Voyag
que si
sur les
balie.
pas de
que le
précau
un mir
vorés.
rénité.
peuple
& les r
leur nu
lorsqu'il
admiran
la nuit
rântir d
" vaît ,
" dévor
" un ta
" on s'i
" fans e
" respec
" Ils on
reste du
un pag
autour d

voyageur n'explique l'esprit de cet usage, ni ce que signifient des chapelets de cent huit grains, sur lesquels ils récitent des prières en langue balie. Dans leurs veilles nocturnes, ils ne font pas de feu pour écarter les bêtes féroces, quoiqu'ils les Siamois ne voyagent point sans cette précaution. Aussi le peuple regarde-t-il comme un miracle, que les talapoins ne soient pas dévorés. Ceux des forêts vivent dans la même sérénité. Ils n'ont ni couvens, ni temples, & le peuple est persuadé que les tigres, les éléphants & les rhinocéros, loin de les attaquer ou de leur nuire, leur lèchent les pieds & les mains lorsqu'ils les trouvent endormis. Lalouberé, admirant leur genre de vie, juge qu'ils passent la nuit dans des forts bien épais, pour se garantir de ces animaux. « D'ailleurs si l'on trouve un dévoré, dit-il, les restes de quelque homme dévoré, on ne présumerait jamais que ce fût un talapoin, ou si l'on en pouvait douter, on s'imaginerait qu'il aurait été méchant, sans en être moins persuadé que les bêtes respectent les bons ».

Ils ont la tête & les pieds nus, comme le reste du peuple. Leurs habits consistent dans un pagne, qu'ils portent comme les séculiers, autour des reins & des cuisses, mais qui est

 Siam.

Siam.

de toile jaune , avec quatre autres pièces de toile qui distinguent leur profession. L'usage des chemises de mouffeline & des vestes leur est interdit. Dans leurs quêtes, ils ont un bassin de fer pour recevoir ce qu'on leur donne ; mais ils doivent le porter dans un sac de toile , qui leur pend du côté gauche , aux deux bouts d'un cordon passé en bandoulière sur l'épaule droite.

Ils se rasent la barbe , la tête & les sourcils. Le talapat, espèce de petit parasol en forme d'écran , qu'ils ont sans cesse à la main , sert à les garantir de l'ardeur du soleil. Leurs supérieurs sont réduits à se raser eux-mêmes , parce qu'on ne peut les toucher à la tête , sans leur manquer de respect. La même raison ne permet pas aux jeunes talapoins de raser les vieux. Mais les vieux rasent les jeunes , & se rendent le même office entr'eux. Les rasoirs siamois sont de cuivre.

Les jours réglés pour se raser , sont ceux de la nouvelle & de la pleine lune. Tous les Siamois , religieux & laïques , sanctifient ces grands jours par le jeûne , c'est-à-dire qu'ils ne mangent point depuis midi. Le peuple s'abstient de la pêche , non en qualité de travail , puisqu'aucun autre travail n'est défendu , mais parce qu'il
ne

ne la
aux c
fortes
l'arge
Si les
riture
laisser
qu'on
perme
d'elles
temple
vant c

Ce
mains
sur l'a
ployer
allumé
noux d
sont d
de tuer

A la
talapoi
nées ,
mouille
Le peu
tres tal
vent le
Cet usa

Tom

ne la croit pas tout-à-fait innocente. Il porte aux couvens, dans les mêmes jours, diverses sortes d'aumônes, dont les principales sont de l'argent, des fruits, des pagnes & des bêtes. Si les bêtes sont mortes, elles servent de nourriture aux talapoins; mais ils sont obligés de laisser vivre & mourir, autour du temple, celles qu'on leur apporte en vie, & la loi ne leur permet d'en manger que lorsqu'elles meurent d'elles-mêmes. On voit même près de plusieurs temples, un réservoir d'eau pour le poisson vivant qu'on leur apporte en aumône.

Ce qui s'offre à l'idole doit passer par les mains d'un talapoin, qui le met ordinairement sur l'autel, & qui le retire ensuite pour l'employer à son usage. Le peuple offre des bougies allumées, que les talapoins attachent aux genoux de la statue. Mais les sacrifices sanglans sont défendus, par la même loi qui ne permet de tuer aucun animal vivant.

A la pleine lune du cinquième mois, les talapoins lavent l'idole avec des eaux parfumées, en observant par respect de ne pas lui mouiller la tête. Ils lavent ensuite leur sancrat. Le peuple va laver aussi les sancrats & les autres talapoins. Dans les familles les enfans lavent leurs parens, sans aucun égard pour le sexe. Cet usage s'observe aussi dans le pays de Laos,

Siam.

avec cette singularité, qu'on y lave le roi même dans une rivière.

Les talapoins n'ont pas d'horloge. Ils ne doivent se laver que lorsqu'il fait assez clair pour discerner les veines de leurs mains, dans la crainte de s'exposer, pendant l'obscurité, à tuer quelqu'insecte en mettant le pied dessus sans s'en appercevoir. Ainsi, quoique leur cloche les éveille avant le jour, ils ne s'en lèvent pas plus matin. Leur premier exercice est d'aller passer deux heures au temple, avec leur supérieur. Ils y chantent ou récitent des prières en langue balie, assis les jambes croisées & remuant sans cesse leur talapat, comme s'ils voulaient se donner du vent. Ils prononcent chaque syllabe à tems égaux & sur le même ton. En entrant dans le temple, ils se prosternent trois fois devant la statue.

Après la prière, ils se répandent l'espace d'une heure dans la ville, pour y demander l'aumône. Mais jamais ils ne sortent du couvent, & jamais ils n'y rentrent, sans saluer leur supérieur, en se prosternant devant lui jusqu'à toucher la tête du front. Comme il est assis les jambes croisées, ils prennent des deux mains l'un de ses pieds, qu'ils mettent respectueusement sur leur tête. Pour demander l'aumône, ils se présentent en silence à la porte des mai-

sons,
tirent
est rar
rens f
Quant
labour
Leurs
che ja
ne s'en

Au
liberté
s'occup
jusqu'à
le cour
talapo
une pa
balaien
comme
mange
Quoiqu
variété
promer
& l'on
contren

Out
pour la
plusieu
font v

sons, & si rien ne leur est offert, ils se retireraient avec le même air de modestie. Mais il est rare qu'on ne leur donne rien, & leurs parens fournissent d'ailleurs à tous leurs besoins. Quantité de couvens ont des jardins, des terres labourables & des esclaves pour les cultiver. Leurs terres sont libres d'impôt. Le roi n'y touche jamais, quoiqu'il en ait la propriété, s'il ne s'en est dépouillé par écrit.

Au retour de la quête, les talapoins ont la liberté de déjeûner. Ils s'étudient ensuite ou s'occupent, suivant leur goût & leurs talens, jusqu'à midi, qui est l'heure du dîner. Dans le cours de l'après-midi, ils instruisent les jeunes talapoins. Laloubere ajoute qu'ils en passent une partie à dormir. Vers la fin du jour, ils balaient le temple; après quoi, ils y emploient, comme le matin, deux heures à chanter. S'ils mangent le soir, c'est uniquement du fruit. Quoique leur journée paraisse remplie par cette variété d'exercices, ils trouvent le tems de se promener dans la ville, pendant l'après-midi, & l'on ne traverse point une rue sans y rencontrer quelque talapoin.

Outre les esclaves qu'ils peuvent entretenir pour la culture des terres, chaque couvent a plusieurs valets, qui s'appellent *tapacou*, & qui sont véritablement séculiers. Ils ne laissent pas

Siam.

de porter l'habit religieux, avec cette seule différence que la couleur en est blanche. Leur office est de recevoir l'argent qu'on donne à leurs maîtres, parce que les talapoins n'en peuvent toucher sans crime; d'administrer les biens, & de faire en un mot tout ce que la loi ne permet point aux religieux de faire eux-mêmes.

Un Siamois qui veut embrasser cette profession, s'adresse au supérieur de quelque couvent. Le droit de donner l'habit appartient aux sancrats seuls, qui marquent un jour pour cette cérémonie. Comme la condition d'un talapoin est lucrative, & qu'elle n'engage pas nécessairement pour toute la vie, il n'y a point de famille qui ne se réjouisse de la voir embrasser à leurs enfans. Les parens & les amis accompagnent le postulant avec des musiciens & des danseurs. Il entre dans le temple où les femmes & les musiciens ne sont pas reçus. On lui rase la tête, les sourcils & la barbe. Le sancrat lui présente l'habit. Il doit s'en revêtir lui-même, & laisser tomber l'habit séculier par dessous. Pendant qu'il est occupé de ce soin, le sancrat prononce plusieurs prières, qui sont apparemment l'essence de la consécration. Après quelques autres formalités, le nouveau talapoin, accompagné du même cortège, se rend au couvent qu'il a choisi pour sa demeure. Ses parens

donne
vent :
danse
fête so
qui s'e
aux ta

Les
langu
crat p
comm
pas to
périeu
des ne
renonc
incont
des ho
plice c
livre
châtier
& de

L'é
ples z
la plu
nairem
talapo
bâti
vieux
blissen

donnent un repas à tous les talapoins du couvent : mais dès ce jour il ne doit plus voir de danses ni de spectacles profanes ; & quoique la fête soit célébrée par quantité de divertissemens qui s'exécutent devant le temple , il est défendu aux talapoins d'y jeter les yeux.

Siam.

Les talapouines se nomment *nang-tchii* , en langue siamoise. Elles n'ont pas besoin d'un sancrat pour leur donner l'habit , qui est blanc comme celui des *tapacou*. Aussi ne passent-elles pas tout à-fait pour religieuses. Un simple supérieur préside à leur réception , comme à celle des nens ou des jeunes talapoins. Quoiqu'elles renoncent au mariage , on ne punit pas leur incontinence avec autant de rigueur que celle des hommes. Au lieu du feu , qui est le supplice d'un talapoin surpris avec une femme , on livre les talapouines à leur famille pour les châtier du bâton. Les religieux siamois de l'un & de l'autre sexe ne peuvent frapper personne.

L'élection des supérieurs *sancrats* , ou simples *tchaou-vat* , se fait dans chaque couvent à la pluralité des voix ; & le choix tombe ordinairement sur le plus vieux ou le plus savant talapoin. Si la piété porte un particulier à faire bâtir un temple , il choisit lui-même quelque vieux talapoin pour supérieur de ce nouvel établissement ; & le couvent se forme autour du

 Siam.

temple, à mesure qu'il se présente de nouveaux habitans. Chaque cellule se bâtit à l'arrivée de celui qui doit l'occuper.

 Religion.

Ce n'est pas une petite entreprise que celle d'expliquer l'objet du culte des talapoins & la religion des Siamois. Tachard dit qu'elle est fort bizarre & qu'elle ne peut être parfaitement connue que par les livres *balis*. La langue qui porte ce nom, n'est entendue que par un petit nombre de docteur talapoins, dont elle fait l'unique étude. Cependant le zèle des missionnaires leur a fait surmonter cet obstacle. Voici, suivant le père Tachard, ce qu'on a pu démêler dans une matière si obscure.

Les Siamois croient un Dieu; mais ils entendent par ce grand nom un être composé d'esprit & de corps, dont le propre est de secourir les hommes; & son secours consiste à leur donner une loi, à leur prescrire les moyens de bien vivre, à leur enseigner la véritable religion & les sciences qui sont nécessaires à leurs besoins. Les perfections qu'ils lui attribuent, sont l'assemblage de toutes les vertus morales dans leur degré le plus éminent, qu'il doit à l'exercice continuel qu'il en a fait dans une infinité de corps par lesquels il a passé. Il est exempt de passions. Il ne ressent aucun mouvement qui puisse altérer sa tranquillité. Mais avant que d'arriver à ce sublime état,

une
à pro
corps
le po
sible
prena
de ses
mité
scienc
me s
claire
les pr
les se
le pre
paradi
que n
dans
pas. I
lui est
de son
& un
que di
jusqu'
rites d
après
dans u
anéant
ses dro

une application extrême à vaincre ses passions a produit un changement si prodigieux dans son corps, que son sang en est devenu blanc. Il a le pouvoir de se montrer ou de se rendre invisible aux yeux des hommes. Son agilité est surprenante. Dans un instant, par la seule force de ses desirs, il peut se transporter d'une extrémité du monde à l'autre. Il fait tout; & sa science ne consiste pas comme la nôtre dans une suite de raisonnemens, mais dans une vue claire & simple qui lui présente tout d'un coup les préceptes de la loi, les vices, les vertus & les secrets les plus cachés de la nature; le passé, le présent & l'avenir, le ciel, la terre, le paradis, l'enfer, toutes les parties du monde que nous voyons, & ce qui se passe même dans d'autres mondes que nous ne connaissons pas. Il se représente avec clarté tout ce qui lui est arrivé depuis la première transfiguration de son ame jusqu'à la dernière. Il meurt enfin, & un autre Dieu lui succède. Ce règne de chaque divinité dure un certain nombre d'années, jusqu'à ce que le nombre des élus, que ses mérites doivent sanctifier, soit entièrement rempli; après quoi disparaissant du monde, elle tombe dans un repos éternel qui n'est pourtant point un anéantissement. Celle qui succède entre dans tous ses droits & gouverne l'univers à sa place.

Siam.

Les hommes peuvent devenir dieux : mais c'est après avoir acquis par des longues épreuves une vertu consommée. Ce n'est pas même assez d'avoir fait une quantité de bonnes œuvres dans les corps qui ont servi de demeure à leur ame , il faut qu'à chaque action , ils se soient proposé de mériter la condition divine ; en prenant à témoins de leurs bonnes œuvres les anges qui président aux quatre nations du monde ; qu'ils aient versé de l'eau , en implorant le secours de l'ange gardienne de la terre, nommée *Naang-phratho-rani* : car ils établissent une différence de sexe parmi les anges. Ceux qui aspirent à devenir dieux , observent soigneusement cette pratique.

Outre l'état divin , qui est le suprême degré de la perfection , ils en admettent un moins élevé , qu'ils appellent l'état de sainteté. Il suffit pour être saint , qu'après avoir passé dans plusieurs corps on ait acquis beaucoup de vertus , & que chaque action ait eu la sainteté pour objet. Les propriétés de cet état sont les mêmes que celles de l'état divin , avec cette différence que Dieu les a par lui-même , & que les saints les tiennent de lui par les instructions qu'il leur donne. La sainteté n'est consommée aussi que lorsque les saints meurent pour ne plus renaître , & que leurs ames sont

portée
éternel

Co
reconn
vertu
placem
mettre
se per
Ils div
huit d
degrés
est gou
pays in
& des
des ba
banni
& la r
avoir
au-des
augme
proprie
leur la
jouisse

Ils f
reux o
des bo
le mall
Ainsi l

portées dans le paradis pour y jouir d'une félicité éternelle.

Siam.

Comme les Siamois sont assez éclairés pour reconnaître que le vice doit être puni & la vertu récompensée, ils croient un paradis qu'ils placent dans le plus haut ciel, & un enfer, qu'ils mettent au centre de la terre. Mais ils ne peuvent se persuader que l'un & l'autre soient éternels. Ils divisent l'enfer en huit demeures, qui sont huit degrés de peine; & le ciel en huit différens degrés de béatitude. Le ciel, dans leurs idées, est gouverné comme la terre. Ils y mettent des pays indépendans l'un de l'autre, des peuples & des rois. On y fait la guerre, on y donne des batailles. Le mariage même n'en est pas banni; du moins dans la première, la seconde & la troisième demeures, où les saints peuvent avoir des enfans. Dans la quatrième, ils sont au-dessus de tous les desirs sensuels; & la pureté augmente ainsi jusqu'au dernier ciel, qui est proprement le paradis, nommé *niruppan* dans leur langue, où les ames des dieux & des saints jouissent d'un bonheur inaltérable.

Ils soutiennent que tout ce qui arrive d'heureux ou de malheureux dans ce monde, est l'effet des bonnes ou des mauvaises actions, & que le malheur ne se trouve jamais avec l'innocence. Ainsi les richesses, les honneurs, la santé, &

Siam.

tous les autres biens sont la récompense d'une conduite vertueuse, dans la vie présente ou dans celle qu'on a déjà menée. L'infamie, la pauvreté, les maladies sont des punitions. Enfin, soit qu'on renaisse sous la figure d'homme ou d'animal, les avantages & les défauts naturels ont aussi leur source dans les vertus ou les vices qui ont précédé cette naissance.

Les âmes des hommes qui renaissent dans le monde, sortent du ciel, ou de l'enfer, ou du corps des animaux. Les premières apportent quelques avantages qui les distinguent, tels que la vertu, la fanté, la beauté, l'esprit ou les richesses. Elles animent les corps des grands princes ou des personnages d'un mérite extraordinaire. Delà vient le respect qu'ils portent aux personnes élevées en dignité ou d'une naissance illustre ; il les regardent comme destinés à l'état divin ou à l'état de sainteté qu'ils ont déjà commencé à mériter par leurs bonnes œuvres. Ceux dont les âmes sortent du corps des animaux sont moins parfaits, mais ils le sont plus néanmoins que ceux qui viennent de l'enfer. Les derniers sont considérés comme des scélérats que leurs crimes rendent dignes de toutes sortes de malheurs. « Delà vient, au jugement du père Tachard, » l'horreur que les Siamois ont pour la croix » de J. C. S'il eût été juste, disent-ils, sa jus-

» tice
» sup

Il r
recom
soit p
sur la
ciel,
bonne
pense,
l'enfer
dérabl
légère
de que
cet éta
est l'ex
mérem
ligion.

Ils a
anges
peuver
mais l
veiller
mes &
distrib
plus pa
de cie
les astr
tagnes

» tice & ses bonnes œuvres l'eussent garanti du
 » supplice honteux qu'il a souffert ».

 Siam.

Il n'y a pas d'action vertueuse qui ne soit recompensée dans le ciel, ni de crime qui ne soit puni dans l'enfer. Un homme qui meurt sur la terre, acquiert une nouvelle vie dans le ciel, pour y jouir du bonheur qui est dû à ses bonnes œuvres : mais après le tems de sa récompense, il meurt dans le ciel pour renaître dans l'enfer, s'il est chargé de quelque péché considérable ; ou s'il n'est coupable que d'une faute légère, il rentre dans le monde sous la figure de quelque animal ; & lorsqu'il a satisfait dans cet état à la justice, il redevient homme. Telle est l'explication que les talapoins donnent à la métempychose, point fondamental de leur religion.

Ils admettent des esprits, mais corporels. Les anges même ont des corps de différent sexe. Ils peuvent avoir des enfans, mais ils ne sont jamais sanctifiés ni divinifiés. Leur office est de veiller éternellement à la conservation des hommes & au gouvernement de l'univers. Ils sont distribués en sept ordres, les uns plus nobles & plus parfaits que les autres, placés dans autant de lieux différens. Chaque partie du monde, les astres mêmes, la terre, les villes, les montagnes, les forêts, le vent, la pluie, ont

Siam.

une de ces puissances qui les gouverne. Comme elles examinent avec une application continuelle la conduite des hommes pour tenir compte des actions qui méritent quelque récompense, c'est aux anges que les Siamois s'adressent dans leurs besoins, & qu'ils croient avoir obligation des graces qu'ils reçoivent. Mais ils ne reconnaissent pas d'autres démons que les âmes des méchans, qui sortant des enfers, où elles ont été retenues, errent pendant quelque tems dans le monde, & prennent plaisir à nuire aux hommes. Ils mettent au nombre de ces esprits malheureux les enfans mort-nés, les mères qui meurent dans le travail de l'enfantement, & ceux qui sont tués en duel.

Ils racontent des choses merveilleuses de certains anachorètes, qu'ils nomment *Prà-rafi*. Cette race de solitaires mènent une vie très-sainte & très-austère, dans des lieux éloignés du commerce des hommes. Les livres siamois leur attribuent une parfaite connaissance des secrets les plus cachés de la nature, l'art de faire de l'or & les autres métaux précieux. Il n'y a point de miracle qui soit au-dessus de leurs forces. Ils prennent toutes sortes de formes. Ils s'élèvent dans l'air. Ils se transportent légèrement d'un lieu à un autre. Mais, quoiqu'ils puissent se rendre immortels, parce qu'ils connaissent les

moye
Dieu
volon
cher,
les au
de tro
livres
moyen
qu'ils
Les
s'étonn
cemen
n'est q
quatre
ces par
entr'ell
tout ce
dont la
Sur ce
les secr
veilleu
par la
homme
le visag
ils ont
rond, &
les bien
lange c

moyens de prolonger leur vie, ils la sacrifient à Dieu de mille ans en mille ans, par une offrande volontaire qu'ils lui font d'eux-mêmes sur un bûcher, à la réserve d'un seul qui reste pour ressusciter les autres. Il est également dangereux & difficile de trouver ces puissans hermites. Cependant les livres des talapoins enseignent le chemin & les moyens qu'il faut prendre pour arriver aux lieux qu'ils habitent.

Siam.

Les cieux & la terre sont éternels. Un Siamois s'étonne qu'on puisse leur accorder un commencement & une fin. La terre n'est pas ronde. Ce n'est qu'une superficie plane, qu'ils divisent en quatre parties quarrées. Les eaux qui séparent ces parties, sont d'une subtilité qui ne permet entr'elles aucune sorte de communication. Mais tout cet espace est environné d'une muraille, dont la force est égale à sa prodigieuse hauteur. Sur ce mur sont gravés en gros caractères tous les secrets de la nature; & c'est là que les merveilleux hermites vont puiser leurs lumières, par la facilité qu'ils ont à s'y transporter. Les hommes des trois autres parties du monde ont le visage différent du nôtre. Dans la première, ils ont le visage quarré; ceux de la seconde l'ont rond, & ceux de la troisième triangulaire. Tous les biens y sont en abondance, sans aucun mélange de maux; & les alimens y prennent le

Siam.

goût qu'on desire. Aussi n'y peut-on exercer la charité ni d'autres vertus. Les habitans n'ayant aucune occasion de mériter, n'y peuvent acquérir la sainteté, ni se rendre dignes de récompense ou de punition : ce qui leur fait desirer ardemment de renaître dans la partie que nous habitons, où les occasions se présentent sans cesse pour faire le bien. C'est une grace qu'ils obtiennent, s'ils la demandent par les mérites du dieu qui a parcouru leur pays, quoiqu'il soit inaccessible pour nous.

Toute la masse de la terre a sous elle une étendue immense d'eau qui la soutient comme la mer porte un navire. Un vent impétueux tient ces eaux suspendues; & ce vent, qui est éternel comme le monde, les repousse continuellement pour empêcher leur chute. Un tems viendra, que le Dieu des Siamois a prédit, où le feu du ciel tombant sur la terre, réduira tout en cendre; & la terre purifiée sera rétablie dans son premier état. Cette doctrine dépend d'une autre explication. Les Siamois prétendent qu'autrefois les hommes avaient une taille gigantesque, jouissaient d'une santé parfaite pendant plusieurs siècles, n'ignoraient rien & menaient une vie fort innocente. Tous ces avantages ayant diminués dans la suite des tems, l'espèce humaine continuera de dégénérer, & les hommes

de vie
peine
état l
tront
s'aban
Alors
conna
Siam
ne s'y
ces gr
anima
role,
nent d
bles d
récom
La t
fera p
qui e
monde
qu'elle
gera d
fils &
repeup
d'abor
tront p
ignore
dissiper
ritable

deviendront à la fin si petits & si faibles, qu'à peine auront-ils la hauteur d'un pied. Dans cet état leur vie sera très-courte. Cependant ils croîtront en malice; & dans les derniers tems ils s'abandonneront aux crimes les plus honteux. Alors ils n'auront plus de loix ni de véritables connoissances. On croit déjà dans le royaume de Siam que la fin du monde approche, parce qu'il ne s'y trouve plus que de la corruption. Au reste ces grands changemens arriveront aussi dans les animaux, qui avoient autrefois l'usage de la parole, & qui l'ont déjà perdu. Les Siamois donnent de la liberté aux bêtes. Ils les croient capables de bien & de mal, & par conséquent de récompense & de punition.

Siam.

La terre, couverte de cendre & de poussière, sera purifiée par le souffle d'un vent impétueux qui enlèvera les restes de l'embrâsement du monde. Ensuite elle exhalera une odeur si douce, qu'elle attirera du ciel un ange femelle qui mangera de la terre purifiée & qui en concevra douze fils & douze filles, par lesquels le monde sera repeuplé. Les hommes qui en naîtront seront d'abord ignorans & grossiers, & ne se connaîtront pas eux-mêmes. Après s'être connus, ils ignoreront long-tems la loi. Mais enfin un dieu dissipera les ténèbres, en leur enseignant la véritable religion & toutes les sciences. La loi

 Siam.

sainte, inconnue depuis long-tems, revivra dans tous les esprits. C'est l'unique emploi que la nation juge digne de dieu. Elle estime au-dessous de lui le gouvernement du monde, & tous les soins qui regardent le corps des hommes & des animaux.

Ce renouvellement ou cette purification du monde, recommencera de tems en tems dans le cours de l'éternité.

En réduisant les explications du père Tachard à cet extrait, on croit en avoir conservé ce qu'il juge nécessaire pour faire connaître le dieu que les Siamois adorent aujourd'hui. Ils l'appellent *Sammono-khodom*. Son histoire a des rapports singuliers avec le christianisme. On suppose d'abord qu'il naquit dieu par sa vertu propre, & qu'immédiatement après sa naissance, il acquit sans aucun maître, & par une simple vue de son esprit, une parfaite connaissance de ce qui regarde le ciel, la terre, le paradis, l'enfer, & tous les secrets de la nature ; qu'au même instant il se souvint de tout ce qu'il avait fait dans les différentes vies qu'il avait menées ; qu'après avoir enseigné de profonds mystères aux peuples, il les leur laissa par écrit dans ses livres pour l'instruction de la postérité.

C'est lui-même, suivant Tachard, qui raconte dans

dans
haita
mes
assis
Siam
se fe
d'or
du ci
ration
& fes
gloire
tous l
Mais
dant T
de se
dans l
peuple
le mo
mettre
cluent
discipi
de San
rempli
que T
lui acc
ces, su
métrie
connai
Tom

dans ces livres, qu'étant devenu dieu, il sou-
 haita un jour de manifester sa divinité aux hom-
 mes par quelque prodige extraordinaire. Il était
 assis alors sous un arbre nommé *tonppo*, que les
 Siamois respectent beaucoup par cette raison. Il
 se sentit porté en l'air dans un trône éclatant
 d'or & de pierreries; & les anges descendant
 du ciel, lui rendirent les honneurs & les ado-
 rations qu'ils lui devaient. Son frère *Thevathat*,
 & ses sectateurs ne purent voir sans jalousie sa
 gloire & sa majesté. Ils conspirèrent sa perte avec
 tous les animaux qu'ils liguèrent aussi contre lui.
 Mais il remporta une victoire éclatante. Cepen-
 dant *Thevathat* aspirant aussi à la divinité, refusa
 de se soumettre & forma une nouvelle religion,
 dans laquelle il engagea quantité de rois & de
 peuples. Ce fut l'origine d'un schisme qui divisa
 le monde en deux parties. Les Siamois nous
 mettent dans celui de *Thevathat*; d'où ils con-
 cluent qu'il ne faut pas s'étonner qu'étant ses
 disciples, nous ignorions tout ce qu'ils ont appris
 de *Sammono-khodom*, & que nos écritures soient
 remplies de doutes & d'obscurités. Mais quoi-
 que *Thevathat* ne fût pas un véritable dieu, ils
 lui accordent d'avoir excellé dans plusieurs scien-
 ces, sur-tout dans les mathématiques & la gé-
 métrie: & comme nous avons reçus de lui ces
 connaissances, ils ne sont pas surpris que nous y

Siam.

 Slam.

ayons fait plus de progrès qu'eux. Enfin ce frère impie fut précipité au fond de l'enfer. Sammono-khodom raconte lui-même, qu'ayant visité les huit demeures infernales, il reconnut Thevathat dans la huitième, c'est-à-dire dans le lieu où les plus grands criminels sont tourmentés. Il fait la description de son supplice. Il le vit attaché à une croix avec de gros clous, qui lui perçaient les pieds & les mains avec d'insupportables douleurs : sa tête était environnée d'une couronne d'épines ; son corps tout couvert de plaies ; & pour comble de misère, un feu très-ardent le brûlait sans le consumer. La pitié fit oublier à Sammono-khodom toutes les injures qu'il avait reçues de ce frère coupable. Il lui proposa d'adorer ces trois mots, *Pputhang*, *Thamang*, *Sangkhang*, mots sacrés & mystérieux que les Siamois respectent beaucoup, & dont le premier signifie *Dieu* ; le second, *parole ou verbe de Dieu* ; le troisième, *imitation de Dieu*. La grace de Thevathat fut mise à cette condition. Mais après avoir adoré les deux premiers mots, il refusa d'adorer le troisième, parce qu'il signifie *imitateur de Dieu* ou *prêtre*, & que les prêtres sont des hommes pécheurs qui ne méritent pas ce respect. Il fut abandonné à son obstination, & son châtiment dure encore.

Tachard observe qu'entre plusieurs obstacles

qui é
leur
de re
ques
qui l
différ
une i
& lon
pliqu
qu'ils
qu'ils
prend

On
que d
était
sous
naissan
comm
desqu
sa vie
délivr
désola
très-p
rain d
sa fem
écarté
sions,
mine,

qui éloignent les Siamois de l'évangile, rien ne leur en inspire tant d'aversion que cette sorte de ressemblance qu'ils croient trouver sur quelques points entre leur religion & la nôtre, & qui leur persuade que ce Thevathar n'est pas différent de J. C. Ils regardent le crucifix comme une image parfaite du châtiment de Thevathar, & lorsqu'un missionnaire entreprend de leur expliquer les articles de notre foi, ils lui répondent qu'ils n'ont pas besoin de ses instructions, & qu'ils savent déjà tout ce qu'il croit leur apprendre.

Siam.

On lit dans les écrits de Sammono-khodom, que depuis qu'il avait aspiré à devenir dieu, il était revenu cinq cens cinquante fois au monde sous différentes figures; que dans chaque renaissance il avait toujours été le premier, & comme le prince des animaux, sous la figure desquels il naissait; que souvent il avait donné sa vie pour ses sujets, & qu'étant singe, il avait délivré une ville d'un monstre horrible qui la désolait par ses ravages; qu'il avait été un roi très-puissant; qu'avant d'avoir obtenu le souverain domaine de l'univers, il s'était retiré avec sa femme & ses deux enfans dans des solitudes écartées, où il était mort au monde & à ses passions, jusqu'à souffrir sans émotion qu'un bramine, qui voulait éprouver sa constance, lui

Siam.

enlevât son fils & sa fille, & les tourmentât devant lui; qu'il avait donné sa femme à un pauvre qui lui demandait l'aumône; & qu'enfin après s'être crevé les yeux, il s'était sacrifié lui-même en distribuant sa chair aux animaux, pour les soulager dans une faim pressante. Telles sont les actions vertueuses dont les talapoins proposent l'imitation au peuple.

Dans son apothéose, son ame monta au huitième ciel, pour n'être plus sujette aux misères humaines, & pour y jouir d'une félicité parfaite. Elle ne renaîtra jamais; ce que les Siamois nomment anéantissement. Ce n'est pas une véritable destruction; mais une ame ne paraît plus sur la terre, quoiqu'elle vive au ciel. Le corps de Sammono-khodom fut brûlé; & ses disciples ont conservé jusqu'à présent ses os, dont une partie est dans le royaume de Siam, & l'autre dans celui du Pégu. On leur attribue des vertus merveilleuses. Avant sa mort, il ordonna qu'on fit son portrait, & qu'on lui rendît sans cesse les honneurs dûs à sa divinité.

Toute sa loi est comprise comme la nôtre dans dix préceptes, mais beaucoup plus sévères. Les circonstances & la nécessité même n'excusent pas le péché. Plusieurs articles qui ne sont parmi nous que de perfection & de conseil, passent chez les Siamois pour des commandemens indis-

penfa
vrer
mis d
tuer
preté
moin

San
talapo
plus
teté.
vréré
vêtem
aucun
à l'or
ils son
fession
d'ama
leur é

Pa
qu'un
ferme
fait v
comm
ceux
que l'
s'effor
du mé
plus r

pensables. L'usage de toute liqueur capable d'enivrer leur est interdit. Le vin ne leur est pas permis dans les plus pressans besoins. Ils ne peuvent tuer aucun animal. Ils ont des préceptes de propreté & de bienséance, qu'ils ne respectent pas moins que ceux de la vertu.

Siam.

Sans vœu, sans aucun lien qui attache les Malapins à leur condition, ils sont assujettis au plus rigoureux joug de l'obéissance & de la chasteté. Lalouberie y a joint même celui de la pauvreté; car il leur est défendu d'avoir plus d'un vêtement, & d'en avoir de précieux; de garder aucun aliment du soir au lendemain; de toucher à l'or & à l'argent, ni d'en désirer. Mais comme ils sont toujours libres d'abandonner leur profession, ils ont l'art, en menant une vie réglée, d'amasser de quoi vivre, lorsqu'ils abandonnent leur état.

Passons aux funérailles des Siamois. Aussi-tôt qu'un malade a rendu le dernier soupir, on enferme son corps dans une bière de bois, dont on fait vernir ou même dorer le dehors. Mais, comme les vernis de Siam, moins bons que ceux de la Chine, n'empêchent pas toujours que l'odeur ne se fasse sentir par les fentes, on s'efforce de continuer les intestins du mort avec du mercure qu'on lui verse dans la bouche. Les plus riches ont des bières de plomb qu'ils font

Siam.

aussi dorer. La bière est placée avec respect sur quelque chose d'élevé, tel qu'un bois de lit soutenu par des pieds, pour attendre le chef de la famille s'il est absent, ou pour se donner le tems de préparer les honneurs funèbres. On y brûle des bougies & des parfums. Chaque nuit un certain nombre de talapoins, rangés dans la chambre le long des murs, chantent en langue balie. On les nourrit, & leur service est payé. Leurs chants sont des moralités & des leçons sur le chemin du ciel qu'ils enseignent à l'ame du mort.

La famille choisit un lieu commode à la campagne, pour y rendre au corps les derniers devoirs, qui consistent à le brûler avec diverses cérémonies. Ce lieu est ordinairement près de quelque temple que le mort ou quelqu'un de ses ancêtres ont fait bâtir. On forme une enceinte de bambou, avec quelques ornemens d'architecture à-peu-près du même ouvrage que les berceaux & les cabinets de nos jardins, ornée de papiers peints ou dorés qu'on découpe pour représenter des maisons, des meubles, & des animaux domestiques & sauvages. Le centre de cet enclos est occupé par le bûcher que les familles composent de bois odoriférans, tels que le sandal blanc ou jaune, & le bois d'aigle. On fait consister le plus grand honneur à donner

beau
d'y r
fauda
bûche
nérai
si glo
une t
cette
Le
d'inft
est co
mort
tête v
fait p
ges d
raill
bou c
fenest
des é
mais
appro
pas la
& les
rent
ils se
pas p
cette
magn

beaucoup d'élévation au bûcher, non à force d'y mettre du bois, mais par de grands échafaudages sur lesquels on met de la terre & le bûcher par-dessus. Laloubere raconte qu'aux funérailles de la dernière reine, l'échafaut fut élevé si glorieusement, qu'on fut obligé d'employer une machine européenne pour lever la bière à cette hauteur.

Siam.

Le corps est porté au son d'un grand nombre d'instrumens. Il marche à la tête du convoi, qui est composé de toute la famille & des amis du mort, hommes & femmes vêtus de blanc, la tête voilée d'une toile blanche. Le chemin se fait par eau, lorsqu'on peut éviter les voyages de terre. Dans les plus magnifiques funérailles, on porte de grandes machines de bambou couvertes de papier peint & doré, qui représentent non-seulement des palais, des meubles, des éléphans, & d'autres animaux ordinaires, mais des monstres bizarres, dont quelques-uns approchent de la forme humaine. On ne brûle pas la bière. Le corps est placé nu sur le bûcher, & les talapoins du couvent le plus proche chantent pendant un quart d'heure; après lequel ils se retirent sans paraître davantage. Ce n'est pas par des vues de religion qu'on les appelle à cette scène, mais seulement pour la rendre plus magnifique. On donne à la cérémonie un air de

Siam.

fête; & quoique les parens y fassent quelques lamentations, Laloubere assure qu'on n'y loue pas de *pleureuses*. Après le départ des talapoins, on voit commencer les spectacles, qui durent tout le jour sur différens théâtres. Vers midi, un valet des talapoins met le feu au bûcher, qu'on ne laisse brûler ordinairement que l'espace de deux heures. Si c'est le corps d'un prince du sang ou de quelque seigneur que le roi a nommé, c'est le monarque lui-même qui met le feu au bûcher, sans sortir de son palais, en lâchant un flambeau allumé le long d'une corde que l'on tend depuis ses fenêtres jusqu'au lieu de l'exécution. Jamais le feu ne consume entièrement le corps. Il ne fait que le rôtir, & souvent fort mal. Les restes sont renfermés dans la bière, & déposés sous une des pyramides qu'on voit autour des temples. Quelquefois on y enterre avec le mort des pierrieres & d'autres richesses, dans la confiance qu'on a pour des lieux que la religion rend inviolables. Ceux qui n'ont ni temple ni pyramide, gardent quelquefois chez eux les restes mal brûlés de leurs parens. Mais on voit peu de Siamois assez riches pour bâtir un temple, qui n'emploient quelque partie de leur bien à cet établissement, & qui n'y enfouissent les richesses qui leur restent. Les plus pauvres font faire au moins quelque idole, qu'ils donnent aux tem-

ples de
pouvo
le sec
gieux
n'ont
corps
nent p

Il a
dignit
que m
magni
faites
de l'é
remar
l'usage
mais c
pour le
brûler
les en
en cou
quelqu
dre. L
des co
ne pet
Le
liberté
de sa
& les

bles déjà bâtis. Si leur pauvreté va jusqu'à ne pouvoir brûler leurs parens, ils les enterrent avec le secours des talapoins; mais comme ces religieux ne marchent jamais sans salaire, ceux qui n'ont pas même de quoi les payer, exposent le corps de leurs proches dans quelque lieu éminent pour servir de pâture aux oiseaux de proie.

Il arrive quelquefois qu'un Siamois élevé en dignité fait déterrer le corps de son père, quoique mort depuis long-tems, pour lui faire de magnifiques funérailles, si celles qu'on lui a faites au tems de sa mort, n'étaient pas dignes de l'élévation présente de sa famille. On a déjà remarqué que dans les maladies épidémiques, l'usage est d'enterrer les corps sans les brûler, mais qu'on les déterre quelques années après pour leur rendre cet honneur. La loi défend de brûler ceux que la justice condamne à mourir, les enfans morts-nés, les femmes qui meurent en couche, ceux qui périssent par l'eau ou par quelque désastre extraordinaire, tel que la foudre. Les Siamois mettent ces malheureux au rang des coupables, parce que dans leur principe il ne peut arriver de malheur à l'innocence.

Le deuil n'est pas forcé à Siam. Chacun a la liberté d'en régler les marques sur le sentiment de sa douleur. Aussi voit-on plus souvent les pères & les mères en deuil pour la mort de leurs

Siam.

enfans, que les enfans pour celle de leurs pères. Quelquefois un père & une mère embrassent la vie religieuse après avoir perdu ce qui les attachait au monde, ou se rasent du moins la tête l'un à l'autre; car il n'y a que les véritables talapoins qui puissent se raser aussi les sourcils. On ne lit dans aucun voyageur, & toutes les recherches de Lalouberie n'ont pu lui faire découvrir que les Siamois invoquent leurs parens morts. Mais ils se croient souvent tourmentés par leurs apparitions. La crainte plutôt que la piété les engage alors à porter près de leurs tombeaux des viandes que les animaux mangent; ou à faire pour eux des libéralités aux talapoins, qui leur prêchent que l'aumône rachète les péchés des morts & des vivans.

Histoire
naturelle
de Siam.

Toutes les relations s'accordent à représenter le royaume de Siam comme un pays presque inculte. Dans les parties qui sont éloignées des rivières, il est couvert de bois. Celles qui sont mieux arrosées, & que l'inondation régulière sert encore plus à rendre fertiles, produisent assez abondamment tout ce que le travail des habitans leur confie. Lalouberie attribue principalement leur fécondité au limon que les pluies entraînent des montagnes.

Les Siamois ne connaissent que trois saisons; l'hiver, le petit été & le grand été. La première,

qui ne
de déc
posée
le gran
à-peu-
qu'ils
mais il
Aussi d
dation
jardins
couvro
de l'hi
la dim
incom
n'ont p
été, ils
des an
deux f
lairem
L'hi
Comb
torrid
n'y en
des pl
de l'un
Ainsi
penda
pole a

qui ne dure que deux mois, répond à nos mois de décembre & de janvier. La seconde est composée des trois suivans; & les sept autres forment le grand été. Ainsi l'hiver des Siamois arrive à-peu-près au même tems que le nôtre, parce qu'ils sont comme nous au nord de la ligne; mais il est aussi chaud que notre plus grand été. Aussi dans tout autre tems que celui de l'inondation couvrent-ils toujours les plantes de leurs jardins contre l'ardeur du soleil, comme nous couvrons les nôtres contre le froid de la nuit ou de l'hiver. Cependant pour les besoins du corps, la diminution du chaud leur paraît un froid assez incommode. Le petit été est leur printems. Ils n'ont pas d'automne; au lieu d'un seul grand été, ils en pourraient compter deux à l'imitation des anciens qui ont parlé des Indes; puisque deux fois l'année ils ont le soleil perpendiculairement sur leurs têtes.

L'hiver est sec à Siam, & l'été pluvieux. Combien de fois a-t-on remarqué que la zone-torride ferait sans doute inhabitable, si le soleil n'y entraînait toujours après lui des nuages & des pluies; & si le vent n'y soufflait sans cesse de l'un des poles, quand le soleil est vers l'autre! Ainsi dans le royaume de Siam, le soleil étant pendant l'hiver au midi de la ligne, ou vers le pole antarctique, les vents du nord règnent tou-

Siam.

jours, & tempèrent l'air jusqu'à le rafraîchir sensiblement. Au contraire pendant l'été, lorsque le soleil est au nord de la ligne & directement sur la tête des Siamois, les vents du midi, dont le souffle ne cesse point, y causent des pluies continuelles, ou du moins disposent toujours le tems à la pluie. C'est cette règle constante des vents que les Portugais ont nommée *moncaos*, & que nos gens de mer appellent *mouçons* après eux. Les vents du nord empêchent les vaisseaux pendant six mois d'arriver à la barre de Siam; & ceux du midi les empêchent pendant six mois d'en sortir.

Les Siamois n'ont pas de mot dans leur langue pour exprimer ce que nous appellons une semaine; mais ils nomment comme nous les sept jours par les planètes, & leurs jours répondent aux nôtres. Cependant le jour y commence plutôt qu'ici d'environ six heures. Ils fixent le commencement de l'année au premier jour de la lune de novembre ou de décembre, suivant certaines règles; mais ils marquent moins leurs années par le nombre, que par des noms qu'ils leur donnent. Tels que l'année du cochon, du serpent, &c. Leurs mois sont estimés vulgairement de trente jours. Ils ne leur donnent pas d'autre nom que celui de leur rang numérique; c'est-à-dire, premier, second, &c.

Le
fain d
croît d
élevées
ou com
le moy
hauts,
Mais f
ou de
seul re
pour le
bitués
farine d

Les S
& les b
passée p
qui sép
dans un
leur cha
cet inst
roue &
qui est
un autr
troisièm
manche
qui por
liées q
On v

Le riz est leur principale récolte & le plus sain de leurs alimens. Cependant le froment croît dans celles de leurs terres qui sont assez élevées pour éviter l'inondation. On les arrose, ou comme nos jardins avec des arrosoirs, ou par le moyen de quelques réservoirs encore plus hauts, dans lesquels on retient l'eau de pluie. Mais soit que le peuple soit effrayé du travail ou de la dépense, Laloubere raconte que le roi seul recueille du froment; & peut-être moins pour le goût que par curiosité. Les Français habitués dans le royaume faisaient venir de la farine de Surate.

Les Siamois emploient au labourage les buffles & les bœufs; ils les conduisent avec une corde, passée par un trou qu'ils leur font au cartilage qui sépare les naseaux, & qu'ils passent aussi dans un anneau qui est au bout du timon de leur charrue. Au reste rien n'est plus simple que cet instrument de leur agriculture. Il est sans roue & composé de trois pièces de bois: l'une qui est un bâton assez long pour servir de timon; un autre recourbé, qui en est le manche; & un troisième plus court & plus attaché au bas du manche, à angles presque droits. C'est celui-ci qui porte le soc, & ces quatre pièces ne sont liées qu'avec des courroies.

On voit à Siam du bled de Turquie, mais

Siam.

seulement dans les jardins. Les Siamois en font bouillir ou griller l'épi entier, sans en détacher les grains, & le mangent dans cet état. Ils ont des pois & d'autres légumes, dont nos voyageurs se contentent de dire qu'ils ne ressemblent point aux nôtres. Cependant Laloubere vit dans leurs mains d'excellentes patates & des ciboules; mais il n'y vit point d'oignons. Il vit de grosses raves, de petits concombres, de petites citrouilles dont le dedans était rouge, des melons d'eau, du persil, du baume & de l'oseille. Nos racines & la plupart des herbes dont nous composons nos salades, leur sont inconnues; quoiqu'il y ait apparence que toutes ces plantes qui croissent à Batavia, ne réussiraient pas moins dans le royaume de Siam.

Les tubéreuses y sont fort communes. On y voit assez d'œillers, mais peu de roses; & ces fleurs y ont beaucoup moins d'odeur qu'en Europe. Le jasmin y est si rare, qu'il ne s'en trouve, dit-on, que dans les jardins du roi. Les amarantes & les tricolors le sont moins. Mais à la place de nos autres fleurs que le pays ne produit point, ou qu'on n'y a jamais portées, on y en trouve un grand nombre qui lui sont particulières, & qui ne sont pas moins agréables par leur couleur & leur forme que par leur odeur. Quelques-unes ne font sentir leur parfum

que la n
du jour.

Les v
couvert,
riété d'es
bou, ni
muns av
entre les
vante be
produit u
la filer, d
de cerra
dans leur
& plus d
plus de
que le m
serve m
mortier
que dans
lir l'écor
bœuf ou
sucre. U
leurs for
des plus
Mais les
œuvre.

Ils fon
linges de

que la nuit, parce qu'il se dissipe dans la chaleur du jour.

Siam.

Les vastes forêts dont le royaume de Siam est couvert, fournissent aux habitans une grande variété d'excellens arbres. On ne parle pas du bambou, ni de quantité d'autres qui leur sont communs avec tous les autres pays des Indes. Mais entre les cotonniers qu'ils ont en abondance, on vante beaucoup celui qui se nomme *capoc*. Il produit une espèce d'ouate si fine qu'on ne peut la filer, & qui leur tient lieu de duvet. Ils tirent de certains arbres diverses huiles qu'ils mêlent dans leurs cimens, pour les rendre plus onctueux & plus durables. Un mur qui en est revêtu, a plus de blancheur & n'a guères moins d'éclat que le marbre. Un vase de cette matière conserve mieux l'eau que la terre glaise; leur mortier est meilleur aussi que le nôtre, parce que dans l'eau qu'ils y emploient, ils font bouillir l'écorce de certains arbres avec des peaux de bœuf ou de buffle, & qu'ils y mêlent même du sucre. Une espèce d'arbres fort communs dans leurs forêts, jette cette gomme qui fait le corps des plus beaux vernis de la Chine & du Japon. Mais les Siamois ignorent l'art de la mettre en œuvre.

Ils font du papier, non-seulement de vieux linges de coton, mais aussi de l'écorce d'un arbre

Siam.

qu'ils nomment *ton-coë*, & qu'ils pilent comme le linge. Quoiqu'il n'ait pas la blancheur du nôtre, ils écrivent dessus avec de l'encre de la Chine. Souvent ils le noircissent, pour écrire avec une espèce de craie, qui n'est que de la terre glaise séchée au soleil. Ils écrivent aussi avec un style ou un poinçon sur les feuilles d'une sorte d'arbre qui a beaucoup de ressemblance avec le palmier, & qui se nomme *tan*.

Les bois de construction pour les maisons & les vaisseaux, & d'ornement pour la sculpture & la menuiserie, sont d'une excellence & d'une variété singulières. Il s'en trouve de léger & de fort pesant, d'aisé à fendre, & d'autre qui ne se fend point, quelques clous & quelques chevilles qu'il reçoive. Le dernier, que les Européens ont nommé *bois marie*, est meilleur qu'aucun autre pour les courbes de navire. L'arbre que les Portugais appellent *arvore de raiz*, & les Siamois *copai*, a cette propriété commune avec le peletuvier d'Afrique, que de ses branches on voit pendre jusqu'à terre plusieurs filets, qui prenant racine, deviennent autant de nouveaux troncs. Il se forme ainsi une espèce de labyrinthe de ces riges, qui se multiplient toujours & qui tiennent les unes aux autres par les branches d'où elles sont tombées.

Il se trouve à Siam des arbres si hauts & si droits,

droits,
seize à
tronc,
relève
par une
aux de
hautes,
ornées
nacres

Lalo
de bois
nous co
de mûn
vers à f
en font
dance,
parce q
comme
sueur.

Le b
Siam, d
pays, q
chinchin
trouve
ties cor
taine et
cette pr
rive pas
Ton

droits, qu'un seul suffit pour faire un balon de seize à vingt toises de longueur. On creuse le tronc, on l'élargit à l'aide du feu; ensuite on relève ses côtés par un bordage, c'est-à-dire, par une planche de même longueur. On attache aux deux bouts une proue & une poupe fort hautes, un peu recourbées en dehors & souvent ornées de sculpture & de dorure, & de quelques nacres de perles en pièces de rapport.

Siam.

Lalubere admire que parmi tant d'espèces de bois, les Siamois n'en aient pas une seule que nous connaissions en Europe. Ils n'ont pu élever de mûriers. Le pays est par conséquent sans vers à soie. Ils n'ont pas de lin; & les Indiens en font peu de cas. Le coton qu'ils ont en abondance, leur paraît plus agréable & plus sain, parce que la toile de coton ne se refroidit pas comme celle de lin, lorsqu'elle est mouillée de sueur.

Le bois d'aigle ou d'aloës n'est pas rare à Siam, & passe pour meilleur qu'en tout autre pays, quoiqu'inférieur au calamba de la Cochinchine. Lalubere nous apprend qu'il ne se trouve que par morceaux, qui sont des parties corrompues dans les arbres d'une certaine espèce. Tout arbre n'est pas attaqué de cette précieuse corruption; & comme elle n'arrive pas non plus aux mêmes parties, c'est une

recherche assez difficile dans les forêts de Siam:

Siam.

Le thé, dont les Siamois font beaucoup d'usage, leur vient de la Chine; le café de l'Arabie, & le chocolat de Manille, capitale des Philippines, où les Espagnols le portent des Indes occidentales; mais l'aréka & le bétel, qu'ils cultivent soigneusement, sont si communs dans le pays, que jamais on n'est exposé à manquer d'un secours dont l'habitude a fait une nécessité à tous les Indiens.

Tous les arbres fruitiers des Indes croissent heureusement à Siam, & ne laissent manquer les habitans d'aucune de ces espèces de fruits. On remarque en général que la plupart ont tant d'odeur & de goût, qu'on ne les trouve délicieux qu'après s'y être accoutumé. Au contraire les fruits d'Europe paraissent sans goût & sans odeur, lorsqu'on est accoutumé aux fruits des Indes. Laloubere, parlant des fruits de Siam, assure, qu'à l'exception des oranges, des citrons & des grenades, les Siamois n'ont aucun des fruits que nous connaissons. Il n'a pas même reconnu nos figes dans celles qu'ils estiment le plus. Les melons de Siam ne sont pas non plus des vrais melons. Mais le même auteur ne trouve au sucre siamois, qui croît en abondance dans les plus belles cannes du monde, que le défaut d'être mal préparé. Les Orientaux n'ont pas d'au-

tre suc
vignes
donné
dont le
Françai

Les
la répu
royaum
tres ou
parts, p
nement
même c
quantité
erner ju
temples
fois cre
neaux,
dant les
les der
veine d
qu'ils y
rivée de
quelque
tout d'
avait tr
avantage
des pro
qu'à dé

tre sucre purifié que le candi. On a planté quelques vignes dans les jardins du roi de Siam, qui n'ont donné qu'un petit nombre de mauvaises grappes, dont le grain croît petit, & d'un goût que les Français trouvaient amer.

Siam.

Les Indes orientales n'ont pas de pays qui ait la réputation d'être plus riche en mines que le royaume de Siam. La multitude d'idoles & d'autres ouvrages de fonte qu'on y voit de toutes parts, persuade en effet qu'elles étaient anciennement mieux cultivées qu'aujourd'hui. On croit même que les Siamois en tiraient cette grande quantité d'or, dont la superstition leur a fait orner jusqu'aux lambris & aux combles de leurs temples. Ils découvrent souvent des puits autrefois creusés, & les restes de quantité de fourneaux, qui peuvent avoir été abandonnés pendant les anciennes guerres du Pégu. Cependant les derniers rois n'ont pu rencontrer aucune veine d'or ou d'argent, qui valût le travail qu'ils y ont employé. Celui qui régnait à l'arrivée des envoyés de France, s'était servi de quelques Européens pour cette recherche, surtout d'un Espagnol venu du Mexique, qui avait trouvé pendant vingt ans, de grands avantages à flatter l'avarice de ce prince par des promesses imaginaires. Elles n'ont abouti qu'à découvrir quelques mines de cuivre assez

Siam.

pauvres, quoique mêlées d'un peu d'or & d'argent. A peine cinq cent livres de mine rendaient-elles une once de métal; & le chef de l'entreprise, non plus que les Siamois, n'était pas capable d'en faire la séparation. Le roi de Siam, pour rendre ce mélange plus précieux, y fait ajouter de l'or. C'est ce que toutes nos relations appellent du tombac. On prétend que les mines de Bornéo en produisent naturellement d'assez riche. Mais ce qui en fait la valeur, c'est la quantité d'or dont il est mêlé.

Laloubera ramena de Siam un médecin provençal nommé *Vincent*, qui, étant sorti de France pour aller en Perse, s'était laissé conduire à Siam par le bruit du premier voyage des Français. Comme il entendait les mathématiques & la chymie, il y fut retenu pour travailler aux mines. Son exemple servit à rectifier un peu les opérations des Siamois. Il leur fit appercevoir au sommet d'une montagne une mine de fort bon acier, qui avait été découverte anciennement. Il leur en découvrit une de cristal, une d'antimoine, une d'émeril & quelques autres, avec une carrière de marbre blanc. Mais il ne leur indiqua point une mine d'or, qu'il trouva seul & qu'il jugea fort riche, sans avoir eu le tems d'en faire l'essai. Plusieurs Siamois, la plupart talapoins, venaient le consulter secrètement sur

l'art de
lui ap
il tira
& de
métau

A l'
en cul
abonda

Leur é
se déb

purifié
comm

tales.
comm

à thé,
pierre

poudre
à le re

de ces
L'étain

touten
Ils d

fine. C
ces rec

& des
Laloub

senté

l'art de purifier & de séparer les métaux. Ils lui apportaient des montres de mines, dont il tirait une assez grande quantité d'argent pur; & de quelques autres, un mélange de divers métaux.

Stam.

A l'égard de l'étain & du plomb, les Siamois en cultivent depuis long-temps des mines très-abondantes, dont ils tirent un assez grand revenu. Leur étain, que les Portugais ont nommé *calin*, se débite dans routes les Indes. Il est mou, mal purifié, & tel qu'on le voit dans les boîtes à thé communes qui nous viennent des régions orientales. Pour le rendre plus dur & plus blanc, comme on le voit aussi dans les plus belles boîtes à thé, ils y mêlent de la *cadmie*, espèce de pierre minérale qui se réduit facilement en poudre, & qui étant fondue avec le cuivre, sert à le rendre jaune. Mais elle rend l'un & l'autre de ces deux métaux plus cassant & plus aigre. L'étain blanchi avec de la cadmie, se nomme *toutenague*.

Ils ont dans leurs montagnes de l'agate très-fine. Quelques talapoins qui font leur étude de ces recherches, montrèrent à Vincent des saphirs & des diamans sortis de leurs mines. On assura Lalouberé que divers particuliers ayant présenté aux officiers du roi quelques diamans.

Siam.

qu'ils avaient trouvés, s'étaient retirés au Pégu, dans le chagrin de n'avoir reçu aucune récompense.

La ville de Campeng-pet, célèbre par ses excellentes mines d'acier, en fournit assez pour faire des couteaux, des armes & d'autres instrumens à l'usage du pays. Les couteaux siamois qui ne sont pas regardés comme une arme, quoiqu'ils puissent en servir au besoin, ont une lame d'un pied de long & large de trois ou quatre doigts. On connaît peu de mines de fer à Siam, & les habitans entendent mal l'art de le forger. Aussi n'ont-ils pour leurs galères que des ancres de bois, auxquelles ils attachent de grosses pierres. Ils n'ont pas d'épingles, d'aiguilles, de clous, de ciseaux ni de ferrures. Quoique leurs maisons soient de bois, ils n'emploient pas un clou à les bâtir. Chacun se fait des épingles de bambou, comme nos ancêtres en faisaient d'épines. Leurs cadenats viennent du Japon; les uns de fer, qui sont excellens, d'autres de cuivre, la plupart fort mauvais.

Ils font de la poudre à canon, mais très-mauvaise aussi; ce qui n'empêche pas que le roi n'en vende beaucoup aux étrangers. On en rejette le défaut sur la qualité du salpêtre qu'ils tirent de leurs rochers, où il se forme de la

fiente
fort gr
les. Ind

L'in
des in
plus g
mence
mosqu
de pea
jambes
du pay
péens.
prend
l'inond
en Eur
n'ont p
arbres.
font le

En p
dû san
reçu d
autan
c'est u
que, &
faire c
tous l
celui
aire l

fiente de chauves-fouris ; animaux qui sont en fort grand nombre & très-grands dans toutes les Indes.

Siam.

L'inondation annuelle qui fait périr la plupart des insectes, sert aussi à les faire renaître en plus grand nombre, aussi-tôt que les eaux commencent à se retirer. Les maringouins ou les mosquitoes ont tant de force à Siam, que les bas de peau les plus épais ne garantissent pas les jambes de leurs piquûres. Cependant les naturels du pays n'y sont pas si maltraités que les Européens. Un voyageur observe que la nature apprend aux animaux siamois les moyens d'éviter l'inondation. Les oiseaux qui ne perchent pas en Europe, tels que les perdrix & les pigeons, n'ont pas ici de retraite plus familières que les arbres. Les fourmis doublement prudentes, y font leurs nids & leurs magasins sur les arbres.

En parlant des animaux, le premier rang est dû sans doute à l'éléphant, qui paraît l'avoir reçu de la nature par ses merveilleuses qualités, autant que par la supériorité de sa taille. Mais c'est un article épuisé dans les relations d'Afrique, & qui ne demande à être rappelé que pour faire observer, avec tous les voyageurs, que de tous les pays connus, Siam est tout-à-la-fois celui qui contient le plus d'éléphants, qui en tire le plus d'utilité, & qui leur rend le plus

Siam.

d'honneur. Les Siamois parlent d'un éléphant comme d'un homme. Ils le croient parfaitement raisonnable; & l'unique avantage qu'il donne sur ces animaux à l'espèce humaine, est celui de la parole. Il suffira de rapporter ici la manière dont ils les prennent, sur le témoignage de Laloubere, qui eut la curiosité d'assister à ce spectacle. Comme les forêts de Siam sont remplies d'éléphants sauvages, la difficulté ne consiste que dans le choix d'un lieu convenable aux pièges qu'on leur dresse.

On fait une espèce de tranchée, composée de deux terrasses qu'on élève presque à plomb de chaque côté, & sur lesquelles un simple spectateur peut se tenir sans danger. Dans le fond, qui est entre ces terrasses, on plante un double rang de troncs d'arbres, hauts d'environ dix pieds, assez gros pour résister aux efforts de l'éléphant, & si ferrés qu'il ne reste de place entre deux que pour le passage d'un homme. On a des éléphants femelles, exercés à cette espèce de chasse, qu'on laisse paître librement aux environs. Ceux qui les mènent se couvrent de feuilles pour ne pas effaroucher les éléphants sauvages; & ces femelles ont assez d'intelligence pour appeler les mâles par leurs cris. Lorsqu'il n paraît un, elles s'engagent aussi-tôt dans la tranchée, où le mâle ne manque pas de les suivre. L'issue

de l'espe
aussi de
sauvage
parce q
qu'il ou
trompe
qu'une
trouve
qu'il ne
difficulté
ridor. P
les tron
lent ave
dans sa
entre le
& contr
ses dent
qui l'on
lacets d
lui jette
presque
derrière
l'un de
coulant
grand n
lorsqu'
pied, o
par les

de l'espace est un *corridor* étroit, & composé aussi de gros troncs d'arbres. Dès que l'éléphant sauvage est entré dans ce corridor, il est pris; parce que la porte, qui lui sert d'entrée, & qu'il ouvre en la poussant devant lui avec sa trompe, se referme de son propre poids, & qu'une autre porte par laquelle il doit sortir, se trouve fermée. D'ailleurs ce lieu est si étroit, qu'il ne peut entièrement s'y tourner. Ainsi la difficulté se réduit à l'engager seul dans le corridor. Plusieurs hommes qui se tiennent derrière les troncs, entrent dans la tranchée & le harcèlent avec beaucoup d'ardeur. Ceux qu'il poursuit dans sa colère, se réfugient derrière les troncs, entre lesquels il pousse inutilement sa trompe, & contre lesquels il casse quelquefois le bout de ses dents. Mais pendant qu'il s'attache à ceux qui l'ont irrité, d'autres lui jettent de longs lacets dont ils retiennent l'un des bouts, & les lui jettent avec tant d'adresse, qu'il ne manque presque jamais d'y engager un de ses pieds de derrière. Ces lacets sont de grosses cordes, dont l'un des bouts est passé dans l'autre en nœud coulant. L'éléphant en traîne quelquefois un grand nombre à chaque pied de derrière. Car lorsqu'une fois le lacet est ferré au-dessus du pied, on en lâche le bout pour n'être pas entraîné par les efforts d'un animal si robuste. Plus il

Siam.

^{Siam.} s'irrite, moins il marque d'attention pour les femelles. Cependant pour le faire sortir de l'espace, un homme, monté sur une autre femelle, y entre, en fort, & rentre plusieurs fois par le corridor. Cette femelle appelle chaque fois les autres par un coup sec de sa trompe qu'elle donne contre terre. Enfin les autres femelles la suivent; & l'on cesse alors d'irriter l'éléphant sauvage, qui revenant bientôt à lui-même, se détermine à les suivre aussi. Il pousse devant lui avec sa trompe la première porte du corridor, par laquelle il les a vu passer. Il y entre à son tour, mais il n'y trouve pas les femelles qu'on a déjà fait sortir successivement par l'autre porte. Aussi-tôt qu'il y est entré, on lui jette sur le dos plusieurs seaux d'eau pour le rafraîchir; & dans le même instant, avec une promptitude & une adresse incroyable, on le lie aux troncs du corridor avec les lacets qu'il traîne à ses pieds. Ensuite on fait entrer à reculons, par l'autre porte, un mâle apprivoisé, au cou duquel on le lie aussi par le cou: on le détache alors des troncs, pour lui laisser la liberté de suivre l'éléphant privé, qui le traîne presque autant qu'il le conduit. En sortant, il se trouve entre deux autres éléphants qu'on a placés des deux côtés de la porte, & qui aident comme le premier à le mener sous un hangard voisin, où

il est à pivot.
état. P
trois f
compag
lement
assura
leur pa
l'esclav

Les
sensibles
voir au
vir, &
qu'ils
forêts,
sans ce
& que
plus ru
est de
femelle
moins
Laloub
puni p
de se
d'où il
cienne
sa plac
Les

il est attaché de fort près par le cou, à un gros pivot. Il demeure vingt-quatre heures dans cet état. Pendant ce tems, on lui mène deux ou trois fois des éléphans privés pour lui tenir compagnie. Delà il se laisse conduire, assez facilement dans la loge qu'on lui a destinée. On assura Laloubère que les plus sauvages prennent leur parti dans huit jours, & s'accoutument à l'esclavage.

Siam.

Les Siamois prétendent que les éléphans sont sensibles à l'air de grandeur; qu'ils aiment à voir autour d'eux plusieurs valets pour les servir, & des femelles pour leurs maîtresses, quoiqu'ils ne desirerent leur commerce que dans les forêts, lorsqu'ils sont en pleine liberté; que sans ce faste, ils s'affligent de leur condition; & que s'ils font quelque faute considérable, le plus rude châtement qu'on puisse leur imposer, est de retrancher leur maison, de leur ôter leurs femelles, & de rendre, en un mot, leur état moins fastueux qu'ils n'y étaient accoutumés. Laloubère rapporte qu'un éléphant qu'on avait puni par cette voie, ayant trouvé l'occasion de se mettre en liberté, retourna au palais, d'où il avait été chassé, rentra dans son ancienne loge & tua l'éléphant qu'on avait mis à sa place.

Les rhinoceros doivent être aussi en fort grand

Siam.

nombre dans les forêts de Siam, puisque Ger-
vaïse assure que les Siamois en font un fort
grand trafic avec les nations voisines.

Voici la description qu'il en donne : « Cet
» animal farouche & cruel est, dit-il, de la
» hauteur d'un grand âne. Il aurait la tête à-
» peu-près de même, s'il n'avait pas au-dessus
» du nez une corne environ d'une palme de lon-
» gueur. Chacun de ses pieds se divise comme
» en cinq doigts qui ont chacun la forme & la
» grosseur du pied même de l'âne. Sa peau est
» brune, horrible à voir, & si dure qu'elle est
» à l'épreuve du mousquet. Elle lui pend des
» deux côtés presque à terre; mais elle s'enfle &
» le rend gros comme un taureau lorsqu'il est
» en colère. On le tue difficilement; jamais on
» ne l'attaque sans péril. Comme il aime les
» lieux marécageux, les chasseurs observent
» quand il s'y retire; & se cachant dans les
» buissons au-dessous du vent, ils attendent
» qu'il soit couché, soit pour s'endormir, soit
» pour se vautrer dans la fange, & le tirent
» près des oreilles, seul endroit par lequel il
» puisse être blessé mortellement. Une de ses
» propriétés est de découvrir tout par l'odorat;
» au reste toutes les parties de son corps sont
» médicinales. Sa corne est sur-tout un puissant
» antidote contre toutes sortes de poisons. Elle

» se
» tire
» rama
» qui
» autre

Entr
au roya
oiseaux
& dont
que les
Siamois

Le m
produit
longueu
vingt p
de diam
les plus
de celui
long, &
donc le
titelle a
vain a
pens de
de scor
grosse é
se héri
deux so
à cent

» se vend quelquefois jusqu'à cent écus. On
 » tire même quelque utilité de son sang, qu'on
 » ramasse avec soin, pour en faire un remède
 » qui guérit les maux de poitrine & plusieurs
 » autres ».

Siam.

Entre quelques animaux qui paraissent propres au royaume de Siam, Gervaise admire certains oiseaux plus grands, dit-il, que les autruches, & dont le bec a deux pieds de long; c'est l'oiseau que les naturalistes appellent *grand-gosier*, & les Siamois *noktho*.

Le mélange de la chaleur & de l'humidité produit à Siam des serpens d'une monstrueuse longueur. Il n'est pas rare de leur voir plus de vingt pieds de long, & plus d'un pied & demi de diamètre. Mais les plus grands ne sont pas les plus venimeux. Gervaise parle avec horreur de celui qui n'a guères plus d'un demi-pied de long, & qui n'est pas si gros que le doigt, mais dont le venin est fort subtil, & que sa petite aide à s'insinuer par-tout. Le même écrivain a vu, dans le royaume de Siam, des serpens de toutes les couleurs & plusieurs fortes de scorpions, dont l'un est de la grosseur d'une grosse écrevisse & d'un poil gris noirâtre, qui se hérissé lorsqu'on en approche. Il parle de deux sortes d'insectes très-dangereux; l'un qui a cent pieds, & dont le venin est du moins aussi

Siam.

puissant que celui du scorpion; il est noir & long d'un pied : l'autre plus terrible encore, qui se nomme *toquet*, parce qu'à certaines heures de la nuit, il jette un cri qui exprime le son de ce mot. Il a la figure du lézard, la tête large & plate, la peau de diverses couleurs très-vives. On le voit nuit & jour sur le toit des maisons, où il fait la guerre aux rats. Sa morsure est mortelle, si l'on ne coupe pas sur le champ la partie blessée. Mais heureusement il n'attaque jamais le premier.

Entre les poissons qui sont propres à la grande rivière de Siam, le plus commun est celui que les Européens ont nommé *caboché*, & dont les nations voisines font tant de cas, qu'il fait un objet considérable du commerce. Les Hollandais mêmes en font de grandes provisions pour Batavia; & séché au soleil, il leur tient lieu, suivant Gervaise, de jambon de Mayence. Ce poisson est long d'un pied & demi, & gros de dix ou douze pouces. Il a la tête un peu plate & presque carrée. On en distingue deux sortes; l'un gris cendré, & l'autre noir, qui est le meilleur. En général, tous les poissons de cette rivière n'ont presque rien de semblable aux nôtres, & sont de bien meilleur goût. Elle en produit aussi de fort dangereux; sans y comprendre un grand nombre de crocodiles, qui sont également la

guerre a
plusieurs
été piqu
Celui de
pau, e
ventre,
se défen
& coupe
toucher.

guerre aux hommes & aux animaux. On a vu plusieurs personnes mourir subitement pour avoir été piquées par des petits insectes du Menam. Celui dont la figure approche de celle du crapaud, enfile de rage, lorsqu'on le touche au ventre, & devient dur comme une pierre. Il se défend avec opiniâtreté quand on l'attaque, & coupe avec ses nageoires tout ce qu'il peut toucher.

Siam.





CHAPITRE VII.

Histoire Naturelle des Indes.

Histoire
naturelle
des Indes.

COMME l'hiver & l'été sont les saisons les plus marquées de notre climat, c'est la saison sèche & la saison humide, ainsi qu'on l'a déjà dit, qui forment les deux époques principales dans la zone-torrive & dans les régions voisines. Les Européens ne laissent pas de leur donner communément le nom d'été & d'hiver, parce qu'elles se succèdent avec la même régularité; c'est-à-dire, que comme on a l'été dans le climat voisin de chaque pôle, lorsqu'on a l'hiver dans l'autre, il fait de même un temps sec & beau au nord de l'équateur, lorsque le tems est venteux & pluvieux, au midi, excepté à quelques degrés de la ligne, & dans quelques endroits seulement; mais il y a cette différence entre la zone torride & les zones tempérées, que lorsqu'il fait un temps sec & beau dans l'une, c'est alors la saison de l'hiver dans celle des deux autres, qui est du même côté. Quand le soleil passe dans l'équinoxe, & qu'il approche de l'un ou de l'autre des tropiques, il com-
mence

mence à
le pôle
en appro
hors des
la Zone-
ligne, p
est sec.
ciel se c
pluvieux
commen
après qu'
continue

La sa
dans la Z
ou de ma
ou d'octo
le cours
qu'au me

Dans
aux mêm
les mois
humides
on obser
commen
rous les
sécheress
les pluies
qui ont

Tome

mence à échauffer la Zone-tempérée qui regarde le pôle vers lequel il va : de sorte que plus il en approche, plus l'air est serein, sec, & chaud, hors des tropiques mêmes. Au contraire ; dans la Zone-torride, quoique du même côté de la ligne, plus le soleil est éloigné, plus le tems est sec. A mesure que le soleil s'approche, le ciel se couvre de nuages, & le tems devient pluvieux ; car les pluies suivent le soleil. Elles commencent, de chaque côté de la ligne, peu après qu'il a passé l'équinoxe, & d'ordinaire elles continuent jusqu'à son retour.

La saison humide, au nord de l'équateur, dans la Zone-torride, commence au mois d'avril ou de mai, & continue jusqu'à celui de septembre ou d'octobre. La saison sèche commence dans le cours de novembre ou décembre, & dure jusqu'au mois d'avril ou de mai.

Dans la latitude méridionale, le tems change aux mêmes mois ; mais avec cette différence, que les mois, qui sont secs dans cette latitude, sont humides dans celle du nord, & réciproquement ; on observe néanmoins que ces deux saisons ne commencent pas toujours en même-tems, & que tous les pays ne sont pas également partagés de sécheresse & d'humidité. Dans quelques régions les pluies sont plus abondantes que dans d'autres, qui ont par conséquent plus de tems sec. Mais

Histoire
naturelle
des Indes.

en général, les pays ou les parages qui sont sous la ligne ou qui en sont voisins, ont le fort des pluies aux mois de mars & de septembre.

Les pointes de terre, ou les côtes qui sont les plus exposées aux vents généraux, ont ordinairement le plus de part au tems sec. Au contraire les grandes baies ou les détours de terre, particulièrement sous la ligne, sont plus sujets à la pluie; cependant cette règle n'est pas sans exception; le tems semble se régler, comme les vents, par des causes accidentelles, qui paraissent sujettes elles-mêmes à beaucoup de variation.

Commençons par les côtes qui sont les plus sèches. Sur celle d'Afrique, la sécheresse est extrême depuis le mois de mars jusqu'à celui d'octobre, & c'est aussi la saison sèche du pays. L'humide, ou la pluvieuse, qui dure depuis octobre jusqu'au mois de mars, est modérée, ou du moins, sans ces excès de pluie, qui sont communs dans la plupart des autres pays de ces latitudes. On n'y ressent que des pluies fort douces. Il y arrive quelquefois des tornados, mais ils n'y sont pas si fréquens qu'aux Indes orientales. Sur les côtes du Pérou, depuis le troisième degré de latitude méridionale, jusqu'au trentième, il ne pleut jamais, ni sur mer, jusqu'à deux ou trois cent lieues de terre, ni sur terre du côté de la mer, sans qu'on sache précisément

à quelle
de petits
ou trois
dix. La
nord &
l'ouest, a
qui s'éte
toujours
que les
que, soi
frique; c
portion d
la hauteu
est cause
sentir qu
Pacifique
qu'à près
qui n'a p
d'Amérie
on doit s
bles d'ar
atteindre
que de l
& les m
différenc
n'est de
que leur
pluie. Il

à quelle distance. Cependant on y voit, le matin, de petits brouillards qui durent l'espace de deux ou trois heures, & qui ne continuent guères après dix. La nuit amène aussi des rosées. Cette côte est nord & sud, elle est exposée à la mer du côté de l'ouest, avec une chaîne de montagnes fort hautes, qui s'étendent le long du rivage. Les vents y sont toujours au midi; mais il y a cette différence, que les vents réglés de côte, vers l'Amérique, soufflent plus loin de terre que ceux d'Afrique; ce qui vient apparemment de la disproportion des montagnes, dans les deux continens: la hauteur excessive des andes ou des cordelières, est cause sans doute que le vent d'est ne se fait sentir qu'à deux cent lieues de terre dans la mer Pacifique; tandis que le vent général règne jusqu'à près de quarante lieues de la côte d'Afrique qui n'a pas des montagnes si hautes. Or si celles d'Amérique arrêtent les vents dans leur carrière, on doit se persuader aisément qu'elles sont capables d'arrêter les nues, avant qu'elles puissent atteindre la côte, & que le tems sec ne vient que de là; le gissement des côtes est le même; & les mêmes vents y règnent: d'où viendrait la différence du tems, demande Dampier, si ce n'est de celle des montagnes? on fait d'ailleurs que leurs parties orientales ne manquent pas de pluie. Il n'en faut pas d'autre preuve que ces

Histoire
naturelle
des Indes.

Histoire
naturelle
des Indes.

grandes rivières, qui se déchargent de-là dans la mer Atlantique, au lieu que les rivières de côte du sud sont petites & en petit nombre. On en connaît même qui tarissent tout-à-fait, pendant une bonne partie de l'année; à la vérité, elles reprennent leur cours dans leurs saisons, c'est-à-dire, quand les pluies reviennent au mois de février; ce qui ne manque jamais au couchant des montagnes.

Passons aux côtes humides, telles que la côte de Guinée, depuis le cap Lopez, à un degré de latitude méridionale, jusqu'au cap des Palmes, en y comprenant le détour de terre & toute la côte à l'ouest. C'est un pays extrêmement humide, sujet à de terribles tornados & à des pluies excessives, sur-tout pendant les mois de juillet & d'août, qui n'ont presque pas un beau jour. Toute cette côte est si proche de la ligne, que sa partie la plus éloignée n'en est pas à plus de six ou sept degrés. Cette proximité suffit pour faire conclure que c'est une côte pluvieuse, puisqu'on a posé pour principe que la plupart des lieux voisins de la ligne sont fort sujets aux pluies. On a remarqué aussi que les uns le sont plus que d'autres, & la Guinée peut passer pour une des plus humides parties de l'univers. S'il y a des pays où les pluies continuent plus long-tems, on n'en connaît point

où elles
doit le f
qu'au n
enfonce
ment av

La ra
le nom
l'hiver,
saison s
l'on recu
alors du
aient mo
doux qu
mûres q
elles rap
n'en est
préparer
ligne, o
lorsque
sèche; a
tels que
de julle
proches
saisons
Tel est
la saison
les canr
à les pl

où elles soient plus abondantes. Son gissement doit le faire juger autant que sa situation, parce qu'au nord de la ligne, on y trouve un grand enfoncement, d'où elle s'étend à l'ouest parallèlement avec la ligne.

Histoire
naturelle
des Indes

La raison, qui fait donner par les Européens le nom de saison sèche & de saison humide à l'hiver, c'est que la moisson se fait dans la saison sèche, sur-tout dans les plantations où l'on recueille le sucre. Les cannes de sucre sont alors du plus beau jaune; & quoiqu'elles en aient moins de jus, il est incomparablement plus doux que dans la saison humide, où quelque mûres que soient les cannes, non-seulement elles rapportent moins de sucre, mais le sucre n'en est pas si bon, & coûte plus de peine à préparer. Aussi dans les climats du nord de la ligne, on commence vers Noël à faire le sucre, lorsque les cannes sont mûres, après la saison sèche; au lieu que dans les climats méridionaux, tels que celui du Brésil, on y travaille au mois de juillet. On connaît aussi quelques endroits, proches de la ligne dans la partie du nord, où les saisons sont les mêmes que dans la partie du sud. Tel est le pays de Surinam. Au reste, quoique la saison sèche soit le tems ordinaire de cueillir les cannes, & la saison humide le tems propre à les planter, cet ordre n'est pas suivi si cons-

Histoire
naturelle
des Indes.

tamment que chacun n'ait égard aussi à sa commodité; d'autant plus qu'en tout tems de l'année on peut les planter avec succès, sur-tout après une pluie modérée, qui tombe souvent dans le cours même des saisons sèches.

On observe en général que les parties occidentales des continens, sont plus sujettes à la pluie que les orientales, à l'exception des côtes d'Afrique & du Pérou. On a déjà rapporté la sécheresse de celles-ci, à l'extrême hauteur des andes, qui arrête les pluies. D'un autre côté, lorsqu'on observe que les montagnes ordinaires sont plus sujettes aux pluies que les pays bas, on n'entend que les pays maritimes. Les Anglais rendent témoignage qu'au midi de la Jamaïque, qui commence à Légamez, & qui s'étend à l'ouest jusqu'à la rivière noire, pays fort uni, qui a la mer au midi, & des montagnes du côté du nord, il pleut toujours sur les montagnes avant qu'il pleuve dans le pays plat. Ils assurent que les pluies y commencent trois semaines avant qu'il en tombe vers la mer; qu'on y voit tous les jours des nuages noirs, & qu'on y entend le bruit du tonnerre; que ces nuages, qui semblent d'abord s'avancer vers la mer, sont arrêtés dans leur cours; qu'ils retournent du côté des montagnes, au grand regret des habitans, dont les plantations & les bestiaux ont beaucoup à souffrir de la

frir de la
pluie; dan
incommo
y est quel
faute de
septentri
de la mer,
jusques da
nouvelle l
est incomm
île des Pir
ses pluies
y pleut tou
point d'au
élevée en
de laquell
est presqu
geurs font
île de la m
que les ter
sujettes a
l'est moin
du rivage
vent pleu
nuées, ta
mer, qu
les nuées
tournent

frit de la sécheresse. En un mot, le défaut de pluie, dans la saison, est une des plus grandes incommodités de cette partie de l'île. L'herbe y est quelquefois brûlée, & le bétail y périt faute de fourage; au lieu que dans la partie septentrionale, où les montagnes sont voisines de la mer, on ne manque point de riches ondées, jusques dans la saison sèche, vers la pleine ou la nouvelle lune. A la vérité, l'excès des pluies y est incommode dans la saison humide, la petite île des Pins, près de Cuba, est si fameuse par ses pluies, que si l'on en croit les Espagnols, il y pleut tous les jours de l'année. On n'en trouve point d'autre cause, qu'une haute montagne élevée en pointe qui en fait le centre, autour de laquelle les nuages se rassemblent, & qui en est presque toujours couverte. Tous les voyageurs font le même récit de la Gorgone, petite île de la mer du sud. On croit pouvoir conclure que les terres élevées sont ordinairement les plus sujettes aux pluies, il paraît même que la mer l'est moins que la terre. Quand on est proche du rivage, dans la Zone-torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le ciel couvert de nuées, tandis que le tems est clair & serein sur mer, quoique le vent vienne de terre & que les nuées semblent avancer sur mer, elles retournent souvent en arrière, comme attirées

 Histoire
naturelle
des Indes.

Histoire
naturelle
des Indes.

où retenues par une cause ignorée. On lit dans toutes les relations, que les matelots qui font voile près des côtes, & qui voient approcher une nuée, en marquent peu d'embarras. & disent dans leur langage que la terre va la dévorer. Au reste tout ce qu'on a dit ici, ne regarde que le voisinage des terres; ce qui n'empêche pas qu'à de plus grandes distances, il ne pleuve beaucoup aussi sur mer.

Enfin l'on a toujours observé que dans la saison humide, il pleut beaucoup plus la nuit que le jour. Après les plus beaux jours, il est rare que la nuit se passe sans une ou plusieurs grosses pluies. Elles durent trois ou quatre heures; mais c'est ordinairement proche des côtes que les nuages ont le plus d'épaisseur, qu'ils jettent plus d'éclairs, accompagnés d'un horrible bruit, & que l'eau tombe en plus grande abondance.

Un écrivain dont les récits sont toujours accompagnés d'utiles observations, se trouvant aux Indes orientales, en 1688, vers les dix-neuf degrés de latitude septentrionale, s'attacha particulièrement à l'étude des saisons. Il remarque d'abord, comme tous les autres voyageurs, que dans les pays qui se trouvent entre les deux tropiques, on distingue les saisons en sèches & pluvieuses, avec autant de justesse que nous les distinguons en saisons d'hiver & d'été;

mais, à l'été en tout d'un trouve le qui partic voit aussi sèche, de dent les m extrême; tems, il f à la grand ment fort de l'année torride, Mais à de tems est pl proche de il est contr côté de l'é de forte qu dans les p ride, il p chaud, à ligne. On des & des par rappo la Zone-to

mais, ajoute-t-il, comme le changement de l'été en hiver, & d'hiver en été, n'arrive pas tout d'un coup, & que dans l'intervalle, il se trouve les saisons du printems & de l'automne, qui participent un peu de l'un & de l'autre; on voit aussi dans les Indes, sur la fin de la saison sèche, de petites pluies passagères, qui précèdent les mois où elles règnent avec une violence extrême; & de même à la fin de ce mauvais tems, il fait d'assez beaux jours, qui conduisent à la grande chaleur; les saisons sont généralement fort semblables, pendant le même-tems de l'année, dans tous les endroits de la Zone-torrïde, qui sont du même côté de l'équateur. Mais à deux ou trois degrés de chaque côté, le tems est plus mêlé & plus inconstant, quoiqu'il approche de l'humidité extrême, & souvent même il est contraire au tems qu'il fait alors du même côté de l'équateur, plus loin vers le tropique: de sorte que pendant le règne du tems pluvieux dans les parties septentrionales de la Zone-torrïde, il peut néanmoins faire un tems sec & chaud, à deux ou trois degrés du nord de la ligne. On peut dire la même chose des latitudes & des saisons opposées; mais ce qui est vrai par rapport à la sécheresse ou à l'humidité, dans la Zone-torrïde, peut l'être aussi généralement

Histoire
naturelle
des Indes.

Histoire
naturelle
des Indes.

à l'égard du chaud & du froid ; car, pour toutes ces qualités il y a sans doute une différence qui naît de la situation du pays, ou d'autres causes accidentelles, outre celle qui dépend de leur différente latitude. C'est ainsi que la baie de Campèche, dans les Indes occidentales, & celle du Bengale dans les Indes orientales, qui ont à-peu-près la même latitude, sont tout-à-la-fois extrêmement chaudes & humides. Il est difficile de juger si c'est de leur situation que cela vient, ou de la faiblesse & de la rareté des bises : cependant si l'on prend garde à la latitude de ces lieux, on trouvera qu'étant près des tropiques, cette seule raison doit les rendre généralement plus sujets aux grandes chaleurs que ceux qui sont proches de l'équateur.

C'est ce qu'on éprouve dans plusieurs endroits des deux Indes, qui ont la même latitude. Les parties qui sont près des tropiques, sont toujours les plus chaudes, particulièrement à trois ou quatre degrés de ces cercles, où la chaleur se fait beaucoup plus sentir que sous la ligne même. On en peut apporter plusieurs raisons indépendamment de la situation particulière du pays & des vents ; par exemple, le jour n'a jamais plus de douze heures sous l'équateur, & la nuit est toujours de la même longueur ; au lieu que sous les tropiques, le plus

long jour
cette longu
& demie
res sur la
quer de pr
dans les e
degrés des
tude du n
degrés du
& lorsqu'i
deux ou t
passer enco
pays ont le
commence
Au contra
ligne, dan
il passe d'a
meure pas
d'un côté,
qui doit f
qu'il y fai
celle du v
si long-ten
meure plu
particulièr
courte.

Ce que
Indes orie

long jour a près de treize heures & demie, & cette longueur, qui diminue la nuit d'une heure & demie, faisant une différence de trois heures sur la nuit & sur le jour, ne peut manquer de produire un effet considérable; d'ailleurs dans les endroits qui sont, par exemple, à trois degrés des tropiques, ou à vingt degrés de latitude du nord, le soleil vient à deux ou trois degrés du zénith, au commencement de mai; & lorsqu'il a passé le zénith, il ne va pas plus de deux ou trois degrés au-delà, pour revenir & passer encore une fois. Ainsi les habitans de ces pays ont le soleil comme sur leur tête, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de juillet. Au contraire, lorsque le soleil vient sous la ligne, dans les mois de mars & de septembre, il passe d'abord vers le nord & le sud, & ne demeure pas vingt jours à passer depuis trois degrés d'un côté, jusqu'à trois degrés de l'autre; ce qui doit faire juger que dans le peu de séjour qu'il y fait, la chaleur ne sçaurait être égale à celle du voisinage des tropiques, où il continue si long-tems d'être vertical au midi, & où il demeure plus long-tems sur l'horison, chaque jour particulier qui se trouve suivi d'une nuit plus courte.

Ce que l'expérience rend certain, c'est qu'aux Indes orientales, vers les vingt degrés de lati-

Histoire
naturelle
des Indes.

tude du nord, la chaleur est excessive pendant les mois humides, particulièrement lorsque le soleil se dégage des nues, & peut les pénétrer. Ceux qui ont passé quelques années au Tonquin, qui est à-peu-près dans cette position, rendent témoignage que c'est un des pays les plus chauds qu'ils aient jamais vus : les pluies y sont aussi très-abondantes, quoiqu'il se trouve divers endroits dans la Zone-torride où elles le sont encore plus, & qui sont néanmoins dans la même latitude & du même côté de l'équateur. La saison humide y commence à la fin d'avril ou au commencement de mai, & dure jusqu'à la fin d'août, qui se termine par des pluies d'une extrême violence. Mais elles ne laissent pas d'être mêlées de quelques intervalles de beau tems.

On convient néanmoins que ces différentes saisons ne sont pas si régulières dans leur retour, qu'il ne diffère quelquefois d'un mois ou six semaines. Elles ne se ressemblent pas toujours, non plus, pendant toute leur durée. Quelquefois les pluies sont plus violentes & plus longues, & quelquefois elles sont plus modérées. Dans certaines années, elles ne sont pas suffisantes pour produire une récolte médiocre. Dans d'autres, elles viennent à contre-tems ; ce qui nuit beaucoup au riz, ou ce qui retarde du moins son accroissement. On a remarqué plusieurs fois que

dans les p
ture déper
humecten
humide e
qui portet
par le déb
médiocre
tans, ma
vient imp
autres rég
de nécess
vendre le
que si cet
misérable
cherer de
plus cher
ties des l
sur les côt
la famine
fois de f
contrées
grandes r
& leur r
Si ce se
rive que
désolation
geurs no
mités do

dans les pays de la Zone-torride , toute l'agriculture dépend de ces inondations annuelles , qui humectent & engraisent la terre. Si la saison humide est plus sèche qu'à l'ordinaire , les terres qui portent le riz , n'étant pas bien détrempées par le débordement des rivières , la récolte est médiocre ; & si le riz , qui est le pain des habitans , manque dans des pays si peuplés , il devient impossible d'y subsister sans le secours des autres régions. De-là vient que dans les tems de nécessité , les pauvres se trouvent réduits à vendre leurs enfans pour se conserver la vie ; & que si cette ressource leur manque , ils meurent misérablement dans les rues. Cet usage d'acheter des vivres au prix de ce qu'on a de plus cher , est ordinaire dans toutes les parties des Indes orientales , & particulièrement sur les côtes de Malabar & de Coromandel , où la famine est plus fréquente , & cause quelquefois de furieux ravages ; en général , ces deux contrées sont fort sèches. Elles n'ont pas de grandes rivières , qui puissent engraisser la terre , & leur récolte dépend uniquement des pluies. Si ce secours leur manque , comme il arrive quelquefois plusieurs années de suite , la désolation des habitans est incroyable : les voyageurs nous font d'affreuses peintures , des extrémités dont ils ont été témoins. Ils ont vu périr

Histoire
naturelle
des Indes.

des milliers d'Indiens, & leurs cadavres épars dans les campagnes. Les plus heureux sont ceux qui conservent la force de gagner quelques villes maritimes, habitées par les Européens, pour se vendre eux-mêmes après avoir vendu leurs femmes & leurs enfans; quoique sûrs d'être transportés à l'instant hors de leur patrie, & de ne la revoir jamais.

Dans les Indes orientales, on donne au retour réglé des vents de commerce, le nom de mousson, dont l'une qui s'appelle mousson d'est, commence au mois de septembre, & règne jusqu'au mois d'avril, où elle fait place à la mousson d'ouest, qui règne jusqu'au mois de septembre suivant: l'une & l'autre soufflent de biais dans la côte. La mousson d'est amène le beau tems, & celle d'ouest est accompagnée de la pluie & des tourbillons. La plupart des pays de commerce, dans les Indes orientales, sur-tout ceux qui sont dans le continent, entre la ligne & le tropique du cancer, sont sujets à cette variété de changemens & de saisons. Les îles qui sont sous la ligne & le tropique du capricorne, ont leurs saisons opposées; ce qui n'empêche pas qu'elles ne changent en même-tems.

La différence qu'on remarque entre les moussons du nord & les moussons au sud de la ligne, c'est qu'au mois d'avril, lorsque la mouf-

son d'ouest c
sud-sud-oue
qu'on a nomm
au mois de se
tourne au nor
est souffle du
nord-nord-est.
pagnée de tor
tude septentri
sud-sud-ouest
la latitude mé
comme la mouf
bande du nord
règne en même
le mauvais tem
vents ne chang
les mois de sept
pour les mois d
ment sujets aux
moussons soufl
c'est à la faveur
gateurs ont l'av
des Indes avec
autre. La navig

Il serait diffic
merce pourrait
admirable disp
que pour les p

son d'ouest commence au nord, les vents de sud-sud-ouest commencent au midi : c'est ce qu'on a nommé mousson sud-sud-ouest. Ensuite au mois de septembre, lorsque la mousson d'est tourne au nord de la ligne, le vent de nord-nord-est souffle du côté du sud, & se nomme mousson nord-nord-est. La mousson d'ouest est accompagnée de tornados & de pluies, dans la latitude septentrionale. Au contraire, la mousson sud-sud-ouest, qui règne en même-tems dans la latitude méridionale, amène le beau tems ; & comme la mousson d'est amène le beau tems dans la bande du nord, la mousson nord-nord-est, qui règne en même-tems dans la bande du sud, amène le mauvais tems & les tornados. Quoique ces vents ne changent pas toujours en même-tems, les mois de septembre & d'avril passent néanmoins pour les mois du changement, & sont ordinairement sujets aux deux sortes de vents. Ainsi les moussons soufflent régulièrement tour-à-tour ; & c'est à la faveur de cette révolution, que les navigateurs ont l'avantage de voyager d'une partie des Indes avec un vent, & de retourner avec un autre. La navigation dépend de cette alternative.

Il serait difficile de concevoir comment le commerce pourrait se faire dans ces mers, sans cette admirable disposition de la nature. Il est vrai que pour les ports qui ne sont pas éloignés

l'un de l'autre, on fait souvent voiles contre la mousson, à l'aide des brises ou des vents frais de mer & de terre, qu'on trouve près des côtes; mais les grands voyages demandent nécessairement d'autres secours.

Le plus mauvais tems, dans les mers des Indes orientales, est au mois de juillet & d'août. C'est alors que la mousson ordinaire d'ouest souffle presque sans interruption, & que le ciel est toujours couvert de nuages noirs, qui causent de grandes pluies, accompagnées de vents fort impétueux; la fin de cette mousson produit un horrible tempête, qui en fait la dernière scène, & que les Portugais ont nommée éléphantia. On se met ensuite en mer sans craindre d'autres tempêtes dans cette saison.

On entend par le terme vulgaire de marées, le flux & le reflux de la mer, dans la côte & hors de côte; qualité de l'océan, qui semble être universelle, quoiqu'elle ne soit pas également régulière sur toutes les côtes, ni pour le tems, ni pour la hauteur de l'eau, & l'on entend par les courans, un autre mouvement de la mer, qui diffère des marées dans sa durée, comme dans son cours.

Les marées peuvent être comparées aux vents de mer & de terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des côtes; quoiqu'en effet la mer flue & re-
flue

flue succedant
quatre heures
que les vents
côte, & l'on
dans la nuit
marées, d'où
ils ne s'éle-

Les courans
avec les vents
tres sont plus
à croire qu'il
coup d'infir-

On remarque
de la navigation
marées; c'est
absolue dans
sont plus
Mais on trouve
tales, de l'océan
on a recueilli
cet ouvrage

C'est un
plus grand
plus fortes
côtes qui
elles sont
marque a
dans les e-

Tom

flue successivement deux fois le jour, en vingt-quatre heures. Il y a cette différence, à la vérité, que les vents de mer soufflent de jour dans la côte, & les vents de terre, vers la mer, pendant la nuit. Mais ils sont aussi réglés que les marées, dans leur mouvement; & comme elles, ils ne s'éloignent pas des terres.

Histoire
naturelle
des Indes

Les courans ont aussi beaucoup de rapport avec les vents réglés de côte. Les uns & les autres sont plus éloignés de terre; & tout porte à croire que les vents réglés de côte ont beaucoup d'influence sur les courans.

On regarde comme un des premiers élémens de la navigation, de savoir le tems des hautes marées; cette science est en effet d'une nécessité absolue dans les mers de l'Europe, où les marées sont plus régulières que dans toute autre mer. Mais on se borne ici à celles des Indes orientales, de la mer du sud, & des autres lieux dont on a recueilli jusqu'à présent les relations dans cet ouvrage.

C'est une observation assez générale, que les plus grandes embouchures des rivières ont les plus fortes marées, & qu'au contraire, sur les côtes qui ont le moins de rivières ou de lacs, elles sont plus petites ou moins sensibles. On remarque aussi qu'en montant avec plus de force, dans les embouchures des grandes rivières, elles

Histoire
naturelle
des Indes.

ne laissent pas d'y monter moins haut, que dans celles dont le passage est étroit. D'ailleurs, elles ne sont jamais si fortes ni si hautes autour des îles qui sont fort éloignées du continent, qu'autour de celles qui en sont voisines, ou que dans les parties mêmes du continent.

Dans la plupart des Indes occidentales, les marées ne sont guères plus hautes que dans la Manche; dans les Indes orientales, elles montent fort peu, & ne sont pas si régulières qu'en Europe. Les plus irrégulières sont celles du Tonquin, vers le vingtième degré de latitude du nord, & celles de la nouvelle Hollande, vers le dix-septième degré du sud. A peine y peut-on discerner les basses marées.

Les courans diffèrent des marées à plusieurs égards. Dans celles-ci, les eaux avancent & reculent deux fois, en vingt-quatre heures; & les courans au contraire, prennent leur direction d'un côté pour un jour ou pour une semaine, ou quelquefois davantage; après quoi ils retournent de l'autre. Dans quelques endroits ils courent jusqu'à six mois d'un côté, & six de l'autre. Quelquefois, ils ne courent d'un côté qu'un jour ou deux vers le tems de la pleine lune; ensuite ils retournent d'une grande force, & reprennent leur premier cours. La force des marées se fait généralement sentir près des

D
côtes; au
gnés. On ne
comme de
& le décrois
rées pousser

C'est un
gens de me
dominant,
& prend la
pas toujours
pas si sensib
sur-tout près
mer. Autou
plus ou me
aux vents r
divers tems
gent leurs
qui soulève
côté, n'em
surface, n
mot, il n'
courans op
même lieu

Aux Ind
dant une p
& pendant
opposée. F
L'agouc

côtes ; au lieu que les courans en sont éloignés. On ne s'apperçoit pas de l'effet des courans comme de ceux des marées , par l'accroissement & le décroissement de l'eau , parce que les marées poussent du côté de terre.

C'est une observation commune à tous les gens de mer , que par-tout où les vents réglés dominant , le courant est réglé par le vent , & prend la même direction. Mais sa force n'est pas toujours égale ; & le mouvement n'en est pas si sensible en haute mer que près des côtes , sur-tout près des caps qui s'avancent fort loin en mer. Autour des îles , les courans se font aussi plus ou moins sentir , suivant leur exposition aux vents réglés. Au reste , il est certain qu'en divers-tems de l'année , tous les courans changent leurs cours. Quelquefois la force du vent , qui soulève les vagues & qui les emporte d'un côté , n'empêche pas que le courant , sous leur surface , n'ait une direction contraire. En un mot , il n'est pas extraordinaire de voir deux courans opposés , dans le même-tems , dans le même lieu , & réellement l'un sur l'autre.

Aux Indes orientales , leur direction , pendant une partie de l'année , est de l'est à l'ouest ; & pendant l'autre partie , elle est directement opposée. Passons aux productions de la terre.

L'agoucla que les Portugais nomment aquila Productions.

Histoire
naturelle
des Indes.

par corruption, & les Français bois d'aigle, est un grand arbre qui ressemble d'ailleurs à l'olivier. Son bois est compacte, dur, pesant, de couleur grise, brune ou noirâtre, résineux. Il rend quand on l'approche du feu ou qu'on le brûle, une odeur fort agréable; on le regarde comme une espèce d'aloës. Il n'a qu'une légère âcreté qui ne se fait même sentir qu'après l'avoir mâché long-tems. C'est dans la Cochinchine qu'il croît particulièrement; mais les habitans en font un commerce qui le rend assez commun dans toutes les parties des Indes, où l'on s'en sert contre les maladies contagieuses, pour fortifier le cœur & l'estomac. Les grands & les personnes riches en font brûler dans des lieux bien fermés, où ils en reçoivent précieusement les vapeurs, comme une fumigation salutaire pour tout le corps. Il ranime les esprits. On en fait aussi des poignées de sabre & divers petits ouvrages.

L'*alafreira*, arbre un peu plus grand que notre prunier, produit le safran dans les Indes. Sa fleur a le pied jaune, quoique ses feuilles soient blanches; elle sert aux mêmes usages que le safran d'Europe, qui n'a pas la même bonté. La plus grande singularité de cet arbre est de fleurir pendant la nuit, sans aucune différence de saison dans tout le cours de l'année.

D
L'aloës d
dans les us
blable au
font aussi p
& convèxes
en font orn
émoussées,
raissent ron
celle de l'a
une odeur
amer, & n
diculairem
croît en ab

L'*Ananas*
des Indes
des Indes
a la même
quelque re
deur comm
une demie
odeur de r
& de blanc
encore plus
on la met
que les Ind
met pas
mais ils en
Il est d'ai

L'aloës des Indes, qui passe pour le meilleur dans les usages de la médecine, est assez semblable au squille, mais plus gros. Ses feuilles sont aussi plus grasses, canelées obliquement & convèxes par leur partie inférieure. Les bords en sont ornés, d'un & d'autre côté, de pointes émoussées, obliquement couchées, & qui paraissent rompues; il porte une tige semblable à celle de l'anthérique. La plante entière répand une odeur très-forte. Elle est d'un goût très-amer, & n'a qu'une racine qui s'avance perpendiculairement en terre comme un pieu. L'aloës croît en abondance dans toute l'Inde.

L'*ananasfeira*, plante qui produit l'ananas des Indes orientales, est peu différent de celui des Indes occidentales & d'Afrique. Son fruit a la même forme, & ses piquans lui donnent quelque ressemblance avec l'artichaut. Sa grandeur commune est d'une palme de long, sur une demie de diamètre; mais sa poulpe jète une odeur de musc. Elle est dure, mêlée de jaune & de blanc, d'un goût aigre-doux, qui devient encore plus agréable, lorsqu'après l'avoir pelée, on la met dans de l'eau & du sucre. La passion que les Indiens ont pour ce fruit, ne leur permet pas toujours d'attendre qu'il soit mûr; mais ils en corrigent l'aigreur à force de sucre. Il est d'ailleurs fort sain, quoique si chaud,

Histoire
naturelle
des Indes.

Histoire
naturelle
des Indes.

qu'un couteau qu'on y laisserait l'espace d'un jour, perdrait tout-à-fait sa trempe.

L'*angolam* est un fort bel arbre, d'environ cent pieds de haut, & douze pieds de grosseur, qui croît sur les montagnes & parmi les rochers. Il est toujours verd. Son fruit ressemble à celui du cerisier, & dure très-long-tems. Les Indiens du Malabar le regardent comme le symbole de la royauté, parce que ses fleurs sont attachées à ses branches en forme de diadème. Le suc qu'on tire de sa racine, par expression, tue les vers, purge les humeurs phlegmatiques & bilieuses, évacue l'eau des hydropiques. Sa racine en poudre passe pour un spécifique contre la morsure des bêtes venimeuses.

L'*aréka*, qu'on mêle avec le bétel, est un fruit qui croît sur un arbre fort haut, fort droit & fort délié. L'arbre n'est propre qu'à faire des mâts & des vergues, pour des barques d'un port médiocre. Le fruit est de la grosseur d'une petite noix, & couvert aussi d'une peau verte; mais il n'a point de coquille. Dépouillé de sa peau, il ressemble fort à la noix muscade. Lorsqu'il est récent, il contient une matière blanche & visqueuse, dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui n'étant point accoutumés au bétel, mâchent de l'*aréka*, sans en avoir ôté cette matière visqueuse, s'enivrent aussi

aisément
mais cette
à vieillir
perd sa fo
il ne prod
font un

Pour n
trois feu
petite qu
environ la
feuilles,
on ajoute
On mâch
le suc. C
ment le
les lèvres
grain de
peu d'am
que de f
la belle
mêlé ave
ingrédi
ment de
la salive
jamais r

Outre
aux lèvres
bouche,

aisément que s'ils avaient pris du vin avec excès : mais cette ivresse dure peu. Si l'aréka commence à vieillir, cette mucosité se dessèche ; le fruit perd sa force & n'enivre plus. Quoique récent, il ne produit pas le même effet sur ceux qui en font un usage habituel.

Pour mâcher le bétel, on en prend deux ou trois feuilles, sur une desquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte, c'est-à-dire environ la grosseur d'un petit pois. On plie ces feuilles, & l'on en fait un petit paquet, auquel on ajoute la quatrième partie d'une noix d'aréka. On mâche ce paquet, mais on n'en avale point le suc. Cette préparation qu'on nomme simplement le bétel, rougit la salive, la langue & les lèvres. On joint quelquefois au paquet un grain de cardamome, un clou de girofle ou un peu d'ambre gris. Ce mélange n'a pour objet que de flatter le goût, & ne contribue point à la belle couleur, qui n'est que l'effet du bétel mêlé avec l'aréka & la chaux. Mais ces trois ingrédients sont si nécessaires pour le changement de couleur, que si l'on en supprimait un, la salive demeurerait verte, & ne deviendrait jamais rouge.

Outré le beau vermillon que ce mélange donne aux lèvres, & l'agréable odeur qu'il laisse à la bouche, il fortifie l'estomac, il aide à la digestion,

Histoire
naturelle
des Indes.

& ceux qui en font habituellement l'usage, peuvent se passer du secours du vin. On prétend aussi qu'il préserve de la gravelle & de la pierre, & qu'il apporte un merveilleux soulagement à ceux qui sont atteints de ces cruelles maladies. Tous les voyageurs assurent qu'elles ne sont pas connues dans les pays où le bétel croît, & où l'usage en est commun. Aussi les Européens qui font quelque séjour dans l'Orient, s'y accoutument-ils d'abord, & ne manquent-ils pas d'en faire bientôt leurs délices.

L'*ateira*, qui est de la grandeur du pommier, a les feuilles fort petites. Son fruit a reçu des Portugais le nom de pomme de canelle. Il ressemble à la pomme de pin; verd en dehors, blanc en dedans, mêlé de pépins noirs, & d'une substance si molle, qu'on le mange avec la cuiller. Il est plus doux & plus agréable que l'anone. Son odeur est celle de l'ambre & de l'eau rose, mêlés ensemble. Il est dans sa maturité au mois de novembre & de décembre.

Le *bambou* ou manebou, si célèbre & tant de fois nommé dans toutes les relations des Indes orientales, est une sorte de gros roseau qui croît en manière d'arbre, quelquefois jusqu'à la grandeur du peuplier, & dont les branches s'élèvent droit vers le ciel. Ses feuilles sont un peu plus longues que celles de l'olivier. Le tronc est de la gros-

D
seur de la c
tures, ou
d'un empa
côte de M
dans ses jo
lée, que
c'est-à-dir
bes, les P
nom de r
jus blanc.
précieuse
vend ordi
l'emploie
flux de san
la plupart
bous n'ont
& leurs g
mille usag

L'arbre
rouffu, &
limonier.
de gomm
les Arabe
leurs reje
tes, pour
qui est u
de l'Orie

teur de la cuisse humaine près du genou. Les jointures, ou les nœuds du tronc, sont à la distance d'un empan & demi les unes des autres. Sur la côte de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ses jointures une matière blanche & coagulée, que les Indiens nomment *sucar-mambu*, c'est-à-dire sucre de mambu; comme les Arabes, les Persans & les Mores, lui donnent le nom de *tabaxir*, qui signifie dans leur langue, jus blanc. Ses vertus médicinales la rendent si précieuse, qu'en Arabie & en Perse, elle se vend ordinairement au poids de l'argent. On l'emploie pour la fièvre chaude, la colique, le flux de sang, & pour les maladies secrètes. Dans la plupart des autres parties des Indes, les bambous n'ont point cette substance; mais leur tronc & leurs grosses branches servent, par-tout, à mille usages qu'il est inutile de répéter.

L'arbre qui produit le benjoin est grand, touffu, & ses feuilles ressemblent à celle du limonier. Il en découle naturellement une sorte de gomme qui est le benjoin, nommée *ton* par les Arabes. Mais on fait dans les arbres & dans leurs rejetons mêmes, des incisions & des fentes, pour en tirer plus de cette espèce d'encens, qui est une des plus précieuses marchandises de l'Orient, par le cas qu'on fait de son odeur

Histoire
naturelle
des Indes.

& de ses usages pour la médecine. Les plus jeunes arbres produisent le meilleur benjoin, qui est noirâtre. Le blanc, qui sort des vieux arbres, est bien moins estimé; mais, pour vendre tout au même prix, ceux qui font ce commerce les mêlent ensemble.

Le bétel, si souvent nommé dans ce recueil, avec les différences que l'usage de chaque pays y fait mettre, demanderait une longue explication pour réunir toutes ses qualités. Cette fameuse feuille est celle d'un arbrisseau rampant, comme le lierre & le poivre. Elle ressemble beaucoup, par la figure, aux feuilles de ces deux plantes; mais son goût est aromatique. Elle est naturellement d'un beau verd. Cependant on a trouvé le secret de faire blanchir les feuilles du bétel, en les renfermant dans de petits coffres, composés d'un tronc récent de bananier, & les arrosant au moins une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle ne change rien à leur goût, qui en devient, au contraire, plus fin & plus délicat. On ne présente jamais chez les personnes de qualité que celles qui sont parfaitement blanches.

Le *calamba* est un arbre dont le bois est fort précieux par son odeur, à laquelle on attribue de grandes vertus, & par l'usage qu'on en fait

pour les o
pèce d'alc
fortes d'a
Indiens r
se vend a
il ne cro
font honn
que pour
verdâtre.

Le *cal*
forte de
gieuse &
faiblesse
nes empl
peurs. A
en fait au
du sel, c
nomme
vertu.

Le *cal*
Indes ori
tout une
mes arbre

La pla
Indes dan
me un b
coupées

pour les ouvrages de marqueterie. C'est une espèce d'aloës, suivant Pyrard, qui distingue deux sortes d'aloës des Indes; l'un, dit-il, que les Indiens nomment *calamba*, & l'autre *garoa*. Il se vend assez cher, sur-tout dans les lieux où il ne croît pas, parce que tous les grands se font honneur d'en brûler, pour le faste au lieu que pour l'excellence du parfum. Sa couleur verdâtre.

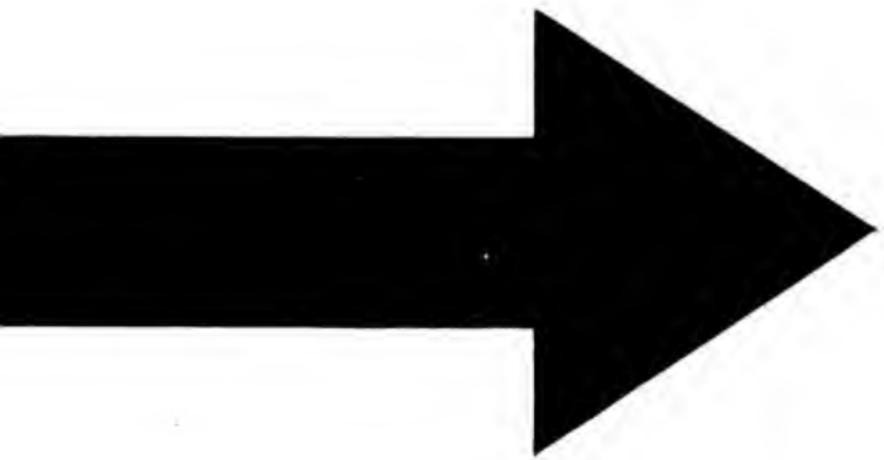
Histoire
naturelle
des Indes.

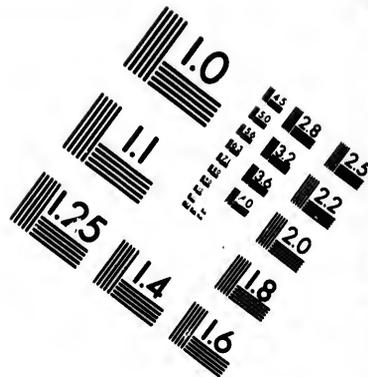
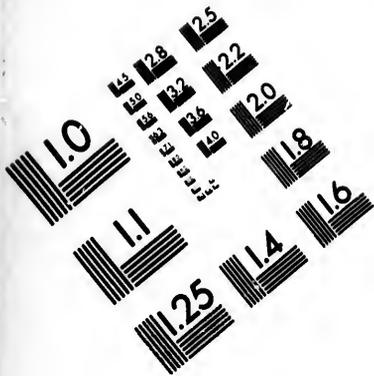
Le *calame*, ou roseau aromatique, est une sorte de roseau qui contient une matière spongieuse & jaunâtre, dont on se sert contre les faiblesses de nerfs, & que les femmes Indiennes emploient particulièrement contre les vapeurs. Après les grandes chaleurs du pays, on en fait aussi prendre-aux chevaux, avec de l'ail, du sel, du sucre & du beurre; mélange qu'on nomme *arata*, & dont on vante beaucoup la vertu.

Le camphrier est un arbre assez commun aux Indes orientales, mais qui ne porte point partout une gomme aussi estimée que celle des mêmes arbres dans l'île de Bornéo.

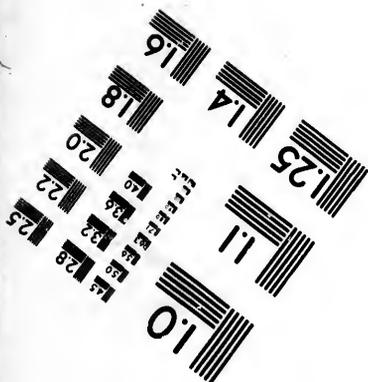
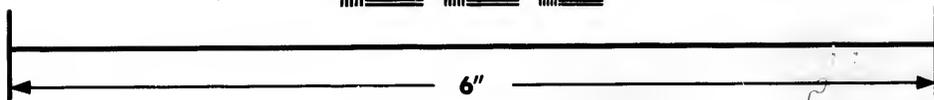
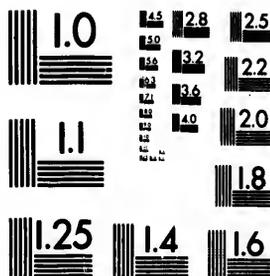
La plante qui se nomme *duiroa*, croît aux Indes dans les lieux incultes. Elle s'élève comme un buisson; ses feuilles sont pointues, découpées, blanches; & lorsqu'elles tombent,







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
15
20
25
30
35
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100

Histoire
naturelle
des Indes.

elles font place à une tête ronde, qui naît & qui se remplit de grains ou de pepins. Cette semence mêlée avec de l'eau ou du vin, ou avec quelqu'autre mets, & prise dans une certaine quantité, fait mourir en riant ou en poussant des cris; si l'on en prend moins, on en est quitte pour devenir tout-à-fait hébété pendant l'espace de douze ou quinze heures, sans savoir ce qu'on dit, ce qu'on fait, ni ce qu'on voit; ou pour tomber dans un profond sommeil qui dure l'espace de vingt-quatre heures. C'est la ressource des femmes libertines, lorsque pour se livrer au plaisir, elles ont besoin d'endormir leurs maris ou leurs gardiens.

Le *figueira* ou bananier des Indes, est moins un arbre qu'une plante tendre, de la grosseur de la cuisse humaine, & haute de quinze à vingt palmes, avec des feuilles qui en ont environ quatre de largeur. On croit aux Indes, comme en Afrique, que ces feuilles furent celles dont les premiers pères du genre humain couvrirent leur nudité. Les Indiens s'en servent au lieu de plats & d'assiettes, & s'épargnent la peine de les nettoyer, en les renouvelant à chaque repas. Ils les font servir aussi de papier sur lequel ils écrivent. Cette plante, dont le tronc peut être comparé, pour la forme, à la tige des

roseaux
qu'elle
jusqu'à
le pied
distingue
unes de
comme
tir. Le
figues fa
qu'on le
& de su
sâtre, &
& noire
cueillir
dans les
bananes
de jardin
goût &
naturelle
grandes,
ces. On
tres mûr
Le gi
plante de
deux ou
que nos
les Indie
salade,

roseaux, ne porte du fruit qu'une fois. Lorsqu'elle a fourni soixante, soixante & dix, & jusqu'à cent bananes, on coupe le tronc par le pied, & l'on en voit naître un rejeton. On distingue deux sortes de bananes indiennes : les unes de la longueur d'une palme, grosses & rondes comme un œuf, qui se nomment bananes à rôtir. Le goût en est aussi doux que celui des figes sauvages. Elles sont fort nourrissantes lorsqu'on les mange rôties, avec un peu de canelle & de sucre. Leur poulpe est d'un blanc roussâtre, & pleine d'une petite semence tendre & noire, qui se mange aussi. On a soin de les cueillir vertes, pour les faire jaunir & mûrir dans les maisons comme les melons d'hiver. Les bananes de la seconde espèce s'appellent bananes de jardin. Elles sont plus douces, de meilleur goût & plus chaudes que les autres, qui sont naturellement froides ; mais elles sont moins grandes, quoiqu'elles aient les mêmes semences. On les mange crues. Les unes & les autres mûrissent dans le même temps.

Le gingembre des Indes orientales, est une plante dont la tige sort de terre à la hauteur de deux ou trois emfans, & n'est pas plus grosse que nos petits roseaux. Ce sont ses racines que les Indiens mangent, ou vertes, en manière de salade, ou confites au sel & au vinaigre. Il

Histoire
naturelle
des Indes.

paraît que le nom de gingembre vient des Arabes, qui nomment la racine gingibil.

Likata-mouli est une racine extrêmement chaude, dont on use dans une cuillerée d'eau chaude, pour guérir l'indigestion. Quelquefois elle cause le vomissement : on s'en fert aussi contre le venin ; & l'on assure que, présentée au serpent dans sa fraîcheur, elle le fait fuir.

Il croît de l'indigo dans plusieurs endroits des Indes. Celui du territoire de Brana, d'Indoua & de Corfa, dans l'Indoustan, à une ou deux journées d'Agra, passe pour le meilleur. Il en vient beaucoup aussi dans le pays de Surate, sur-tout vers Sarquesse, à deux lieues d'Amandabath. C'est de-là qu'on tire particulièrement l'indigo plat. Il en croît de même nature, & à-peu-près de même prix, sur les terres de Golkonde.

On sème l'indigo aux Indes orientales, après la saison des pluies. Sa feuille approche de celle des panais jaunes, mais elle est plus fine. Il a de petites branches, qui sont de vrais bois. Il croît jusqu'à la hauteur d'un homme. Les feuilles sont vertes pendant qu'elles sont petites, mais elles prennent ensuite une belle couleur violette tirant sur le bleu. La fleur ressemble à celle du chardon, & la graine à celle du fenegré.

L'usage général des Indiens est de le couper

trois fois
qu'il a de
pe alors
colte est
autres. L
ou douze
d'environ
tinction
de la pâ
la premi
plus brill
& celle d
de la tro
qui en fa
Indiens en
mêlanges.

Après a
feuilles de
cher au fo
d'une fort
raître d'un
ont ordin
tour: Apr
faumache
sèches, qu
se réduise
Ensuite on
jours ; &

trois fois l'année, la première coupe se fait, lorsqu'il a deux ou trois pieds de hauteur, & on le coupe alors à demi-pied de terre. Cette première récolte est sans comparaison meilleure que les deux autres. Le prix de la seconde diminue de dix ou douze pour cent; & celui de la troisième, d'environ vingt pour cent. On en fait la distinction par la couleur, en rompant un morceau de la pâte. La couleur de celle qui se fait de la première coupe, est d'un violet bleuâtre, plus brillant & plus vif que les deux autres; & celle du second est plus vif aussi que celle de la troisième. Mais, outre cette différence, qui en fait une considérable dans le prix, les Indiens en altèrent le poids & la qualité par des mélanges.

Après avoir coupé les plantes, ils séparent les feuilles de leurs petites queues, & les font sécher au soleil; ils les jettent dans des bassins faits d'une sorte de chaux, qui s'endurcit jusqu'à paraître d'une seule pièce de marbre. Ces bassins ont ordinairement quatre-vingt à cent pas de tour. Après les avoir à moitié remplis d'eau faumache, on achève de les remplir des feuilles sèches, qu'on y remue souvent, jusqu'à ce qu'elles se réduisent comme en vase ou en terre gasse. Ensuite on les laisse reposer pendant quelques jours; & lorsque le dépôt est assez fait pour ren-

Histoire
naturelle
des Indes.

dre l'eau claire par-dessus, on ouvre des trous, qui sont pratiqués exprès autour du bassin pour laisser écouler l'eau. On remplit alors des corbeilles de cette vase. Chaque ouvrier se place, avec sa corbeille, dans un champ uni, & prend de cette pâte avec les doigts, pour en former des morceaux de la figure & de la grosseur d'un œuf de poule coupé en deux, c'est-à-dire plat en bas & pointu par le haut. L'indigo d'Amandabath s'applatit, & reçoit la forme d'un petit gâteau. Les marchands qui veulent éviter de payer les droits d'un poids inutile, avant que de transporter l'indigo d'Asie en Europe, ont soin de le faire cribler pour ôter la poussière qui s'y attache. C'est un autre profit pour eux, car ils la vendent aux habitans du pays qui l'emploient dans leurs teintures. Ceux qui sont employés à cribler l'indigo, y doivent apporter des précautions. Pendant cet exercice, ils ont un linge devant leur visage, avec le soin continuel de tenir les conduits de la respiration bien bouchés, & de ne laisser, au linge, que deux petits trous vis-à-vis des yeux. Ils doivent boire du lait à chaque demi-heure; & tous ces préservatifs n'empêchent point, qu'après avoir exercé leur office pendant huit ou dix jours, leur salive ne soit quelque tems bleuâtre. On a même observé que si l'on met un œuf le matin près des cribleurs,

cribleur
qu'on l

A m
avec les
fait des
sécher.
font rou
s'assurer
se rédui
Ceux q
laissent,
cher sur
la sèmen
pendant
année po
d'autre.

Le ma
son éten
son utilit
terre, où
ce qui le
pilotis &
voit le j
& polies.
Maldives
une parti
ordinaire
bre, qui,

Tome

triblours, le dedans en est tout bleu le soir, lorsqu'on le casse.

A mesure qu'on tire la pâte des corbeilles, avec les doigts trempés dans de l'huile, & qu'on fait des morceaux, on les expose au soleil pour sécher. Les marchands qui achètent l'indigo en font toujours brûler quelques morceaux, pour s'assurer qu'on y a pas mêlé de sable. L'indigo se réduit en cendre, & le sable demeure entier. Ceux qui ont besoin de graine pour en semer, laissent, la seconde année, quelques pieds sécher sur l'herbe, les coupent & en recueillent la semence. Quand la terre a nourri l'indigo pendant l'espace de trois ans, elle a besoin d'une année pour se reposer, avant qu'on y en sème d'autre.

Le *makarekau*, bel arbre, par sa hauteur & son étendue, n'est pas moins remarquable par son utilité. Ses racines sont réellement hors de terre, où elles ne tiennent que par un petit bout; ce qui le fait paraître comme suspendu sur des pilotis & des arcades, au travers desquelles on voit le jour. Elles sont longues, grosses, belles & polies. Lorsque les Indiens, sur-tout aux Maldives, ont besoin de bois uni, ils coupent une partie de ces racines, & n'en laissent pas ordinairement plus de quatre pour soutenir l'arbre, qui, sans être endommagé, en pousse d'au-

Histoire
naturelle
des Indes.

tres avec une nouvelle vigueur. Ses fleurs sont longues d'un pied, grosses, blanches, doubles, & jettent une odeur très-douce. Le fruit est de la grosseur d'une citrouille, rond, couvert d'une peau dure, & divisée par quarréaux qui pénètrent jusqu'au centre. Sa couleur est incarnate. Le gros fruit ne se mange point ; mais il est rempli de pignons d'un excellent goût. Les feuilles ont une aune & demie de longueur, & sont larges d'un empan. On les divise en deux peaux sur lesquelles on peut écrire avec de l'encre, comme sur du parchemin. Le bois est humide, poreux & rempli de filamens, qui ne permettent pas d'en faire beaucoup d'usage.

Le *mangostan* est un excellent fruit d'un arbre de même nom, sur-tout dans l'île de Java, où le goût en est plus fin qu'en tout autre lieu. Il ressemble beaucoup à nos prunelles de haie.

Dampier le regarde comme le plus délicat de tous les fruits. Il ressemble à la grenade, mais il est beaucoup plus petit.

Le *manguera*, qui porte le fruit qu'on appelle mangue ou mangoué ; semble occuper le troisième rang après le cocotier & le *betleira* dans l'estime des Indiens, & dans l'opinion même des voyageurs. Il est de la hauteur d'un grand poirier, mais il a les feuilles plus grandes & plus minces. Son fruit est pesant. La queue,

par laque
pied de la
est dépo
d'un blan
espèces,
carreiras,
& quelqu
délicatesse
Dellon pr
cieux. Le
dans le co
qu'il s'en
deux ou t
fort chaud
comme to
les laisser
demande p
les confit,
les Indiens
qu'ils nom
gais ne fo
bois du m
menuiserie
Le *mang*
tugais nom
avoir été
moins que
belles fleu

par laquelle il pend à l'arbre, n'a pas moins d'un pied de long. Il est verd en dehors; & lorsqu'il est dépouillé de son écorce, sa poulpe paraît d'un blanc jaunâtre. On en distingue plusieurs espèces, dont le goût est différent; tels que les *carreiras*, les *mallejas*, les *nicolas*, les *fatias*, & quelques autres; mais ils surpassent tous, en délicatesse, les meilleurs fruits de l'Europe. Dellon proteste qu'il ne connaît rien de si délicieux. Le tems ordinaire de leur maturité est dans le cours d'avril, de mai & de juin, quoiqu'il s'en trouve quelques-uns de mûrs dans les deux ou trois mois précédens. Leur qualité est fort chaude. L'usage est de les cueillir verds, comme tous les autres fruits des Indes, & de les laisser mûrir dans les maisons; ce qui ne demande pas plus de deux ou trois jours. On les confit, soit au sucre, soit au vinaigre; & les Indiens font de celles-ci une espèce de salade qu'ils nomment *achar*, pour laquelle les Portugais ne sont pas moins passionnés qu'eux. Le bois du manguera s'emploie aux ouvrages de menuiserie.

Le *mangorêira* est un arbrisseau, que les Portugais nomment jasmin d'Arabie, d'où il peut avoir été transporté, & qui ne se trouve néanmoins que dans l'Indoustan. Il porte de très-belles fleurs blanches, qui s'appellent *mango*.

Histoire
naturelle
des Indes.

rins, & dont l'odeur tient de celle du jasmin; avec beaucoup plus de douceur, & cette différence, que le jasmin n'a que six feuilles, au lieu que le mangorin en a plus de cinquante.

La *molucane* est une plante qui s'éleve depuis trois ou quatre pieds jusqu'à sept, & qui tire son nom des Moluques, parce qu'elle n'a nulle part des propriétés si salutaires. Elle est d'un beau verd. Sa tige est menue, tendre, un peu creuse, faible, jettant beaucoup de rameaux qui proviennent lorsqu'on les laisse ramper; de sorte qu'une plante occupe quelquefois beaucoup d'espace. Ses feuilles ressemblent à celles du sureau, mais sont molles, tendres, dentelées à l'entour. Sa fleur est semblable à celle de la citrouille, mais un peu plus grande & de couleur jaune. Elle croît dans les lieux humides, & demeure verte toute l'année. Sa seconde écorce & ses feuilles sont un puissant vulnéraire; elles guérissent les ulcères les plus invétérés & les plus malins. Elles adoucissent les douleurs; elles arrêtent le sang. Les Indiens nomment cette plante, dans leur langue, le remède des pauvres, & la ruine des médecins, parce que ses vertus sont infinies,

L'*oloturion* est une sorte d'ortie, d'une nature si caustique & si venimeuse, qu'il suffit d'y toucher, pour sentir une ardeur semblable à celle

qu'on ressent
une viole
aussi-tôt
connaître
qualité, c
des Indes
l'arrack c
plus piqu
mens de
tres font
y mêlent

fort men
roseaux c
sonner le
l'oloturion

Le *pan*
branches
branches,
une discip
de son fru
ment mie
plus habil

Le *pan*
excellence
deur d'un
de la mau
il est plus
& plus m

qu'on ressent de l'eau bouillante, & qui excite une violente fièvre, si l'on n'y applique point aussi-tôt de l'ail pilé, que l'expérience a fait connaître pour remède. Malgré cette pernicieuse qualité, on ne laisse pas, dans plusieurs contrées des Indes, de mêler le suc de cette plante avec l'arrack ou l'eau-de-vie du pays, pour la rendre plus piquante, au risque de gagner des crachemens de sang, le marasme & la phthisie. D'autres font cuire l'oloturion dans l'eau de la mer, y mêlent du suc de limon, & son écorce hâchée fort menu, & mettent ce mélange dans des roseaux creusés, où ils le conservent pour assaisonner leur viande. Quelques-uns comptent l'oloturion entre les zoophites.

Le *palmier de bergios* ou *des singes*, a les branches en forme de grand fouet à plusieurs branches, ou de ce qu'on appelle ordinairement une discipline. On fait de très-beaux chapelets de son fruit; & les gros grains sont naturellement mieux travaillés qu'ils ne le seraient par le plus habile graveur.

Le *panoma* que les Européens nomment, par excellence, bois des Moluques, est de la grandeur d'un coignassier. Sa feuille ressemble à celle de la mauve, & son fruit à une aveline; mais il est plus petit, & son écorce est plus noirâtre & plus molle. Les grandes vertus de cet arbre

Histoire
naturelle
des Indes.

Histoire
naturelle
des Indes.

portent les Indiens à le cultiver soigneusement ; & ceux qui en élèvent dans des jardins , n'en accordent pas aisément la vue aux étrangers. Son bois est fort purgatif. S'il purge trop, on tempère son action en buvant un verre d'eau d'orge ou de riz. Il résiste au venin , & remédie à toutes les blessures & morsures empoisonnées. On ne le vante pas moins pour les fièvres quartes & continues, pour les coliques, l'hydropisie & la gravelle, pour la difficulté d'uriner ; pour la douleur des jointures, pour la migraine, les skirres, les écrouelles, les vers, & pour exciter l'appétit. Sa dose est depuis quatre grains jusqu'à demi-scrupule, dans du bouillon. On en apporte en Europe, mais il y est rare & cher.

Le *percyra* ou le guaiavier des Indes orientales, n'est pas un arbre fort grand, mais ses branches le rendent fort touffu, quoiqu'il ait les feuilles assez petites. Son fruit est verd & jaune en dehors, de la figure d'une poire, blanchâtre en dedans, & d'une substance molle. Il a le goût d'une poire trop mûre. On en fait de très-bonnes confitures, sèches & liquides. Ce fruit croît pendant toute l'année.

Le plantin des Indes orientales ressemble beaucoup au bananier, & ne se distingue que par son fruit, qui est beaucoup plus gros, & de moitié plus long. Quelques voyageurs lui

donner
la noix
en don
le port
pieds d
de tou
s'apper
de la ra
dres re
font qu
demeur
duisent
plutôt
en vien
de terre
vient à
autres e
encore,
même c
perçoit
environ
ont qu
mières
sur un
plus gr
bre ha
que les
vieilles

Donnent le nom de roi des fruits, sans excepter la noix de coco. Dampier, qui est de ce nombre, en donne une curieuse description. L'arbre qui le porte a, dit-il, ordinairement, dix à douze pieds de haut, & trois ou trois pieds & demi de tour. Il ne vient point de graine, & l'on ne s'aperçoit pas même qu'il en ait; mais il pousse de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejetons, & qu'on les plante ailleurs, ils font quinze mois avant de reproduire, & s'ils demeurent dans leur situation naturelle, ils produisent dans l'espace d'un an. Le fruit n'est pas plutôt mûr que l'arbre s'altère; mais alors, il en vient plusieurs jeunes à sa place; en sortant de terre, il pousse deux feuilles. Lorsqu'il parvient à la hauteur d'un pied, il en pousse deux autres entre les premières, & peu à près, deux encore, qui sont surviées par d'autres dans le même ordre jusqu'à la fin du mois, où l'on aperçoit un petit corps de la grosseur du bras, environné de huit ou dix feuilles, dont les unes ont quatre ou cinq pieds de haut. Les premières n'ont pas d'abord plus d'un pied de long sur un demi-pied de large, & leur tige n'est pas plus grosse que le doigt; mais à mesure que l'arbre hausse, les feuilles s'élargissent. A mesure que les jeunes feuilles poussent en dedans, les vieilles s'étendent, & leurs pointes penchent du

Histoire
naturelle
des Indes.

Histoire
naturelle
des Indes.

côté de la terre; d'autant plus longues & larges; qu'elles sont plus proches de la racine. Elles tombent enfin & se pourrissent, sans qu'on cesse d'en voir pousser de jeunes au sommet, qui rendent l'arbre toujours verd. Dans la perfection, elles n'ont pas moins de sept ou huit pieds de long, sur un demi-pied de large. Elles vont en diminuant jusqu'au bout, & se terminent par une pointe ronde. Leur tige est alors de la grosseur du bras, presque ronde, & d'environ un pied de long, entre la feuille & le tronc de l'arbre. Si la feuille est en dehors, la partie de la tige, qui sort de l'arbre, paraît renfermer la moitié du tronc, comme une sorte de peau épaisse; & de l'autre côté de l'arbre, il y a vis-à-vis une autre peau qui répond à la première. Les deux autres feuilles qui viennent en dedans, sont opposées aussi l'une à l'autre; mais de manière que si les deux qui sont en dehors, poussent au nord & au sud, les autres poussent à l'est & à l'ouest, toujours dans le même ordre. Ainsi, le tronc de cet arbre, comme celui du bananier paraît composé de plusieurs peaux, qui croissent les unes sur les autres. Lorsqu'il est dans sa parfaite grandeur, il pousse, au sommet, une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du tronc. Cette tige sort du cœur de l'arbre, de la longueur & de la grosseur du bras. C'est autour de cette tige que viennent premièrement

les fle
peloto
pouces
envelo
rité. S
& le f
que le
plus d
la mei
sans a
Pou
est de l
qu'il a
pris sa
soit to
viande
de jus
qui le
pour e
ceau de
tin mù
l'autre
glais, a
diens,
les hac
bouillir
lent cô
source
aussi de

les fleurs, & que les fruits se forment ensuite par pelotons. Il croît dans une gouffe de six ou sept pouces de long, & de la grosseur du bras. Cette enveloppe est molle & jaune dans sa maturité. Sa figure est celle d'une grosse faucille; & le fruit qu'elle renferme, n'est pas plus dure que le beurre ne l'est en hiver, & du goût le plus délicat. Il se fond dans la bouche comme la meilleure marmelade. Il n'a que de la chair, sans aucune sorte de pepins.

Pour le manger, au lieu de pain, l'usage est de le rôtir ou de le cuire à l'eau, dans le tems qu'il a toute sa grandeur; mais avant qu'il ait pris sa couleur jaune, c'est-à-dire avant qu'il soit tout-à-fait mûr. Ceux qui n'y joignent ni viande ni poisson, le mangent avec une sauce de jus de citron, de sel & de poivre en gouffe, qui le rend d'un très-bon goût. Quelquefois, pour en varier l'apprêt, ils mangent un morceau de plantin rôti, avec un morceau de plantin mûr & crud. Le premier sert de pain, & l'autre de beurre. Dampier raconte que les Anglais, aussi passionnés pour ce fruit que les Indiens, prennent cinq ou six plantins mûrs, les hachent, en font une masse, & la font bouillir en forme de pudding, qu'ils appellent côte de maille, parce que c'est une ressource commune contre la faim. On en fait aussi de très-bonnes tartes. Verds, coupés par

tranches, & séchés au soleil, ils se gardent long-tems, & se mangent comme des figues. Quelques Indiens prennent du plantin mûr, le rôrissent, le coupent en pièces, dont ils expriment le jus dans une certaine quantité d'eau, & s'en font une liqueur agréable, douce & nourrissante, qui approche du *lambswol* ou laine d'agneau, liqueur anglaise, composée de pommes & de l'espèce de bière qu'on nomme *ale*. Le même voyageur ajoute que dans plusieurs endroits des Indes occidentales qu'il avait parcourus, la liqueur de plantin se fait autrement. On prend dix ou douze plantins mûrs, qu'on met dans une cuve, & sur lesquels on jete huit pintes d'eau dans l'espace de dix heures. Les suc du fruit faisant fermenter & écumer ce mélange, on peut le boire quatre heures après. Mais il ne se garde pas plus de vingt-quatre heures. Ceux qui aiment cette liqueur, qui est vive, rafraîchissante, & dont le seul défaut est d'être fort venteuse, ne manquent pas d'en faire tous les jours. Lorsqu'elle devient aigre, on en fait de très-bon vinaigre.

Dans l'île de Mindanao, les habitans ont trouvé le secret de faire usage, pour leur habillement, d'un arbre qui ne sert qu'à la nourriture des autres Indiens. Dampier, qui en fait le récit, ne nous apprend pas pourquoi cette invention ne s'est pas communiquée au reste des

Indes
 dit-il
 Le p
 fruit
 en fa
 le pa
 suite
 de h
 les é
 du cô
 égale
 fend
 les de
 possib
 pace
 partie
 bouts
 femm
 pren
 ment
 de la
 les fi
 On e
 long
 matie
 mais
 est d
 qu'il

Indes. Le *vingaire* de cette île n'est habillé, dit-il, que des draps qu'on fait de cet arbre. Le plantin ne produit qu'une fois; & lorsque le fruit est mûr, on le coupe près de la terre, pour en faire du drap. Un long couteau suffit pour le partager en deux, comme le bananier. Ensuite, on lui coupe la tête, qui laisse un tronc de huit ou dix pieds de longueur. On lève les écorces extérieures, qui sont fort épaisses du côté des racines. Le tronc devient alors d'une égale grosseur & de couleur blanchâtre. On le fend par le milieu, après quoi l'on fend encore les deux moitiés, le plus près du milieu qu'il est possible. On laisse tous ces morceaux au soleil l'espace de deux ou trois jours, pendant lesquels une partie de l'humidité de l'arbre se sèche, & les bouts paraissent alors pleins de petits filets. Les femmes, dont l'occupation est de faire les draps, prennent un à un ces filets, qui s'enlèvent aisément depuis un bout du tronc jusqu'à l'autre, de la grosseur à peu près d'un fil mal blanchi; car les filets sont naturellement d'une grosseur fixe. On en fait des pièces de sept à huit verges de long, dont la chaîne & la trême sont de même matière & de même grosseur. Ce drap dure peu; mais la facilité de le faire supplée à sa bonté. Il est dur lorsqu'il est neuf, & un peu gluant lorsqu'il est mouillé.

Histoire
naturelle
des Indes.

Histoire
naturelle
des Indes.

L'arbrisseau qui porte le poivre est gravissant. Ses feuilles ressemblent à celles du lierre. On les plante toujours, soit au pied de quelques murs, soit proche d'autres arbres, afin qu'en s'élevant il trouve un appui qui le soutienne. Ses feuilles ont une odeur forte, & le goût piquant, comme celui du fruit. Lorsque le poivre est fleuri, il sort du bouton en petites grappes, à-peu-près comme les groseilles. Ses grains, qui sont d'abord verts, deviennent insensiblement d'un rouge très-vif, à mesure qu'ils mûrissent. Aussi-tôt qu'il est tout-à-fait mûr, on le cueille, on l'expose au soleil, où se desséchant, il se ride & devient tel que nous le voyons en Europe. Il n'est pas d'une égale beauté dans tous les pays qui en produisent. Celui du Malabar est le moins estimé. On n'en trouve point dont la couleur soit naturellement blanche, comme plusieurs écrivains se le sont imaginé; toute sorte de poivre est noir lorsqu'il est sec, ou du moins fort brun. On en fait du poivre blanc, en le battant, lorsqu'on le fait sécher en le dépouillant de sa peau, qui est noire & ridée. Les Indiens ont une autre manière de le rendre blanc, lorsqu'il est déjà sec; c'est de le faire tremper dans l'eau, & de le frotter quand il est humecté, pour en faire tomber la peau; mais il paraît que cette méthode peut lui faire perdre beaucoup de sa force.

Be
l'île
truire
en te
de to
ramp
qui v
bons
tant
soin
croiss
ter de
menç
danc
jusqu
gros
prem
à dire
née d
moin
d'un
il ne
petit.
On e
l'on
l'erre
recue
» ajo

Beaulieu, pendant un long séjour qu'il fit dans l'île de Botton, s'attacha particulièrement à s'instruire de la culture du poivre : il croît, dit-il, en terre franche & grasse. On le plante au pied de toutes sortes d'arbres, autour desquels il rampe & s'entortille comme le houblon. Ceux qui veulent s'en faire un revenu, choisissent de bons rejetons, qu'ils plantent au pied d'autant d'arbrisseaux. Il faut apporter beaucoup de soin à nettoyer ou sarcler toutes les herbes qui croissent à l'entour. Le rejeton croît sans porter de fruit jusqu'à la troisième année qu'il commence ; & la quatrième en rend une grande abondance. Il se trouve des plantes qui en donnent jusqu'à six & sept livres ; mais il n'est jamais plus gros ni en plus grand nombre que dans les trois premières portées. Dans les trois suivantes, c'est-à-dire jusqu'à la sixième, qui est la neuvième année de son plant, le poivrier rapporte un tiers de moins, & la grosseur de son fruit diminue aussi d'un tiers. Enfin, pendant trois autres années, il ne porte presque plus, & le poivre est fort petit. Les années d'après ne rendent plus rien. On est obligé de planter d'autres rejetons, par où l'on doit juger, observe Beaulieu, quelle est l'erreur de ceux qui ont écrit que le poivre se recueille sans travail. « Quelque jeune qu'il soit, » ajoute-t-il, il porte peu, s'il n'est soigneu-

Histoire
naturelle
des Indes.

» sement cultivé & sarclé : j'en ai vu plusieurs
» plantes négligées dans les bois, qui ne don-
» naient aucun fruit ».

Les trois premières années demandent des soins extrêmes, pour arrêter la naissance des herbes dans un climat fort humide, non-seulement par les pluies, mais encore par les abondantes rosées qui ne manquent jamais la nuit, « & qui » sont telles, que si l'on va se promener avant » le lever du soleil, dans les champs où l'on » néglige d'arracher les herbages, on en sort » aussi mouillé que du fond de l'eau ». Lorsque le poivrier est prêt à porter du fruit, il faut ébrancher les arbres qui lui servent d'appui, afin que les branches ne lui dérobent rien des rayons du soleil, qui lui sont plus nécessaires qu'à toute autre plante. Il faut aussi prendre soin, lorsque la grappe est formée, qu'elle soit suspendue sur quelque petit bout de branche ou estoc, dans la crainte que sa pesanteur ne fasse retomber la plante, qui est d'elle-même assez tendre, sur-tout dans le tems de sa plus grande fécondité; une autre attention, qui n'est pas moins nécessaire, est d'écarter de la plantation toute sorte de bétail, sur-tout les buffles & les bœufs, & d'autres animaux, qui s'embarassant parmi les plantes, ruinent les espérances des plus ardens ouvriers. Il faut que la distance entre les

plante
parce
leur fr
pour l
s'étend
elles p
Le
ches,
vril; d
& ver
fort vi
salade
fruits
serve
bre; il
de déc
conféq
n'est p
ne soit
On
soleil,
d'eux-
Il leur
Dans
souven
nuit.
jour o
grains

plantes soit telle qu'on puisse tourner à l'entour, parce qu'aussi-tôt qu'elles ont été déchargées de leur fruit, on est obligé d'employer des échelles pour les émonder. Sans cette précaution, elles s'étendraient trop en hauteur, & l'année d'après elles porteraient moins de fruit.

Le poivre sort d'abord en petites fleurs blanches, qui paraissent ordinairement au mois d'avril; dans le cours de juin il est noué. Il est gros & verd dans le mois d'août, & sa force est déjà fort vive. Cependant les Indiens le mangent en salade, ou le font confire en *achar* avec d'autres fruits, dans une sauce au vinaigre, qui le conserve une année entière. Il est rouge en octobre; il noircit en novembre. Enfin, dans le cours de décembre, il est tour-à-fait noir, & par conséquent prêt à cueillir. Cependant cette règle n'est pas si générale, qu'en plusieurs endroits, il ne soit plus avancé ou plus tardif.

On coupe les grappes, on les fait sécher au soleil, qui est alors très-ardent, jusqu'à ce que d'eux-mêmes les grains se séparent de leur queue. Il leur faut environ quinze jours pour sécher. Dans cet espace, il est besoin de les tourner souvent, & de les mettre à couvert pendant la nuit. Mais ensuite la séparation se fait en un jour ou deux. Il se rencontre sur la plante des grains qui ne rougissent & ne noircissent point,

Histoire
naturelle
des Indes.

mais qui deviennet blanc. Les Indiens sont fort attentifs à les cueillir & à les amasser, pour les usages de la médecine; dans la vente, ils s'en font payer un double prix, du moins entr'eux; car pour les étrangers, qui en demandent aussi, ils ont l'art de blanchir le poivre commun. Ils le cueillent encore rouge, ils le lavent à plusieurs eaux avec du sable, qui emporte la pellicule rouge qui noircirait; & le cœur demeurant découvert après cette opération, conserve sa blancheur naturelle.

Le meilleur poivre est ordinairement celui qui se vend par mesure, & non au poids, parce qu'il n'est pas mouillé, & qu'on n'y peut mêler ni gravier ni sable, sans s'exposer à faire voir la tromperie en le mesurant. La mesure des marchands est le *nali*, qui contient seize *gantes*. Chaque *gante* contient quatre *chuppes*; & quinze *nali* font le *bahar*, qui est de quatre cent cinquante livres, poids de marc. Cette mesure néanmoins diminue d'un quart dans les états du roi d'Achem. Le prix commun du *bahar*, jusqu'au tems de Beaulieu, avait été de seize piastres; & jamais, dit-il, il n'avait passé vingt.

On distingue deux sortes de poivre, le gros & le petit. La plus grande partie du gros vient de la côte du Malabar, & se vend dans les villes de Calecut & de Tutocorin. Il en vient aussi

des

des te
à Réj
ques
landai
ploien
donne
difes,
vermi
qu'ils
qui vi
ques a
peu de
sur-tou
de gra
honner
dans le
du gros
que to
sur la
leurs é
cent li
donner
cent po
s'en pr
ou tres
ferait
Le po
toutes-

To

des terres de Visapour, & la vente s'en fait à Réjapour, petite ville du même pays. Quelques voyageurs nous apprennent que les Hollandais, qui le vont acheter des Malabares, n'emploient point d'argent à ce commerce, qu'ils donnent en échange diverses sortes de marchandises, telles que du coton, de l'opium, du vermillon & du vis-argent : c'est ce gros poivre qu'ils transportent en Europe. Pour le petit qui vient de Bantam, d'Achem & de quelques autres lieux vers l'Orient, il en fort fort peu de l'Asie, où il s'en consomme beaucoup, sur-tout parmi les Mahomérans. Il a le double de grains plus que le gros, & les Morés se font honneur de faire paraître beaucoup de grains dans leurs alimens; sans compter que la chaleur du gros poivre incommode la bouche. On prétend que tout le poivre que les Hollandais enlèvent sur la côte de Malabar, ne leur revient, par leurs échanges, qu'à trente-huit piastres les cinq cent livres; & que sur les marchandises, qu'ils donnent dans ce commerce, ils gagnent encore cent pour cent. On ajoute qu'il serait facile de s'en procurer, argent comptant, pour vingt-huit ou trente piastres; mais, à ce prix même, ce serait l'acheter plus cher que les Hollandais. Le poivre long, qui est assez commun dans toutes les Indes, sur-tout dans les états du

Histoire
naturelle
des Indes.

Histoire
naturelle
des Indes.

Grand-Mogol, y est ordinairement à fort bon compte; & son bois se vend toujours deux tiers de moins.

La racine de *quil* ou *quirpèle*, que les Portugais ont nommée *pao de cobra*, & les Hollandais *bois de serpent*, est d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, fort dure & fort amère. Les Indiens la broient avec de l'eau & du vin de palmier, pour s'en servir contre les fièvres chaudes, contre les morsures de serpent, & contre la plupart des venins. Elle tire son nom indien d'un petit animal de la grandeur & de la figure d'un furet, qui est ennemi des serpens, jusqu'à les attaquer lorsqu'il en voit, & qui court à cette racine pour en manger, aussi-tôt qu'il se sent blessé dans le combat.

Le *rima*, qu'il ne faut pas confondre avec le *sagu*, est un autre arbre à pain, mais connu seulement dans les îles Marianes. Sa tête est large & touffue. Ses feuilles sont de couleur noirâtre. Le fruit croît aux branches comme les pommes. Il est de la grosseur d'un pain d'un sou & de forme ronde. L'écorce en est épaisse, forte, janne & lisse. Les insulaires n'ont pas d'autre pain. Ils le cueillent dans sa maturité pour le faire cuire au four, où l'écorce se grille & noircir. On en ôte alors la surface, après laquelle il reste une peau mince & tendre qui

Couvre
comme
fruit e
mange
frais; e
il devi

La p
ture de
de trois
que ce
ges, fo
& plac
est lon
fourch
vers le
& cont
croit q
passé d
très-fé
& cro
dans p
sonne
en fair
l'été,
l'équin
ployé
bienfai
cheme

Couvre une poulpe de fort bon goût, & blanche comme la mie du meilleur pain. Comme ce fruit est sans pepins & sans noyaux, tout se mange également: mais il demande d'être mangé frais; car dans l'espace de vingt-quatre heures, il devient sec & de mauvais goût.

Histoire
naturelle
des Indes

La plante du riz, qui est la principale nourriture des pays orientaux s'y élève à la hauteur de trois ou quatre pieds. Sa feuille est plus large que celle du froment. Elle porte deux épis larges, fort divisés & chargés de graines oblongues & plattes. Les épis sont barbus; & cette barbe est longue de deux ou trois pouces. Elle est fourchue par le bout, & ordinairement frisée vers le bas. Les grains sont de couleur blanche, & contenus dans une cosse ou peau brune. On croit que c'est des Indes orientales que le riz a passé dans les autres parties du monde. Il est très-fécond; mais il aime les terres humides, & croît même dans ces eaux; ce qui paraît dans plusieurs endroits des Indes, où les moissonneurs sont dans l'eau jusqu'aux genoux, pour en faire la récolte. Il mûrit dans les chaleurs de l'été, & l'on en fait la dernière récolte vers l'équinoxe d'automne. Quoiqu'il soit plus employé en alimens qu'en remèdes, on le croit bienfaisant dans les flux hépatiques, dans les crachemens de sang & dans plusieurs autres mala-

Histoire
naturelle
des Indes.

dies; mais on recommande alors que l'eau ou le lait dans lequel on le fait cuire, soit chalybé, ou qu'on y ait éteint des pierres ardentes. Les Indiens se servent d'une décoction légère de riz avec de l'eau, comme d'un véhicule pour divers remèdes. On fait aux Indes plusieurs fortes de pains avec le riz, & c'est un sentiment général, qu'il donne de l'embonpoint à ceux qui en font un usage habituel, malgré l'opinion des anciens médecins, qui le croyaient peu nourrissant & difficile à digérer. On en tire aussi par la distillation une espèce de liqueur, qui se nomme arack, comme l'eau-de-vie de palmier: mais répétons qu'arack est un nom générique que les Indiens donnent à toutes liqueurs fortes. Au surplus, ils mettent une différence extrême entre les riz de différentes parties des Indes.

Le *soamouna* est un bel arbre, mais d'une figure extraordinaire. Le haut & le bas de son tronc sont de même grosseur. Dans son milieu, il est relevé de plus du double & la grosseur d'un vaisseau. Le bois est épineux, gris en dehors, blanc en dedans, moëlleux, poreux comme le liège. Ses feuilles sont oblongues, veineuses, dentelées, attachées cinq à cinq à d'assez longues queues. Ses fruits sont des *gourmes* oblongues, qui contiennent des pois rouges. On coupe les épines de cet arbre pendant qu'elles sont vertes,

& l'
mati
arrê
pays
de la
L'
péen
les la
tronc
rapan
dure
en co
dans
dans
qu'à c
de ma
bouill
plus f
conve
des il
frome
Le
tronc
sembl
nelle
grosse
l'incis
ceau f

& l'on en tire un suc excellent pour les inflammations des yeux, pour fortifier la vue & pour arrêter les larmes involontaires. Mais dans quel pays croît le fruit qui pourrait arrêter les larmes de la douleur ?

Histoire
naturelle
des Indes.

L'arbre qui donne le *sagu*, & que les Européens appellent du même nom, porte, parmi les Indiens, celui de *sagumanda*. C'est de son tronc même qu'on fait une espèce de pain, en rapant le bois, qui n'est qu'une moëlle un peu dure, & le faisant détremper dans l'eau, on en compose une espèce de tourteaux ou gâchettes dans des formes qui n'ont pas d'autre usage, & dans lesquelles on les fait sécher au soleil, jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi durs que le biscuit de mer. On fait cuire aussi le *sagu* comme une bouillie, & l'on prend pour cela les parties les plus fines, qu'on mêle avec une quantité d'eau convenable. Cet aliment est celui de la plupart des îles orientales qui ne produisent ni riz, ni froment, ni seigle.

Le *sagumanda* n'est pas fort haut, mais son tronc est épais. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du cocotier. Dans la jeunesse de ces arbres, on coupe une de leurs plus grosses branches, & l'on applique à l'endroit de l'incision une bamboche creuse, qui est un morceau scié d'une des plus grosses cannes de sucre

Histoire
naturelle
des Indes.

Elle sert de bassin, pour recevoir en peu de tems une liqueur qui découle en abondance comme celle des cocotiers; & pendant toute la saison, l'on y en recueille tous les jours à-peu-près la même quantité. Les Indiens donnent à cette liqueur le nom de *sagouar* : elle est d'une douceur qui surpasse celle du miel, & d'abord assez mal-saine, mais on y en mêle une autre nommée *houbat*, composée du sucre de diverses herbes, qui lui donnent une sorte d'amertume. Avec cette préparation, le *sagouar* est assez sain, pour ceux qui en usent sobrement; & les Hollandais mêmes n'ont guères d'autre boisson aux Moluques & dans l'île d'Amboine. Mais, pris avec excès, il enivre, il rend le visage pâle, il fait même enfler le corps. On le rend plus agréable en y mêlant du sucre & de l'arack.

Le sandal est un arbre de la grandeur du noyer. Il porte un fruit assez semblable aux cerises, mais qui devient noir après avoir commencé par être verd, & qui est sans goût. Le bois de sandal est dans une haute estime aux Indes. On distingue le rouge, le jaune & le blanc, dont les deux derniers, qui croissent en abondance dans les îles de Timor & de Solor, sont les plus recherchés. On broie, ou l'on pile ce bois avec de l'eau, pour le réduire en bouil-

lie,
en pe
me u
Indie
parce
trans
usage
Le
arbre
leurs
petite
avec
nâtte
elles
qui e
Indie
On
l'arbre
dès q
Schou
près
quelc
« pas
» lon
» ren
» gro
» sie
Le

lie, dont on se frotte le corps. On le brûle aussi en petits morceaux, dans les appartemens, comme un parfum des plus salutaires. Quoique les Indiens fassent peu d'usage du sandal rouge, parce qu'ils y trouvent moins de vertu, on le transporte dans les autres pays, où il sert aux usages de la médecine.

Le savonnier, ou l'arbre du savon est un grand arbre, du nombre de ceux qui se dépouillent de leurs feuilles. Il porte pour fruit une espèce de petites boules, qui ont quelque ressemblance avec les cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûrissant. Frottées entre les mains, elles se convertissent en un savon très-blanc, qui est fort utile pour laver la soie, & que les Indiens emploient à cet usage.

On trouve en plusieurs endroits des Indes l'arbre sensible, dont le fruit commence à sauter dès qu'on y touche le moins du monde. Gautier Schouten raconte qu'un jour se trouvant assis, près de Cochin, sous un de ces arbres, avec quelques-uns de ses compagnons, « ils ne furent pas peu surpris, pour ne pas dire effrayés, » lorsque ce fruit merveilleux, qu'ils ne prirent d'abord que pour une feuille, vint à se grossir, à se mouvoir, & même à faire plusieurs sauts, lorsqu'ils y eurent touché ».

Le *stonanna* est un arbrisseau fort agréable à

Histoire
naturelle
des Indes.

la vue. Il porte des *baies* & des *ombelles*. Son fruit croît dans les branches inférieures, tandis que les supérieures sont ornées de boutons & de fleurs. Toutes ses vertus résident dans sa racine, qu'on vante beaucoup contre le venin des plus dangereux serpens.

Le *tagera* est une plante assez haute, dont les feuilles, broyées & appliquées sur les piquûres des abeilles, des moustiques & des autres grosses mouches, calment promptement les douleurs. Ses semences s'emploient broyées pour les pustules & les ulcères.

Le *talassa* est une plante qui ne produit ni fleurs ni fruits, mais dont les feuilles s'emploient diversement pour assaisonner les saucées. On les mange vertes pour s'exciter à la volupté.

Les tamarins, ou tamarindes, car les voyageurs ne s'accordent point sur ce nom, croissent dans presque toutes les parties des Indes, & sont particulièrement fort communs au Bengale. Ce sont des arbres d'une grandeur & d'une beauté remarquable. Le tronc est bienfait, les branches s'élèvent fort haut & jettent d'agréables feuilles. On les transplante jeunes des lieux incultes, où la nature les produit, dans les endroits où l'on ne remue point la terre, tels que les carrefours des chemins, les places publiques,

les ru
un ch
à cou
blent
diers.
Il en
dans
de no
devie
doigt
sous
l'arriv
trois
brun
moëll
qui se
& aig
vent
en fa
tent c
nière
fiste
semb
sans
de po
qui l
vertu

Le

les rues , pour y servir d'ornement. Ils donnent un charmant ombrage , où les Indiens se mettent à couvert de l'ardeur du soleil. Les fleurs ressemblent beaucoup à celles des pêcheurs ou des amandiers. Mais sur la fin elles deviennent amères. Il en sort un fruit , long & un peu courbe , dans une gouffe à-peu-près semblable à celles de nos fèves , qui paraît d'abord verte , & qui devient grise , à-peu-près de la longueur du doigt. Au coucher du soleil , le fruit se retire sous la feuille , & le lendemain il reparaît à l'arrivée de cet astre. Chaque gouffe contient trois ou quatre petites fèves qui tirent sur le brun , & qui sont enveloppées d'une espèce de moëlle gluante. C'est proprement cette moëlle qui se nomme ramarin. Elle est d'un goût rude & aigre. Les Indiens & les Portugais s'en servent à l'apprêt de leurs viandes. On en sale , on en fait des confitures au sucre qui se transportent dans tous les pays du monde , & cette manière de les préparer est la meilleure. Elle consiste à les tirer des gouffes & à les paîtrir ensemble ; après quoi l'on y jette du sucre ; & sans autre façon , l'on en remplit diverses sortes de pots. Ils conservent toujours ce goût aigret , qui les rend assez agréables ; & leur principale vertu est de purifier le sang.

Le théca est comme le chêne des Indes. C'est

490 HISTOIRE GÉNÉRALE

Histoire
naturelle
des Indes.

un grand arbre, dont on trouve des forêts entières. Les Indiens idolâtres n'emploient point d'autre bois pour bâtir & réparer leurs temples. Ils tirent des feuilles une liqueur qui leur sert à reindre en pourpre leurs soies & leurs cotons. Elles leur servent aussi d'aliment. Leurs médecins en font un syrop avec du sucre, pour guérir les aphtes. Les fleurs, bouillies dans du miel, font un autre remède qui évacue les eaux hydropiques.

L'arbre de *saint Thomas* ne produit aucun fruit; mais il est d'une beauté admirable par ses feuilles, qui ressemblent parfaitement à celles du lierre, & sur-tout par ses fleurs, qui sont autant de lis violets d'une excellente odeur.

Le *venen* est un arbre des parties les plus orientales de l'Inde, qui est épineux, & qui porte des fleurs blanches d'une odeur extrêmement agréable. Le fruit est assez gros, & contient, sous une écorce qui ressemble à celle du coing, un poulpe rougeâtre, dont le goût est celui du raisin avant qu'il soit mûr. On extrait de ses fleurs une eau forte odorante; & du suc exprimé de son fruit, on prépare une sorte de liqueur.

Le *zerumbet* ferait tout-à-fait semblable à la plante du gingembre, si ses feuilles n'étaient pas plus longues & plus larges. Sa racine se coupe & se sèche, ou se confit au sucre. Elle a plus de

ver
B
& l
tout
exce
chai
& r
goû
bre.
mên
plus
coul
déli
sain
ble.
tran
saiso
d'oc
N
vien
rem
l'arb
faul
que
ci e
touc
néce
divi

vertus, & le goût plus fin que le gingembre.

Entre diverses sortes d'oranges, le *camchain* & le *campkit* sont dans une haute estime, surtout dans la Cochinchine & le Tonquin, où leur excellence ne peut être comparée à rien. Le *camchain* est de couleur jaunâtre. Sa peau est épaisse & rude : mais rien n'approche de l'odeur & du goût de sa chair, qui est aussi jaune que de l'ambre. Elle est si saine, qu'on ne la défend pas même aux malades. Le *campkit* est rond & plus petit de la moitié que le *camchain*, sa couleur est un rouge foncé. Il a la peau douce & déliée, & le goût délicieux, mais il est malsain, sur-tout pour ceux qui ont l'estomac faible. Il donne le cours de ventre; il cause des tranchées douloureuses à ceux qui l'ont déjà. La saison de ces deux fruits est depuis le mois d'octobre jusqu'à celui de février.

Nous avons observé sur la canelle, qu'elle ne vient aujourd'hui que de Ceylan. On a déjà remarqué, dans la description de cette île, que l'arbre qui la porte, ressemble beaucoup à nos saules, & qu'il a trois écorces, dont on ne prend que la première & seconde. Ajoutons que celle-ci est incomparablement la meilleure. On ne touche point à la troisième, parce qu'elle est nécessaire à la conservation de l'arbre; & cette division demande tant de soin, qu'on en fait

**Histoire
naturelle
des Indes.**

comme un métier, qui s'apprend dès la jeunesse. Les derniers voyageurs font remarquer que la canelle coûte plus aux Hollandais qu'on ne se l'imagine. Le roi de l'île, qu'on appelle roi de Candi, du nom de sa capitale, & qui est presque toujours en guerre avec eux, ne manque point de choisir le tems de la récolte, pour les surprendre, ou les incommoder par ses attaques. Ils sont obligés d'entretenir quinze ou seize cent hommes de guerre pour la défense d'un même nombre d'ouvriers qui travaillent dans les bois à lever les écorces. Ces travailleurs sont nourris pendant le reste de l'année, sans compter la dépense des garnisons habituelles de Colombo, Point-de-Galle, Manaar, Jafanapatan, & plusieurs autres places que la compagnie de Hollande occupe dans l'île. Des frais si considérables augmentent nécessairement la cherté de la canelle. L'arbre produit pour fruit une sorte d'olives, qui ne se mangent point, mais dont les Portugais avaient trouvé le moyen de faire un autre usage. Ils les mettaient dans une chaudière avec de l'eau simple & la petite pointe des branches, pour faire bouillir tout ensemble, jusqu'à ce que l'eau fût tout-à-fait consumée. Le dessus de cette matière, après l'avoir laissée refroidir, était une pâte assez semblable à de la cire blanche; & le fond donnait une espèce

de can-
cierge
fêtes;
en br
fums.
chapel
que le

Les
terres-
vérité
nait à
lande,
ruiner
point d
tres île
sent ho
a fait
comme
vages

Le c
Chine
& dans
ferme
au pala
de per

Tou
musca
comme

de camphre. De cette pâte, ils faisaient des cierges, pour l'office de l'église aux principales fêtes; & l'odeur de canelle qu'elle répandait en brûlant, avait la force des meilleurs parfums. Ils en envoyaient à Lisbonne, pour la chapelle du roi. Mais on ne nous apprend pas que les Hollandais aient suivi cette méthode.

Les Portugais tiraient aussi de la canelle des terres voisines de Cochin, moins bonne, à la vérité, que celle de Ceylan, mais qui se donnait à meilleur marché. La compagnie de Hollande, les ayant chassés de cette ville, a fait ruiner tous les caneliers du pays. On ne parle point de ceux de Mindanao & de quelques autres îles, non plus que des giroffiers qui croissent hors des Moluques; parce que l'expérience a fait connaître que les uns & les autres sont comme autant d'avortons ou de productions sauvages qui ne méritent pas le nom d'épicerie.

Le *chiampin*, fleur blanche, originaire de la Chine, jette une excellente odeur. On la confit; & dans cet état, elle prend une consistance très-ferme, qui ne l'empêche point d'être fort douce au palais. L'arbre qui la porte, est une espèce de petit plantane.

Tous les voyageurs observent, de la noix muscade, que son arbre ne se plante point; & comme on a peine à concevoir qu'il se répande

Histoire
naturelle
des Indes.

sans secours, on assure, pour diminuer l'étonnement, que dans la maturité des noix, il vient, des îles méridionales, un grand nombre d'oiseaux qui les avalent entières, & qui les rendent de même, c'est-à-dire, sans les avoir digérées. Elles tombent à terre; & la matière visqueuse dont on les suppose couvertes, sert, dit-on, à leur faire prendre racine; ce qui produit un arbre qu'on n'obtiendrait pas de la nature en le plantant par d'autres méthodes. La plupart de ces oiseaux sont de l'espèce de ceux que les Européens nomment oiseaux de paradis, & qui s'appellent proprement *manucodiatas*. Ils passent en troupes, comme nous voyons les grives pendant la vendange. La noix muscade les enivre. Il en meurt toujours quelques-uns; & les fourmis, dont les îles sont remplies, leur mangent les pieds. Delà vient l'opinion vulgaire, que les oiseaux de paradis n'ont pas de pieds; quoiqu'un grand nombre de voyageurs rendent témoignage qu'ils en ont vu avec des pieds, & qu'on lit dans nos histoires, qu'un marchand Français, nommé Contour, en envoya un d'Alep à Louis XIII, auquel il ne manquait aucune des qualités qui sont communes aux oiseaux. C'est proprement dans les six petites îles de Banda, & dans l'île de Damme, que croît la muscade; comme le girofle, dont on a donné aussi la

descri
l'île d
tout a
fait a
autres
Molu

La
lak, a
le cor
Indien
ploien
préten
que d
gomm
produ
des m
font l
couver
les fa
qu'elle
sistanc
elle e
roux.

Il pré
le laq
quefo
lieu q
des b

description dans un autre article, vient dans l'île d'Amboine avec plus d'abondance qu'en tout autre lieu, depuis que les Hollandais ont fait arracher les girofliers dans la plupart des autres îles, qui sont comprises sous le nom de Moluques.

Histoire
naturelle
des Indes

La gomme-laque, que les Mores nomment lak, & qui porte le nom de *zick* au Pégu, où le commerce en est considérable, donne aux Indiens cette belle couleur d'écarlate qu'ils emploient à teindre & à peindre leurs toiles. On prétend qu'elle est moins l'ouvrage de la nature que de certaines fourmis ailées, qui suçant la gomme lorsqu'elle découle des arbres qui la produisent, la rendent ensuite sur les feuilles des mêmes arbres, à-peu-près comme les abeilles font le miel. Lorsque routes les branches sont couvertes de cette matière, on les rompt, pour les faire sécher. Le laque s'en sépare aussi-tôt qu'elles sont sèches, & se soutient par sa consistance en forme de roseaux. Dans cet état, elle est, suivant les mêmes auteurs, d'un brun roux. Tavernier s'écarte un peu de ces idées. Il prétend qu'au Pégu, les fourmis ailées font le laque par terre en petits tas, qui sont quelquefois, dit-il, de la grosseur d'un tonneau; au lieu qu'au Bengale, elles en entourent le bout des branches de diverses sortes d'arbrisseaux.

Histoire
naturelle
des Indes.

De-là vient, ajoute-il, que celle du Bengale est plus belle & plus nette que celle du Pégu, où il se mêle toujours quantité d'ordures, quoiqu'il ne défavoue pas qu'elle est en plus grande abondance au Pégu, & que les Hollandais y en prennent beaucoup, pour la transporter en Perse, où elle sert aussi à la teinture. Ce qui en reste après en avoir tiré la couleur, ne s'emploie que pour revêtir diverses sortes de petits ouvrages, & pour faire de la cire à cacheter, en y mêlant quelque autre couleur. Quantité de femmes Indiennes n'ont pas d'autre occupation que de nettoyer la laque, lorsqu'on en a tiré la couleur écarlate. Elles lui en donnent un autre, & le forment en bâtons, comme la cire d'Espagne. Les compagnies d'Angleterre & de Hollande en achètent tous les ans cent cinquante caissons.

Baron, d'après lequel on a donné la description du Tonquin, assure que les ouvrages de laque n'y cèdent point à ceux d'aucune autre contrée, si l'on excepte, dit-il, ceux du Japon, qui passent pour les meilleurs de l'univers; ce qui ne vient même que de la différence du bois, qui l'emporte beaucoup sur celui du Tonquin; car on ne trouve aucune différence sensible dans la peinture ou le vernis. Le laque du Tonquin, suivant le même récit, est une simple gomme liquide, qui coule du corps ou des branches
des

des an
une f
voit a
Cacha
Elle e
tance
leur,
nets
verniss
nomm
fort é
vent l
vrages
jointu
que tr
les ma
porten
son ter
Tonqu
menui
bles,
vriers
des ai
mieux
maison
mal-fa
espèce
To

Ces arbres : le peuple de la campagne en recueille une si grande quantité, que tous les jours on en voit apporter de pleins tonneaux au marché de Cachao, sur-tout dans la saison de l'ouvrage. Elle est naturellement blanche, & de la consistance de la crème : mais l'air en change la couleur, & la fait paraître noirâtre. Les cabinets & tous les ouvrages qui doivent être vernis, se font d'une espèce de sapin, qui se nomme *ponc*. Mais les ouvriers du pays sont fort éloignés de l'habileté des nôtres ; & souvent lorsqu'ils mettent le vernis sur leurs ouvrages, il leur arrive de rompre les pointes, les jointures, ou les coins de tiroirs, comme on n'a que trop souvent l'occasion de le remarquer dans les marchandises de cette nature, qui se transportent en Europe. Dampier raconte que, de son tems, les Anglais, qui faisaient le voyage de Tonquin, se faisaient accompagner d'un habile menuisier de l'Europe, pour le travail des meubles, qu'ils faisaient vernir ensuite par les ouvriers du pays. Ils portaient avec eux jusqu'à des ais de notre sapin, qui vaut beaucoup mieux que le *ponc*. Enfin l'on ajoute que les maisons, où l'on travaille au laque, sont très-mal-saines ; ce qu'on regarde comme l'effet d'une espèce de poison qui est renfermé dans cette

Histoire
 naturelle
 des Indes.

Histoire
naturelle
des Indes.

gomme, & qui pénètre par les narines jusqu'au cerveau des ouvriers. On les voit couverts de pustules & d'ulcères, quoique l'odeur de la matière, qu'ils ont entre les mains, n'ait rien d'ailleurs de trop fort ou de désagréable. Ils n'y peuvent travailler que dans la saison sèche, ou pendant le souffle des vents du nord, qui sèche beaucoup; parce qu'ils mettent plusieurs couches de vernis l'une sur l'autre, & que la dernière doit toujours être sèche avant qu'on y en mette une nouvelle. Avec quelque soin qu'il ait été conservé, il devient noirâtre aussi-tôt qu'il est exposé à l'air; mais l'huile & d'autres ingrédients qu'on y mêle, relèvent l'éclat de sa couleur. La dernière couche n'est pas plutôt sèche, qu'on s'attache à la polir. Cette opération, qui ne consiste qu'à la frotter beaucoup avec la paume de la main, la rend aussi luisante que le verre. On fait aussi du laque, une colle qui passe pour la meilleure qu'on connaisse au monde.

Le tabac croît en divers endroits des Indes orientales, & quelquefois en si grande abondance, qu'on en laisse perdre la moitié par la négligence de le cueillir. Les qualités en sont différentes.

Le meilleur opium vient de l'île Célèbes;

quoiqu
sur-to
dousta
échang

Le
& le
ne l'el
Choup
Patna
pêtres
roir d'
dières
faire e
leur a
de se v
de leu
est im
pas est
rente.

On
des Ind
l'Océan
à la M
d'amb
de la F
il se tr
de l'O
droit d

quoiqu'il s'en trouve dans d'autres contrées, sur-tout aux environs de Brampour, dans l'Indoustan, où les Hollandais vont le prendre en échange pour le poivre.

Histoire
naturelle
des Indes.

Le salpêtre vient en abondance du Bengale ; & le raffiné coûte trois fois plus que celui qui ne l'est pas. Les Hollandais ont un magasin à Choupar, qui est à quatorze lieues au-dessus de Patna ; & de-là, ils font transporter leurs salpêtres raffinés, par la rivière, jusqu'à leur comptoir d'Ougly. Ils avaient fait venir des chaudières de Hollande, & pris des raffineurs, pour faire eux-mêmes cette opération ; mais elle ne leur a pas réussi, parce que les Indiens, irrités de se voir ôter le gain du raffinement, refusèrent de leur fournir du petit-lait, sans lequel il est impossible de blanchir le salpêtre, qui n'est pas estimé s'il n'est d'une blancheur transparente.

On n'a jamais trouvé de corail dans les mers des Indes, non plus que dans les autres parties de l'Océan. Cette production de la nature est réservée à la Méditerranée. Les Indes n'ont pas non plus d'ambre jaune, qui paraît réservé au seul rivage de la Prusse ducale, dans la mer Baltique. Mais il se trouve souvent de l'ambre-gris dans celles de l'Orient ; & quelques voyageurs en ont pris droit de prétendre qu'il s'y forme. Outre divers

Histoire
naturelle
des Indes.

morceaux d'une prodigieuse grosseur, que les gouverneurs Portugais ont quelquefois rapportés de Goa & de Mozambique, on fait qu'à la Chine, c'est un usage dans les grands festins, de faire apporter, entre divers parfums, une grande quantité d'ambre, & d'en brûler pour des sommes considérables.

On a déjà remarqué, dans la description du royaume de Boutan, que c'est de cette contrée que vient la meilleure sorte & la plus grande quantité de musc.

Le plus estimé de tous les bézoars est celui qu'on tire du royaume de Golkonde. Il s'y trouve, comme on l'a déjà fait observer aussi, dans le ventre des chèvres, d'une province au nord-est de cette contrée, qui broutent un arbrisseau, dont les boutons & les bouts des branches donnent au bézoar sa forme. C'est du moins à cette raison qu'on attribue la variété de ses figures. Les habitans du pays connaissent, en tâtant une chèvre, combien elle a de bézoars, & la vendent à proportion du nombre. Ils lui courent, pour cela, les deux mains sous le ventre, qu'ils battent en long des deux côtés. Tous les bézoars se rendent au milieu, & l'on ne peut se tromper au compte. Leur rareté consiste dans la grosseur, quoique les plus petits n'aient pas moins de vertu que les gros, Mais on y est sou-

vent t
les gro
& d'a
autant
ment.
ruse ;
trempe
ne ch
perd
Le se
point
fait r
turel.
du di
sa gro
la val
dix-h
d'une
Il s'e
vend
Ta
ges :
parfa
il fu
quel
se tr
ache
agen

vent trompé; l'imposture a trouvé le secret de les grossir avec une pâte composée de gomme & d'autres matières, à laquelle on donne même autant d'enveloppe que le bézoar en a naturellement. Il y a deux moyens de reconnaître cette ruse; l'un est de peser le bézoar, & de le faire tremper quelque tems dans l'eau tiède: si l'eau ne change point de couleur, & si le bézoar ne perd point de son poids, il n'est point falsifié. Le second moyen est d'en approcher un fer pointu & rougi au feu: si le fer y entre & le fait rissoler, c'est une preuve qu'il n'est pas naturel. Il en est du bézoar de Golkonde, comme du diamant; sa cherté augmente à proportion de sa grosseur. Si cinq ou six bézoars pèsent une once, la valeur de cette once sera depuis quinze jusqu'à dix-huit francs. Mais un seul bézoar, du poids d'une once, ne vaudra pas moins de cent francs. Il s'en trouve de quatre & cinq onces, qui se vendent jusqu'à deux mille francs.

Tavernier raconte qu'ayant fait plusieurs voyages à Golkonde, avec le dessein de s'instruire parfaitement de tout ce qui regarde le bézoar, il fut long-tems sans pouvoir apprendre dans quelle partie du corps de la chèvre ces pierres se trouvent. Enfin l'occasion qu'il eut d'en faire acheter pour soixante mille roupies à quelques agens des compagnies de Hollande & d'Angle-

Histoire
naturelle
des Indes

Histoire
naturelle
des Indes.

terre, disposa les marchands qui avaient fait cette vente, à lui marquer de la reconnaissance. Il leur demanda quelques-unes des chèvres qui portent le bézoar. Cette proposition les surprit, ils répondirent, qu'il était défendu, sous peine de mort, d'en faire sortir de la province. Cependant, continue le même écrivain, « ils revin-
» rent environ quinze jours après, lorsque je
» ne pensais plus à eux; & m'ayant demandé
» si mes domestiques étaient étrangers, ils pa-
» rurent apprendre avec plaisir, que je n'avais
» autour de moi que des Persans. Ils se reti-
» rèrent sans autre explication; mais une demi-
» heure après, je les vis paraître avec six chèvres,
» que je considérai à loisir. Ce sont de fort belles
» bêtes, très-hautes, & d'un poil aussi fin que
» la soie. Le chef de ces marchands me pria de
» les accepter. Je fis difficulté de les recevoir en
» pur don, & je demandai ce qu'elles pouvaient
» valoir. Après s'être fait presser long-tems, il
» m'étonna beaucoup, en me disant qu'une des
» six chèvres valait cent roupies, que deux
» autres en valaient quatre, & qu'il estimait
» les trois dernières à quatre roupies & trois
» quarts. Je voulus savoir ce qui causait cette
» différence. On me répondit que l'une n'avait
» qu'un bézoar, & que les autres en avaient ou
» deux, ou trois, ou quatre; ce qu'on me fit

» voi
» La
» les
» &
» d'u
» for
» mo
» Les
produ
trouv
ou dis
& six
d'effe
ployé
distin
plus
rare.
finge
bézoa
figure
écus,
le rec
que l
il les
ils se
autre
La
tête

» voir sur le champ, en leur battant le ventre.

» La première en avait un de belle grosseur, &
 » les cinq autres en avaient entr'elles, dix-sept,
 » & un demi qu'on aurait pris pour la moitié
 » d'une noisette. Comme il n'était qu'à demi
 » formé, le dedans ressembloit à une crotte
 » molle de chèvre ».

Les vaches & d'autres animaux de l'Orient, produisent des bézoars, entre lesquels il s'en trouve qui pèsent quelquefois jusqu'à dix-sept ou dix-huit onces : mais on en fait peu de cas ; & six grains des chèvres de Golkonde ont plus d'effet pour les maladies auxquelles ils sont employés, que trente de l'autre. Cependant il faut distinguer celui des singes, qu'on vante encore plus que celui des chèvres. Il est extrêmement rare. Il vient particulièrement d'une espèce de singe qui n'est connue que dans l'île Célèbes. Ce bézoar est rond, au lieu que l'autre est de diverses figures. Les Portugais en donnent jusqu'à cent écus, lorsqu'il est de la grosseur d'une noix. Ils le recherchent plus que toute autre nation, parce que le regardant comme un puissant antidote, il les rassure contre la crainte du poison, dont ils se croient menacés de la part les uns des autres.

La pierre du porc-épic, qui se forme dans la tête de cet animal, est encore plus recherchée que

Histoire
naturelle
des Indes.

Histoire
naturelle
des Indes.

le bézoar. Elle se vend quatre & cinq cent écus. Qu'elle trempe dans l'eau un quart d'heure seulement, elle lui communique une amertume qui n'a rien d'égal au monde. Le même animal a quelquefois aussi dans le ventre une autre pierre qui n'a pas moins de vertu; avec cette différence que celle-ci ne perd rien de son poids, ni de sa grosseur, en trempant dans l'eau, & que l'autre souffre quelque déchet.

La pierre de serpent au chaperon passe aussi pour un antidote. On a parlé plusieurs fois de cette espèce de serpent qui a réellement une sorte de chaperon pendant derrière sa tête : c'est derrière ce chaperon qu'on trouve la pierre. On assure que la moindre est de la grosseur d'un œuf de poule. Mais on n'en trouve point aux serpens qui ont moins de deux pieds de long. Cette pierre, qui n'est pas dure, étant broyée contre une pierre commune, rend un limon qu'on fait détremper dans de l'eau, & qu'on avale pour chasser du corps toutes sortes de venins. Les serpens à chaperons sont plus rares aux Indes orientales qu'en Afrique.

La semencine, cette fameuse poudre à vers, dont les Anglais & les Hollandais font tant de cas, à l'exemple des Persans, qu'ils la mettent en dragées, vient d'une herbe qui croît dans les prés, & qui reçoit un nouveau prix de la diffi-

'culté
Com
& qu
partie
parce
sans
d'adre
panie
dans
gauch
comm
haut,
mens
panie
touch
chan
conve
Bout
reme
Il
l'Ori
forte
Pégu
mon
au n
de c
gran
pelle

culté qu'il y a toujours à recueillir sa graine. Comme elle n'est bonne que dans sa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne peut la toucher de la main sans la corrompre, les Indiens ont besoin d'adresse pour cette moisson. Ils prennent deux paniers à anses, avec lesquels ils marchent dans les prés, en remuant l'un de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils voulaient faucher l'herbe par le haut, c'est-à-dire par l'épi; & ces deux mouvemens opposés font tomber la graine dans les paniers. Ils apportent tant de soin à n'y pas toucher, que pour en faire la montre aux marchands, ils la prennent dans de petites écuelles convenables à cet usage. C'est dans le pays de Boutan & de Kerman qu'on recueille particulièrement la semencine.

Il n'y a proprement que deux contrées dans l'Orient, d'où l'on tire en abondance diverses sortes de pierres précieuses; le royaume de Pégu & l'île de Ceylan. Le Pégu contient une montagne, nommée Capelan, à douze journées, au nord-est de Siren, qui passe pour la capitale de cet état. C'est la mine d'où se tire le plus grand nombre de rubis, d'épinelles, qu'on appelle autrement mères de rubis, de topases jau-

Histoire
naturelle
des Indes

Pierres
précieuses

Histoire
naturelle
des Indes.

nes, de saphirs bleus & blancs, d'hyacinthes, d'améthistes, & d'autres pierres de différentes couleurs : on y en trouve une autre espèce, que les Indiens appellent *bacan*, de couleurs variées, mais si tendres qu'elles en sont beaucoup moins estimées. Dans les montagnes qui courent depuis le Pégu jusqu'à la Chine, il se trouve en quelques endroits des rubis, mais plus de rubis balais que d'autres, & beaucoup d'épinelles, de saphirs & de topases. Ces montagnes ont des mines d'or. Elles produisent aussi de la rhubarbe, dont on a fait beaucoup de cas, parce qu'elle ne s'altère pas si vite que celle des autres endroits de l'Asie. Tavernier, qui s'était attaché particulièrement à la connaissance & au commerce des pierres précieuses, assure qu'il ne sort pas tous les ans du Pégu pour cent mille écus de rubis, & que dans le nombre de toutes ces pierres, à peine s'en trouve-t-il une de trois ou quatre carats qui soit belle; ce qu'il attribue à l'extrême jalousie du roi, qui n'en laisse sortir aucune sans l'avoir vue, & qui retient toutes celles qui lui plaisent. Tous les rubis se vendent au poids que les Indiens nomment *ratis*, qui est à trois grains & un deuxième ou sept huitièmes de carat. Un rubis qui passe *six ratis*, n'a plus de règle pour le prix. Le même voyageur observe qu'on appelle rubis, au Pégu,

toutes les pierres de couleur, & qu'on ne les distingue que par la couleur même. Ainsi, dans le langage des Pégouans, le saphir est un rubis bleu, l'amétiste, un rubis violet, la topase, un rubis jaune.

Histoire
naturelle
des Indes.

L'autre endroit de l'Orient, d'où l'on tire des rubis & d'autres pierres colorées, est l'île de Ceylan, sur-tout une rivière de cette île, qui vient des hautes montagnes du centre. Comme les pluies la grossissent beaucoup, & que trois ou quatre mois après leur chute, elle devient, au contraire, fort basse, les insulaires font de longues recherches dans le sable, où ils trouvent des rubis, des saphirs & des topases. Toutes les pierres de cette rivière sont ordinairement plus belles & plus nettes que celles du Pégu.

La turquoise ne se trouve que dans la Perse, & se tire de deux mines, l'une qui se nomme la vieille roche, à trois journées de Meched, au nord-ouest, près de Nichabourg; l'autre, qui n'en est qu'à cinq journées, & qui porte le nom de la nouvelle roche. Les turquoises de la seconde mine sont d'un mauvais bleu, tirant sur le blanc; aussi se donnent-elles à un fort bas prix. Mais, dès la fin du dernier siècle, le roi de Perse avait défendu de fouiller dans la vieille roche pour tout autre que lui, parce que

Histoire
naturelle
des Indes.

les orfèvres du pays ne travaillant qu'en fil, & n'entendant pas l'art d'émailler sur l'or, ils se servaient, pour les garnitures de sabres, de poignards & d'autres ouvrages, des turquoises de cette mine, au lieu d'émail, en les faisant tailler & appliquer dans des chatons, suivant les fleurs ou les autres figures qu'elles forment naturellement.

Il ne reste rien à joindre aux éclaircissemens qu'on a donnés dans plusieurs articles sur les mines de diamans & sur la pêche des perles. Cependant on doit observer que les principales pêcheries des perles dans l'Orient sont, 1°. celle de Baharem dans le golfe Persique : elle appartient au roi de Perse, qui entretient dans l'île de ce nom une garnison de trois cent hommes, pour le soutien de ses droits; 2°. celle de Catifa vis-à-vis de Baharem, sur la côte de l'Arabie heureuse. La plupart des perles qui se pêchent dans ces lieux, se vendent aux Indes; & les Indiens étant moins difficiles qu'on ne l'est en Europe, tout y passe aisément. Perles baroques ou rondes, chacune a son prix. On en porte aussi quelques-unes à Balfora. Celles qui vont en Perse & en Moscovie, se vendent à Bender-Abassi. Dans toute l'Asie, on aime autant l'eau qui tire sur le jaune, que l'eau blanche; parce qu'on y est persuadé

que les perles, dont l'eau est un peu dorée, conservent toujours leur vivacité, au lieu que les blanches ne durent pas trente ans sans la perdre, & que la chaleur du pays, ou la sueur de ceux qui les portent, leur fait prendre un vilain jaune. On remarque à l'occasion de ces deux pêcheries, que le prince Arabe, qui est demeuré en possession de Mascate, après l'avoir enlevé aux Portugais, compte entre ses trésors une des plus belles perles du monde. Elle est moins estimable pour sa grosseur, qui n'est que du poids d'un peu plus de douze carats, que pour sa parfaite rondeur, & pour l'excellence de son eau qui la rend presque transparente. Le Grand-Mogol lui en a fait offrir inutilement jusqu'à cent vingt mille livres.

3°. La pêcherie de Manar, dans l'île de Ceylan : ses perles sont les plus belles qu'on connaisse, pour l'eau & la rondeur ; mais il est rare qu'elles passent trois ou quatre carats.

4°. Celle du cap de Comorin, qui se nomme simplement pêcherie comme par excellence, quoique moins célèbre aujourd'hui que celles du golfe Persique & de Ceylan.

5°. Enfin celles du Japon, qui donnent des perles assez grosses & de fort belle eau, mais ordinairement fort baroques.

Histoire
naturelle
des Indes.

Ceux qui pourraient s'étonner de ce que l'on porte des perles en Orient, d'où il en vient un grand nombre, doivent apprendre que dans les pêcheries d'Orient, il ne s'en trouve point d'aussi grands poids que dans celles d'Occident; sans compter que les monarques & les seigneurs de l'Asie, payent bien mieux que les Européens, non-seulement les perles, mais encore tous les joyaux qui ont quelque chose d'extraordinaire, à l'exception néanmoins du diamant.

Quoique les perles de Baharem & de Catifa, tirent un peu sur le jaune, on n'en fait pas moins de cas que de celles de Manar; parce que tous les Orientaux prétendent qu'elles sont mûres ou cuites, & que leur couleur ne change jamais. On a fait une remarque importante sur la différence de l'eau des perles, qui est fort blanche dans les unes, & jaunâtre, ou tirant sur le noir, ou plumbeuse dans les autres. La couleur jaunâtre vient, dit-on, de ce que les pêcheurs vendant les huîtres par monceaux, & les marchands attendant quelquefois pendant quinze jours, qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les perles, une partie de ces huîtres, qui perdent leur eau dans cet intervalle, s'altèrent jusqu'à devenir puantes, & la perle est jaunie par l'infection. Cette observation paraît d'autant

plus vraie, que dans toutes les huîtres, qui ont conservé leur eau, les perles sont toujours blanches. On attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, parce qu'en y employant la force, comme on le fait pour celles qui se mangent, on pourrait endommager & fendre la perle. Les huîtres du détroit de Manar s'ouvrent naturellement, cinq ou six ou six jours plutôt que celles du golfe Persique; ce qu'il faut attribuer à la chaleur, qui est beaucoup plus grande à Manar, c'est-à-dire au dixième degré de latitude du nord, qu'à l'île Baharem, qui est presque au vingt-septième. Aussi se trouve-t-il peu de perles jaunes entre celles qui viennent de Manar. Il paraît au fond, par le témoignage de tous les voyageurs, que les Orientaux sont du goût de l'Europe pour la blancheur. Ils aiment, comme nous, les perles les plus blanches, les diamans les plus blancs, le pain le plus blanc, & les femmes les plus blanches.

On a donné, dans d'autres articles, une description de la pêche du golfe Persique & du cap de Comorin. Mais on y doit ajouter que dans les mers orientales, elle se fait deux fois l'année; la première aux mois de mars & d'avril, & la seconde dans ceux d'août & de septembre. La vente des perles se fait depuis le mois de juin

jusqu'au mois de novembre; mais il se passe
 des années sans aucune pêche. Ceux qui entre-
 prennent de faire pêcher, veulent s'assurer au-
 paravant du succès; ils envoient sur les bancs
 de la pêcherie, sept ou huit barques, dont cha-
 cune rapporte un millier d'huîtres. On les ou-
 vre; & s'il ne se trouve pas dans chaque mil-
 lier pour la valeur de cinq fanos de perles,
 on conclut que la pêche ne fera pas assez bonne
 pour compenser les frais, & l'on y renonce pour
 toute l'année.

Les marchands sont obligés d'acheter les huî-
 tres au hasard, & de se contenter de ce qu'ils
 y trouvent. Les grosses perles sont rares sur-
 tout à la pêcherie de Ceylan. La plupart sont
 des perles à l'once & à piler. Il s'en trouve
 quelques-unes d'un demi-grain, & d'un grain;
 mais celles de deux ou trois carats, passent pour
 une rencontre extraordinaire. Dans les bonnes
 années, le millier d'huîtres vaut jusqu'à sept
 fanos, & la pêche de Manar monte à plus de
 cent mille piastras. Pendant que les Portugais
 y étaient les maîtres, ils prenaient un droit
 sur chaque barque. Les Hollandais qui leur ont
 succédé, tirent huit piastras de chaque plon-
 geur, & quelquefois neuf. Cet impôt leur a
 quelquefois rapporté jusqu'à dix-sept mille deux
 cent

Cent piastres, sans qu'ils puissent être accusés de concussion, parce qu'ils s'obligent à défendre les plongeurs contre les Malabares leurs ennemis, qui viennent pendant la pêche avec des barques armées, & qui cherchent à les enlever pour l'esclavage. Les Hollandais entretiennent dans cet intervalle quelques petits bâtimens pour la garde de la pêcherie. Les meilleures années pour la pêche des perles, sont les plus pluvieuses.

Histoire
naturelle
des Indes.

Elles ne se vendent point, comme en Europe, au poids du carat qui est de quatre grains, c'est-à-dire le même que celui des diamans. L'Asie a ses propres poids. Aux Indes, sur-tout dans l'Indoustan & dans les royaumes de Golkonde & de Visapour, elles se pèsent par katis, qui est un huitième moins que le carat. En Perse on les pèse par *abas*; & l'*abas* ne diffère du ratis que par le nom. C'était autrefois à Goa que se faisait le plus grand négoce des diamans, des rubis, des saphirs, des topases & des perles. Les mineurs & les marchands y apportaient de toutes parts ce qu'ils avaient de plus précieux, parce que la vente y était libre; au lieu que dans leurs pays, ils ne pouvaient rien montrer de beau sans s'exposer à l'avidité de leurs princes, qui employaient la violence pour se rendre maîtres du

Histoire
naturelle
des Indes.

prix. A la vérité, les Portugais des Indes ont pour les perles un poids particulier, qu'ils nomment *chegos*, & dont nulle autre nation ne fait usage, en Asie, en Amérique, ni même en Europe; mais quoiqu'ils vendent les perles à ce poids dans tous les lieux où ils commandent, ils ne laissent pas de les acheter par carats, par râtis, ou par abas, suivant les lieux d'où les marchands les apportent.

Soies &
étoffes.

C'est dans l'étendue des états du Grand-Mogol que se font les plus belles étoffes de soie & de coton qui nous viennent des Indes; & quoiqu'on recueille de la soie & du coton dans presque toutes les parties de l'Orient, il semble que la perfection de ce travail soit sur-tout le partage des sujets de ce vaste empire. Le seul village de Kassimbazar, dans le Bengale, fournit tous les ans jusqu'à vingt-deux mille bales de soie, chacune du poids de cent livres. On compte que les Européens en achètent six ou sept mille. Ils en enlevaient davantage, s'ils n'y trouvaient beaucoup d'opposition de la part des marchands Mogols & Tartares, qui en prennent autant; & le reste demeure aux habitans mêmes du pays, pour la fabrique de leurs étoffes. On remarque à l'égard des soies crues, qu'il ne s'en trouve de naturellement blanches

que dans la Palestine, & que les marchands d'Alep & de Tripoli n'en tirent même qu'avec peine une petite quantité. La soie de Kassimbazar est jaunâtre, comme toutes les soies crues qui viennent de Perse & de Sicile. Mais les habitans de ce village ont l'art de la blanchir, avec une lessive composée des cendres de l'arbre qu'on nomme figuier d'Adam, & qui la rend aussi blanche que la soie de Palestine.

Il n'y a point de pays dans les Indes, où le travail des soies s'exerce avec plus de constance & d'habileté que dans le royaume de Guzarate, sur-tout dans les deux cantons de Surate & d'Amadabath. Il s'y fait non-seulement toutes sortes d'étoffes, mais diverses espèces de beaux tapis soie & or, ou soie, or & argent, ou tout de soie. Les chites ou toiles de coton peintes, qu'on nomme *calmandar*, c'est-à-dire faites au pinceau, se fabriquent particulièrement dans le royaume de Golkonde, sur-tout aux environs de Masulipatan. Entre les chites imprimées, on met une grande différence, qui vient autant du degré de finesse des toiles que de celle de l'impression. La plupart des toiles blanches s'apportent crues à Renonsari & à Baroche, deux cantons extrêmement favorables pour la blanchir, à cause des belles prairies & de la quantité de

Histoire
naturelle
des Indes.

limons qui se trouvent dans le voisinage ; car ces toiles ne sont jamais d'un beau blanc, si elles ne passent par l'eau de limon. Il y en a de si fines, que s'il en faut croire Tavernier, un ambassadeur Persan qui revenait de la cour du Grand-Mogol, présentant au roi son maître, une noix de cocos de la grosseur d'un œuf d'autruche, dont on tira un turban long de soixante aunes, & d'une toile si fine, qu'on avait peine à juger de ce qu'on tenait dans la main. Tavernier ajoute qu'il apporta lui-même en France une once de fil, dont la livre coûtait six cens *mamoudis* (1), & que toute la cour fut surprise de voir un fil si délié, qu'il échappait presque à la vue. Les cotons filés & non filés sortent de toutes les parties des Indes ; mais il n'en passe guères de non filés en Europe, parce que cette marchandise est de peu de valeur & cause trop d'embarras. Ils ne se transportent qu'à la mer rouge, à Ormus, à Balsora, & quelquefois aux îles de la Sonde & aux Philippines. Pour les cotons filés, la compagnie de Hollande & celle d'Angleterre en transportent beaucoup en Europe, mais ce n'est pas des plus fins. Elles ne prennent que les espèces qui servent à faire

 (1) Un *mamoudi* valait alors douze sols de France,

DES VOYAGES: 317

Des mèches de chandelle & des bas, ou qui peuvent être mêlées dans les fonds des étoffes de soie. Les fines ne sont d'aucun usage dans nos climats.

Histoire naturelle des Indes.

On ne connaît point aux Indes l'usage des chevaux, des ânes, ni des mules, pour les voyages & pour les voitures. Tout se transporte sur des bœufs & des chameaux, ou dans des charrettes traînées par des bœufs. La charge ordinaire d'un bœuf est de trois cent ou trois cent cinquante livres. Tous les voyageurs parlent avec étonnement de la rencontre qu'on fait quelquefois de dix ou douze mille bœufs, pour le transport des riz, des bleds & des sels dans les lieux où se font les échanges de ces denrées, en portant du riz où il ne croît que du bled, du bled où il ne croît que du riz, & du sel où la nature en a refusé. Les chameaux sont particulièrement destinés à porter le bagage des grands. Dans les terres du Grand-Mogol, qui sont fort bien cultivées, tous les champs sont fermés de bons fossés, ou accompagnés d'un réservoir d'eau en forme d'étang, pour les arroser. Cet usage est très-incommode pour les voyageurs, qui ne peuvent rencontrer ces nombreuses caravanes dans des passages étroits, sans se voir obligés d'attendre quelquefois deux ou trois jours que le chemin devienne libre. Ceux qui

Bêtes de somme & Voitures

Histoire
naturelle
des Indes.

conduisent les bœufs n'ont pas d'autre profession. Ils n'habitent dans aucun lieu fixe. Ils mènent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Les uns ont cent bœufs sous leurs ordres, & d'autres plus ou moins; mais ils reconnaissent tous un chef qui tranche du prince, & qui porte toujours une chaîne de perles pendue au cou. Si la caravane qui porte le bled & celle qui porte le riz viennent à se rencontrer, il s'élève souvent de sanglantes querelles pour le pas. Un voyageur raconte que le Grand-Mogol, considérant un jour combien ces querelles étaient nuisibles au commerce & au transport des vivres dans ses états, fit venir à la cour les chefs des deux caravanes, & qu'après les avoir exhortés à mieux vivre ensemble, il leur fit présent à chacun d'un lack de roupies & d'une chaîne de perles, pour établir l'égalité de leur rang par celle de ses faveurs.

On fera mieux comprendre cette manière de voiturier dans les Indes, si l'on observe qu'entre les tribus idolâtres, dont on donne le dénombrement, il y en a quatre distinguées par le nom de Mouris, chacune d'environ cent mille âmes, qui n'habitent que sous des tentes, & dont l'unique métier est de transporter les denrées d'un pays à l'autre. La première ne se mêle

que du bled; la seconde, du riz; la troisième, des légumes; & la quatrième, du sel qu'elle recueille depuis Surate jusqu'au cap de Comorin. Ces quatre tribus ont une autre distinction. Leurs prêtres marquent ceux de la première au milieu du front, d'une gomme rouge de la grandeur d'un écu, & leur font le long du nez une raie sur laquelle ils plaquent quelques grains de bled en forme de rose. Ceux de la seconde sont marqués aux mêmes endroits d'une gomme jaune, avec des grains de riz; & ceux de la troisième, d'une gomme grise, avec des grains de millet. Ceux de la quatrième portent, pendue au cou dans un sac, une masse de sel qui est quelquefois de huit ou dix livres, parce que la pesanteur en augmente la gloire, & dont ils se frappent l'estomac à l'heure de leur prière. Ils ont tous en écharpe un cordon, d'où pend une boîte d'argent de la grosseur d'une noisette, dans laquelle ils conservent un écrit superstitieux qu'ils ont reçu de leurs prêtres. Ils en mettent aussi à leurs bœufs, du moins à ceux pour qui ils ont une affection particulière. L'habit des femmes n'est qu'une simple toile, ou blanche, ou teinte, qui fait cinq ou six touts de la ceinture en bas; ce qui la ferait prendre pour trois ou quatre jupons l'un sur l'autre. De

Histoire
naturelle
des Indes.

la ceinture en haut, elles ont la peau découpée en fleurs, qu'elles peignent de différentes couleurs avec le jus de quelques racines, & qu'on prendrait ainsi pour une étoffe à ramage.

Pendant que les hommes chargent leurs animaux, les femmes plient leurs tentes. Ils sont suivis de leurs prêtres, qui élèvent dans la plaine où ils sont campés, une idole en forme de serpent, autour d'une perche de six ou sept pieds de haut. Le bœuf qui est destiné à la porter, passe aussi pour un objet de vénération.

Les caravanes de charrettes ne passent point d'ordinaire le nombre de deux cent. Chaque charrette est traînée par dix ou douze bœufs, & accompagnée de quatre soldats qui sont payés par le marchand; deux de chaque côté, pour tenir les bouts de deux cordes qui traversent la voiture, & qui étant tirées avec force dans les pas difficiles, empêchent qu'elles ne versent.

La manière commune de voyager est sur des bœufs qui tiennent lieu de chevaux. Leur allure est assez douce; mais lorsqu'on en achète un pour le monter, on prend garde que ses cornes n'aient pas plus d'un pied de hauteur, parce que si elles étaient plus longues, il serait à craindre qu'en se débattant à la moindre piquûre des mouches, il n'en donnât dans l'estomac du cavalier;

Ces animaux se laissent manier avec autant de docilité qu'un cheval, quoiqu'ils n'aient pour mords qu'une corde passée par le tendon du muse ou des narines. Dans les terres unies & sans pierres, on ne les ferre point: mais la crainte des cailloux & de la chaleur qui pourraient gâter la corne, oblige de les ferrer dans les lieux rudes. La nature leur a donné dans les Indes une grosse bosse sur le dos; elle arrête un collier de cuir de quatre doigts de largeur, qu'on leur jette sur le cou pour les atteler.

Les Indiens ont aussi pour leurs voyages de petits carosses fort légers qui peuvent contenir deux personnes; mais on s'y met ordinairement seul, pour y être plus à l'aise, & pour avoir ses meilleures hardes avec soi. On y trouve une cave qui sert à porter les provisions de bouche. Ils ne sont traînés que par des bœufs. Les coussins, les rideaux & les autres commodités y sont fournis abondamment; mais ces voitures ne sont pas suspendues. On ne sera pas surpris que les bœufs qu'on y attèle, coûtent jusqu'à cinq cent roupies, si l'on considère qu'ils sont capables de faire des voyages de soixante journées, à quinze lieues par jour & toujours au trot. Au milieu de la journée, on leur donne à chacun deux ou trois pelottes de farine de

22 HISTOIRE GÉNÉRALE

Histoire
naturelle
des Indes.

froment, paîtrie avec du beurre & du sucre noir. Le soir, leur ordinaire est de pois chiches, concassés, & trempés une demi-heure dans l'eau. Le loyer d'un carrosse est ordinairement d'une roupie par jour.

Ceux qui ne veulent rien épargner pour leur commodité, prennent un palankin, dans lequel on voyage fort à l'aise. C'est une sorte de lit, long de six ou sept pieds, & large de trois, avec un petit balustre qui règne à l'entour. Une canne de bambou qu'on plie de bonne heure pour lui faire prendre la forme d'un arc, soutient la couverture du palankin, qui est de satin ou de brocard; & lorsque le soleil donne d'un côté, un valet qui marche à pied, prend soin d'abaisser cette espèce de toit. Un autre valet porte au bout d'un bâton, une rondache d'osier couverte de quelque belie étoffe, pour seconde défense contre l'ardeur du soleil, sur-tout lorsque le voyageur se tourne & se trouve exposé à ses rayons. Les deux bouts de la canne sont attachés aux deux extrémités du palankin, entre deux bâtons qui la traversent en sautoir. Trois hommes à chaque bout portent la voiture sur leurs épaules, & marchent plus vite que nos porteurs de chaise. Si l'on veut faire diligence, on prend douze hommes qui se relaient, & qui font jusqu'à

treize ou quatorze lieues dans un jour. Leurs paies ne sont que de quatre roupies par mois.

Histoire
naturelle
des Indes.

Mais dans quelque voiture qu'on voyage aux Indes, l'usage des personnes au-dessus du commun, est de se faire escorter de vingt ou trente hommes armés, les uns d'arcs & de flèches, les autres de mousquets. On ne leur donne pas plus qu'aux porteurs; & leur office est non-seulement de faire honneur à ceux qui les emploient, mais de veiller aussi pour leur défense. Dans les villes où on les prend, ils ont un chef qui répond de leur fidélité.

Les villages mahométans sont assez bien pourvus de poules, de pigeonneaux & même de grosse viande; mais dans les lieux qui ne sont habités que par des banians, on ne trouve que de la farine, du riz, des herbes & du laitage. Les grandes chaleurs des Indes obligeant les voyageurs qui n'y sont pas accoutumés de marcher la nuit pour se reposer le jour, ils doivent sortir des bourgs fermés au coucher du soleil, s'ils ne veulent être exposés à de grandes difficultés de la part des commandans, qui refusent de faire ouvrir les portes plus tard, parce qu'ils répondent des vols qui se font dans l'étendue de leur gouvernement. Ceux qui craignent les obstacles, n'entrent dans ces lieux que pour y prendre des

Histoire
naturelle
des Indes.

vivres, & sortant de bonne heure, ils campent dehors sous quelque arbre, où ils attendent l'heure commode pour la marche.

Dans les Indes, un village est bien petit, s'il ne s'y trouve un de ces changeurs, qui se nomment *chérafs*, & qui servent de banquiers pour les remises d'argent ou pour les lettres de change. Mais le change est ordinairement fort haut, parce que ceux qui avancent leur argent sont exposés au risque de le perdre, lorsque les voyageurs sont volés. Ils ont d'ailleurs un usage fort incommode pour les paiemens. Leur maxime est toujours qu'une pièce ancienne d'or ou d'argent, vaut moins que celles qui sont nouvellement battues; parce que les vieilles ayant souvent passé par les mains, elles en sont devenues plus légères. Si l'on n'explique pas soigneusement qu'on veut être payé en argent neuf, on ne reçoit que d'anciennes pièces, sur lesquelles on perd en effet trois ou quatre pour cent. Il se trouve fort peu d'argent faux; & si le hazard en faisait découvrir une pièce dans le paiement qu'on a reçu, il vaudrait mieux la couper & la perdre que d'en porter ses plaintes, parce qu'il y a de fâcheux risques à courir. On serait obligé de rendre le sac à celui qui l'a donné; ce qui continuerait d'aller l'un à l'autre jusqu'à ce que le faux monnoyeur fût

Découvert; & son châtement serait d'avoir le poing coupé. Si l'on ne parvenait point à le découvrir, ceux qui ont reçu & donné l'argent n'en seraient pas moins condamnés à quelque amende. Cette rigueur apporte de grands profits aux chérafs. Personne ne voulant faire ou recevoir un paiement sans leur avoir fait examiner les pièces, leur droit pour ce service est d'un feizième pour cent. Ils poussent l'avidité si loin, que pour ne rien perdre des plus légères parties d'or qui restent sur la pierre de touche où se fait l'essai, ils ont une méthode qui n'est point encore connue des Européens : c'est de les tirer avec une petite balle composée de poix noire & de cire molle, dont ils frottent la pierre; & la brûlant au bout de quelques années, ils y trouvent l'or qu'ils y ont pu ramasser.

A l'égard de l'or ou de l'argent qui sortent du trésor des souverains, on y apporte tant de précautions que la fraude est impossible. Rhoé & Tavernier, qui s'étaient fait une étude particulière de ces observations, s'accordent à rapporter que tout l'argent qui entre dans le *sarquet*, qui est le trésor du Grand-Mogol, est jetté d'abord dans un grand feu de charbon. Lorsque les pièces sont rouges, on éteint le feu à force d'eau. S'il s'en trouve quelque une où l'on apperçoive la

Histoire
naturelle
des Indes.

moindre marque d'aloï, elle est aussi-tôt coupée. Autant de fois qu'elles entrent au trésor, on les frappe d'un poinçon qui y fait un petit trou sans les percer. On en voit qui ont sept ou huit de ces trous, c'est-à-dire, qui sont entrés sept ou huit fois au trésor. Elles sont renfermées par mille dans des sacs, avec les sceaux du grand trésorier, auxquels on ajoute depuis quel tems elles sont battues.

Fin du Tome sixième.

LIVRE

CHAP

Az

CHAP

CHAP

CHAP

tiré

bin.

CHAP

dar

CHAP

CHAP

T

T A B L E
D E S C H A P I T R E S
contenus dans ce Volume.

S E C O N D E P A R T I E .

LIVRE III. *Partie orientale des Indes.* page 1
CHAPITRE PREMIER. *Arrakan , Pégu , Boutan ,
Azem , Cochinchine.* ibid.
CHAP. II. *Tonquin.* 42
CHAP. III. *Voyage du P. Tachard à Siam.* 100
CHAP. IV. *Observations sur le royaume de Siam ,
tirées des Mémoires du Chevalier de For-
bin.* 176
CHAP. V. *Voyage d'Occum Chamnam , Man-
darin Siamois.* 230
CHAP. VI. *Siam.* 282
CHAP. VII. *Histoire naturelle des Indes.* 432

Fin de la Table du Tome sixième.

ERRATA.

Page	21,	ligne	4,	en la vessie : lisez dans la vessie.
---	25,	---	7,	de la Cochinchine : effacez de.
---	33,	---	16,	tous les mots sont monosyllabes : lisez des monosyllabes.
---	39,	---	1,	se hâta de consumer : lisez de consumer.
---	48,	---	22,	foibles : lisez faibles.
---	49,	---	---	dernière, on les a vû combattre : lisez yus.
---	52,	---	24,	japonois : lisez japonais.
---	53,	---	14 & 16,	au mois d'Avril & d'Octobre : lisez aux mois.
---	75,	---	4,	des longues guerres : lisez de longues guerres.
---	92,	---	16,	des grands édifices : lisez de grands édifices.
Ibid.	---	---	21,	pour la garantir : lisez pour le garantir.
Ibid.	---	---	---	dernière, semblables : lisez semblable.
---	100,	---	7,	peu de voyage : lisez voyages.
---	129,	---	3,	ont pûr : lisez ont pu.
---	100,	---	15 & 16,	est quarante deux degrés & demi : lisez est de quarante degrés & demi.
---	164,	---	5,	envoyent : lisez envoiaient.
---	165,	---	3,	la peine qu'ils avaiet eu : lisez eue.
---	168,	---	6,	ses environs sont pleines : lisez pleins.
---	172,	---	15 & 16,	supplie : lisez suppliés.
---	177,	---	23,	c'était : lisez c'étaient.
---	183,	---	16 & 17,	tant de difficulté : lisez tant de difficultés.
---	187,	---	12,	les denrées bon marché : lisez à bon marché.
---	222,	---	17,	revenans : lisez revenant.
---	231,	---	5,	éloigné : lisez éloignée.
---	234,	---	19,	le font : lisez le fond.
---	262,	---	24,	quitté : lisez quittée.
---	264,	---	---	dernière, ce qui avait achevé à nous déterminer : lisez de nous déterminer.
---	270,	---	10,	servait : lisez servaient.
---	271,	---	15,	quitté : lisez quittés.
Ibid.	---	---	24,	invité : lisez invités.
---	278,	---	7,	prié : lisez priés.
---	287,	---	21,	& nom : lisez & non.
---	295,	---	21,	à nus : lisez à nu.
---	296,	---	11,	de vermeil doré : effacez doré.
---	300,	---	1,	de hangards : lisez d'angars.
---	302,	---	23,	placé : lisez placée.
Ibid.	---	---	27,	il ne l'est pas moins : lisez pas plus.
---	339,	---	4,	si familiers : lisez familier.
---	372,	---	1,	de hangard : lisez d'angar.
---	381,	---	2,	sous peine de feu : lisez sous peine du feu.
---	385,	---	10,	serénité : lisez sécurité.
---	437,	---	7,	le nom de saison sèche & de saison humide : lisez le nom de saison sèche à l'été & de saison humide, &c.
---	448,	---	1,	on fait souvent voiles : lisez voile.
---	454,	---	27,	accoutumé : lisez accoutumés.
---	496,	---	1,	celle du Bengale : lisez la gomme laque du Bengale.

lisez des

ommer.

vus.

bre : lisez

es guerres.

s édifices.

ntir.

& demi :

emi.

uc.

eins.

nt de dif-

ez à bon

eterminer :

is.

du feu.

humide :

été & de

laque du

